

# **Collection complete des oeuvres de madame Riccoboni**

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>



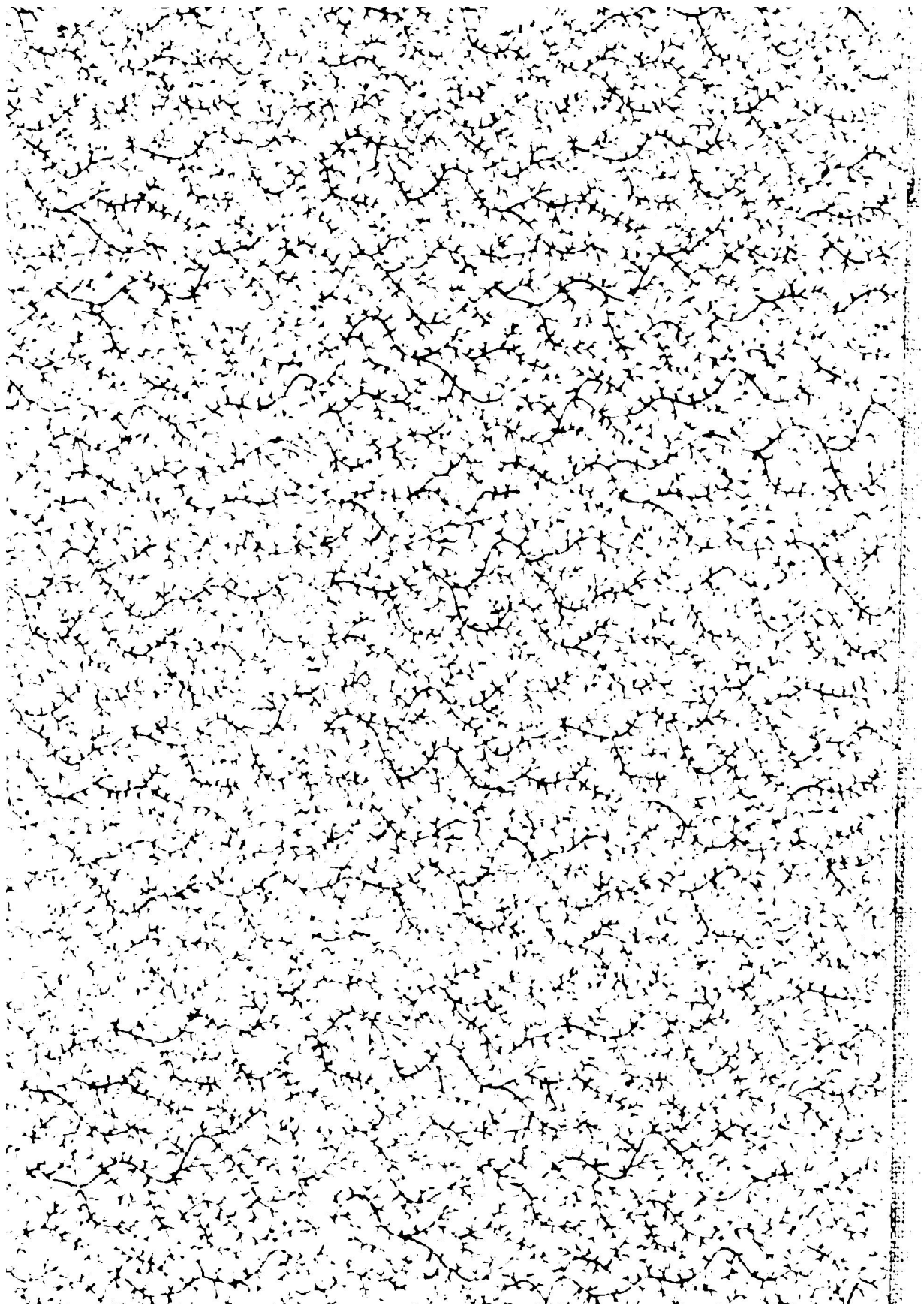
NYPL RESEARCH LIBRARIES



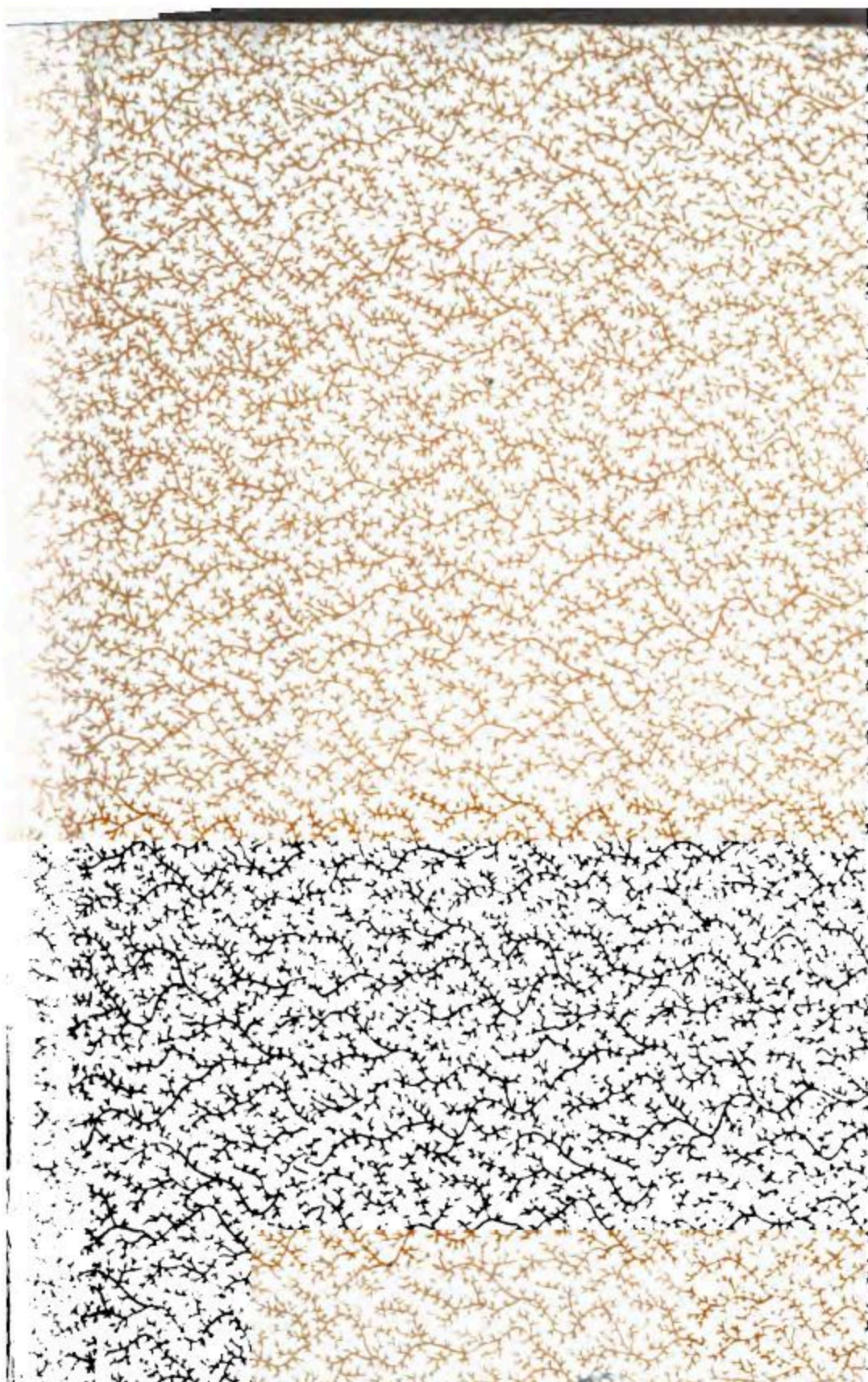
3 3433 06731403 3











**The text on this page is estimated to be only 19.00% accurate**

"1

**The text on this page is estimated to be only 14.29% accurate**

COLLECTION COMPLETE DES ŒUVRES DE MADAME R I  
C C O B O N I. - Nouvelle Édition, revue & augmentée. TOME  
HUITIEME. Chez Anne-Catherine Bassompierre, Imprimeur de Son  
Majesté; de l'Imprimerie de feu J, F. Bassompierre, Père. M. DCC LXXXt

**The text on this page is estimated to be only 6.00% accurate**

[XHËMEWYORK i PUBLIC UBRARY] ASTOR.LENOX AND  
XILDCN FOU N DAT IONS. 1900. . . . . V w . . . . : .. . . h  
te to te te . . - . . . \* « tete . . »• te te . . te te te te te te « te >i te te te te te  
te ^ te >. te te te te w fc te tev w >.

**The text on this page is estimated to be only 3.81% accurate**

f ^1 EXTRAIT DES ANNALES D E • • » j I ■ > ■ > > -a J • J 1 j -  
« - - • - ' \* J J 9 • J • • • » » • J j J j J « • • • - • ' » C • \* • \* - \* « j \* ^ • \* ^ î \* - » >  
romc rin.



**The text on this page is estimated to be only 15.98% accurate**

«> b c • te- te te te • • te te te .te • fc^ te » « te • « te \* • \* te tt :'.  
te » •te • .:::•: «> • k fte WC tl • l te te ■ te\*^ ^tete te «• te»" fc •■ te te \*• te  
fc •• fc • te tetet te te \*tete w \* te • te te te • • te te te tete te "tete C te C b  
:^K te te\*\*" te «-•te te fc Wb •tei te te te te «V -^w te •• tete », te te te te te  
te « te te te »• c te •• k te te te « te •-w te te tete 'jr

**The text on this page is estimated to be only 14.40% accurate**

RENCONTRE DANS LA FORÊT DES ARDENNES. X A R H t  
tant de nobles guerriers paHcs avec S. Louis dans la Pateftine, Se dont une  
partie Tuivit encore tt» étendards quand il entreprit fa dernière ta  
malheiireuse croîlade « Mainfroy, romtedeR.éthel,futun de ceux qui fe  
diftinguerent le plus parle sele Ei par la valeur. Après la mortde cet augufte  
prince , Philippe le Hardi & les inâdeles étant convenus d'une longue trêve,  
les croifés Te réparèrent. Mainfroy revint en France à la fuite du roi; mais  
Philippe s'efforça vainement de Je retenir à fa cour. Le comte approchoit  
defacinquantieme année :fatiguéde la guerre, des pénibles courfesoij  
elleTavoic engagé, îlarpiroit aux douceurs du repos. Peu de jours après foo  
arrivée en France, it partît pour Réthel, déterminé à-jouir paifiblement chez  
lui d'une gloire acciuiife par de longs travaux. Tout le Rétheiois célébra fon ,  
A ij

**The text on this page is estimated to be only 29.72% accurate**

4 Rencontre retour par les marques d'une vive joie. Riche, généreux, magnifique , Ton réjour dans fes terres y ramenoic Tabondance ; &c comme il n'abuibit point du pouvoir arbitraire que Populence & la force donnoient alors aux grands, fes voifins le chériflbient , & fes vaflaux fe trouvoient heureux de vivre fbus fa dépendance. Le defir de tranfmètre fes domaines Se fon nom à des héritiers de foti làng, lui fie prendre une compagne. Il époufa Eëdele de Grandpré. Elle lui donna deux fils; & cinq ans après la naiffance du dernier, elle mit au monde une fille. Pendant fept ans rien ne troubla le bonheur du comte. Ses fils croiHfoient fous fes yeux. Il s^amufait de leurs jeux, obfervait le développement de leurs idées , croyoit appercevoir en euxd'heureulès difpofitions , s'apprêtoit à les cultiver , formoit déjà, pour leur avantage, tous les projets dont un tendre père s^occupe , quand un fiéau foudain & terrible vint défoler la Champagne : fes plus malignes influences fe répandirent furie Réthelois; en moins de dix jours les deux tiers de fes habitants périrent d'une fièvre épidémique fa peftilentielle. Le comte ne put fuir aflez promptement pour mettre Ta Emilie à l'abri ae la contagion. La comtefle de Réthel & fes deux fils , attaqués de ce mal incurable, expirèrent tous trois prefqu'au même infant.. Accablé fous le poids d'une calamité fi fubite & fi funefl:e , fuccombant à l'excès de la douleur , malade , fouhaitant la mort , Main

**The text on this page is estimated to be only 26.04% accurate**

dans Us ^rdennes. g ffooy rejétoît obftinément les fecours capables de prolonger fa vie & Tes regrets ; de nouveaux gémiflements fe faifoient entendre par tout le château , lorfqu'un defaumôniers du comte, appercevant la petite Blanche, que Tes femmes promenoient fous les fenêtres de Pappartement de fon père, courut à elle , la prit entre fes bras, la porta dans la chambre du malade ; & la f)ofant fur fon lit , il le conjura de bénir l'innocente & foible créature qu'il vouloit priver de fa proteftion & de fon appui. La vue de cet enfant excita la plus vive émotion dans Tame de Mainfroy ; il fentit qu'il étoit père encore : fes larmes s'ouvrirent un paflage; elles coulèrent abondamment, & foulageren t l'oppreflion de fon cœur. Il fe fournît aux décrets du ciel, lui rendit grâces de n'avoir pas condamné Blanche à Aiiivre fa mère & fes frères au tombeau , de lui laiflTer l'efpoir confolânt d'élever fa fille, & de la voir heureufe. Sa réfignation calma iès fens, ranima fes efprits, & conferva fes jours. Dès cet infant. Blanche devint l'objet de toutes fes aflfeâions ; il t'aima avec pat> lion , même avec foiblefle. La crainte de la perdre lui caufoit une continuelle inquiétude. A mefure qu'elle grandiflbit, rattachement du comte prenoit de nouvelles forces. Les gouvernantes de Blanche eurent ordre de ne jamais réfifter aux volontés de leur élevé, de fe conformer à fes goûts, de fâCisfaire lès defu-s. En lui donnant des maî< A» • • f

**The text on this page is estimated to be only 24.94% accurate**

6 Rencontre très, U leur impola la loi de cellèr leurs leçons au moment où la jeune écolière en paroîtroit fatiguée. Dès l'âge de dix ans elle eut une mairon. Marafroy cboific les mieux faites & les plus jolies des filles de Tes vaffaux, pour les élever avec la fieune^ & lui former une petite cour. Il le plut à lui donner un empire fouveraîn fur lui-même & fur tout ce qui l'environnoir. Une éducation dirigée par une tendrellë fi peu prévoyante , livroit Blanche au danger d^re hautaine, capncieufe, ignorante & volontaire. Un heureux naturel & beaucoup d'efprit la préfervèrent d'une partie de ces dé&uts. Elle voulut acquérir lesconnoiffances & les talents cultivés alors. Son application à Tétude de la mufique la rendit siflez habile pour compofer elle-même les airs qu'elle jouoit fur la harpe & fur le luth. Elle apprit à faire des vers , des fables & des romances. Ses premiers effais furent confacrés à célébrer les bontés de Ion père ; bientôt elle chanta fes exploits & les vertus. Elle lui donnoit des fêtes, où fa reconnoiffante tendrefle Se le bonheur de lui devoir le jour étoient exprimés fans beaucoup d'art peut-être, mais avec les grâces naîres da fentiment & de la vérité. Surpris, enchanté des produâions de fa fille , le comte ne ceflbit de les vanter. Tout ce qui l'entouroit, répétoit les louanges de la fpirituelle Blanche. Peu à peu fes talents fe perfeélionnerent ; (a réputation s'étendit ^ elle attira chez Mainfroy les plus nobles fa

**The text on this page is estimated to be only 12.76% accurate**

dans Ut adénites. f milles de la province. On viot à Réthel dei  
villes voiCines, des lieux éloignés. Inlènriblement toate la France cmeadic  
parler d'elle; on 7oulat la voir , la connottre j & l'<hi sVmprefTa d'aller  
admirer la jeane merreille de la Champagne. Blanche avoir alors Teize ant.  
Sa tailleétoit parfaite ; (on air noble , (es mouvemcots gracieux, une  
phy(ïoDomie oaverte, animée, des yeux pleins de feu annonçoient ea elle  
de l'imagination & de la fenribilité; an charme attrayant, répandu fur toute  
& perfonne, la rendoïc auffi touchante que belle. On ne pouvoit la regarder  
fans émotion , l'entendre fans intérêt : elle inrpiroit à la fois le de(ir & te  
rerpeft , l'amour & la vénération. La chaimante fille de Mainfroy  
ignoraitelle combien unt d'avantages unis à ceux de fa naiflance, à la  
perrpeiEtive d'an brillant héritage, rendroient Ta pofièflion deTiraUel  
Joiguoit-elle aux attraits dont la nature l'avoit douée, à la rupérioriie de lôn  
el^t\* de tes talents, cette modefte opini<Hi de lôidième , qui ajoute à tous  
les agrémenci , au\* gmente le prix du mérite, & le rend vraiment aimable?  
Hélas! non. On ne peut Iti difpenlei de l'avouer, Blaocfae o'avoit pafe  
défendre d'un peu d'orgueil : mais là vaniie n'étoit poitu an vice de fbn  
ccear; elle la devoit à Ton éducation , à lacomplaifance de fon père , h la  
fisuniEBon impol&e i tout ce qui i'approchoit. - Les plus Jeunet Si les plus  
galants chevaliers de la coui de Fnmce voulurent Tavoir Air /

**The text on this page is estimated to be only 9.81% accurate**

£ la irnmnrée n^exa^ioic point ks mes tp^^rjés de Igancr^  
Cocdnits i Rédiel psr la czr:c€:É » beuxoap s^ Tirent retecos pir TsiTrCTir.  
Tcas ceux qui le €XO}x>ienc a&z shraîxes ppor s'attirer l'attention â^lce  
per\$bc££ £ éuîrée» s^emprdlbîent à loî lencre ces ibîcsL Son père la ILSkÀt  
mattieSc de ToewàiT aa de rgeter les Tœox qu^oo loi af?ei£ir. L âlloit  
pLaîre à Il^rîùere dellè^ tbel , on reccDcer i relpoîr d^obtenit & ira^. Ceite  
cenitxule excita TémulatioQ de frs amants. P.iiSeiirs montrèrent leur  
magîù^ Ecence & leur adreâe dans de faperbes toor\* co:s ; d\*antres firent  
paroiue leur goût « en d .ccant d'agréables fè:es; les plus fenSbîes es3  
ployèrent le langage de Tamour, poor toodier leur maîtîeâe , les plus  
expérimentes dans Tan de induire empronterent celui de Tadulation : aacon  
ne réoffit. Blandie yIc arec îcdlSrence cette foole de prétendancs & difpater  
nn prix que Ion cœur refuioit d'accorder. Pendant deux ans fa cour grot^ Et,  
diminua , fe renouvella fans celle. Le dé-^ p:t bannîfîbit une partie de les  
admirateuis ; refpoir d'un plus heureux fuccès attiroit de nouveaux aipirants  
à l'hoimenr d'un triomphe difficile. Tous furent trompés dans leur attente ;  
& l'on commençoit à douter sM étoit poiEble de lui înrpirer de la tendrefle ,  
quand un parent du comte de Réthel , éloi\* £né depuis long-temps de la  
province » revint y faire Ion Cjour. K le nommoit Eoguerrand de Rolbmont.  
Son père , chef d^une ancienne St noble mai

**The text on this page is estimated to be only 21.70% accurate**

lo ^ . Rencontre de Rofemont , d'embellir fts jardins, & de rendre Ta réfidence très-aéréable. Arrivé depuis trois mois, occupé des travaux qu'il (e plaifoit à diriger lui-même, n'ayant encore vlfité perPonne ni annoncé Ton retour dans la province, il ignoroit, à C\x lieues de Réihel , & Texiftence de Blanche , & le concours des aspirants à Ta potTelTion. Le barard apprit à Mainfroy , que le (ils du comte de Rof&mont étoit revenu en Champagne. Il renvoya complimenter par tin de Tes gentilshommes, 8^ le prefla par des înfiancesréitéréesde venir chez lui. tngoerrand fëntoit une extrême répugnance à quitter Ta retraite. Paifible, modéré, fes defirs fe bornoient à Taifance dont il jouiflbit. Loin de former des vœux ambitieux, Topulence & la grandeur de Tes pères (è retraj^ient à ft mémoire comme des avantages inutiles aa bonheur. Mais il fut à Réthel , il vit Blanche , il Paima , & fes idées changèrent. Frappé des attraits de la fille de Main^oy , de Téclat au Penvironnoit, du fafte impotant de ceux ont elle rccevoit l'hommage, une mortifiante comparaifon le fit appercevoir de la médiocrité de fa fortune ; l'amour le força de regretter des biens qui offroient les moyens de plaire, donnoient au moins la liberté delaifler paroîirc fes fentiments. Conu bien fa ricbefTe éloîgnoit-elle Blanche d'Enguerrand ! Quelle diftance entre Théritiere de Réthel & le chef d'une maifon privée de fon ancienne fplendeur, fans efpoir de h recouvrer! Oferoit-il fe mettre au rang de



The text on this page is estimated to be only 2.80% accurate

$$\frac{*\langle\langle- \text{ } ^\wedge\rangle\rangle}{**^i*_{\text{rf}}**a^{*^{\wedge\wedge\wedge}a}} - \bullet\bullet\langle\langle > * \bullet \blacksquare^\wedge \bullet \bullet * \blacksquare^\wedge * " \text{ } " \blacksquare \bullet \bullet * \blacksquare ' \text{ } i. \text{rs}\ddot{i}$$

**The text on this page is estimated to be only 21.94% accurate**

12 Rencontre Blanchelai marqaoitanflSane forte de pré« fèrence ; il étoit devena néceflaire à (es amulèments & même à (es plaifirs. Eoguerrand podèdoit les talents qa^elle aimoit, caltivoit les arts qu^elle étadioit. Souvent il guidoît Â snain & fès crayons quand elle delînoît ; il flaccompagnoic ik voix fur plnfieurs înftru« ménts, (avoir en faire parottre les Tons plus flatteurs & plus touchants ; il exécutofc avec fréçifion les ballets figurés, où elle fe plai(bit développer les grâces de fa perfonne & la légèreté de Tes pas. Quelquefois ils paflbic^ic en(èmble des heures entières dans le cabinet du comte, & conipo(ër des vers dont le refpeétable vieillard étoit le fujet & le juge. En|uerrand cédoic toujours a Blanche ia Î[ioire de remporter le prix, & retenoit le eu de fon génie, pour laiflër briller celui de la belle émule. Blanche ne remarquoit-elle point les qua« ^lités dlftinguées d^Enguerrand ? Pardon' \ex'mot. En étoit-elle touchée? Peut^itre. Ne lifoit-elle pas dans fes yeux, dans (on cœur? Ne lui favoit-elle pas gré de fa réfervCf de fon refpeét? J?A, mon dieu^ non! Par une Aiite de cette éducation, caufe des erreurs bdes fautes de Thériciere de Rétsel, cette réierve , ce refpeâ lui déplaifoient. La conduite du fire de Rofemont contrarioit un defir caché au fond du cœur de Blanche ; elle craignoit de le montrer : elle eût rougi de le laiffer deviner; mais elle vouloit le fa\* tiifaire , & le vouloit fortement. Accoutumée A voir fcf fouhaitt s^accompUr à rinftant où

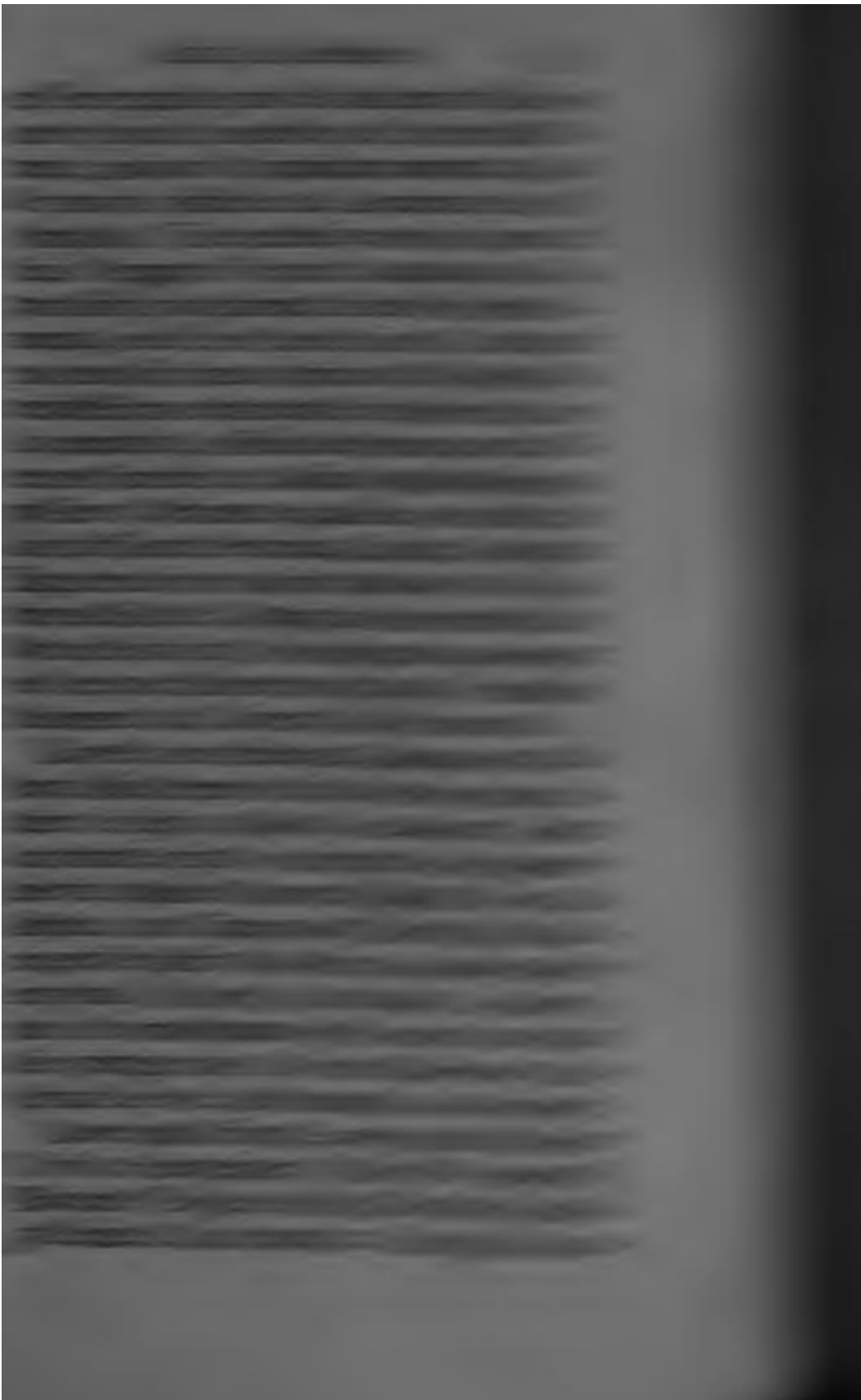
**The text on this page is estimated to be only 6.07% accurate**

dets Iss ^-(fr James. 3 5 riê Ta ferr^rcr ♦ pacvoî'<clîe funpnrtfr  
Pepeoe de ::e.'±rriC£ qnî pour ii premjerc fois mid i RetJifêil^ B.incbe  
fiVw-^it xrrcncu de Jen «arèLTùs pÉTcni ce tribu: ûe itvj&Tî(r«^ cette »:  
rr.niioa^ces h:^rr.Timgesferr;iei>qjc llîsbitisie d'en èu^ Tobjc: irnà peu tUtt  
un fc tboTsct îziûpôdes, miùs dont ie rcî""u\$ hk He TaiBonr pjtipre,&  
<;iie;qaefoisruTiêX.le sV tocoa Qcoe poicispemTûirâ^ns ies;cx&:ds  
û^EiïgiaensDâ ks eroprelTexnents ce r«icour ^ de ne point eoiendre de là  
booehe ravea dHine pailioo qu'elle icfp^rcùt à tt>us ceux dont eîê fe Toyoir  
«ivuoDnée\* Qui del>^« doit le comte de Rofemom contre fcs cbar« mes?  
Comiaent , û prompt à robliî^cx^ n6\* gUgeoit-il de lui xendiedes joins?  
Co^iment^ avec tant de complaii^nce, dVfprii ^ d%gr(« inents, montrait-u  
ii peu d'envie d'ôire re» marqué ? Ces queftions, que Blanche fe faillit k tout  
moment , lui donnèrent une exécréma curioGcé. Un intérêt plus vif fe mêlant  
à cette curiofité, la rendit prefknte & bieniûc pénible; elle s^en occupa. Des  
idées confules agitèrent Ion erprit;.elle voulut les tlxer. Ses obrervations  
devinrent ft principale at« faire, & Punique objet de Ta conf tante  
application. Malgré Pextrême attention d^Enguerrand fur lui-même, le  
Tecret de Ton cœur étolt à chaque infant prêt à lui échapper. Ses yeux 12e  
rencontroient jamais ceux de Blanche »

**The text on this page is estimated to be only 20.93% accurate**

14 Rencontre (ans exprimer le fentiment qiill s^efibrçcril de  
cacber. En lui parlant, en cfaanouit avec elle , fa voix prenoit des inflexions  
pins douces & plus tendres. Le plaiGr, la langueur 9 Pensbanas & la crainte  
(è pdgnoient tourà'Cour Tar Tes traits. Blanche rexaminoît ; dont oit,  
erpéroit. Qodqnefois elle le croyoit aimée , voyoit les lèvres du (enfible  
Ro(ëmout s^entr^ou vrir 9 attendoit Taveu Ibubaîté, Peocourageoit à le  
prononcer, par des regards qui ièmbloient lui demander de la confiance.  
Mais loin de profiter de ces favorables infants , il en appercevoit feulement  
le danger, trembloit de ne pouvoir contenir ^agitation de fes fens , la  
violente émotion de (on ame. Il (ë recueiUoit en luimême , baiflbit les yeux  
, foupiroit , fe tailbit. Blanche sMrritoit de Tinutilité de fes tentatives,  
renfermoit à peine fon dépit & fon impatience. Elle le demandoit tout bas:  
conferve- t-il de TindiflÈrence ? a t-il Part Id^en feindre P qu^attend-il de  
cet opiniâtre filence? craint-il de parler, ou nVt-il rien à dire? veut-il  
mortifier ma vanité, ou làtisfaire la fienne? a>t-il le projet de me prouver  
qu^il eft polTible de me voir, de m^entendre, de vivre familièrement avec  
moi , fans m^aimer , lans même defirer de me plaire? Malheureufement  
pour le fenfible Si timide amant de Blanche, ces dernières idées  
a^mprimerent fortement dans fon eCprit. L'humeur fit la prévention lui  
furent attribuer à Torgueil du ûre de Rofernoot





**The text on this page is estimated to be only 25.40% accurate**

i6 Rencontre tiroit-elle fa conBance, iès bontés? Se (eroit- il trahi? ConnoilToit-elle le penchant de Ion cœur ? s'offenroit-elle d^une ardeur réprimée avec tant de foin ? le paniflbit-elle d'une paffion involontaire? le (bupçoonoitelle de nourrir une vaine efpérance ? Plus il craignoit de s'être laiifé pénétrer, plus il s^obfervoit , plus il renfermoit Ton trouble , (es inquiétudes , & s'eSbrçoit de cacher fa trifteife. Blanche , toujours attentive aux mouvements du fire de fLofemont, s'apperçnt de ce redoublement de rélerve ; il excita fa colère fit Ton indignation. Loin de continuer à s'éloigner d'Enguerrand , elle (àifit au contraire toutes les occaTions de l'appro\* cher d'elle » mais pour l'affliger, pour lui faire fentir des peines cruelles. Des railleries •ameres, des dédains marqués, une hauteur révoltante & foutenue , l'afTeâation de relever devant lui les avantages dont la fortune le privoit , une continuelle application à le mortifier, à lui montrer deraverfion, même du mépris, livrèrent enfin l'aimable Enguerrand à cette fombre mélancolie, à cet abattement , à ce défefpoir où tombe l'homme fenfibte b fier, qui, cédant à la force, frémit de l'infulte dont il ne peut repoufler l'atteinte, fe fent accablé fous le poids de l'injure dont il ne peut fe promettre ni la réparation ni la vengeance. Un foir que, fe promenant avec lui. Blanche fe faifoit une maligne joie de remarquer fon trouble , épuifoit fur\* lui les uaiu piquanu de l'ironie » s'amufoit de ce

**The text on this page is estimated to be only 24.06% accurate**

dans les jtrdennes. 17 crnel badinage\* Enguerrand s'arrêtât la contmignic à s^arrêter auïïi ; & s'éioigaant de quelques pas^ fixant fur elle des regards qui exprîmoient à la fois le dédain 8c la colère : non, s^écrit-il, vous n^êtes point la fille de Mainfroy; vousn^êtes point cette Blanche\* dont le naturel aimable, dont Tame généreuse rele voient les cbarnies à mes yeux, les rendolent fi puiflants fur mon cœur. Non, vous n\*êtes point cette Blanche adorée en filence , que la trille médiocrité de ma fortune me' forçoit d'aimer fans deflèin , fans projet, fans efpérance, & que pourtant je me trouvoia heureux d'aimer. Non , vous n'ôies point la divinité révéree du plus tendre des amants ; vous êtes une furie cachée fous fes traits. Inhumaine, ne vous applaudilTez plus d'un barbare triomphe; vous perdez enfin le pouvoir de déchirer un cœur ou vous régnâtes trop long-temps. Je méprife un vil avertif. fement, & je brilb à jamais des liens que je rougis d'avoir, chéris. En prononçant ces derniers mots , il tourna fes pas vers une route qui conduifoit hors du parc , & s'éloigna avec tant de vîtefle , que Blanche le perdit de vue à l'infant où elle alloit le rappeler. Dans quelle fituation d'efprit les paroles & la fuite d\*Enguerrand la laiïToient ! Le voileétendu furfesyeux, venoit de fe lever; les vains preftiges de l'illufion fe diffipoient. Enguerrand l'aîmoit. Ge n'étoît point fa fierté, c'étoit l'inégalité de leurs fortunes^ qui contrajgnoit fon amour au filence. Âb I s'é(lia-t-elle en laiïfant couler des larmes d'ac«



**The text on this page is estimated to be only 24.37% accurate**

i9 Rencontre teodriîefnent & de regret, périfient tous les biens qui m<sup>^</sup>ont privée de la douceur d'entendre Enguerrand me dire, je vous aime; & maudit (bit le méprifable orgueil qui m'a portée à Taffiger , à rinfolter ,k conduite à le perdre ! Reftée à l'endroit où elle venoit de voir dirparottre le fire de Rolëmont , confternée , immobile, appuyée contre un arbre. Tentant ies forces prêtes à l'abandonner , elle fut retirée de cet anéantiflement par la voix de plufieurs de fes femmes qui la cherchoient & répétoient le nom d'Enguerrand & le Gen. Le comte de Réthel fe trouvoit mal , & la demandoit. L'effroi fe joignant à Ion trouble , il fallut l'aider à marcher. Arrivée dans la chambre de Maînfroy , l'état où elle vit ce père chéri , lui fit répandre de nouvelles larmes. La tendreflè filiale fufpendit les chagrins de l'amour. Blanche s'occupa toute entière à fervir, à confoler l'auteur de fes jours. La maladie du comte , alarmante d'abord par fes fymptomes , le tourna en langueur. Elle fut longue ; fa fille ne quitta Jamais fa chambre, lui prodigua tous les fe« cours de fârt , tous les foulagements de l'amitié , tous les foins adouciflants de la cornplaifance & de la tendreflè : mais rien ne put remédier à l'épuifement de la nature ; Se Blanche eut la douleur de voir expirer Ton père entre fes bras. Au milieu des regrets & des pleurs qu'excîtoit une perte fi fenfible , l'éloignement du fire de Rofemont , l'incertitude de fon fort

**The text on this page is estimated to be only 5.14% accurate**

dans les jirdtnftti. aîgriflbîenc le profuad c;\*2«rr ^ . ïsr-t-\*^ Cent  
fois, pendant ia it.î;fcC< î.^ v^j .!. eile avoit envoyé a RoPrm'/r! L't^-^^.<  
n'y é toit point retounié. i>- ; >rît'- >- p; revoir jaioais , elie éx-.^rjè o^  
Kc.^< •.•-\* ceux que le dcffem ce lu ::;i r^ ^ Fr^:j. -. encore. Dans la craii.:t  
cV.r\*: rL:>^^.u:-c\*: plus long- temps, eiit anntiyfjçs. i^ î/.v:^^. \r. qu'elle  
prenoit de tdiâa^ ^ ^rt o int ».r'c retirée. Ce cbâiean^ ou i\*a p-i./;:i  
i\*:?,:.^.^.: peu de mois auparavant ^ û'n-t; .;\*-, ,v- ^de, où rhériticre de iîoî  
c^ f/\*;i^v jo:.. fions fe renfernoa. l\*\$î xhuSa w: '\*^ ;«î\*. ^ la fieone  
continuèrent Oc %;r;\*: îtf^t<: ^<iî\*tiî. à Réthel , pendant qut B^u'it\*^  
vt^u;/4u- . ui. pavillon ifoié, refulùK C" ^u>: ^î^uj\* '^<i^\\^:K » d'\*être  
fervie, laiffuit à peui^ ot-,:/ v^ ifvi. de Tes femmes Tapprocfirr - 6: i  
i: ^fc^;\*'^Jl;v;•à la pins (ombre méiancoîie. Le temps ne la djaiinuor. pcjtr.  
l>t jjOfit preflentiments raffuroitnt qu"i---fijr,uc!iatjC n'exiftoit plus.  
L'jnutiîiîé ii\*^: ^ r<;CîJ4cK:jt« déjà iàites, le retour ctt m^cimy^Kn c.u <r:\*t  
envoyoit for toutes Iti routcî», icuouuiOitrfit fon inquiétaâe& lb> crainit-^.  
hn pariau'.oe Réthcl, k firede Koleniont y avoj; iôjiK î'-tj chevaux b les  
gens. Biancm; ki y r»it\*i!iOit. Quelquefois elle penfoit qu'ii y revjei)droit;  
mais trompée dans fa longw^ attente , elle ne ceflbit de pleurer, de gémir.  
J>) 'amer5 reproches, une extrême douleur, un viiin repentir, des remords  
empoifonnuient tous les moments de la belle &c iniurtunée daoïe de HétbeL

**The text on this page is estimated to be only 28.87% accurate**

20 Rencontre Où se cachait donc cet amant irrité ? Qu'étoit-il devenu ? Par quelle fatalité le secret & le mystère l'arrachaient-ils toujours aux douceurs dont Tamour vouloit le combler ? Que faisoit le fils de Rofemont, pendant que Blanche, baignée de pleurs, passoit une partie du jour à l'endroit du jarain où elle l'avait perdu de vue, où elle croyoit encore entendre les accents de sa voix, où ses regards s'attachoient sur cette route où il (semblait voler pour la fuir, où souvent prosternée devant Tête suprême, elle le supplioit de lui accorder la mort, ou le retour d'Enguerrand ? Hélas, il étoit bien éloigné de soupçonner Blanche de ces tendres sentiments, de se croire l'objet de ses desirs, de les craindre, de toutes les agitations de son cœur ! Furieux en la quittant, guidé par son désespoir, il marcha le jour & la nuit entière sans s'arrêter, sans savoir où il alloit. Excédé de lassitude, au lever de l'aurore, il se vit dans une plaine où des troupeaux étoient parqués. Il demanda du lait, en but un peu, & continua de marcher. A l'entrée de la nuit, il parvint à la forêt des Ardennes, s'y enfonça, suivit un chemin frayé, qui le conduisit dans un lieu sauvage & très-fourré. L'obscurité ne lui permettant pas d'avancer plus loin, il s'arrêta, s'assit sur le tronc d'un arbre renversé à terre ; & cédant à l'assoupissement que lui causoit une extrême fatigue, il s'endormit. Le chant des oiseaux & les premiers rayons

**The text on this page is estimated to be only 24.97% accurate**

dans les Ariennes. ii du jour l'éveillèrent. En ouvrant les yeux, il vit à ses côtés un vénérable hermite, courbé sous le poids des ans. Sa physionomie noble & son air paisible imprimoient le respect, & sembloient inviter à la confiance. Surpris à son aspect, le fils de Ropemont ne put remarquer sans émotion l'intérêt & l'attendrissement qui le peignoient sur le visage de l'hermite en le contemplant. Il voulut lui parler; mais des pleurs longtemps retenus s'échappèrent de ses yeux, étouffèrent sa voix, & lui laissèrent seulement la liberté de montrer sa reconnaissance par une inclination. L'hermite prit une de ses mains, la pressa doucement, & le regardant avec bonté : ô mon fils, lui dit-il, qui peut vous affliger à cet excès, dans l'âge où la douleur devrait être étrangère à votre âme ? Regrettez-vous un père, un ami!, un frère, une sœur chérie? Quelle peine excite ces soupirs attendris, ces larmes dont votre visage & votre sein s'émoussent? Est-ce une fortune contraire, est-ce une perte malheureuse qui vous réduit à ce triste oubli de votre raison ? Hélas! c'est ma seule faiblesse, dit Enguerrand en se jetant dans les bras de l'hermite : je n'ai rien perdu, je ne possédais rien. Une imagination fébrile, un cœur prévenu me présentoient le bonheur, & ne me le promettoient pas. J'aimais des vertus unies à la beauté. La présence d'une fille douée de mille charmes, répandait dans mon âme je ne sais quelles douces influences

**The text on this page is estimated to be only 24.63% accurate**

ta Rencontre dont le pouvoir m'atceroit, me retenoit, me fixoit près d'elle. O mon père ! je n'ai perdix qu'une iilufion ; elle me trompoic, mais elle me rendoit heureux. Ah! pourquoi , pour\* quoi ne fuis-je pas mort avant d'éprouver line fi cruelle révolution dans tous mes (entiments? Puis-je vivre , & méprifer & haïr Blanche, cette Blanche à qui l'amour éle voit làti autel au fond de mon cœur I L'hermite connoiflbit trop, par fa propre expérience , combien les paflSons ont de force, pour s'étonner des mouvements du jeune affligé, ou pour combattre leur violence par de froides repréfentations. Il le plaignit^ mêla des larmes à fes pleurs, lui montra de la complaifance, de la douceur & de la bonté. Peu à peu il l'engagea , par fes prières, à fe calmer, à le fuivre, à venir prendre du repos & de la nourriture dans fon herraîtage. Encuerrand n'ofa réfifter à fon âge ni à fes inttances ; il fe laifla conduire à l'habitadon du bon vieillard : la crainte de le défbbliger le rendit docile à fes confeils, & lui fournit fa volonté. La demeure de l'hermite n'étoit pas éloignée. Elle confiftoit en une cabane aflfez fpacieufe , environnée de grands arbres qu'entouroit une haie de ronces & d'épines , capable de défendre aux botes fauves l'entrée de l\*enceinte qu'elle formoit, & de cacher cette retraite à tous les yeux. Deifx pièces plus petites fe trouvoient au fond de la première : l'une fervoit d'oratoire, l'autre étoit remplie des pro viiions nécefTaites à la vie , & des

**The text on this page is estimated to be only 22.02% accurate**

dan\$ les ariennes. 93 ▼ afes propres à les apprêter. Un bûcheron\* attadié à Phermice par ce ieal emploi , alloit les chercher à la ville prochaine. De cette eTpece d'office , oo palibic ioQS ose voûte couverte de lierre : elle coodailbit à on petit jardin traversfè par no roiflean d\*cao coorante. Des fruits 9 des légumes 81 des fleors cultivés avec loin 9 mèloient en ce lieu Pagrement à l\itilité. Une extrême propreté ôtoic à cette Gmple habitation Pair de la rofticité» annonçoit dans le iàgequis'encontentoit, le goût de la retraite , le non ^abandon de foimême» & des occupations capables de difli\* per Tennui d'une profonde Iblitude. Le fenfible vieillard preflii fon hôte de manger des mets qu'il lui préfeotoit , & de prendre d'une liqueur fortifiante & balfamique. Enguerrand obéit. H ouvrit fon cœur à l'henni te 9 lui demanda ffes avis fiir l'embarral&nte poGtioo où il le trouvât. La feule idée derevoir Blanche révoltoit tous (es (èos; il ne vonloit point retourner à Rofemont ; fon brufque déport du château deRéthel devoit avoir fur{^is Mainfroy. H voudroit en favoir la caufe, enverroit la lui demander : comment s'excuferoit-il , comment refuferoit-il de le revoir? fur quel prétexte rejeter fa fuite , le peu d'égard montré au comte, & l'ingrat oubli de fon amitié? L'bermitene le voyant pasafz tranquille pour fixer (es idées, lui propolà de refter un peu de temps avec lui : ils poorroient (è confuler à loifir , examiner enfemble fi Enguerrand devoit abandonner la Champagne f

**The text on this page is estimated to be only 22.46% accurate**

24 Rencontre & vendre Tes héritages pour s\*éloigaer i jaittais du Réthelois. Cette propofition fot ac\* ceptée. L^hermite ibnna da cor pen de moments après ; le bûcheron dont il fë fervoity parut. Il l'envoya à la ville , d'où il rapporta le loir fur des chevaux un petit lit tout neuf, un habit pareil à celui du vieillard, du linge , tout ce que l'hermite hofpitalier penlbit être utile au nouveau folitaire. Voilà donc le tendre Ènguerrand devenu le compag^ion , Tami , ren&nt chéri du vé\* nérable habitant de la forêt des Ardennes. Il partage fes occupations , cultive avec lui ion jardin, arrobe fès âeurs, & pare dès le matin Tautel du petit oratoire , fe joint à lui dans fes pieux exercices, Taide à mardier quand il entreprend une longue promenade, le confole auand il le plaint , le foulage quand il fouffre, le nomme Ibn père, lui montre une aSeâion filiale , & jamais le defir curieux de pénétrer les railbns de là retraite. Une triftefie habituelle, une mélancolie quMI fe plaîc à nourrir, lui rendent le féjourde Thermitage agréable. Une fonge point à s^en éloigner , il s^attache tendrement à l'homme dont il fe voit aimé ; Ion |ge, les infirmités, le befoin qu'il a de lui ^ font des liens puiflants pour retenir le fenGble, lecompatiflânt Rolemont : plus il croit lui être néceflaire, plus il fe détermine à ne jamais Tabandonner ; il lui fait part de fa réiblution , & le prie de Tapprouver. L'hermite l'écoute avec furprife, avec attendrififemeat. Son cœur s^émeut , &s yeux fe

**The text on this page is estimated to be only 19.57% accurate**

dans les ^rdennes. is fe «mpliffent de larmrâ; il levé Tes mains  
TONblantes vers le ciel , & s'écrie : ô providence, dont je refpeâe les décrets  
, comaent me faites-vous trouver dans le cœur de cet étrange/ la généreuse  
pitié que m'ont reJoie ceux dont j'avoî^ droit d'attendre de l'amour & de la  
reconnoiflance ? Paffant alors fès foibles bras autour d'Engaerrand : l'ai-je  
bien entendu , lui dit- il à mon fils, mon cher fils? voulez vous, dâignez-  
vous, paré des fleurs de laieuneOè vousdeftiner au trifte, au pieux devoir  
ouâ vous vous impofez? La main chérie du noble finguerand fermera-t-elle  
les yeux de l'in. fortuné comte de Moncal? Une inclination 7 ^es pleurs  
furent l'unique réponfe du ûm de Roremont. L'iUuftre hermite l'embraflâ  
plnfieurs fois: S reprenant la parole : vous voyez en moi ! lui dit-il, un  
exemple du malheur où conduit un attacheojMt mal placé, trop deconfiance  
« de tendreflè. Entre deux princes qui fe difpntoient de vâtes poflèmons, ie  
choifis le parti du plnsfoible; je facrifiai une partie oe mes domaines pour le  
rétablir dans les liens. Mes amis, mes vaflâux, ma fortune tout fut employé,  
tout fut prodigué. Le fuel Ces de mes foins me conlbla de mes perteslans  
rien exiger de la reconnoiflance de celui 9U1 dévoit tout à ma valeur, à mon  
crédit . a mon amitié, je me retirai dans une petite ilie dontj'étoislefouverain.  
U plus char, mante des créatures m'y fuivit : cette compagne adorée y fâifoit  
mon bonheur. Hélas I Tome VUI. B



**The text on this page is estimated to be only 24.20% accurate**

t6 Rencontra il dura peu. L^ambition égara Ton e(>rit, 6  
xorrompit Ton cœur. Le prince vint païTer un mois chez moi ; ma femme lui  
plut , il la réduifit. L^ingrac, pour qui mon Tang avoit coulé tant de lois,  
pour qui j^avois difiipé les tréfors araaflés par mes pères, ofa m'enlever  
mon bien le plus cher , arracher de mes bras Tunique objet de toutes mes  
aficétions. Je devois peut-être me venger , foulever des .peuples que j^avois  
fournis ,renverfer un pouvoir encore mal affermi, mais en puniflânt tin  
perfide , quel fruit retirerois-je de ma victoire ? La pêne de Tingrat rendroit-  
elle à .une infidelle le charme attrayant de l'innocencePEllene vivoit plus  
pour mon bonheur; la laiflerois-je exifter pour ma honte , pour couvrir mon  
front de rougeur? pourrois-je la revoir & ne pas me venger? Il faudroit donc  
tremper mes mains dans fon fang , lui plonger un poignard dans le fein !  
Jene pus fupporter cette aSreufe idée : j^abandonnai mon iile, ma patrie ;  
toute Tltalie me devint odieuse. j'errai long-temps, ne fâchant où fixer mes  
pas incertains : je fuyois les villes; tous les lieux habités renouvelloient mes  
douleurs. Le haûrdmeconduifit ici ;Pafpeftde ce lieu fauvage me plut , & j'y  
reliai. Depuis quatante ans & plus je vis dans ce défert , non pas heureux ,  
mais tranquille. Mes palTions fe font amorties, j'ai celR d'aimer & de haïr.  
Long-temps tourmenté par de triftes fouvenirs , je fuis enfin parvenu à me  
retracer foiblement mes chagrins , à les rappeler comme ridée d'un fonge  
pénible. J'ai retrouvé la I

**The text on this page is estimated to be only 20.93% accurate**

Il dans les jiriennts^ 27 paix dans cet afyle. O mon aimable & gêné\* reux ami , ma propre expérience ra^a appris ue le bonheur dont nous croyons jouir efl àntaflique, que nos maux les plusréeU font toojours exagérés par notre imagination , Se que tout ell illufion dans la vie, excepté le« repos de refprit & le calme du cœur. Enguerrand, touché du récit de Thcrmîte, fentît redoubler fon rePpeft & fon amitié pour lui. Il erpéra recouvrer près du comte àe Moncal cette indifférence que la vue de Blanche lui avoit fait perdre. Il vouloir effacer de (on cœur l'image de ces traits charmants, de ces grâces féduirantes, toujours présentes à (on idée : mais Tombre des bois, le chant des rolTignols, le murmure des fontaines , ne (ont pas des objets propres à écar\* ter le fou venir d'un tendre fentiment. La colère d'Ëngherrand , affoiblie par le temps, îaîfToit renaître, en fe diffipanc, fa première fenfibilitié. Il ne fouhaïta pas la vue de Blanche, il la redoutoit encore, mais il la craiRnoit, par la certitude de lui être défagréab.e, de ne pouvoir lui înfpirer cette eftime, ce'te con(iance, cette amitié, où fes defirs s'étoient bornés. Le nom de Blanche erroit toujours fur fes lèvres, échappoit de fa bouche avec un foupir, avec des larmes qu'il croyoit donner au regret d'avoir aimé, & qu'une ardente paffion faifoit encore couler. L'affaiffement où il vit bientôt tomber le comte de Moncal , ramena toute fon atten-\*tionfur lui; il ne le quittoit plus, veilloic fanscelTe à la confervation de R-s jours ; mais Bij \

**The text on this page is estimated to be only 27.34% accurate**

98 Rencontre il devoit perdre fon noble compagnon , au moment où rien ne, lui annonçeroit cette douloureuse réparation. Un foir qu'ils con<sup>^</sup>Tidéroient enfemble des météores répandus dans Tair , rhermîte pariant avec admiration des phénomènes de la nature, exaltant le pouvoir de TÊcre créateur de ce vafte univers, prit la main de fon jeune ami , la (erra, s'étendit fur le gazon où ils étoient aflis, ferma les yeux , & s'évanouit. La voix d'Ënguerrand, Tes fecours, fes cris. Tes gémi fléments, ne lui rendirent ni le mouvement ni la connoiffance; il étoit déjà plongé dans réternel fommeil , & rien n'animoit plus la mafle de matière qu'Ënguerrand arroyoit de fes pleurs. Il s'affligea toute la nuit. Au lever de l'aarore, il couvrit de fleurs & d'herbes odoriférantes les relies infenfibles du vénérable vieillard, & s'occupa tout le jour à préparer le lieu où il vouloit les dépofer. Aidé du bûcheron , qui travailloit & pleuroit avec lui , il creuia entre quatre chênes touSbs une erpece de caveau, le revêtit en dedans de petits cailloux &l de terre glai(è, employa plufieurs jours à ces trilles foins , & fencit un lenouvellement de douleur en renfermant dans cet efpace étroit la dépouille mortelle d'un grand de la terre , mort fous un ciel étranger, & dont les larmes d'un feul ami honoroient la tombe. , Ce devoir rempli ne (àtisôit point la tendre amitié d'Ënguerrand ; il voulut marqu<sup>^</sup> la fôpulture du comte de Moncal par un monu

**The text on this page is estimated to be only 4.29% accurate**

ment champên^ L rr^rrL iarlk ifV.rv2T un petit tempîe 5\*  
feulluiis:- rium it i. jnft:formé de branchescrr^sairi-s^ sr,: HirpiY'sn: fur les  
aibrcs, p̄fri»ir'ar: finrESiL lar cuarr»: colonnes. E exéciia cf tc:»»^ . L/x  
niz'jnt émaiUés de feiirf CDirrrir^in jm r^n^nra c\* fon ami ; une p^' -Taâe  
œ kTiiir is ût rriivre-feoi'-le k\$ eiiiujirfc ; k Iir utr: ri^T\*: placée à Pccfriôt  
i\* p:i5 ^xzrjh sri Tfcgards, leCicdcllx)&3ia3irT£Ti.ûi: a naioi cette courte  
irJcr rcj:ir : Une ftmmt TtpssLC:! l^am^^rumt Jlt iCi jours du iHflc ns  
::srz£ zs"^ r ^t:L cwi fon fdn. n garli Iv.n c lls^ û\*^m f-nc û^ s'en plaindre^  
S lji:J^m su cLa k Ju^v at j, punir. Cet on vyagjc ocrps \zx3SrSsrpL \t  
Sni^ii ts foliraire. Sa tnfif^ T'^z^r-jz ^sr-xj: s\* k: tombeau , & d^ae^or?r i- J  
if 'xjr/jT^ izi iiv':> vel omemecr. Soc 'i^rr-pi jfe jRjî:2Fî:i»i: «;• tre ce foin  
& cela» irarxErjrsr ôt^i iir.-^ fix l'autel du pcct orgîacîTL Ur )'jar ci\*\_  
ienoitde prier pc^n\* réiarnc! r?p:ji Ci cscins de Moncal, la rue û'cdc ceStkt  
a c\*:::. »chée fous Pantd« îtn rippc^^ qvri'. "ira: prié delà  
vifiterimiEéciateosnîapTïs â octl L fe reprocha (à nég':ç?Dce , prêt a  
cadSrtre ^ Tonvrit , & la troQTa remplie d'zssc trc^i^^t tresfine& très-fedie  
; il klera, & fo:^ desla\* ges il vit aSèz d^argest mocsové , cne q:^Qtité de  
lingots d^or, des p:en?nes de çrand prix, & des tablettes fcn riches. Une  
feule feuille étoit écrite ; il y lut ces mots : ^ Daignez, mon cher Ecsuerrand,  
ac« Siîj

**The text on this page is estimated to be only 26.23% accurate**

So Rencontre „ cepter les foibles marques de ma -recon,,  
DoilTance. Depuis que le ciel voulut me „ favorifer, en vous conduiiàpc  
dans cette „ folitude, j'ai regretté mon pouvoir & tna „ fortune. Puiffe le  
compatiflânt,le généreux „ cûiQte de Rolèmont éprouver bientôt un „ fort'  
moins contraire, recevoir les mêmes 9, confolations dont la bonté de Ton  
coeur „ m'a fait fentir la douceur ! Le dernier vœu 9, du malheureux Moncal  
fera pour la féli,, cité du noble, du vertueux Enguerrand, „ Je vous  
recommande le pauvre bûche,, ron, & vous prie de mettre fa famille à ^  
Fabri du belbin. „ Cette leélure fit couler les larmes d'Enguerrand. Sans  
méprifer les dons de Ton reconnoiflant ami , il les regarda comme un bien  
inutile pour lui. Il remit tout dans la caifette , réfervant feulement ce qu'il  
jogea conven^le à remplir l'intention du comte en faveur de l'honnête  
bûcheron ;il fehâta de le combler de joie, en lui donnant la récompense des  
fervices rendus au vénérable hermite, &c do. ceux que lui-même recevoic  
'journallement de ce bon homme. Pendant que , livré à fa mélancolie ,  
Enguerrand paflbit les jours entiers à parcourir la forêt des Ardennes ,  
revenoit lç foir à rhermîtage chercher un repos qu'il y trouvoit rarement , la  
dame de Réthel continuoit à regretter l'heureux teaapsoù la préfence de fpn  
père & celle du fire de Rofemont animoient fes plaifirs & les rendoient fi  
vifs. Tout ce qui lui repréfentoit cet amant

**The text on this page is estimated to be only 26.48% accurate**

dans les jirdcnnts. 31 iliTparo peut-être pour jamais, attiroit Ton attention & lui devenoit cher. A fon arrivée en Champagne, Enguerrand y avoit amené un jeune Parifien, dont le frère étoit gentilhomme du comte de Cbarlemont. Il Te nommoit Olivier , étoit âgé d'environ treize ^ns. Q Tervoit Enguerrand à Réthel. Blanche remarqua ce petit page ; il lui plut par les gra« ces de (à perfonne & par la douceur de foa naturel. Après le départ d'Enguerrand , elle s'y attacha davantage. 11 pleuroit rabfence de fon maître; il Temontroitidconrolablede fa perte. Plus Ta douleur éclatoit, plus la dame de Réthel prenott d'afièélion pour lui. Elle le retint à (on fervice; & depuis la mort de fon père, Olivier étoit le feul de fes gentilshommes qui eût l'entrée du pavilloa où elle habitoit Hyppolite , frère d'Olivier , alla le voir à Réthel , b fouhaita le mener à Charlemont pour qûeloues jours. Il en fit demander la permiffion à lacomtesie , & l'obtint. Le parc de Charlemont touchoit à la plus agréable partie de la forêt des Ardennes^b les deux frères y prenoient fou vent le plaifir de la promenade. Ils virent un jour s'échapper du poing de l'oifelenr un très-beau faucon. Le defir de le rendre à cet homme afBigé de fa perte , les fit diriger leur marche par le vol de l'oîfeau. Illesconduifit fort loin, &les engagea dans des routes embarrasSes de bruyères & de brouflailles 9 où , forcés de ralentir leur courfe, ils perdirent le faucon de vue, &L renoncèrent à fa pourfvite. Appercevanc B i?

**The text on this page is estimated to be only 20.11% accurate**

33 Renamirt uo ientier battu , ib le fin viient , pmiaDt qo^il les meneroit ao chemiD dont ils s^étoîenc écartés ; mais il leur manqna dans uo l'eo fort iàinrage. Us retronv^enc an (entier plus étroit qoe te premier ; il toornoit autour d'an bouquet d'arbres^ &(e terminoit à un endroit aflez agréable. Le premier objet qui a^ofirit à leurs regards, fat le petit temple de feuillages , élevé par les mains d'Engaerrand. Ils prièrent fur le tombean , lurent rinlcrip» tîon , firent en fuite le tour de labaie qui ca\* choit l^ermirage ; & voyant la porte ouverte^ entrèrent & parcoururent toute Iliabitadon , en s'étonnant de n^y rencontrer peribnne. Au fond de la cabane ^ ils virent fur des planches une robed'herroîte, & d'antres vêtements d^une forme & d'une couleur difièrentes. Olivlers^approche, regarde » pâlit, croit reconnoltre l'habit que portoit Enguerrand le jour de fon départ do château de Récbel. Il s'en faifit , il l'examine ; fit trop fur de ne pas (è méprendre , il pouffe un cri douloureux , court au tombeau , fe profierne, & d'une voix étouffée il répète : mon maître , mon cfa^r maître , vous n'êtes donc plus! & refle làns mouvement furie gazon. Son frère, furpris & touché, le rappelle à lui-même, apprend la caufe de fon fainâement^ le ramené dans la cabane, effaiedele calmer. Comme l'hermitage ne paroît pas abandonné, ils attendent un peu de temps, Îour voir s'il y viendra quelqu'un ; mais [yppolite craignant de ne pouvoir fortir de ce bois avant l« unit , prefTe fon &ere de le

**The text on this page is estimated to be only 10.76% accurate**

dans Us uirdennes. %% Aiiivre, & rariache de cette cabane, où a Olivier pleura toute la nuit ; & se repréfen. "tsint les inquiétudes de Blanche , ledefir pafaonné qu'elle mbntroic d'être inftruite du <«rt d'Enguerrand . ao lever de l'aurore il i>rend fongé de fon frère monte à cheval , ^ court en diligence for la route de Réthel. Hélas, qoellî nouvelle alloit-il donner a ^•«mreéecoSeflê de quels traus elte perce^»oit fSn cœur ! L'auftere retraite qnes impo'i'itWanche fa continuelle application à fe 5pi'i'rS:h«?à a'accufer des pein« 4^uerran^d , de ia fin te . de û per^e fon ^^ination toujours «'f li^Jnc «byme fous gt5, la, repréfantant fon ama / ^^^^^^ ^ eaux, expirant fur un «^«"iargé de fers 2^\*s une terre étrangère ' ^^j^^Sif^ofoit que tardes njains infidelles , ^\_,t où-l'oppref^^p h cette forte d:égarement ou^i^PP v:)n du cœur conduit «ou v ^.^.^.^.^ p. Le retour d'OJivier va ^JfS tude ; il va lui r.^s^8«es en une défbante ce foutenoit encT^vir la foible efpérance ^^ mots cruels , ces .g^^fe; elle va entendre \*^^z.and n'efi plus. ^^s déchirants, ^"^^Çoeurs aux yeux de ■J5J ^^livier paroît tout et» ÎJ ^ ^ ^o jang i^ foiâ^\*<;he ; a lui dit ce «l^^^^ écoute ce récit aNsT des Ardennes. Bla^^^ <,oi porte les malh^^c cette curiofité ^^'^«ître toutes les circc>. Vireux à vouloir <^\*"î-5!rt<>nc- La mémoire VT^^Cfs de leur \*\*\* Vffl«!e l«i « fait retenir



**The text on this page is estimated to be only 26.33% accurate**

34 Rencontre Pergfige à la répéter, & 8\*en applique les paroles :  
Une femme porta Vamertume fur les jours de celui que cette terre a reçu  
dans fonfein. Eh ; quelle autre que l'inhumaine Blanche eût porté  
l'amertume dans Pâme de TaimableEnguerrand ! quelle autre eûtcaofô fa  
mort! Jllaiffe au ciellefain de le venger. Ah , s'écrite la belle affligée » je  
veux hâter la punition que me réserve ce ciel vengeur. Puis-je vivre, refpirer,  
& favoir qu'Enguerrand n'exifte plus? Un morne filence fuccédé aux  
exclamations de fa douleur; elle foupire; elle ne peut répandre des larmes.  
Sortant enfin de cet accablement, elle interroge encore Olivier; elle lui  
demande s'il reconnoîtra l'endroit où repofent les cendres d'Enguerrand »  
s'il peut la conduire fur fon tombeau. Il Ten aflure. Alors, fans envîfager le  
danger de fa réfolution , l'âge du guide qu'elle cboifit, pénétrée d'une  
douleur inexprimable. Blanche, fans héfiter un infant, demande des  
chevaux, s'apprête à partir; elle veut palTer le refte de fes jours fur la tombe  
d'Enguerrand , y pleurer, y gémir, mériter par (on repentir d'y être à jamais  
renfermée avec lui. Elle quitte fes longs habits de deuil, fè déguife fous des  
vêtements de page, s'enveloppe dans une large cape qui cache fa taille,  
couvre fes cheveux , & voile fon vifage. Suivie du feul Olivier , elle fort par  
une porte du parc, court av<sup>^</sup>c vîtefle, voudroit ne pas s'arrêter 9 fe plaint  
d'être forcée d'accorder

**The text on this page is estimated to be only 23.44% accurate**

dans les ^rdtnnes. 35 à {e\$ chevaux le repos qu^elle fe refuse.  
Elle pafle la nuit dans un hameau ^ ne veut T\et\ prendre, ne ferme pas les yeux , attend im» patiemment le jour, & recommence à mar\* cher dès qu^il paroît. . Ses voeux font enfin remplis : elle voit cette forêt ou les mânes d^Ënguerrand Tap\* pellent , attendent d\*elle un ^crifice expiatoire. Olivier laiflè les chevaux à un hom« me dont la demeure eft à rentrée du bois. Il avance dans la forêt ; Blanche le fuit. Pendant allez long-temps le jeune page marche avec confiance. Infenfiblement il s^embarrasse dans des détours, méconnoît les lieux ^ perd fa route , regarde de tous côtés , ne fait où il eft, cherche en vain le fentier qui mené à Thermitage, n^ofe avouer fa mé-> priſe. Blanche trop agitée pour s'appercevoir de la longueur du chemin du de Tinquétude de fon guide , le laiflè errer au lia\* lard. Une route fablonneufe , très-étroite , bordée de houx , de ronces & d'épines , fatiôpe fes pieds délicats, retient fes habits, la brce de s'arrêter à chaque pas. Olivier la prie de fe repoſer, de lui permettre d'avancer feul. Ils ne peuvent être éloignés du petit temple; il va chercher un chemin plus facile, & reviendra dans un moment. Blan\* che le veut bien. Il la quitte. Elle s'affied fui\* le fable, appuie fa tête fur fes mains, fe cache la lumière par cette attitude , & s\\* bandonne à toute l'amertume de fon cœur. Un long-temps s'écoule; le jour baifle; la Nuit étend fes voiles fombres fur la nature 9 B vj

**The text on this page is estimated to be only 26.10% accurate**

§6 Rencontre & femble Tattrifter. Blanche fait an inouvement, ouvre les yeux,.fe trouve dans une profonde obfcurité. L'effroi la faifit. Elle écoute , frémit au moindre bruit. Le vol & lescris des oifeaux dont les accents annoncent de trilles événemeiits, redoublent fa terreur. Olivier Tabandonne-t-il dans cet affreux défert? S\*eft-il égaré? S'il revient, comment la verra-t-îl? Pendant qu'elle fe livre à la crainte , une voix humaine lui caufe une nouvelle épouvante. A mefure que cette voix lui paroît plus près, elle diftingue le chant ruftique d'un villageois. Cet homme vient précifément à elle^ il ne peut pafler fans la toucher. Tremblante, éperdue, elle joint les mains, & s'écrie : Dieu tout-puiflânt , fecourez-moi ! A cette exclamation , le chanteur fe tait ,garde un moment le filenibe , & puis s\*écrie à fon tour : £h ! qu'attendez-vous là , vous qui appelez au fecours, & faites peur aux paflants? Blanche répond qu'elle eft un voyageur égaré , féparé de fon compagnon par Tôbli curité de la nuit , & fans efpoir de le retrouver. Le payfan rafluré lui dit : Et moi je fuis André, fils d'un bûcheron de cette forêt, appelle Guerin. J'ai été bien loin chercher la fortune , je ne l'ai pas renconi!rée. Mon père , fans bouger de (à place , vient de s'enrichir je ne fais comment, 8c me rappelle pour partager fon bien-être. Je me fuis amufé à Charlèmont ; la nuit m^a furpris. Voilà mon aventure j apprenez-moi

**The text on this page is estimated to be only 12.97% accurate**

dans les ^rJennes. 37 \*\* vôtre. Où alliez- vcMJS ? Je puis vous  
reS^ettre dans Votre route. Blanche ne fait riment indiquer le lieu où  
s'adreflbient j^ pas. Je cherchols , dit-elle enân , le tomîT^u d'un ami , placé  
fous un petit temple j : ^Uoisÿ révére Ces cendres. Un temple, un ^%5eaa,  
répète André ; ne voustroropezjOos point ? Je connois parfaitement ces wis,  
& je n'y vis jamais ni temple m tombeau. Après tout, depuis dix huit mois  
que j'ai quitté la forêt des Ardennes, on peut y avoir bâti; mais par «ne nuu  
fi noire, comment trouver tout cela? Blanche foupire; fon chagrin intérefle  
André. J ai peine » vous laiflèr en ce lieu, continue t-il; je »ons menerois  
bien chez mon père, fi fa «îûwve -tf txoit pas fi éloignée ; au ton de ^««(1  
^o«, je ne vous crois pas fort, & vous me paroiflèz bien fatigué. Attendez, tt  
me vient une bonne penfée. ^ A peu de diftance d'ici eft un hernciitage ou  
demeure «n faint homme. Il a, je cr»"" plus de cent «ns. eft à fon aife ; "" o"  
pere lui a rendu «Je petits fervices, & fouvent l nous a fait du bien. S'il n'eft  
pa\* m?"\* ' ^ ^ ^ V\* ^o^nen volontiers l'hofpiwli'^- s'il ne vit plus , nous  
trouverons au wo»°s de quoi nous mettre à couvert . & J^ î'\*\*\*\* ^^f'\*\*\*\*'  
\*^o"î" Pagnie en attend «"" ^^ ^o"""" ^^" r ""i\* vous conviem îl ? En  
fixmmutesnous ferons chezlevénérnhle vieillard. Blanche accepte l'offre  
d'AodS le tient par un pan de fon l^bit, mstchldeTTieTe lui, fe heurte contre  
les fcrancliçj que fi>n conduiSteur écarte,

**The text on this page is estimated to be only 29.34% accurate**

3 8 Rencontre fe foutîent à peine, arrive épuirée , prefque mourante, à la porte de Phermitage. André élevé la voix, demande de la part de fon père fi l'on veut bien recevoir un voyageur égaré dans les bois, & lui donner afyle pour cette nuit. On répond que Tétranger peut venir. La porte s'ouvre. A la pâle lueur d'une lampe placée loin de rentrée. Blanche eft introduite dans une vafte cabane. André la voyant en fureté, fent un defir preflant d'aller embrafler, fon père; il le lui dit , & la quitte fans lui donner le temps de reconnoître le fervice qu'il vient de lui rendre. L'hermite felue Ton hôte, lui préfente un fiege commode, l'in, vite à fe repofer. Il jette fuf fon feu prefqu'éteint. , des branches feches. En s'enflammant , elles répandent une agréable odeur, dont la cabane eft parfumée. Au filence du voyageur, à fon abattement , le fommeil lui paroît le plus preifant de fes befoins. Il prépare un lit, l'avertit qu'il peut en faire ufage, approche une table, étend deflus du linge blanc, la couvre de mets dont lui-même fe contente, y joint des fruits, du vin frais, & prie l'étranger de vouloir bien partager le frugal repas d'un folitaire. Quel fon de voix a frappé l'oreille de Blanche! quelles idées il élevé dans fon efprit! Accablée de triftefle , fatiguée par la veille , par une longue marche, inanimée, fans force, la tête penchée fur fon fein , les yeux à demi fermés, elle n'a fait attention» ni à

**The text on this page is estimated to be only 26.05% accurate**

dans les jirâtnnes. 39 Phertnite, ni à (es foins : mais les derniers mots qu'il vient de prononcer, ont rappelle à Blanche des accents bien connus & bien cher«. Elle fréroit , fe fouvient du récit d'Olivier : c'est auprès d'un hermitage qu'on a vu le tombeau d'Enguerrand ; c'est dans une cabane voisine qu'on a trouvé Tes vêtements. Elle est sans doute au lieu où sont déposées les cendres d'Enguerrand ; Ton approche a\* troublé leur repos; elles s'agitent à l'appelle d'une cruelle meurtrière; Tame d'Enguerrand erre autour d'elle pour lui reprocher sa dureté; elle vient de l'entendre murmurer & se plaindre. Remplie de cette imagination , elle jette un cri , se renverse sur son siège; & couvrant son visage de son mouchoir; elle pleure, gémit, & laisse un libre cours à sa douleur. Emu, touché, pénétré d'une tendre compassion, l'hermite ne fait s'il doit le laisser souffrir son cœur, ou s'efforcer de le consoler. Il se lève, s'approche de l'étranger, veut prendre une de ses mains. Blanche le repousse doucement, il se retire : elle s'en aperçoit^ craint d'avoir manqué au respect qu'elle doit à son caractère, à son âge. Persuadée de la vieillesse & de la faiblesse du solitaire, elle se reproche de s'être introduite dans la retraite à la faveur de son déguisement , de profaner \* par sa présence un asyle sacré. O vous , homme vénérable, s'écrie-t-elle, pardonnez une feinte coupable à l'infortunée qui ne veut pas vous en imposer plus longtemps! Sous l'apparence d'un étranger reçu

**The text on this page is estimated to be only 26.99% accurate**

40 Rencontre avec tant de bonté , vous voyez une fille malheureuse , à jamais défolée par sa propre imprudence , une fille dont l'orgueil égara la raison. 'Kien ne peut réparer mes fautes, rien ne peut me rendre le bien que j'ai perdu, dont je me suis privée moi-même. Aimée du plus digne, du plus aimable des hommes, mon parent , l'ami de mon père , j'ai causé ses chagrins, j'ai causé Ta fuite, j'ai causé (a mort. Ah! si vous savez où sont les restes chéris d'un amant irrité, conduisez-moi au lieu qui les renferme. La vie m'est insupportable, odieuse' Je veux mourir sur la tombe d'Enguerrand , expirer en implorant le pardon d'Enguerrand. Implorer le pardon d'Enguerrand, répète l'hermite en tombant aux pieds de la belle affligée ! ô Blanche ! Blanche trop long-temps regrettée , & toujours adorée ! est-ce , est-ce bien toi , qui veux mourir sur la tombe d'Enguerrand ? Blanche , jetant les yeux sur lui , fait un grand mouvement ; sa cape se renverse, laissa voir son aimable visage inondé de larmes. D'une main Enguerrand les effluie. Se de l'autre il écarte ses cheveux , dont le désordre lui cache encore une partie de ces traits charmants qu'il revoit avec transport. Tous deux se reconnoissent ; tous deux s'embrassent ; tous deux disent cent fois : ah c'est Blanche ! ah, c'est Enguerrand ! Tous deux se demandent pardon ; tous deux se l'accordent ; tous deux s'affluent de leur mutuelle tendresse ; tous deux se content leurs pœux\* neufs ) & tous deux les oublient.

**The text on this page is estimated to be only 17.31% accurate**

àans les jiriennes. 41 Ven» ? x^""^ la cabane s'embellit à leurs f^  
Detir "î"^^l^ aftions de grâces retentit le nr ft ""^""\* » "" •""\* heureux amants  
vont nîrS. I ^^ ' remercier le ciel de leur réufe ^\* ' ^pendre à témoin du  
ferment qu'ils îoii I \* «'&i«Mer toujours ! quelle douce xnm anime! Le  
fouper négligé peu de Sa h '^ auparavant , attire l'attention de iancbe ; elle  
reçoit avec plaîfir, des main» «e ton amant, des fruits cultivés par lui<sup>TM</sup>eme.  
Pour augmenter l'agrément de ce reg«?» ia voix d'Olivier fe fait entendre ;  
conoa« par le hafard à la demeure du bûcheron \*" "Praent où André y  
arrivoit, il montre ^nt oe chagrin d'être féparé de fon compagnon de  
Voyage, que le bon Guerin prend ^\*i\*"5«fne & le mené à l'hermitage. A la  
»Vr»,,, \*^«Berrand , le jeune page eft prêt à îoîJ^r^""i il s'écrite , il verfe de  
larmes de l^r.'i!^°° «Baître attendri l'embrafle ; Blanche iunrey^fe à table,  
Guérin les fert , & la '^Pa^ç , jjn continuel raviflement. BP., i SUç  
;n,eareu3C Enguenand devient, « " "fi in,, «rès . Uépoux de Blanche , h"  
^<wn in S/ Après leur mariage, vou« "f fon. ?^^^^- ^iconnoître les  
obligations i?, ""^""\*», ""\* /comte de Moncal, ils emiPVe/-ej,;^^)t \*", „rtie de  
fes dons à lui élever ?" toini:'^ Une P^J durable. Une grande & ^le cb?^ti  
pl\*^\*bâtie à la place où étoit le ^e d:\*'Ç]le f\*^^ i« • deux aumôniers de la  
&'!<^eui"^^Ua deffervirent. La.cabane ^ <f/t^^^tLà^^% devinrent une joUe  
mai



**The text on this page is estimated to be only 14.13% accurate**

43 Rencontre dans les jardens. Ton \ la famille du bûcheron i'y établit. Chaque année les deux époux avoient visiter cette chapelle , affluer aux prières fondées pour le repos du vénérable hermite , dont U mémoire fut toujours chère au fire de Ro(êmeDt. Olivier eut au fief assez considérable, une charmante femme, & l'amitié de protecteurs dont il avoit occasionné la réunion. Ainsi finit l'histoire de ta rencontre dans la forêt des Ardennes.

**The text on this page is estimated to be only 10.88% accurate**

E XTRA IZ DES AK::r3L5 DAME DE CH ATEAr-«l " : .4VT>  
ST COMTE DE MOXTrO&T.

**The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate**

ILz rx-i.

**The text on this page is estimated to be only 27.55% accurate**

45 Les amours qu'il étoit permis à des yeux étrangers d'apercevoir chez lui. Un ange habitoit pourtant cette triste demeure; mais renfermé dans son enceinte, à peine le voisinage connoit-il son existence. Gertrude n'est qu'une sœur de Richard» orpheline, & sous la tutelle de ce mauffade oncle, confinée au haut d'une tour, n'en sortoit presque jamais. Les fleurs de la première jeunesse paroient son teint de leurs couleurs. Ses traits doux & réguliers, sa taille svelte, sa démarche légère, deux beaux yeux, où se peignoient une âme noble & de tendres sentiments, lui donnoient Pair d'une Grâce ou de la jeune Hébécé. Tant de charmes, loin de la rendre chère à Richard, excitoient son dépit, & quelquefois sa haine. Plus elle grandissoit, plus elle embellissoit, plus il augmentoit sa captivité. Il lui faisoit mauvais gré d'avoir quinze ans. Pour s'acquiescer une longue jouissance de sa fortune, il la cachoit soigneusement, trembloit que le duc de Bretagne n'entendît parler d'elle, ne la fît venir à la cour, ne lui choisît un époux. Il faudroit se défaire des terres de sa pupille, lui rendre tous ses biens. Cette idée révoltoit Richard. De toutes les expressions de sa langue, il n'en trouvoit point de plus absurde, ou de plus choquante à son oreille que ce ridicule mot, rendre. Auprès de la belle recluse, vivoit une jeune personne, recommandable seulement par ses attraits. Orpheline aussi, fille de la nourrice de Gertrude, elle la servoit depuis

**The text on this page is estimated to be only 3.58% accurate**

So -?î. de G, \_ °e Ta mère. Elle 7» . ' ^ " «■•=■ EUêâ  
•>^c;;\_!.ip™j;'treni, &: s'ennu ^«5 \_, Vais . " =• Gertrude n. > <?  
Çfni'Snorant les avant /■ai»"-^!^ £""""=•""= nefi.ne ^'e^ , »>e °n<raire, rbnf-  
eoit à ^"^^!> «t Parence de Ik mère iV-^Y- <^r?tra marraine, rov ^%,C>Ji  
sJ"" enfance, & defir. «ixaC\* Tt^\*\* Jui apoorroit dep !>>u-^ "V-^IJ'e'àmere,  
& la pref ^l:-\*^ ^ Î^Jj nations. Ce coufin de -'&.^='>' \S (. tCJ'bert; ra figure  
ne ] vV •\*"" P<"<?. fermier . .,\^e bénédictins, par un< VJ'è induftrie, avoit  
ac ;\*■'. de gras pâturages, l ""ujc. Kcberc, riche, I \> -S»'/\*-/-, & d'un'y'-  
<>""y' »-c-«o/f à 'f '\*- Elle \_ - ""^"? A^ -en dema irdie o""""", ' ne n: nge 11" de  
Ja r""rra priTon, Is jouinbi eteir'»":- Je j-es refus

**The text on this page is estimated to be only 25.35% accurate**

4\$ Lti Jîmmri yeux tant qu'elle pouvoît le voir ^ (bupiroit t fe reprochoit fon pea de condescendance , & puis, en retournant auprès de fà maîtrefle, elle fe confbloit , en fe difknt, Robert reviendra. Gardée à vue , mais pourtant moins gênée que Gertrude , Louife alloit & venoît aflez librement dans le château. Tout s'adouciroit, tout s'inclinoit à Ton afpéct. Petite, jolie, leste, Tair mutin , la phyfionomie fine & gaie , elle payoit d'un fouris ma\* lin riommage que lui rendoient tous tes vilains commençaux de la Roche-Forte. Les preux écuyers fe difputoient Thonneur de recevoir fes ordres; les hommes d'armes voaloient fe battre pour elle ; le vieux chapelain la bénifloit d'aufil loin qu'il Tappercevoit , & tout retentiffoit au château des louanges donnés aux appas de la gentille Louife. Si Tennui regnoit à la Roche-Forte, au moins la paix maintenoit-elle tous fes habi«tants dans le repos & la tranquillité; mais un lutin mal-faifant entreprit de Ten bannir. Ou ne fait fi le grand diable tenta Richard , ou G quelque amour mal-adroit adreflà par ha(ard un trait à ce cœur endurci ; mais/^ar un, beau matin , Richard fe mit en ântaifie d'aimer Louire. Ce n'eût été rien ; mais le vieux fou ofa bien fe promettre de lui plaire, & de la voir approuver Tes defirs. Il fe rappelle fes antiques galanteries » veut faire de petites mines à Louifè, & répouvante par d'horribles grimaces. Plus de retraite, plus de folitude pour Gertrude ni pour elle ; il les prive du pkifu: de converfer enfemble, tes affiege

**The text on this page is estimated to be only 1.81% accurate**

~- r ^◆. .-r-. . '« > . L a ^ . ^ \_« -L. A— « ^1 . y^ ^ ■'•'-^ \_ -»-»-i.—  
^p-" ' ^

**The text on this page is estimated to be only 21.54% accurate**

50 Lesjfmfmn A faote, la prie de loi pardonner le iècrec qu<sup>^</sup>ell<sup>^</sup> a g<sup>^</sup>rdé Tor là râUution. Geitrode rembraflë, s<sup>^</sup>étonne, puis s'affige; die coojure Looire de refter ; elle ne Tent point recevoir fes adieox, vivre (ans elle» demeurer feule» lans conlbladon. Tans amie» fims & chère , l'ans la bien- aimée Looilê. Lonife vivement tonchée, incertaine,trooblée, rêve on infant, & tout-à-coop déterminée , elle conjure à Ion tour Gertmde d<sup>^</sup>accompagner la fuite. Elle lui reprélète que Richard la Ibupçonnera d<sup>^</sup>avoir &vori(S Ibn évafion. Elle fera Tobjet de la colère, peut-être de la vengeance : Gertrude s'effraie , confent à partir avec elle » fe munit do r:u d'argent que Tavarice de Ton oncle laiflè là dilpoQdon , 8c des riches joyaux dont on la paroi t dans Ion enfànee. Toutes deux tremblantes, efrayées du moindre bruit, fe rendent à Tendroit défigné, Louife fiiit le fenal convenu , Robert y répond. Aidées parlui , eUes fortent heureufement 4<sup>^</sup> l\*enceinte déteftée. Robert, farpris de l'arrivée imprévue de Gotrude , lui donne le cheval deftinépoor Lomfe, prend là parente en croupe, b fe hâte de traverser les domaines de Richard , où tous trois ne marchent qu'avec crainte. Tant que les belles fugitives furent Tur cette terre maudite» elles ne purent goûter le plaifir d'être libres. Robert feul étoit con"tent. Le joli bras de Louife » pafiS autour de lui , le ferrant à chaque pas difidile ; la certitude de la voir à tous moments chez là mère » où il la conduit i l'elpérance de Ittl i



**The text on this page is estimated to be only 12.56% accurate**

de Genrude. gi gaîre, d'être un jour, peut-être bientôt, ' ûeoreux  
po/iêflèur de tant de charmes , '^mpliffèat foa cœur d'une douce  
fatiifacjnon. 1,'aurore paroît, leur découvre le preJ^iervilla^eda Poitou.  
Gertrude & Loaiife fe \*9ûuTeat; elles ralentiflènt leur conrfe , commencent  
à fè parler, à rire de leur peur, à ?appJau<//r de leur démarche. Vers les dix  
■heures, elles atteignent un gros bourg, dePRendent chez une amie de  
Robert, prévenue de l'arrivée de Loaiife, &qui Tat^end à dîner. La bonne  
petite bourgerafe ^^ reçoit avec joie, leur prodigue, non de \y^hs  
complimeats , mais des Toins, des emf^Oèmeats; elle les prie dedifpoferde  
tout y5^ que fa maiCoa prélènte a leurs defirs, à ^^rs befoins , à leur  
commodité , & (es prie^fH^ font accompagnées de cette invitante  
J^^^nchife, de cet air ouvert & gai qui car>^St la bonté du cœur & la  
véritable t^-^Sïlüté Tous crois profitent de la liberté ^^C Gertrude Te met  
au ht, Robert à W^î,' ^/ftc res'Seffes de fes cheveux, le, ftTvCy^  
^^%f%l%ffe fes petits doigts emre aTK ^^ 'P'^t'.Jfls formoient , les  
fépare, les jï^^ordons <î> /façons diflKrentes pour leur ril^VVnge en cent  
^^çg. Une partie eft enfia "•^ VVner pl" ^ ?%^e , wne autre flotte au gré  
\*«♦>)uée fur fa }fz^e devient une treife nourof^,^Nent,la" ^j" olufieurs  
tours, retient les "^^^^^^ ' ^ e mug««' \*\*^oi ^^ compofe fa coêfV^- «  
T^ooife s'embellit, Robert, Pendant q»© ^° C i j '

**The text on this page is estimated to be only 17.84% accurate**

5^ Les jtnaars attentif à lès monvemoits, les obferre, s^en occupe y 6l s^excufe auprès de Ion hâteife de ne pouvoir faire honneur au diner quHe lui a préparé. Après s^êtie parée « Louifeoe fait fi la veille « la fatigue ft la peur n'oat point altéré fon édat naturel. £Ue foi^e à le recouvrer. Un bafim plein d^eau lui en donne le moyen. Elle y plonge ies maïos , elle y baigne fon vifage ; les couleurs de foa teint renaiflènt , b les regards paflionnés de Robert les raniment, comme\* au coucher du foleil, rarrofoir du judinier rend aux fleurs Sétries par Pardeur du jour , leur fraîcheur & leur beauté. Contente d^elle & de fon amant , Louife fe rapproche , prend là place i table « & le plaifir s^ aflied avec elle. Les mets n^gés par Robert, deviennent appétiflants à lès yeux, exquis à Ton goût. Le repas s^égaie , iè prolonge; Bertrande, Pamie de Robert, demande le nom de la belle dame qui repofe , & pourquoi on ne Tavoit pas prévenue îur ^arrivée de ce:te compagne de Louife. On fatisfait fa curiofité, Bertrande i\*éxxmt^c de Pimprudence de Louife, blâme la fuite de Gretrude. Une fille de fi bamt ligMge^ rbéritiere de Château-Brillant, courir ainfi le monde , & G fuperbement accoatrée. Comment pex^t^ils cacher Ion état au village où ils la conduifent ? Ses vêtements , fes affiquits^ ne la feront-ils pas remarquer fur la route? nMndiqueront-ils pas fes traces? cous les payfans n^accourront-ils pas pour la voir ^ On en parlera, & tant & tant, que de pro

**The text on this page is estimated to be only 0.75% accurate**

«\* \*»^ .at r2:z.

**The text on this page is estimated to be only 25.55% accurate**

54 ^^ amours fa coufine. Mais de peut de loi caulèr de b crainte oo de Pinquiétade , on lui cache Gertrude (bus le npm de Lucette , amie intime de Louife. On ajoute que, fille d^un riche laboureur, elle fuit la mailbn paternelle , pour Te fouftraire à la haine d^une belle-mere acariâtre, oui la tourmente, 8c (buvent la maltraite. Julianne maudit la marâtre, plaint la belle enfant, la carèflè, la voit chez elle comme la propfe Tœur de Louife, & regrette de n'avoir pas un Tecond fils , tant elle auroit de plâMr à le nommer la mère de Lucette. Huit jours après leur arrivée , Louife & Robert font fiancés. Les amis , les voifins Te ralTemblent. La Joie des amants prêts à s'unir, efl; célébrée par des fêtes champêtres. Louife donne le prix de la courfe , de la lutte , de tous les jeux. La nouveauté de ces fêtes amufe Gertrude. Son cœur fimple & naïf partage la félicité de Louife , fans trop connoître l'efpece de fon bonheur. Depuis qu'elle habite cette riante campagne, elle commence à fentir la douceur d'exifter. Un petit logement bien éclairé, bien propre, une belle vue , la liberté d'employer toutes les heures du jour au gré de (à fantaifie , les danfes vives & légères des jeunes villageoifcs, le fon des mufettes, de tendres chanfons , ouvrent fon ame au plaifir. Elle penfe , réfléchit ; mille idées fe préfentent à fon efprit ; les objets dont elle eft environnée , ceflènt de lui être indifférents ; ils là flattent , il^rattachent i elle devient attentive , même

**The text on this page is estimated to be only 2.75% accurate**

.Jf ■•- T ^' \*• S. ^«wT^^-i -si. - ^ ^«=

**The text on this page is estimated to be only 23.03% accurate**

S6 Les amours fent riche bénéficié , avoit un neveu , boni» me d^ancien lignage^ & de noble départe-ment; ilfenomiDoit Roger, comte de Montfort. Elevé à la cour du doc de Bretagne, chéri de fbn fouverain , ayant remporté les prix de plufieurs tournois , conduit iës vaCfaux à la guerre , rendu la valeur célèbre 8c Ton nom glorieux « il venoit de s^attîrer Tindignation de fon lèigneur par on combat particulier , ou , mal^ Ion exprefle défenfe , Roger avoit (butenu les droits d^n ami. Banni depuis quelques jours de la piéfênce du duc de Bretagne, il étoit venu vîfiter le prieur , logeoit a l'abbaye , & fe propolbit d'attendre en Poitou qu'il plût au duc de le rappeler à fa cour. Agé de vingt-fix ans, bien fait, agréable, il joignoit à des traits réguliers cette aifance qui annonce lanobleflè, & cet airaffable qui la &it aimer. Libéral , magnifique, naturellement bon , ignorant Tart de feindre, u dédaignant toute efpece de fkufleté, Rc^er indiffèrent au milieu des plus belles dames de la cour, ne leur cachoit point A ' froideur. Rempli d'égards pour toutes , aucune ne l'engageoit , & perfonne encore ne lui avoic infpiré le defir de plaire & d'être aimé. Le bafard dirigeant les promenades da fire de ftlbntfort , le conduifit un jour ^ à la fortie du parc, vers une petite prairie. Il la traversa , vit un bouquet d\*arbres ferrés && touffus. L'envie de s'y repofer à l'ombre, lui fit porter fes pas de ce côté. Gertrude ^

**The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate**

v-n-

**The text on this page is estimated to be only 1.51% accurate**

fS La Jbmmn kât ôi ricooîCT, in lus i^pondjer qc'il héCir, Lc-xi-  
fe fe fisn gprmdTg; diê appelé Locecc, fc mille édux itpescDt ce DruTL O  
qu':! p-£Ît i Rnmr! 6 qae le hsTmosôeux de Ix tocz ée Goiniâe fon canir«  
qnsiyâ à foo tour dk aj^pdie IxviTe! Uais ce qo^ oaigT>a:î arme ; L»cenz iè  
lere, prn^ ft court, voie aa d&\* Tîrt de IxTiir-. Eh ! d'où ràect fin ta»->  
preflenient à la ^o^^dre fâd»-i-il le Ère de Morifcfftr IToù Tieot jèac-il ime  
ibss de dépit es ]m Toy^nt ferrcT ion axzne eotre ies farsr U'^iBOQT s\*€fi-  
il Tccpé de i^^DâiSreoK Rjcger? Lere&d-ilnùonxdesdreSadelV' nii^? Ije  
livre-t-u déjà à ces p&fikacs ieqcietcs qi2\*U GECte éxag les oaeoas crap  
k>cg-teiE^ rebeljes à ibc poDvoà? Ixs deîiz jojcs TîHageûfo css&Qt, nest^  
fe pstsceneDest^ s^Tanccot Tins Kcger, sYa fe; mais il cfi toBcbé de œxoL  
deGcmade. H axes»!, il dpcrc. Lacene reficn pniêor feDie! Mais le  
tncNapeuscftnfi&bléy il isarche Tcss le Tîllage , les desx «a» fia\* ▼ent  
lêsppt, fcbkmâc Qoe ouuliDe ks dénobe a fi lise. Rfger fereprocbe &  
tinûâiié^ te isâèdfios ; il ce peot ie paidocner dVroàr laîlE échapper  
rocca&oQ de parjer à LaKxsxc Bi poDiaict qisVt-il à lui dinef E oe bit^ fle  
c^es cfi pas moîos tounnerité de deâr de reDîTOfuîr. Ebe animait lounsé fes  
beauc yeux friT lui ; cile anrcàt oxiven & jcBc boo\* ^ pj>ai liû répoXMiir 9  
il leroîi coDisDiL &ê\*



**The text on this page is estimated to be only 20.86% accurate**

it Gertrude, 59 TeQT, inquiet, il reprend le chemin de l'abîme, & compte les heures, les moments qui doivent s'écouler avant de lui rendre le bonheur de revoir Lucette. Le jour lui semble long, la nuit plus longue encore. Un faible jour éclaire enfin le sommet des collines. Roger Talue Pauroré, & se lève avec elle. Il s'habille à la hâte, s'arrête aux premiers rayons du soleil, marche grands pas, croit n'arriver jamais si tôt à la prairie, aux lieux où des mouvements si flatteurs ont agité ses sens, ont si vivement ému son cœur. Il revoit ce bouquet d'arbres, il se plaît sous l'ombrage où se reposait la veille celle dont les traits lui font si présents & si chers. Il cherche l'endroit où sa tête était posée, où sa nuque s'était appuyée; il fait un pas, & se penche l'autre; il craint de fouler aux pieds le gazon que la personne délicate de Lucette préférait ramasser. Il trouve entre les herbes une partie des fleurs dont elle paraissait se faire. Il les recueille, les baise, les met dans son sein. La moindre haleine du vent, le bruit le plus léger lui causent du trouble ou de la joie. C'est Lucette, c'est elle-même \ Vain espoir; les heures passent, & n'apportent point l'instant souhaité. Le chagrin & l'impatience conduisent le fils de Montfort à marcher, à se fatiguer. Il va, vient, retourne, traverse la plaine, fuit le cours d'un ruisseau, monte sur une éminence, & n'aperçoit rien, à un nuage de poussière s'élève au-dessus de lui, il se dit, des moutons paissent

**The text on this page is estimated to be only 27.45% accurate**

v^ 60 Lti Amours au loin. Ah , voilà Lucette ! s'écrie le fils de Montfort. Transporté , il oublie la longueur de l'attente ; il s'abandonne aux plus riantes idées; il court à la rencontre de l'aimable bergère. Mais quelle douloureuse méprise ! une laide & grossière paysanne conduit au pâturage tous les moutons de La ferme. Elle vient par là , filant sa quenouille , & chantant d'une voix enrouée une triste & lamentable complainte. Malheureusement pour Roger , ce jour étoit celui des noces de Louise & de Robert La joie éclatoit par tout le village, & Gertrude dançoit pendant que le sire de Montfort la cherchoit aux champs. Ses moutons mêlés avec ceux de Julienne, passaient sous la conduite de la grosse Cateau ^ fervante de la ferme. Roger voit bondir la chèvre mouchetée ; il la reconnoît , commence à douter si un enchantement ne le (éduisoit pas la veille, & ses yeux ne le trompent point en ce moment. Il s'approche de la filleulè, lui donne une pièce d'or, & la prie de lui apprendre à qui sont les moutons dont elle a le foin. Surprise à l'aspect du beau chevalier, émerveillée de la richesse de son présent , la paysanne se frotte les yeux, pour mieux considérer l'un & l'autre. La certitude de posséder une pièce de fin or , la transporté hors d'elle-même\*, elle oublie de répondre à Roger, lui fait cent compliments, mille révérences, une foule de remerciements. Obligé de laisser un libre cours à ses accablantes civilités , Roger

**The text on this page is estimated to be only 26.29% accurate**

de Gertruâe. 61 en attend la fin & puis répète la question. Elle y fait fait de Ton mieux. Le troupeau quelle a coutume de garder, appartient à Ja« lienne, la maîtresse; & par extraordinaire, elle conduit aujourd'hui les moutons de Lucette. Le fils de Montfort demande, avec vivacité, qui est cette Lucette ? C'est la bonne amie de Louise, dit Cateau, à présent l'épousée de Robert- L'épousée, s'écrie Roger ! Elle est mariée? Tout fin dret de ce matin y répond la paysanne. Lucette mariée ! répète le fils de Montfort, mariée ce matin ! Point du tout, reprend Cateau, c'est Louise qui est la mariée. Lucette n'est pas du pays ; Tielle Te^marie, ce ne fera pas en Poitou, mais bien loin peut-être. Si vous voulez ne me rien cacher de ce qui concerne Lucette, dit Roger, vous ferez contente de reconnaître l'infamie. Cateau jure de ne rien taire; il peut interroger, elle lui dira la vérité. Eh bien, ma bonne fille, continue le fils de Montfort, apprenez-moi d'abord de quel pays est cette gentille Lucette. De quel pays? Oui, Ma fille je n'en fais rien. Quand, & comment est-elle venue ici? Quand? je l'ai oublié. Qui l'a amenée chez Julienner^ C'est Louise. Et d'où venait Louise? Ma fille je n'en fais rien. Robert a enlevé Louise, Louise a enlevé Lucette. Enlevé ! d'où ? Ma fille je n'en fais rien. Roger s'efforce en vain d'obliger la paysanne à s'expliquer plus clairement; elle ne peut l'instruire davantage. Chagrin, il la quitte brusquement ^ s'en retourne tout rô^

**The text on this page is estimated to be only 15.06% accurate**

ffs Les amours veuf, Il fè parle en marchant, Te demande d'où vient il est de fi mauvaife homeurt Quelle raifon il peui fe donner de la triftefle dont il ne fauroit redéfendre? Pourquoi s'aPflige-t-îl de ne point voir LucetteP Poarqnoi tant d'empreflèraentàla chercher? Queveutii direàcette bergère? Elle est belle & jolie, il faut l'avouer; mais c'est une villageoise, peut-être niaise, fotce, imbécille comme celle qui vient de l'impatienter. Il Te reproche une ridicule fkntailie , s'accuTe de caprice, de folie, & fe promet bien de ne plus penfer à Lucette , d'éviter de la revoir : jamaisfes promenade! ne le conduiront vers ce bofiiuet fatal. Il le dit, il le jure; & dès le lendemain , Toit oubli, foit diltrailion, il fe trouve précifément au roâme endroit où il ne devait jamais revenir. n voit de loin les moutons, ta chevrefe l« laide bergère. Le jour d'après il obftre da changement. Le petit troupeau , fôparé du grand, ne lui paroît plus fous la garde de Cateau. La chèvre ne s'offre point à Tes regards i fans doute- elle fuit les pas défi jeune iraîtreiTe. Lucette est aux environs. Que fera le fire de Montfort? La cherchera- t-il? H 8'est tant promis le contraire. Écouterat-il fa raifonP Suivra-t-il le penchant de fon cœur ? Pendant qu'il fe confultf, fon oreille est frappée par le Ton d'une voix fonore & ^■-^^y flexible. Ses accents flatteurs attendriflènt, ^^^ \_^ préttnt un charme touchant à de triftes paf ^^^ toles . forcent à donner des larmes aux nùl^^H tiétirs de la belle Vlèult, venue en Bretagae

**The text on this page is estimated to be only 8.91% accurate**

^- << • '% ' J<<\* — ► - -r^

**The text on this page is estimated to be only 26.58% accurate**

64 Les amours l'Urontfort, Temble lui deoiaider grâce, tz riDviter à lui laifler la liberté du paflage. Roger lit fon intention dans Tes yeux. \*\* Demeurez, belle Lucette , demeurez, je ,, vous en conjure, lui dit-il. Si ma préférence 9, vous troubleou vous déplaît, je m'^éloigne\* 9, rai. ,, Le nom de Lucette calme un peu Pagitation de Gertrude. Elle lui demande com^ ment il la connoît , b ce qui l'attire en ce lieu. Roger lui dit Ton nom , fon pays , ia demeure. Ta condition; Te trouvant de Tautre côté de la baie au moment où elle chan\* toit, voulant unir le plaifir de la voir à cdui de ^entendre, il eft venu au bord du ruif\* lëau. Peu à peu Gertrude Te raflure , ne craint point d'^écre feule avec lui; Tinnocence de fon cœur ne lui permet pas de redouter un danger dont elle n'a point d'idée; elle reprend fa place au bord du ruiflfeau , & Roger s'affled à fes côtés. Sans doute il va parler , fatisfaire ce defir f] preflant d'entretenir Lucette. Il le vou« droit; mais utle violentç, émotion ferme le paflage à (à voix. Plus il examine Gertrude , moins il trouve des expreffions capables de lui peindre le fentiment qu'elle lui infpire. La noblefle de là figure , fa modeftie , fa confiance même^ la rendent impoffuite à les yeux. Il la contemple, il l'admire, ne (ait comment rompre un filence interrompu feulement par des mots entrecoupés & prononcés à demi. Gertrude le confidere à (on tour avec une force de furprife ; elle parcourt fes traits »

**The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate**

— ■\*! Xi. ^. t'- • — - — VJ

**The text on this page is estimated to be only 21.99% accurate**

6S Les Amours ^ mante. Sa première vue me faifoit Ibubai» „ ter ardemment de me retrouver près d^el^ le. J^allois vifiter tous les bofquets d^alenyt tour y quand le Ton flatteur de là voix m^a ^ conduit au bord de ce ruiflèau , où fa pré9» fence comble tous mes vœux. Quoi ! vous „ me cherchiez, dit Gertrude, vous mV 9, vjez déjà vue » vous defiriez me voir en„ core? „ n lui apprend alors comment il étoit entré dans le lieu où elle dprmoit , comment il a refpeâé fon Ibmmel , perdu Toccafion de fe montrer à elle, de lui parler^ combien il a regretté cette occaffon (i favora\* ble : il n^oublie pas fon entretien avec Gâteau , fes impatiences , Ton ennui , Tes chagrins du jour 5 ceux du lendemain ; enfuite il iaiflè éclater la joie qu'il relTent d'être auprès d'elle , fèul avec elle, en liberté de lut dire qu'il l'aime 9 qu'il l'aimera toujours. Attentive à ce récit, Gertrude fe platt à rentendxe. La petite aventure du bofquet l'amute; elle engage Roger, par fes quef> tions, à redire pluHeurs fois tout ce qu'il a penfé, tout ce qu'il a reflenti. Il s'occupoit de fon idée ^ il s'inquiétoit ; il brûloit du defir de la revoir. Il l'aime , dit-il , il l'aimeranoujours ! Les exprefEons de Roger flattent d'abord Gertrude , enfuite elles élèvent des doutes dans fon erprit ; Tes fentiments lui paroiffent exagérés. Elle connoît les douceurs de l'amitié; mais les tranfports de l'amour Tont étrangers à fon cœur. Robert & Louife , s'airaant cfcpuislong-temps, tous deux d'accord, fûrs d'être unis, ne lui ont point ap«



**The text on this page is estimated to be only 7.96% accurate**

dt Gertrude. 61 priai distinguer les mouvements d'une passion  
violente, de la païfibi? « eU. gençe qui tend l'amour heureux n femb able à  
Tainitié. Plus Gertrude réflé<îhit, plus elle soupçonne la sincérité de ^°^^^^  
j^°A^^^ l'apparence, croyant parler à Lucette feulement, il peut plaifanter ,  
l«. Pendre pour une iy fanne ijp^orante , «"P'^e ; /e divertir ae ra simplicité,  
invetiter des com« & ^^^^^ en fuite ée fa facilité à »l\*=" ,i\*^f "flf ^"• Cette  
idée blefle la fi?r^t. v.Sf A rî tend férieufe ; elle baiflè les yeux, rêve & fe  
tait. quiète elle ne répond pas. —^efle de lui dire fl fa fe tau toujours. Il la  
PJ ^^ ^ prtence l'»" PO««?|^rtrude le re&rde, apprermes bontés. i?^'-^\_«  
r«. v«fv m,. Ta perçoit de la triftefle jj^^^^^j^' « f,,^ touchée " Vous ne tn  
importunez pas, »ui ^^ «H j» - »îr« aoux. VOUS neme déplai,, J"-elled'un  
ton dou^^ ^^ h ,, fez pas; «ais l év»» b M " Kfi^\* ^^^L&er fi fort fans me  
con. ,, h défiance. M «m ^.^ ^^^^^^^ ,, noîte .ftDS ravoir l^ J ^^ ^^ ^ ,,  
trouver malheureux\*. rt- » ; naturel? Cela eft:y/^Su7er^jrn,,S ,, pas vous  
mortiftexj peut-être extraor,, oudefaufleté,vou« h^ ^^ perfuader, " S^r:-  
J\_«--\*^^lSSire de vousWe maai » pour oe pas p'^^

Les amours, vaife opinion ; mais fi vous mentez , fi voqs pj  
me trompez , loin de confentir à vous jy voir, à devenir votre amie, comme  
je fe,, rois peut-être bien-aife de Tête, je fens 9, que je vous haïrai de tout  
mon cœur. , ^ . Le fire de Montfort , charmé de l'ingénuité de Gertrude, faifit  
une de Tes mains; il la ferre imperceptiblement entre les fiennes, il la baife  
refpedlueufement , puis il la prefle un peu plus fort. Si puis il la baife avec  
plus d'ardeur. Il jure fur cette main chérie , qu'en peignant fes agitations, fon  
inquiétude , k^ defirs, il a fidèlement expofé les fenfations de fon cœur.  
Comme elle , il s'étonne de leur violence. Avant de voir la belle Lucette, il  
n'éprouvoit point cesa&èctions pénibles, mais il ne connoiffoit pas non  
plus l'inexprimable douceur qu'il fent à la regarder , à lui parler , à  
l'entendre, à lui dire , à lui répéter qu'aux dépens de fa fortune, de fa vie  
même, il voudroit la convaincre de la force & de la vérité de fes fentiments.  
Si la vivacité des premières effufions du cœur de Roger venôient d'élever  
les foupçons de Gertrude, les nouvelles aflurances de fon amitié, loin de les  
difflSper ^ dévoient les accroître. Elles produifirent un eflTet tout contraire.  
La généreufe fille fe reprocha fes doutes, ils lui parurent mal fondés,  
injurieus. Elle fe blâma de les avoir montrés, pria le fire de Montfort de ne  
pas s'offenfer de fon injuftice, & de l'oublier. Il y confent; mais il veut une  
réparation de l'infulte; il infifte pour l'obceoir ; il exige que Lu

**The text on this page is estimated to be only 28.73% accurate**

de Gertrude. 69 cette prononce à haute voix : mon ami , je vous crois. Gertrude n'héfite pas à lui donner cette fatishaélia. Elle le dit, elle le pense; le plaisir renaît dans son cœur avec la confiance, & la liberté rend à leur entretien l'agrément que lui ôtoit la contrainte. La complaisance de Gertrude , son enjouement, sa douceur, augmentent l'admiration du sire de Montfort. Il plaint Lucette d'être née dans une humble condition où il la voit. Elle est sa compatriote , son langage son air ; mais la politesse de ses expressions forme avec son habit un contraste frappant. Simple, ingénue, modeste, elle montre plutôt la candeur & l'innocence d'une noble demoiselle, que la franchise inconsidérée d'une villageoise. Il lui demande depuis quand elle a quitté la Bretagne ; s'il est vrai que Louise l'a enlevée ; avec quelle personne elle vivoit; où a pris soin de sa éducation ; pourquoi elle se trouve en Poitou. Si tant de questions l'intéressent, Roger en obtiendrait aisément la confiance; mais la moindre indiscretion exposerait Robert & Louise aux recherches , à la vengeance du sire de la Roche-Forte. Cette considération réprime le desir qu'elle eût de satisfaire la curiosité de son ami. Incapable de mentir, ne se croyant pas maîtresse de dire la vérité, elle cache son nom & sa fortune, avoue son pays, dément la villageoise. Louise rie l'a point enlevée, elle a fui volontairement cette fille, accoutumée à vivre avec elle malheureuse dans son pays.

**The text on this page is estimated to be only 27.70% accurate**

^«.» • 70 ' Les jftnours elle l'a quitté Tans peine ; &  
sMnterrompant, 6lle lui demande fi Cateau ne lui a pas appris qu'^elle eft  
fille d'un laboureur, dont la féconde femme la traitoit durement, Penfermoit,  
la chagrinoit. Tout le village pouvoît, ûjoute-t-elle, lui donner cette  
information. Par cette adrefle elle fe difpenfe de répondre plus  
pofitivement. Roger l'écoute, réfléchit & s'inquête. Lucette& Louife  
vivoient enftmble en Bfetagne; Louife aimoit Robert ! Témoin & confidente  
de leur affeétion, Lucette eft-elle reftée infenfible? A-t-on pu la voir fans  
defirer de lui plaire, iâns chercher à toucher fon cœur ? Ah , fi Lucette  
aimoit I . . . L'ame délicate du fire de Montfort ne peut fupporter ce doute;  
plus de bonheur pour lui , s'il n'eft point, s'il ne fauroit être le premier,  
l'unique objet de la tendrefle de Lucette. L'air penfif, les yeux baiflés,  
profondément occupé de Tes idées, il femble oublier Lu\* cette & s'oublier  
lui-même. Surprife de fon filence & de fa rêverie, Gertrude le regarde : '\*0h  
, comme vous pa,, roiflez fombre , mon bel ami, lui "dit-elle ! ,, Avez- vous  
du chagrin? Oui , répond Ro,, ger ; mais je n'en aurai plus fi vous me pery^  
mettez de vou^ faire une queftion , fi vous 3, y répondezdansla fîncéritéde  
votrecœur, ,, tout de fuite , fans héfiter. ,, Grertrude le promet. \*' Dites-moi  
donc, ma douce amie, ,, reprend Roger , fi perfonne , en Bretagne ^ ,, ne  
vous aimoit comme Robert aimoic ,, Louife 9 fi vous n'aimiez perfonne  
comme

**The text on this page is estimated to be only 23.81% accurate**

de Gertrude. 71 5, Louife aimoic Robert Dans mon en, l' fance, dit Gertrude^ on m^aimoit bien 9» autant^ je crois; une fouie de bons amis 99 ro'entouroit ; je les chériflbis ; mais depuis 91 rage de d'x ans, la feule Louife m^a mon 99 trê de rattachement 9 & je n^ai feoti dV 99 mitié que pour elle. 9, Avec quelle joie Roger reçoit cette aflîrance! QuMie lui promet de douceurs dans le cours d^une paflion où tout fon cœur s'a\* bandonne! Indii]^renc avant de Toir Lucet-te, il ne connoiflbit pas ces fenfations déli\* cieufes, qu'in regard, un foUris de Paima\* ble Site excite rapidement en lui. S'il lui plaît, s'il parvient au bonheur d'en être aimé, elle lui devra donc des émotions auffi vives, aufTi flatteufes? Elle éprouvera donc les mêmes mouvements? Elle partagera donc les plaifîrs qu'elle donne? Etre heureux 9 c'eft beaucoup 1 Rendre heureux ce qu'on aime^ c'eft bien plus! Satisfait 9 tranfporté, Roger remercie fa belle amie. Elle a , dit-il , diffipé fon chagrin ; elle vient d'ouvrir devant lui la plus riante perfpeétive. Gertrude s'applaudit de le voir content, fans pouvoircomprendre comment il eft (1 charmé de ce que perfonne n'avoit d'amitié pour elle. Cependant le jour baiffTe : la marche du temps toujours égale, & toujours lente ou rapide au gré des amants , dont elle retarde ou interrompt les plaifîrs, avertit Gertrude de raflembler fes moutons épars dans la plaine. Roger fe plaint de lui voir déjà prendre ce foin. Ça vain l'altro. brillant de la lumière

73 Les amours répandent sur les nuages; ce spectacle attriste le sire de Montfort. Gertrude pense au (5) que le (bleil n'a pas coutume de se coucher de si bonne heure. Avant de se réparer, les nouveaux amis conviennent de se retrouver le lendemain au même lieu» Roger conduit Lucette tout près du village; il la fuit des yeux, ^ se reproche, en la perdant de vue, de ne lui avoir pas recommandé de fonger à lui, de s'occuper de leur amitié, de se rendre de bonne heure vers le petit ruisseau, qu'avant de retourner à l'abbaye il va revoir encore, pour se retracer les heureux moments qu'il vient de passer sur ses bords, Gertrude s'avance lentement vers le village; plus d'une fois elle tourne la tête en arrière. En entrant chez Julienne, elle voit les préparatifs d'un souper abondant; elle entend le son des instruments; plusieurs amis de Julienne viennent d'arriver de la ville voisine; on va les réjouir, passer une partie du soir à danser. Gertrude eût la veille partagé ces amusements; ils n'ont plus d'attrait pour elle. Ces bons villageois, dont la joie excitoit sa gaieté, lui semblent très-rustiques; elle trouve leurs chansons infipides, leurs danses fatigantes; rien ne lui plaît; tout l'ennuie; elle s'échappe, va dans le jardin. Occupée de sa nouvelle connaissance, elle voudroit parler à Louise, la féparer des amis de Julienne, pour l'entretenir du sien. Elle pense au sire de Montfort, croit le voir, l'entendre encore; elle se rappelle ses expressions, son air. 1

**The text on this page is estimated to be only 1.00% accurate**

fi> -\_!.— . T" Ta — f -F^ ^" «v ": r-i X « -, y ^^j:

**The text on this page is estimated to be only 21.87% accurate**

^4 -^^^ amours \*parc avec vtceflè , traversij la plairie , bâte fa marche. Ls cœur lui bat à rafpe<n: de la haie qui lui cache Ton ami. Elle en fait le tour; elle parvient au lieu du rendez- vous. Mais iès regards parcourent en vain les bords du petit ruifleau ; perfonne ne s'ofTre à fa vue. •Quoi , Roger n'eft pas venu t Auroit-elle pu Timaginer , le croire! Il n\*y eft point! Non, en vérité, il n'y eft point. Gertrude fe trouble , fem une forte de honte mêlée de dépit & d'impatience. Elle eft chagrine; elle eft fâchée. Appuyée contre un faule , elle confidere triftement ce lieu où elle fe plaifoit tant ; il lui paroît fauvage, déftgréable. Elle n'y veut point refter, ellen'y veut jamais revenir. En retourDant fur fes pas , elle apperçoit deux corbeilles à demi cachées entre les herbes. Qui a pu les placer. là? Comment ne fe font- eiles pa» présentées à fes regards quand elle eft arrivée ? On vient de les pofer à rinftaht au milieu de ces herbes. Un papier eft attaché fur la plus petite; Gertrude fe baifle & lit i^la charmante Latette. Un mouvement de joie tîilFipe fon chagrin. Roger eft venu; il ne fiuroit être loin. Elle ouvre les deux corbeilles. L'une eft remplie des plus beaux fruits de la ftifon; l'autre, partagée en plufieurs compartiments , contient des met» froids & délicats, accompagnée de tout ce <jui corapore une halte fuffifante aux befoins de deux ou trois perfonnes. Gertrude referme les corbeilles, va doucement derrière ja haie, pour -furprendre 4e fire de Montfort i mais il paroïc ^ elle s'arVête. Un aii de



**The text on this page is estimated to be only 21.18% accurate**

de Gertrude. 75 fctîsfaaîon éclate fur tous les traits de Roger. Témoin de l'arrivée de Gertrude, il a remarqué fa parure, Ton emprefflément à le chercher, Ton inquiétude, & même les roou\* vements de ce dépic qu^il fe reproche d'avoir exciié. Il lui demande pardun de s'âtre caché pour l'oblèrver, pour favoir îi elle fentiroît un peu d'inquiétude en ne voyant pas Ton ami. Gertrude a bien envie de gronder; mais en portant fes yeux fur ceux de Roger, elle ne fait comment fe plaindre de lui ; il prend (à main, elle fourit, il la conduit au bord du ruifleau , & tov:s deux goûtent également la douceur de fe voir 8c celle de fe parler. On ne s'attachera point à rapporter lea entretiens de Gertrude & du fire de Montfort, leur uniformité pourroit les rendre ou -fades ou ennuyeux. Deux. amants bien épris ne fentent guère le befoin de cette variété d'idées & de propos, fi néceflaire à Tamufement des perfonoes indifE^rentes. Sans y faire attention, ils le répètent aujourd'hui ce qu'ils fe difoient hier, recommenceront demain, & s'écouteront le jour d'après avec la même faiisfaétion. Pour plaire à la jolie bergère , Roger apprend d'elle des jeux enfantins ; il lui en enfçigne à fon tour , invente des loix, les fait rigidement obferver. S'il devance Lucette à la courfe, une fleur cueillie par elle eft le prix de là vîcefle. S'il lance plus loin un petit caillou, il obtient un baifer fur fa main. Souvent leurs voix s'unif-fent, forment des accords touchants. QuelDij ^

**The text on this page is estimated to be only 29.73% accurate**

7 (S Lts amours aaefoîs, imitantle ramage des oifeaux ^ ils fe ifputent Part de mieux rendre les tendres accents du roflîgnol ou de la fauvette. Que Gertrude & Roger pallent d^heureux moments ! que la pureté de leurs Tentiments répand de charmes fur leur innocente affection ! O vous enfans d'un fiecle éclairé, qui differtez avec tant d'éloquence fur le bonheur, & favez (î peu le goûter, ne jugez pas des plaifirs de ces amants par les vôtres! Pour en apprécier la douceur , il faudroit aimer comme ils aimoient. Après plufieurs jours de réfidence à la ferme, les amis de Julienne partant enfin, & Gertrude parvient à fe trouver feule avec Louife. Elle l'infruit de fon aventure, lui conte comment elle a vu Roger, comment ils font devenus amis, comment il pafle une partie du jour avec elle. Elle lui fait un long détail de leurs difcours, de leurs jeux, de leurs repas, des promenades qui les fuivent. Elle lui parle enfuite des qualités aimables de Roger, de Tes attentions, de fa complaifance , de la nobleflè de fon air , des grâces de fa perfonce , d'un attrait particulier dans fes yeux, qui fait foohaiter de le regarder toujours, d'être toujours regardée par lui. Louife entend ce récit avec une extrême furprife. Jamais elle n'a cru Gertrude expofée à faire une pareille rencontre en des lieux fréquentés feulement par les troupes de Julienne & par leurs conducteurs. Elle reconnoît dans fa jeune maîtrefle le fentiraent que Robert lui Infpiroit. Ses queftions

**The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate**

/

**The text on this page is estimated to be only 23.01% accurate**

78 Les amours Bretagne, Ropcr apprendra votrefoîtedela Roche Forte. En rapprochant les temps, les circonftances , les propos de Cateau, mon nom, notre arrivée enfembîe, ne verra-t-il pas Gertrude dans Lucette ? Pour vous obtenir de Richard , il vous remettra entre fes mains, vous deviendrez fa femme, vous ferez heareufe; & le pauvre Robert & moi, accuf<sup>^^</sup>s, convaincus d'à voir enlevéThéritiere de Châteaii-Brillant , de la tenir déguifée dans notre roaifon, nous ferons rigoureufement punis d'une imprudence qu'il eftfi facile de rendre criminelle à tous les yeux. Gertrude embrafle Louife, la raffure, lui engage fa foi de ne point découvrir fon nom , ni fa fortune. Mais , dit Louife, vous ne pourrez vous cacher toujours. Quand on s'airae,on defire de s'unir enfembîe. Roger vous époufera-t-il, fans (avoir qui font vos parents? M'époufer, s'écrie Gertrude ! Eh , pourquoi m'épouferoit-il? le mariage nousrendroit-il Elus amis , plus heureux ? Mais oui , dit rouife; fi le fire de Montfort, ne connoiffant de Gertrude que fes attraits, la préféroit fous l'apparence de Lucette à toutes les dames de la cour de Bretagne , le triomphe de la bergère ne flatteroit-il pas la nièce de Richard ? Je ne fais , répond Gertrude ; mais, ma chère Louife, je me trouve bien heureufe à préfent , & je ne defire point une autre fituation. Comptant fur les promeffTes & l'amitié de Gertrude , Louife perd fes craintes; elle ne néglige rien des précautions qu'elle croit

**The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate**

iâ 'Tir i :^ 12<M— r— ^ .a. \*— .•■. -^

**The text on this page is estimated to be only 13.11% accurate**

80 Les Amours fois, elle s'étoit ofièrte à fes r^rds. Le firè de Montfort «noit ; il la voit entrer dans ce bofquec, &, fans fe montrer, il examine fes iBouvemenis. Elle ne goûie plus le repos loDS cet ombrage ; elle n\*y badine plus avec fa chèvre; elle a perdu cette tranquille paix du cœur, qui difpofe à l'amufetnent. A demi conchée fur le gazon, trille, abattue , elle luupire\* elle gémit ; fes larines inondmt Tes joQes fleuries. Elle joint fes mains, levé les yeux au ciel , implore Ton fecours, lgi demande avec ardeur la conrvation des jours de foo ami, de Ton ami qui ne Taime plus, qu'elle aime encore, quVlle aimera toujours. Ému, touché, pénétré do plusvifrq;ret, Roger fe reproche d'avoir affligé fa belle amie. Il entre précipitamment dans le bosquet, tombe aux pieds de Gertiud;, n'eft plus le naître des tranfporcs de Ton cœur ;il padfe fes bras autour de Lucerte, la preflè contre fon fein ; pour la première fois il ofe lavir on baitèr fur fes lèvres. " O ma belle, „ ô ma charmante amie, s'écrê-t-il, ns dis „ jamais, ne penfe jamais que Montfort ne „ t'aime plus ! C'en eft fait , tu triomphes de „ deux pafTionsquetuneconnois pas. L'am,, bicion 8t l'orgueil m'ont livré des combats „ pénibles; J'ai foufièrt, mais je n'ai pas „ cefiÈ d'aimer, mon amour l'emporte fur „ de vaines confid étalions , j'immole tout à „ la certitude de faire ton bonheur, de te j, devoir le mien. Je jure en préfence du ,j ciel, de n'avoir jamais d'amie, de mai

**The text on this page is estimated to be only 24.95% accurate**

rfc GertruJe. 8 e „ trêfle, de compsgne, d'épôure, que Tai\* ^, mable fille dont la candeur & Pinnocence „ ra'ont fi bien prouvé la tendre aflTeétion ! „ Ocant alors un riche anneau de Ton doigt, il le pafle dans celui de Gertrude, lui réitère fa promefle d'être pour toujours à elle. Se lui demande fi elle accepte ce gage de Ta foi » fi elle conlènc d'être pour toujours à lui. Une douce joie brille dans les yeux do Gertrude; elle fe fouvient des dilcoursde Louife ; elle fent le prix de la préférence qu'elle obtient fur ces paf lions dont Roger vient de lui parler ; elle s^applaudit en fecrec de recevoir un fi grand facrifice, fans que fon amour perde rien en (e montrant généreux. Roger tenoit une de fes mains , elle pofe fur la fienne celle qui lui rede libre ;& d'un ton où fon amour & fa reconnoiffance s'expriment à la fois, elle dit : " Et moi, je „ jure à Roger de n'avoir jamais d'autre „ ami , d'autre amant, d'autre époux, que „ lui. Je reçois fa foi, & je lui engage la 5, mienne, dans l'efpérance de lui paroître „ un jour digne de l'honneur qu'il veut „ bien faire à Lucette. „ Roger l'embraflè encore, alloît peut-être recommencer, quand le fon d'un cor interrompt fes tranfports. A ce fignal, dont il eft convenu avec un de fes gens , il va favoir ce qui l'obligea le donner. Il apprend qu'un Courier du comte de Poitou vient d'arriver à l'abbaye, que le prieur va partir .pour Poitiers, & le fait chercher par-tout. Roger va retrouver Gertrude, craint de fe-YPir D v

**The text on this page is estimated to be only 25.69% accurate**

Si Lts jimours contraint d<sup>^</sup>accompagner fon oncle à Poitiers; il la quitte à regret, lui promet de revenir fur fes pas, ou de lui écrire. Une heure fe pafle, il ne reparoît point; mais le valet fffidé lui apporte une lettre du fire de Montfurt. Hélas! il eft parci. Au moment où elle reçoit cette affligeante nouvelle, il eft bien loin. Il fera quinze jours abfent; il lui donne les plus tendres afflirances de fon amour, de la fincérité de fes promefles, & s'engage à les remplir dans les premiers ioftents de fon retour. • La fenfible Gertrude pleure. Ne point voir fon ami demain , ni le jour d\*après, ni tant d'autres qui s'écouleront fans lui rendre le plaifir dont (on cœur s'eft fait une fi douce habitude ! Ses lèvres prefent les affurances de Tamour de Roger; elle baife fon nom, fes armes , toute la lettre ; elle la met dans fon fein , & fe bâte de retourner au village, impatiente de parler à Louife. Elle veut lui conter les événements du jour, lui montrer la lettre , prendre des mefures avec elle pour inftruire Roger, à fon retour, de fa naiffance & de fon nom. Louife partage les fentiments de Gertrude, elle cefle de craindre le fire de Montfort , éfpere qu'il la protégera contre Richard. Quand il connoîtra les raiibns de fa fuite, pourra-t-il la b amer? Toutes deux conviennent de ne lui rien cacher, & de le mettre en état, par leur confiance, de faire leurs démarches néceflaires pour obtenir-le confentement du fire de la RocheFbrte.



**The text on this page is estimated to be only 22.26% accurate**

ic Gertruâe. 83 XJn peu d'ahération dans la Tante de Ger-» trude la retient deux ou trois jours à la ferme; mais le defir de revoir les lieux où elle s'entretenoit avec Roger, la fait reiourner aux champs. O que tout eft changé !,commç la verdure eft ternie ! que les fleurs ont peu d'éclat. Plus de fraîcheur (bus^ces ombrages; tout eft aride ; &: ce ruiflèau , où tant de fois elle a vu les traits de (on ami , le repréfenté à iès yeux : comment n'a-t-il pas confervé cette image chérie? Le ramage des oifcaux rimportune, Roger n^imite plus leurs ac\* cents; tout PalBige, rien ne la confole de Tabfence de fon ami. Déjà dix de ces jours H longs b fl triftes s^étoient écoulés « quand une nouvelle imprévue vient blefler le cœur de Gertrude^ la livre au regret , à la douleur înfupportable que fent une perfonnegénéreufe, ens\*accu\* fant de caufer les malheurs d'un autre. Des marchands de Poitiers, revenant xle Nantes où leur commerce les avoit attirés , furpris un foir par un violent orage, demandent à la ferme un abri contre le mauvais temps. Ds font bien reçus^ invités à partager le foupper de la Emilie , & même de pafler la nuit dans une chambre à deux lits, deftinée au befoin des étrangers. Cetaccueilinibirede la joie aux voyageurs. A peine alTis à table, ils s'eroprellënt d'amufer leurs hôtes, par le récit des petites aventures qu'on leur a confiées pendant leur i^jour à Nantes. Le plus jeune parle de la Roche- Forte, & cherche à fe rappeler Thiftoire du feigneur de c^tte teiD vj

**The text on this page is estimated to be only 23.12% accurate**

84 ^^ amorre re. Gertrude, Robert StLouiTefe regardenr, Louife prie le marchand de leur dire ce qui eft arrivé au fire de la Roche-Forte. Cet homme, après s'être recueilli , leur apprend que Richard le Hardi avoir une nièce fort l-iche , & une maîtrefle très-malicieufe, routes deux orphelines & dans Ta dépendance. Il vouloit jouir feul de la fortune de fa parente & des faveurs de fa maîtrefle; mais elles le faifoient enrager de concert» la niecc pour fe marier, Tautre pour ft procurer la liberté d'entretenir un amant plus jeune. Ne ftchant comment les gouverner, on prétend qu'il a trouvé moyen de s'en défaire. Les uns difent qu'il les a rendues à un renégat de Barbarie, pour en tirer une grofle fomme ; d'autres, qu'il les a laiflë mourir de faim dans une tour; la vérité eft qu'elles font difparues. Les amis du père de la dame ont porté des plaintes à la cour; le duc de Bretagne veut que Richard produife la nièce tnorte ou vive. Toute fa terre eft en armes ; & s'il eft forcé dans Ion château , c'eft un homme mort. Le faifillement de Gertrudenelui permet pas d'en entendre davantage. Aidée de Loutfe , elle fe retire , & donne un libre cours à fes pleurs ; elle fe reproche fa fuite imprudente, fait appetler Robert, veut partir à l'inftant , aller en Bretagne , avouer fà faute, fauver la vie de (on parent injurié» fauflement accu(& , lui rendre l'honneur, & s'expofer à tout plutôt que d^abandonner ce pauvre vieillard prêt à fticcombçr peut

**The text on this page is estimated to be only 13.00% accurate**

**The text on this page is estimated to be only 21.33% accurate**

85 Les amours: Tuite de cette 611e, & comment. Tans prévoir . les conféquences de fa démarche , elle-mêflie ra fuivie en Poitou , craignant la colère & les reproches de fon oncle , fi elle reftoit aa château. Elle s^accufe enruite des malheurs de Richard , iz demande au duc de les &ire ceflèr. '\* Belle coufine, lui dit le duc, raflarez,, vous fur le fort du fire de la Roche Forte, ,, il eft décidé ; une maladie violente Ta em,, porté depuis huit jours ; on vous avoit 9, exagéré fes dangers. À la vérité, des amis t9 de votre père lui demandoient compte ,, de (k pupille difparue,& meosçoientde 9, Taflléger ; mais fa mort a prévenu leur ,, deflèin. ,, La duchefle, touchée du bon cœur de Gertrude, la confole, la carefle, Tembraflè, la nomme fa fille, veut qu'elle vienne faire rornemenc de fa cour. Le duc lui apprend qu'il aimoit tendrement fon père. \*\* Belle coufine , lui dit-il, vous êtes ,, aéluellement fous ma tutele, je veux ,, ra'occuper du foin de vous rendre hen,, reufe. Unique héritière de deux grandes ,, mai/bns, Gertrude eft le plus riche parti ,, de mes états, & c'eft à moi à lui donner ,, un époux digne de pojTéder fes charmes ,, & fà fortune. ,, Gertrude pâlit, reftè interdite, fes yeux fe rempliflent de larmes. Interrogée fur la caufe de fon trouble , elle héfite , elle n'ofe «'expliquer. Enfin , cédant aux careOes de la pfincefle , aux prières du duc, elle avoue &s engagements avec le comte de Mont

The text on this page is estimated to be only 0.73% accurate

\*•■»\*\*•• »»»• »»»◆◆—.,, }»» L-r ^r ->'J\*"t: »•%\* \* ^ « , • ■»■

**The text on this page is estimated to be only 24.88% accurate**

88 Les amours „ Je ne lui laiflerai pas le temps de prendre „ des arrangements pour vous époufer; aa „ moment même de Ton arrivée à l'abbaye, „ mes ordres le contraindront de venir me „ trouver à Nantes. Sa maifon , aufl an,, cienne, auffi noble que la vôire, eft bien „ moins riche; la réunion des fiefs de Ri,, chard à ceux de votre père rend votre „ fortune très-confidérable. Je m'efforcerai „ de tenter l'ambition de Roger , en lui „ propofant fa belle maîtrefie fous Ton véri,, table nom, en faifant briller à fes yeux „ les avantages d'une union fi convenable à „• fes intérêts, à l'agrandiffement de fa mai,, fon. S'il préfère la viUageoile Lucette à la „ noble, la riche Gertrude, fon oncle, înf5, truit par moi de fes defleins, vous unira „ tous deux, & je faurai donner aflez d'é,, clat à cette cérémonie pour étonner Ro,, ger, & redoubler votre commune joie. „ Développant enfuite fes idées, il fait promettre à Gertrude de fe conformer à les volontés. On avertit alors que la table étoit couverte. La ducheife prit la charmante maîtrefle de Roger par la main , la conduifit dans la falle où elle dînoit, & lui fit prendre fa place à fes côtés. Les dames qui accompagnoient la princeffe, admirèrent la beauté de la jeune inconnue. Après le repas, le duc & la duchefTe i'erobraflerent , la nommèrent leur pupille» leur fille chérie , & lui laiflerent la liberté de partir. Elle retourna chez Bertrande, changea d'habits, remonta à cheval, & reprit

**The text on this page is estimated to be only 23.36% accurate**

âe Gertrude. R9 avec Robert & Louire le chemin de leur vil\* lage. Louife bénillbic le ciel de la mort de Richard, Robert s'en roucioit peu, & Gertrude Teole s'en afiSigeoic, mais modérément. L'idée de Roger effaçoit fa triftesfle : l'efpérance de le revoir bientôt ramenoit inrenfiblement la joie dans fon ame ; Tépreuve du duc ne lui cauPoit aucune inquiétude : la tendre&fimpleGertrudeimaginoit-eUe qu'il fût pofllble d'immoler l'amour à l'ambition ? Le comte de Poitou avoit mandé le prieur pour le confulter fur une affaire relative à foQ état; il ne le retint pas plus long- temps qu'il fe l'étoit propofé, & Roger f rrriva le quinzième jour après (on départ. Brûlant du defir de revoir fa douce amie, il le fait ha\* biller à la hâte, précipite fa toilette, impatient de courir au bord du petit ruifleau où fon cœur l'avertit que Lucette l'attend. Il eft prêt, il va partir; un gentilhomme du duc de Bretagne fe préfente , lui donne une lettre de ce prince ; il y trouve l'ordre précis de fe rendre à Nantes, de fuivre legentiU homme chargé de l'y conduire , & de fe mettre en route à l'inftant même où il recevra fa lettre. Chagrin de ce meflage , contrarié par cet ordre, le fire de Montfort s'excufe fur la fatigue de fon voyage , demande un jour. Le gentilhomfhe accorde feulement deux heures. Roger en profite, pour aller fe plaindre avec Lucette de ce fâcheux contre- temps. Tous deux s'apperçoivent de loin » chacun

**The text on this page is estimated to be only 20.74% accurate**

po Xas amours prefla marche; ils courent, & le joignent\* Des larmes de joie s'écabappent des yeux de Roger en voyant Lucette, & la nécei&té de la quitter encore lui en arrache de trifteflè. Il lui montre la lettre du duc, murmure contre Tes ordres, & pourtant ne peut le dirpenfer d'aller à Nantes. Mais il reviendra Tur Tes pas , il ne féjournera point en Bretagne , dûcil perdre Pavantage de voir renaître fa faveur ; il tiendra fa parole , il viendra recevoir la main de la chère Lucette; il en réitère cent fois la promefflTe. Gertrude, vivement touchée, a befoin de le rappeler les ordres du duc, pour ne pas diffiper le chagrin de fun bel ami , en rinAruiPant des projets de ce prince. Les deux heures s'écoulent rapidement ; le fire de Monifort Te fépare avec douleur de fa charmante roattrefTe, va retrouver le {gentilhomme du ducUIs partent enfemble, font une extrême diligence, & Roger fe préfente le lendemain au lever du prince. Le duc fourit en le voyant, s^avance vers lui , Tattire dans Tenibrarure d'une fenêtre, fc d'un air ouvert & gacieux, il lui dit , qu'en le^puniflant de fa défobéiflance , il s'eft impofé une peine à lui-même, en fe privant de .la vue du plus ellimable de fes fujets. Enfuite il lui tend la main , & l'aflure que là faute eft oubliée. Le fire de Montfort, attend ri de cet obligeant accueil , baife la main que lui préfente fon (buverain , le remerciède fon indulgence & des bontés dont il daigne Tho



The text on this page is estimated to be only 2.13% accurate

•'^~ •>-■ J J -^ ^fc .. Tl rr "i<-: ^ C^£L:r - TT-rr i IiiCÎ'" - •:' 11'  
1. 1!-r \*r '^-^ ♦♦♦♦\*\*>>vT.. 1: K 'iir^

1. 1!-r \*r '^-^ ♦♦♦♦\*\*>>vT.. 1: K 'iir^  
2. 1!-r \*r '^-^ ♦♦♦♦\*\*>>vT.. 1: K 'iir^  
3. 1!-r \*r '^-^ ♦♦♦♦\*\*>>vT.. 1: K 'iir^  
4. 1!-r \*r '^-^ ♦♦♦♦\*\*>>vT.. 1: K 'iir^  
5. 1!-r \*r '^-^ ♦♦♦♦\*\*>>vT.. 1: K 'iir^  
6. 1!-r \*r '^-^ ♦♦♦♦\*\*>>vT.. 1: K 'iir^  
7. 1!-r \*r '^-^ ♦♦♦♦\*\*>>vT.. 1: K 'iir^  
8. 1!-r \*r '^-^ ♦♦♦♦\*\*>>vT.. 1: K 'iir^  
9. 1!-r \*r '^-^ ♦♦♦♦\*\*>>vT.. 1: K 'iir^  
10. 1!-r \*r '^-^ ♦♦♦♦\*\*>>vT.. 1: K 'iir^  
11. 1!-r \*r '^-^ ♦♦♦♦\*\*>>vT.. 1: K 'iir^  
12. 1!-r \*r '^-^ ♦♦♦♦\*\*>>vT.. 1: K 'iir^  
13. 1!-r \*r '^-^ ♦♦♦♦\*\*>>vT.. 1: K 'iir^  
14. 1!-r \*r '^-^ ♦♦♦♦\*\*>>vT.. 1: K 'iir^  
15. 1!-r \*r '^-^ ♦♦♦♦\*\*>>vT.. 1: K 'iir^  
16. 1!-r \*r '^-^ ♦♦♦♦\*\*>>vT.. 1: K 'iir^  
17. 1!-r \*r '^-^ ♦♦♦♦\*\*>>vT.. 1: K 'iir^  
18. 1!-r \*r '^-^ ♦♦♦♦\*\*>>vT.. 1: K 'iir^  
19. 1!-r \*r '^-^ ♦♦♦♦\*\*>>vT.. 1: K 'iir^  
20. 1!-r \*r '^-^ ♦♦♦♦\*\*>>vT.. 1: K 'iir^

**The text on this page is estimated to be only 21.24% accurate**

92 Les amours rend grâces au duc du foîn généréFCDX qu'il daigne prendre de Tes intérêts , & le conjure de lui permettre de ne pas profiter de Tes bontés. Il se plaît, dit-il à conferver sa liberté y rappelle au prince combien il s'est toujours montré peu propre aux foins gânants de la galanterie, & proteste que jamais il ne se mariera « si son cœur n'est vraiment épris d'une forte passion. \*\* Quoi, re,, prend en riant le prince, vous m'opposez ,, votre indifférence? Croyez -moi, mon,, fleur, Gertrude en triomphera : si dès le ,, premier instant où vous jeterez les yeux ,, sur elle, ses charmes ne vous inspirent pas ,, de Pamour , vous ferez le maître de la re,, fus. ,, Ce refus deviendrait alors une insulte, ,, reprend Roger. En ne voyant point la ,, dame de Château- Brillant, je puis, sans ,, offenser, montrer de Péloignement pour le mariage, & je supplie votre altesse de ,, ne pas m'exposer à paraître mépriser ses ,, attraits, en les admirant sans m'en laisser ,, toucher. Quoi! s'écrie le duc, vous ne ,, voulez pas voir Gertrude? Non, assurément, ment, répond-il. Roger, dit froidement ,, le duc , (bâchez-vous que votre obstination ,, me défoblige & peut-être me fâche ; que ,, j'ai ménagé pour vous cette alliance; ,, qu'elle répandrait un nouvel éclat sur votre maison ; qu'en mettant entre vos bras ,, la plus belle femme du monde, je vous offre ,, avec sa possession , une fortune immense

**The text on this page is estimated to be only 19.34% accurate**

à Gertrude. p% , ^ menre? Ferez bien toutes les raifons qui fj vous portent à m'obéir, & cherchez- en 9, une capable de les balancer. „ Je la trouve dans mon cœur, reprend 9, le (ire de Montfort ; ni richiefies ni gran,, deurs n^excuferoient à mes yeux Tinjull 9, tice dVracher à mon fort une femme ,y dont je ne pourrois faire le bonheur. „» Le duc continue à le preiTTer par tous les nocifs propres à vaincre fa réfiftance ; il ne réuffit point à ébranler fa réfolution. Feignant alors de s'irriter d'une opiniâcreié fi révoltante : \*\* Montfort, lui dit-il , on mV u voit prévenu fur la baflefle de vos inclina,y tions ; je penfois trop bien de vous, pour „ croire des rapports injurieux à votre 9, honneur. M'auroit-on dit vrai?elt-ce une „ villageoifè , une jpetice bergère du Poitou, ,l qui vous fait rejeter les offres de votre » prince , méprifer fes bontés? Puis-je vous 9) reprocher une palTion avillilantep £(l-ce ), pour épouferLucetce que Roger de Montât fort refuse une noble demoifelle, héri,, tierede deux grandes maifons, digne à „ toQS égards de fon refpeâ, & des foins 9) qu'il prodigue à U <iUe d'un ruftre, donc 9» il recherche l'alliance? „ Roger, vivement bleflS des expreflions du duc, avoue fièrement fon amour pour Lucetce , & doute fi la dame de ChâteauBriliant foutiendra une comparaifon avec la fimple bergère donc il poflede la tendreffe. Il peut j dit-il > fans reconnoître de baf-^

**The text on this page is estimated to be only 21.73% accurate**

\$4 Les amours, k^Q dans fa conduite ou dans fesTentimentS)  
élever cette villageoise au rang ou la na\* cure fembie l'avoir destinée, en la  
douant des charmes & des vertus dont elle prive souvent celles que les droits  
de leurs aïeux y placent. Le duc paroissant fort irrité , lui dit , en élevant la  
voix : " Comte de Montfort , oua ,, vous m'obéirez, ou vous renoncerez pour  
^, jamais à ma faveur, à mon amitié , à ma ,, préférence même. Ne vous  
préférez plus ,, devant moi : je jure de ne jamais vousre,, voir que Tép'oux  
de Gertrude, dame de ,, Château - Brillant. Choisissez en ce mo,, ment , ou  
de m'obéir , ou de retourner ea ,, Poitou vous unir à l'objet de vos vœux. ,,  
En finissant ces paroles, il lui fait signe de partir. Roger obéit promptement ,  
& se retire , avec autant de colère contre le duc , que ce prince venoit de  
seindre de mépris pour ses engagements. Jamais le sire de Montfort n'avoit  
 senti plus de penchant à s'unir avec Lucette , qu'il ne sentoît d'éloignement  
pour Gertrude. Comment cette dame de Château- Brillant lui étoit-elle  
destinée par le duc? Comment ce prince faisoit-il dépendre son estime & son  
amitié de ce mariage? Comment oseroit-il se passionner, ses desfeins? Au  
milieu de ces réflexions, il demande ses chevaux , reprend la route du  
Poitou ; & sans s'embarrasser du duc , ni de sa faveur, il court en diligence  
où l'amour & le plaisir le rappellent

**The text on this page is estimated to be only 24.19% accurate**

dt Gertrude, 95 Le prieur Tattendoit : le gentilhomme du duc, en venant chercher le fire de Montfort, avoir remis à Ton oncle une lettre du prince. Inftruit des amours de (on neveu & du perfbnnage que lui-même devoir remplir à Ton retour , il Te dirpofioic à féconder le duc de Bretagne. Quand Roger defcendit à l'abbaye, le prieur feignit une grande furprife de le revoir, et lui demande la cau(e de fa promptitude à revenir. Roger le foupçonnant d'avoir fu fa paffion, & fait part de Tes découvertes au duc, ne lui difflmule pas le fujet de la colère du prince & de fa non\* velle difgrace; il lui cache encore moins fes delTeins pour Lucette , & la réfolution d'aller vivre avec elle dans fes terres, plus heureux cent fois par fa propre tendrefle, par la certitude d'en infpirer, qu\*cn recherchant les faveurs pafligercs de la cour, toujours achetées par une pénible fervitude. En parlant, Roger regardoit fon oncle, s'attendoit à des reproches , à de féveres réprimandes , à de vives exhortations. Le prieur, au contraire, blâme le duc , loue le défintéreflement de Roger, applaudit à tous fes fentiments, lui offre de le marier luimême à fa jolie villageoife. S'il veut attendre feulement huit jours , il joindra leurs mains dans fa propre chapelle, & recevra fa nièce avec autant de plaifir que fi elle étoit de la plus noble maifon de Bretagne. Tranfporté de la condefcendance & de la bonté du prieur, le fire de Montfort Tem

**The text on this page is estimated to be only 24.64% accurate**

9^ Les Amours brafle^ lui montre la plus vive reconooiffance, court inftruire fa belle amie des événements de fon voyage, de fes difpofitions, de celles du prieur , & lui demande fi elle conPenc à le rendre heureux par le don de fa foi. Gertrude n'héfite point ; elle comble fes defirs, en lui faifant tous les aveux qu'il exige. Elle venoit de recevoir un riche habit de la part de laducheïTe, & des indruclions détaillées fur (a conduite. Louife porta rhabit & les parures venues de Bretagne, dans une falle où Ton pouvoit entrer par une des portes de la chapelle. Le prieur eut foin de lui en remettre une clef, & de faire avertir le duc du jour & de Theure de la cérémonie. Le matin fi defiré de Roger vint enfin. Gertrude , vêtue de blanc, ornée de fes feuls agréments, fe rendit à la chapelle, fuivie de Julienne & de Louife. Roger Ty attendoit. Le prieur dit la mefle , unit les deux amants; & comme il prononçoit fur eux la dernière bénédiâion , une mufique douce fe fit entendre » des inflruments guerriers s'y joignirent, & tout de fuite Tair retentit de cris de Joie poufl'és au dehors de Péglife : vive , vive Roger , vive le comte de Montfort & la dame de Château-Brillant ! Frappé de ce bruit ; Roger fort de la chapelle, voit une grande foule afiiéger la porte de réglife:les acclamations redoublent; H diftiDgue fon nom » il entend celui de la dame

**The text on this page is estimated to be only 17.92% accurate**

de Gertrude. jKf dame de Châteaa- Brillant » fè croit inrulté par ie duc de Bretagne, qui ikns doute a fait rallërobler ces gens , dont Tinfolence eft excitée par (es ordres. Furieux , il demande Ion épée , s^avance , veut tomber Tur cette foule qui crie plus fort qu'auparavant en le voyant paroître. Le prieur l'arrête. Tous les religieux l'entourent. Pendant qu'ils l'environnent , le retiennent avec peine , Gertrude pafie de la chapelle dans la falle voifine, où L.ouife rhabille & la pare à la hâte. Son époux ne pouvant s'ouvrir ua paflàge, querelle (on oncle, les religieux» s'épuife en malédiélions fur le duc, fur la dame de Château-Brillant , jure d'aflTommer le premier qui ofera prononcer ce nom dételle, quand , brillante d'or & de pierrerie, Gertrude vient s'offrir à fes regards , & d'un ton tendre & careflant lui dit : \*\* O mon bel ,, ami, fi vous haïflèzla dame de Château,, Brillant , vous trahiffez vos ferments! Que ,, rheureufe Luoette obtienne votre amour ,, pour Gertrude; par votre choix, parle ,, fien , par celui de votre fouverain , vous ,, êtes ré poux , le feigneuc & l'ami de la ,, dame de Châceau-Brillant. ,, Gertrude ! vous ? Quoi ! ma chère Lu,, cette eft la dame de Châceau-Brillant? Et ,, je la haïTois, 8ç Je la maudiflbis! Mon ai,, mable, ma noble, ma digne compagne, ,, ni votre rang, ni votre fortune ne peu,, vent augmenter ma joie ; vos charmes & ,, votre attachement fuffifoient à mon bon., heur. ,ê Alors il Tembrafle , & les cris , ' Tome FIIL ^ E

**The text on this page is estimated to be only 12.75% accurate**

ffS Les amours de Gertrude. & les acclamations recommencent.  
Le ptiear lui apprend que ceux dont Taiégrefle éclate avec tant de bruit, font  
une partie des vaP faux de Gertrude , venus pour le» mener en pompe à la  
Roche-Forte , où le duc doit Te rendre dans deuxjours, leurdonner une fête  
far leur propre terre , & les conduire enfuitc 'i fa cour.



**The text on this page is estimated to be only 1.70% accurate**

L E TTR E S DE miloje:^ A SIX CHAtII-t

**The text on this page is estimated to be only 20.58% accurate**

^gë MââJÊB ICI LETTRES DE MI LORD R I V E R S.

PREMIERE PARTIE. LETTRE PREMIERE. Paris, 17. .. J 'ai reçu ta lettre, Charles; mon premier soin en arrivant, est de te remercier d'une attention qui m'oblige. Je ne t'ai pas quitté sans regret ; mon attendrissement a dû te le prouver. On se trompe fort sur l'objet de mon voyage. Ni le dessein de comparer deux nations rivales, ni cette mélancolie vague qui porte une foule de nos compatriotes à fuir la mer, ne m'attirent ici. Le besoin d'une distraction nécessaire à mon repos, peut-être à ma raison , la crainte de succomber à la plus vive tentation, de justes égards , un principe gravé dans le fond de mon cœur , m'imposent seuls l'espèce de bâillon où je me condamne. Je viens à toi

**The text on this page is estimated to be only 18.39% accurate**

102 Lettres échanger de perdre à Paris des idées étonnantes, dont je m'occupois trop à Londres. Si l'inconstance naturelle du climat influe sur moi, diffère une lettre (ante erreur, je revendrai bientôt l'Angleterre & des amis dont l'éloignement se fait déjà sentir à mon cœur. Si je m'arrêtois à plusieurs de tes expressions, notre correspondance commenceroit comme finissent les futures entretiens de ton cousin Dunstan & de son George, c'est-à-dire, par une querelle. Pourquoi ce long article sur ma négligence ? pourquoi t'en plaindre avant de l'éprouver ? Depuis un peu de temps tu me grondes sans motif. Je suis pareille, dis-lui. Je veux bien convenir de ce défaut ; mais si mon indolence te fâche, penses-tu que ta vivacité ne m'impatiente pas ? Eh bien, est-ce que je t'en aime moins, est-ce que je te tourmente dans l'espoir de te corriger ? Soyons indulgents tous deux. Supporte ma lenteur comme j'excuse ta précipitation, & la paix subsistera toujours entre nous. Je remercie lady Mary de ton souvenir, de ses graves avis, & du soin qu'elle veut bien prendre pour garantir mon cœur contre des attraits étrangers. Sa bonté me touche. Mon absence t'afflige, V. ennuie ; je l'entends, elle m'aime. Tendre fille ! elle m'obéissait, me raillait impitoyablement à Londres, & ses vœux m'accompagnent à Paris ! Charmante contradiction ! puisse ton mariage avec elle ne pas tromper ta loquacité

**The text on this page is estimated to be only 19.49% accurate**

f ât milori Rlvers. 103 tente! paiflè-t-îl ajouter de nouvelles douceurs à ton heureufe fituation ! Ma coufine poifede afibréflient des qualités rares & bien defirables dans une femme; mais accoutumée à la complaifance de tous ceux qui Tenviromnent , je ne lais fi elle s^eft jamais dit qu'on pourroit un jour en exiger^ ou du moins en attendre d'elle. Sans doute tes idées fe font portées fur tous les inconvénients d'une union , convenable en apparence , & pourtant peu aflbrtie. Deux perfonnes dont les goûts, dont les habitudes font fl parfaitement oppofées, s'accordent difficilement, & la plus lenfible «^engage à de pénibles fàcrifices. Si lady Mary en obtient de toi , fi elle te fait abandonner de vains projets , & de plus vains defirs, fi (a fociété devient la tienne, fi elle t'arrache de ce cabinet où tu paflTes tant de jours perdus pour tes amis, fi elle t'enlève à fit George , j'admirerai (bn pouvoir, & lui iàurai gré de l'exercer fur toi. Adieu, Charles, je t'écirai fouvçnt, &' fuis à Paris ce que j'étois à Londres, ton plus zélé ferviteur & ton plus tendre ami. T LETTRE IL ^tt même. ON coufln y (bnge-t-il, de tne faire cette foule dequeftions? Comment y répooodroisje? J'ai feulement va notre a;nba(làjeur & Eiv / r

**The text on this page is estimated to be only 26.85% accurate**

104 Lettres cinq ou fix Anglois nouvellement arrivés d'Italie.  
Avant de me laifler préfenter, je veux m'accoutumer aux inflexions déjà  
langue françoife, & m'étudier à perdre, s'il eft poffible, cet air étranger,  
qu'en tous pays on doit plus, je crois, à fa contenance qu'à fa phyfionomie.  
Allure ton coufin & roi lord Bellafis de ma cômplairance , s'ils veulent  
m'accorder le temps de fatisfaire leurs defirs. Mon premier féjour ici ne me  
donna pas de grandes lumières fur une nation que je vis en paflanc, &  
dans un âge où l'imprefion de jouir détourne du foin d'examiner. Quand  
je connoîtrai les mœurs des François, je ferai part à milord Bellafis de mes  
remarques. Cependant qu'il ne s'attende point à de profondes obfervations.  
Un naturel indulgent & cette indolence fi fouvent reprochée me rendent peu  
propre à l'emploi dont vous me chargez tous trois. Je fuis aflez dans le  
monde comme font au théâtre ces paifibles fpeâateurs qui , cherchant à  
s'amuser de la pièce, l'écoutent fans s'embarraffer fi elle pouvoit être mieux  
faite , mieux écrite; & quelquefois maudiflèrent un voifin trop difficile ou  
trop inftruit, plus fâchés de perdre une partie de leur plaifir, que fatisfaits  
d'être éclairés par fa critique. La conformité des principes lie plus  
folldement que celle des goûts. Je le penfe comme toi, Charles. Notre amitié  
le prouve ^ dis-tu. Ta maxime peut être vraie, (ans que ta conféquence foit  
jufte. 'E^tie deux perfonnes du

**The text on this page is estimated to be only 21.31% accurate**

dt milord Rivers. 105 même sexe, 41 n'est pas rare de trouver cette mataelle conderceodancefinéceflaire à Tentretien d'un commerce intime; en se d.:(li. nant à vivre enièmble, deux esprits raifoncables se Timpoienc volontairement, s'babttuent à supporter de petits défauts compeniës par des qualités capables de plaire b d'at\* tacher. Malheureusement la différence des sexes forme une espece de fociété où Ton ne semble pas apporter les mêmes dispositions. Soit que la convenance ou l'inclination Tétablitte, elle se foutient difficilement. Chacun des afibciës se prête moins, exige davantage, s'attend à des égards, oublie qu'il en doit, se croit en droit d'être l'ans ce fle obligé, né\* glige d'obliger à son tour, & par un sentiment trop personnel, détruit l'égalité, bafe de la concorde, & de cette harmonie d'où naissent les douceurs de toute espece d'allb\* dation» Mais à quoi fervent ces propos ? Si tu ne peux vivre sans lady Mary^ si le penchant de ton cœur est plus fort que ta raison, j'aurois tort de le combattre. Ce feroit te contredire sans espoir de te persuader. Dans ta position aâuelle, tout conseil paroît dur, s'il n'est diâé par la complaisance. En écrivant à ta (beur, dis-lui que je me plains d'elle. J'ai peine à concevoir comment le féjour rustique, & l'entretien plus "rustique encore de lady Orkney, offrent des amusements assez vils à une femme du caractère de lady Orrery, pour remplir E v

**The text on this page is estimated to be only 21.98% accurate**

lorf Lettres tous Tes moments. Quoi ! pendaiK deux mois ne pas trouver le temps de répondre à fon meilleur ami? Ma pupille fb tait auffj. Sir Francis m^apprend « & même avec aiib d'humeur, que Tes efforts ne peuvent déterminer mifs Rutland en faveur de fir Edmond. Après avoir donné, dit-il , une forte d'erpérance, remis cent fois l'infant où elle décideroit le(brt du baronnet , elle continué à rejeter fes vœux avec un dédain tr^-offenfant , fe tnombre fatiguée, même irritée de Ta confiance, fe déplaît à Lemfter , parle fanî ceflTe de Londres , veut y retourner. Il accufe lady Mary de Tinviter par fes lettres à revenir partager les plaifirs de la capitale. Pourquoi ma coufine s'expose-t-cUe aux reproches de lady Lesley , en voulant la pri-\* ver de fa (teur? Edmond m'écrit très-fouvent , il me prie , il me conjure de l'obliger, deprefler mift Rutland de lui accorder fa main. L'en prefler , moi ! Eh ! pourquoi tenterois-je de gêner l'inclination de ma pupille? Le testamént de fon père m'affure fa fortune fî elle ft marie fans mon avea. Mais comme le droit de l'en priver eft injufte dans mes idées, je ne m'en fervirai jamais, ni pour lui indiquer un choix, ni pour la punir d'en avoir fait un fans me confulter. Je ne feis pourquoi fir Edmond penfe que je puis la contraindre. Quant à la prière de lady Morion , j'appuyai fa recherche ; il m'infpiroit une véritable compaffion, peutêtre lui en ai-jé donné depuis, des preuves qu'il ignore, A préftnt je iaiflfe fon fuc

**The text on this page is estimated to be only 5.44% accurate**

it milorJ Rlvtru lV7 ces au haiard. Je ravagerai pourtant , ît tic  
fuis pas fans iatêrêt fur révécocmem , j^ Itnià aflèz d'impaticnce tf apprendre,  
ou a léuU fice de Tes deâèios, ou reoùèr id»uàuc ot ià pourfaite. Mes  
compliments à tous nos «m». Tn m'efiiaîes en m^annyinçam une lettre oe  
(ir George. // veut a^écirt : eb ! d'uu vient donc? Il m'obligera fart, s^il fc  
dirpçnft: œ ce foin. Sur mon hooseur, il eft de tuu^ i^ hommes do monde  
celui gui flTtnîpire its ptQS d^loignement. LETTRE III. E N m'exprîinant/  
î»j détmr fur fir George, je ne croîs pas n morii^tr^ Cliari\*rs. !I u ne m^as  
jamais vti àïljpaSt a raimer. <^i»nd je revins d'Écofiê, ton imiflie Imifon  
av^ lui me déplut extrêmement. Je prévît qu^ji féduiroiî ton cff»it ,  
régarcroit daris lei> f jU les fpéculationis où ie fieo fc perd, 'lu ad-\* mires  
fon ardent OMÊtmr iMmr l^huméntté^ tti lui fais gré de t'arojr iBrpité eettç  
tn^/lc jiajffim , tu veux vtm occuper le rtjie de im rit! Prends-y garde ^  
Charles; comme ton fimi, je t'exhorte i t'y lirrèr a-\*'ec plus de menue. En  
penlknt trop au tif» général ^ crains de négliger le bien panicuijer, ton  
propre bonheur, & tes devoirs les pluk rt^eis. Les mou se peuvent m'en  
impoltr. je



**The text on this page is estimated to be only 25.23% accurate**

to8 Leur es SI Vtache aucun fens à ceux de dr Oeofge. uiimtr les hommes ^ aimer tous Us hommes! Eh mais , c^est n'aimer rien, c'est exprimer . un fenciment vague, Tans objet, plus propre à rompre les liens de la fociété qu'à les étendre. Tenir fes yeux 6\xytns fur l'univers entier , comme tu le dis , c'est voir en granl Mais je doute que ce foit bien voir. \* L'éloge pompeux qui termine ta lettre, ne détruit pas ma première opinion fur le caraftere de George. J'apperçois plus d'oftentation que de bonté dans (k conduite, plus d'orgueil que de fenfibilité dans fes véhémentes déclamations. Si tous les hommes lui font fi chers , pourquoi méprife-t-il, pourquoi hait-il ceux qui ne penfent pas comme lui ? Cefle-t-on de faire partie du genre humain en s'éloignant des idées de Qr George ? J'ai vu peu d'amis des hommes agir conféquemment avec leurs principes. Te fouviens-tu de fir Henry Monifort , le frère de ma mère? J'étois à la campagne chez lui , où je m'ennuyois aflez de fon commerce. Studieux & mélancolique , il ne parloit guère, écrivoit beauco\^p;& quand j'arri vois d'une longue & folitaire promenade , je trouvois fort défagréable d'attendre qu'il lui plût de pofef fe plume , & de venir s'afleoir à une table fervie depuis trois quarts d'heure. Un foir, fes cris, un bruit terrible me 6rent courir à fon cabinet. Je le vis , fa canne à la main , pourfuivant un très-joli petit nègre dont j'aimois la douceur & l'ingénuité.

**The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate**

^

**The text on this page is estimated to be only 19.35% accurate**

1 lo Lettres M LETTRE IV. ^u même. A foi , Charles , j^en fuis  
fâché ; mais sur iDon honneur « je pense précifédhent comme ta esperes que  
je ne pense pas. Je ne voudrois point l'irriter, cependant je veux encore  
moins t'en imposer. Pardonne- moi donc ma franchise, & ne prends pas  
l'aveu de mes fèntiments pour une critique des tiens. Le genre humain ne  
m'est point indiffé" renty mais je Taime sans pafTion. Je ne crois pas devoir  
m'inquiéterde ce qui se pafse sur ce globe 9 où j'occupe une (i petite place.  
Ma plus férieufe attention est de m'y mouvoir sans me laifler gêner & sans  
embarrasser les autres. N'est-il pas plus raifonnable de se prêter à l'ordre  
établi , que de se faire un jnalheur de faire des loix adoptées & des ufages  
reçus? CcHument un fimple particu^^ lier s'avife-t-il de vouloir se placer au  
centre de Tunivers , d'entreprendre de changer ses mouvements? C'est.aux  
rois, à leurs ministres, aux chefs des nations, à s'occuper du bien général :  
ils ont le pouvoir & les moyens de le procurer. Mais Qr George le tenter!  
Quelle folie! Je ne doute pas plus de ton cœur que du mien. Je connois tes  
intentions, &j^en révère le principe. Tu es bon, fenfible, généreux ; ta  
fortune te permet de faire Je plus noble

**The text on this page is estimated to be only 2.44% accurate**

T^-- -^ — \*. am ■^■ — \* «

**The text on this page is estimated to be only 26.49% accurate**

lia Lettres pece<sup>4e</sup> penchant qui m<sup>e</sup>entraînoit vers lady Laurence; mais aflurément ma pénétrante coufine n<sup>a</sup> pas bien deviné, & mon deflein D'oeil point de réclairer fur la caufe de mon éloignement. Me fuppofer une furleufe humeur contre fon /exe, c'eft s'abufer encore. Trompé dans Topinion que j'avois conçue d'une femme, je n'ai pas l'injuftice de juger fur fes défauts toutes les créatures de fon efpece , & je n'en eftimerai pas moins celles qui offriront à mes yeux les mêmes apparences dont mon cœur fe laifla féduire. Loin de fuir les femmes, je m'emprefle fort auprès d'elles. Leur commerce me plaît , m'amufe , m'attache. Et fi lady Mary ne veut pas abfolument me permettre d'aimer une Françoisfe , qu'elle redouble /es conjurations ^ qu'elle ligne promptement fonpa&e magique; car je fuis en grand danger d'en aimer au moins deux. Elle demande fi les dames de France font coquettes. Eh mais, elle ne redèmbent pas mal à celles de la Grande Bretagne ; avec cette différence pourtant , que la coquetterie des Françoisfes eft obligeante : il efl doux d'en être l'objet, qpand on poflede l'art de ne pas en devenir la viûime. Loin d'affecter, comme nos belles compatriotes, un dédain marqué pour celui dont elles reçoivent ou veulent s'attirer l'hommage, de le maltraiter, de l'humilier , de le déconcerter par de piquantes railleries, c'eft avec une politeffe infmuante, les plus flatteufes intentions, ^qu'une Françoisfe cherche à fixer près d'elle

**The text on this page is estimated to be only 24.67% accurate**

de mîhrd Rivers. 113 l'homme qu'elle entreprend de rendre ridicule ou malheureux. On peut, fans danger, se prêter à son badin âge , si l'on copserve assez de sang froid pour se jouer autour du piège, & n'y pas tomber. Comment Tefprit iDes^amuferoit-il pas d'un manège dont l'a«mour.propre n'est jamais bleffé? Lady Mary fera, je crois, de mon sentiment. Trompé pour trompé, il est moins fâcheux de l'être par des préférences que par des duretés. Tu m'annonçois une lettre de ta sœur : je ne l'ai point reçue. Le retour de miss Rutland à Londres ne m'étonne point. Ce qui me fûrend , & même avec raison , c'est qu'elle ne daigne plus m'instruire de ses démarches. Adieu. LETTRE V. MON féjouT en France Inquiète l Eh qui donc, Charles? On s'occupe de moi , on s'at' tnfte de mon absence C'est un badinage, sans doute\* Lady Mary se oiaît à m'éprouver , elle exagère les expressions de cette personne dont le nom est un mystère. Tu l'ignores toi-même. Si je ne hâte pas mon retour, ma cousine me déclare indigne de Veflmt que mes attentions pourroient changer en un tendre sentiment. Je ne m'appliquerai point à chercher le sens de cette énigme. La litaation aétuetle de mon ame ne me porte point à desirer de le trouver.

**The text on this page is estimated to be only 19.65% accurate**

XI4 Lettres Tu me parles de beauté, de fortune ^ de convenance : mon ami , le plus bel objet du monde, coiffé tout le jour, paroît le Toir un objet ordinaire; la fortune ne peut me tenter. A l'égard des convenances, s'en rendre Tcfclave , ce n'est pas se marier pour foi. Si jamais je prends une compagne, je m'efforcerais de faire un choix raisonnable; mais je consulterai mon goût sans m'embar\* rasser de celui des autres. Si ma femme me convient, il m'importera peu que le public approuve ou blâme une démarche dont l'é\* vénement m'intéressera peu. Mes idées s'éloignent des tiennes [Je le favois, Charles; nous ne pensons pas, nous ne voyons pas de même. Non, assurément. Mais nous n'aurons pas le plus léger débat à ce sujet. Je dis mon sentiment , parce que je suis vrai ; je ne m'offense point quand on le conteste, parce que je ne donne pas comme une loi. Je hais un homme impérieux , capable de préférer ses opinions à son ami, de montrer de l'humeur contre cet ami , s'il ne veut adopter ni ses fantaisies, ni ses passions. Ne te détourne point , suis ta route ordinaire. Ta façon d'envifager les objets ne fau\* roit affaiblir mon estime, ni diminuer mon amitié. A ton tour ne sois pas exigeant. Paise\* moi mes petites idées, mon peu d'ardeur; car ^uiTi obstiné que toi , je ne veux changer ni de pensée , ni de conduite. On m'a présenté. J'ai vu la cour. Introduit dans les maisons où se rassemble ce qu'on appelle ici , comme à Londres , la bonne

**The text on this page is estimated to be only 4.47% accurate**

de mUari Rlvtn. t !f compagnie^ je rq^^tâe^ V'éom^^H c^tmim^  
re; maisje fuis loin CDCw^dçjï^jî» ynt de temps à moi. Affiû/ii fss urtt  
Ivu^ O^ nos compatriotes curieux & o^iuriJ^r^ . |î? ne difpoie pas de me\$  
fnotm^it. h^aut^wp vont repafler la tner, St fer. îu»t t'UîJ^tî»^ li» font venus  
ici avec le feu! p\*(^)\*^- Or ctaxtifif^ d'air, de parcourir les AHtilvn^  
T'.fj'3ji--t , t\*^ voir les rpeétacldf ♦ & de (é y%'mi'\*rif\*r xxisfm les jardins  
publics. Ili •"em\*:rio\*ir'. ^iti\* it langue , n e corn prermem rjer, . t .t nitr  
wnf ^ &s^en rctoumerom ti^per^WiO'-'? \*". \fî mî: acquis la plas psrhhc cr.  
îjv'li\*rtft\*t: < i\*ii peuple dont ils n^om pu tctkrut tv\\*ryi^tt les  
mouvemeots. Je ne prétends ps» às:rçrinn fetiit c\*.mu patriotes de ce  
ridicuk/jî: "jî. ♦^mijj'v.\*^ dans la plus grsode pa^;^ Of:\* -rj^^î^r» vt^  
Dernièrement je vh i taxw^^fye ui ^\*^i> me dont on dfierciKxit i tî\*t îi \*\*:  
iiCtnj f\*3f l'efprit & la péDétrat;<^> Kj^^v vtmt 'v\*p^Jt en loi que Cmi  
imptKltxkee^ Ap'\*?^ irr -niv s de iijour à Londres « ji cvrTiv-iiv;\* pt-^H ',0  
roeot les troat rvyatijrçt 1 n>e :^\*rrî: cr st^M loix , de nos oyntr^j.'jr» po / v  
;•\*\*-, o\*r r^jf nïœurs, de nos ta&ees^ C"\*:^ vr ?; j;- f^ m'en donna des  
rt/fvTif fi Êo^\*;-^\*t. mç peignit ma patrie aire fes tv-^.^tr\* t t»\*zarres, que  
j\*eiis befic C^ vr^te r\* T\*vi\* leflc pour ne pas In: étirer àtr %\ ^Ji v ta fur  
d^avoir éié en Arj ttrxe. A ::irL , Ccirles. Je t^erobiaffi; de i^rjt s7.</c  
coriiT , Ki ç^ /s diverfiié de mos ùgtuiûu\*



**The text on this page is estimated to be only 25.39% accurate**

ii6 Lettres . . \_/■ LETTRE VI. Laiy Mary Courteney, à milorJ Rivers. C ONVENEZ-EN, votre réponse à ma question vous a paru très-fine, très-espérante & Uès malicieuse. Moi, je la trouverois fort impertinente, mon cher cousin, si j'avois la faiblesse de prêter assez voire face pour m'occuper du soin de Z'flWirer, d'en fixer une partie près de moi. Je n'en souffre point de vos expressions, ou (si elles me blessent, c'est uniquement par l'injustice & la prévention qui vous le dictent. Comment, milord Rivers, un sage, un philosophe est-il assez susceptible d'amour-propre pour accorder une préférence à l'espèce de coquetterie la plus dangereuse & la plus blâmable? Que reproche-t-il à ces belles compatriotes? de n'être ni intéressantes, ni fausses. S'armer d'un dédain, ou feint, ou véritable, contre l'amant qui prétend nous séduire, est-ce l'attirer? le mortifier par des railleries, tâcher l'engager à nous fuir? humilier l'orgueil, est-ce attaquer le cœur? C'est jouir, un peu durement peut-être, du privilège que donnent les grâces, le esprit & l'enjouement; c'est, tout au plus, abuser du pouvoir de la beauté, faire un moyen de s'amuser de Thommas d'un importun, & badiner d'un sentiment très-propre à causer

**The text on this page is estimated to be only 24.93% accurate**

de milord Rivers. Il y a beaucoup d'ennui, quand on se partage. Mais faire naître Tatuour par de fausses attentions, par une douceur infinuante, par des égards, par des préférences, c'est employer à nuire, l'apparence de la bonté ; c'est tendre un piège à la candeur ; c'est couvrir de fleurs les bords du précipice où Ton s'efforce d'en traîner un malheureux ; c'est Te Servir d'un art pernicieux, capable de réuser également sur une âme sensible & sur un esprit vain, car la vanité est aussi confiante que la bonne foi. Enchanté de ce manège obligeant, de cette inhumaine faiblesse, vous êtes prêt à aimer deux JF rinfo / c'est-à-dire deux coquettes polies. Eh bien, (suivez votre penchant. Pourquoi redoublerais-je mes conjurations ? ai-je intérêt à vous défendre ? Je figurerai en vain mon passé magique, il perd sa force dans l'éloignement. Ma puissance bornée par la mer n'agit pas au delà des rives de la Grande-Bretagne. En parlant de la personne dont je tais le nom, je n'exagère ni sa beauté ni ses fétes. Avec un mérite si réel, une figure si gracieuse, dans l'âge où l'on plaît, milord Rivers est-il si modeste, qu'il lui soit difficile de se croire regretté, de se croire aimé ? Mais au milieu de la France, recueilli, j'ai préféré ! est-il étonnant que les dispositions d'une Anglaise à son égard lui inspirent peu de curiosité ? Elles changeront ces dispositions, le temps doit naturellement les

**The text on this page is estimated to be only 21.59% accurate**

ni Lettres altérer, & peut-être pleurerez vous un jour la perte d'un bien que vous négligez follement. . Tout en vous grondant , mon cher coufin , i\* e vous demande une grâce. Youdrez-vous > ien me Paecorder? Depuis douze jours mifs Rutland eft à Londres. A Ton arrivée du château de Liemfter^ milady Morton Pa reçue avec froideur, lui montre à chaque infant plus d^humeur,& ne fauroit lui pardonner de ne pas aimer fon neveu. Cette dame dont vous prizez les vertus 9 eit naturellement affez aigre ; les plaintes, fes reproches fatiguent mi^Rutlând; leur réparation devient néceflaire , même indifpenfable. Voulez- vous permettre à votre charmante pupille de venir partager mon appartement chez ma tante? Mi(s Rutland vous prie de iktisfaire nos mutuels defirs, milady Omond vous en preffe, moi, je vous en conjure. Adieu, répondez vîte , & ne faites pas at« tendre votre décifion. LETTRE VIL Milori Riversyà lady Mary Courteney. A ssuivÉMENT, madame, vous n^avez pas dû craindre d'attendre ma réponfe^éHns line occafion où vous me donnez le pouvoir de vous obliger. Je confens de tout mon cœur aux arrangements propofés, & Je rends grâces à milady Ormond de (à complaifance (ourles vœuxde mifs Rutland. Mais plus j'y

**The text on this page is estimated to be only 26.80% accurate**

âe mllord Rivets. itç réfléchis, plus il me paroît étrange que tous ayez pris feule le foin de m'en inftruire. Un tuteur de mon âge ne cherche guère à Te rendre impoPant : je Tuis fort éloigné d'être exigeant ou formalifte, cependant je trouve un peu extraordinaire que mifs Rutland ne m'informe point elle-même de fes intentions. Après avoir promis à fa (œnr de refter tout Tété à Lemfter , des affiiires bien importantes, fans doute, Pont rappellée à Londres : elle n'a pas daigné me les communiquer. Ce procédé eil au moins fingulier, peut-être un autre lui donneroitil un nom plus défa\* gréable. Je fuis fâché de fon peu de confian\*» ce 9 je m'en plains comme fon ami. Trois mois fans m'écrire ! Ses parents ne m'ont pas traité avec tant de négligence. J'ai reçu beau» coup de lettres de Lemfter. Youlezrvous bien le dire à votre lamie? Je me défendrois fur la partialité dont vous m'accufez , s'il me convenoit de foutenir un fentiment contraire au vôtre, ou de prononcer définitivement entre deux efpeces de coquetterie. Ce feroit m'établir juee d'une caufe fans en connoître le fond. Je vous fais mieux inftruite & m'en rapporte à vos lumières. Mais, je vous en prie, ne me sommez jamais ni fage, ni philofophe. Je vous ai fouvent entendu défigner un pédant ^ ou un ennuyeux, par ces deux épitbetes. Sans croire abfolument que vous me placiez dans l'une ou l'autre claflè, je préfère le titre de votre ami à tous ceux dont on vou\* droit m'honorer.

**The text on this page is estimated to be only 28.73% accurate**

lâo Lettres iXè, permettez-vous , ma charmante coufine, de vous représen ter l'extrême inconféquence de vos reproches? Vous m'imputez de la foiblefle, vous me dites féduic par Tamour-propre ; un instant après, vous me blâmez d'en manquer quand vous, voulez exciter ma vanité, élever en moi des defirs curieux, & peut-être indiscrets. Une fimple obfervation prouve-t-elle contre moi ? Me fuis-je dit Tobjet de ce ma\* negequî vous révolte. Sur quoi m'attaquezvous? Si vos influations n'éveillent point ma fenfibilité , ou fi je réprime le defir de m"éclaircir , peut-être eft-ce moins par indifférence que par raifon ; je connois trop le prix d'une liberté recouvrée avec efbt, pour rifquer imprudemment de la perdre en donnant l'eiTor à mon iniagination » ou bieu en vous priant de la fixer. Il m'importe trop de conferver la bonne opinion de ma chère lady Mary, pour lui laiflér penfer que j'aime deux folles. Prenez une idée plus juſte de mes nouvelles amies. Elles font veuves. La plus âgée a trente-un ans. Elles vivent enfemble. De mutuelles complaifances laiffent appercevoir en elles un defir commun de s'obliger; mais leur amitié eft fans afièâation , & fans ces égards minutieux, dont fouvent la feinte eft prodigue. Leur cercle n'eft pas étendu; un goût délicat leur a fait exiger des qualités folides & des dehors aimables dans les perfbnnes choifies pour le compofer : La confiance y préûde. On y dit ingénument fa penſée; mais

The text on this page is estimated to be only 0.82% accurate

c\_ ■ ■ ' ^ ^ \* » « « " ^ rnlE \*. 7 \* ■ ^ . Mx.r.= • » " • » ■ IITST ,  
«T\*^:. ^ ^ # -r • — . ^ ^ «. Mu i .'--\*« T Tr-2T!r:-»îi 2 r-rL-' /rrr-\_rrr r ; : 1  
Tn^'f ""rr^r? r^." .'--•...: ^ .TT.. \_ t\*r -'n:. r^r:\* £::r^i£; ^ . iBjf ::i r\*iir.  
tthirT'TirL. " \_Tr 1: " ^:=?..". îvit il . "'-rr.-c . s ^ ja^ / ^

**The text on this page is estimated to be only 23.36% accurate**

122 Lettres . ^ peâ ponr ceux qui s^inunortalifent , & px la moindre envie de les imiter. Paflager fur ce globe, viù j^erie au gré de mon caprice , je n'y élèverai point de monument. Jamais je ne defirerai l'admiration des hommes: heureux d'ePpéier leur amitié, la bienveillance de mes contemporains me fuffit , & je n'ambitionne point Thonneur d'embarraflTer la poftérité du foin de conferver ma mémoire. Être content de moi , iie mériter le reproche de perfonne, lèrvir quand je le puis, ne jamais nuire, voilà toutes les prétentions de ton ferviteur & de ton ami. En attendant qu'un accès de mauvaifô humeur me mette en ét&t de répondre à fir George, dis-lui que je tiens fort à ma coupable Inaffian. Au refte-, les raifonne^ ments prouvent bien peu de connoiffance de ce monde dont il entreprend la réformation. Le défintéreiTement , (bit qu'il naiflè de la pareflTe ou de la réSexion , eft de toutes les qualités la plus généralement eftimée & la moins enviée. Rarement on la contefte à Ton poffeffeur. Elle ne bleflè point l'orgueil , elle ne gêne point l'avidité du commun des hommes. Dans Ton ami défintéreflè , l'ambitieux voit un concurrent de moins ; l'avare , l'infenfible font à leur ai(è avec un caraétere qui laifle un libre cours à leur dureté. Son naturel bannit la crainte, rend la précaution inutile Sz lui ouvre tous les cœurs. De graves perfonnages ont regardé tous les peuples répandus fur la terre, comme uae grande famille > un peu défunie, à la

**The text on this page is estimated to be only 19.06% accurate**

de milord Rivers. « Si vérité ; si je les envisage sous cet aspect , j'ai  
crois pouvoir affirmer pour George , que le parent le moins défavorable à  
l'immense fortune , doit être le modeste héritier , content de posséder la  
plus petite portion. Ton entretien avec Morgan promet peu. Je pense  
pourtant qu'il est convenable de lui parler encore, de mieux fonder ses  
dispositions. Il est nécessaire de les bien connaître avant d'agir en faveur de  
(on jeune frère. Ou je me trompe fort , ou ce riche baronnet a le cœur dur &  
l'esprit faux. Qu'appelle-t-il être maître de ses biens ^ ne devoir rien ^ part à  
personne de l'emploi de sa fortune? Assurément , aucun homme n'a droit de  
le citer devant une cour de justice pour obliger à se montrer sensible &  
généreux. Mais la société forme un tribunal où tous les membres sont  
forcés de comparaître , de subir un rigoureux examen : qu'ils répondent ou  
se taisent, ils n'en sont pas moins jugés, & l'estime publique, ou le mépris  
général, résulte de l'arrêt qu'elle prononce. Adieu , mon ami. LETTRE IX.  
Milady Ormby » à milord Rivers. A Windor. Voilà bien les femmes, dites-  
vous ! N'essayez pas, elles se fâchent; écrivez , elles ne répondent point. Laissez-  
les caprice les guide, WmF i j



**The text on this page is estimated to be only 26.56% accurate**

134 Lettres conséquence les earafférle : que de patlenct il faut avec elles ! Là , doucement ; fans vous fâcher, écoutez « croyez, pardonnez. J'ai tort. . Diriez-vous mieux? diriez- vous plus? }e vous ai négligé , c'est une faute, mais je n'ai pas cessé de vous aimer ; & si je mérite vos reproches, je puis encore m'attendre à votre indulgence. Allez d'inquiétude , un chagrin très-ridicule , des résolutions prises, combattues , rejetées, une contrariété (les desirs, des projets foux, des craintes fennées m'ont causé du dépit, des regrets, de Taigreur , & pendant mon séjour chez lady Orkney, m'ont absolument éloignée de toute occupation raisonnable. '- Vous le (avez , quand de (ombres nuages obscurcissent la nature à mes yeux, je ne veux ni voir mes amis , ni chercher la plus légère distraction. La habitude m'est nécessaire alors , je me cache , je cesse de parler & même d'écrire. Vive dans mes affections, sensible au plaisir , je le suis mille fois davantage à la douleur. Dèsque Ta pointe aiguë se fait sentir à mon cœur , tout change à mes regards ; un voile noir s'étend devant moi , mes esprits s'abattent ; je souffre , je ne pense plus à moi ou si je pense encore, c'est pour redoubler, par mes réflexions, la tristesse où je m'abandonne. Dans ces moments, dégoûtée des autres, à charge à moi-même , je me demande pourquoi je suis là; comment deux indifférentes créatures ont osé se croire permis d'en for

**The text on this page is estimated to be only 25.09% accurate**

de milord Rivers. 125 mer, en fô jouant , une troifieme , (ans  
s'erabarraffer fi elle approuyeroit un jour leur impertinente fancaifie.  
Heureusemenr, quand fai eu la complaifance pour ma mauvaifè humeur,  
d'être bieil mauflàde, bien impa\* tiente , bien inrupportable , un coup de  
vent ToufSe Tur ce flambeau prerque éteint, rai-lume cette lumière  
vacillante, appelée raifou. Je rafemble mes petites idées philofophiques, je  
reprends ma petite portion de courage , & laffe de murmurer , je me  
foumets. Allons doQc, me dis-je, ibuffrons les inconvénients de la vie ;  
marchons dans cette route épineufe , où d'incommodes voyageurs nous  
obfervent , nous gênent ; où Ton eft pouflë, heurté ; où fouvent le pied  
trouve à peine où fe pofer. Traverfons des plaines arides, graviflons les  
montagnes, élançonsnous de rochers en rochers ; fermons les yeux pour ne  
point confidérer d'effrayants précipices. Tombons, relevons-nous ; eférons  
toujours de découvrir un rentier moins rude; & n quelquefois le hafard nous  
guide vers une riant prairie, repofons-nous au bord du ruiffeau qui l'arrote :  
goûtons un moment de douceur, duffions-nous, en continuant notre courfe,  
la trouver plus pénible encore. Vous riez, vous vous moquez de moi. Le ftxe  
qui fe prétend fort, fait maîtrifer fes paffjns. Dès que le venc agite la  
furface des eaux , menace de fbulever les vagues , au défaut du trident de  
Neptune, il s'arme de ce grand mot, je /ifs homme] Auffi-tôt la tempête  
s'appaife Si le calme renaît. C'eft F iij

**The text on this page is estimated to be only 23.11% accurate**

125 Lettres au moins ce qu'un ftoique a le front de m foutenir. L'orgueilleux perfonnage ment. Et s'il diPoic vrai , je ne Ten eftimerois pas davantage. L'infirmité eft-elle unevertu? ou feroit-ce un mérite d'en feindre? Mais d'où vient, mais pourquoi chériffons-nous tant cette fenfation 0 contraire à notre repos? La fenfibilité rendit- elle jamais une femme beureufe? Ab, fi vous faviez à quelle épreuve on a mis la mienne 1 Devinez ce que j'ai penfé ramener d'Oxford. Un écu-rea//? point du tout. Un Jînge? Q. Unperroquet? bon ! c'eft un animal bien plus doux en apparence, & (buvent bien plus capricieux. Un chat peut- être? encore pis; c'tft un mari. On m'interrompt. Ce foir je vous dirai comment j'ai vu ce malheur tout prêt à m'arriver. ^ minuit. N'êtes- vous pas fur pris de m'entendre parler de mari ? Veuve à vingt-cinq ans, après en avoir paflé onze à difputer ma fortune & ma liberté contre les attaques intéreflées de mille amants , ne paroiflbis-je pas à l'abri de toute efpece de féduftioa? Eh bien , mon ami , ce n'eft point à la cour, ce n'eft point à Londres, c'eft dans la retraite, que le diable m'a tentée, & très- violemment tentée. Un jeune fauvage , né au pied des montagnes de la Jamaïque, plein de droiture, de candeur, d'agrément«, étoit chez lady Orkney fa parente. J'arrivç , on me le pré

**The text on this page is estimated to be only 12.32% accurate**

fente- ^\* "^^^ River s. 137 l'art Jfa?^ii^^ î '^^PP®» TM^  
converfation à mefen.' ?^^^«che, mé fait ; s'einpreffe ^fc^dt^ '^^Preffifs,  
me parlent avec une Orknev !?œ^ . P^rfuafive éloquence. Lady Wî^ &it c?n  
^"^^' indifcrete à fon ordinaifloe. mVntî^ ""^niarques, me les coromuni/or  
amour r^?^ ^^"^^ d'Edouard , de ^^9 bientôt • ^\*' J^ badine de ma  
conquê®^ttt, lu 0i»ip ^^^ occupe. Mon aœe s'éTût ca^ft \,^^cedemon  
jeune admirateur Ces mouvett^ trouble agréable. Attentive à fes  
tiiQindi^^^s ♦ je les obferve avec plaifir ; imagination ^^^^\*^^  
m'intéreflènt. Mon yeux une fi^^^^ s'égare, trace fous mes  
qttejepo(p\*^^te\*ife perfpeftive : les biens V Qo'eft . c^ ^^ n'ont plus  
d'attrait pour moi. I ^èesaux d^^ ^ liberté, la paix^compa' fonue  
l'i(j^^ceurs fantaftiques dont je me 4éyytt\cJati^^ ^ J^ ^^ demande tout bas  
fi l'inD'eft pa^ P^ me rend heureufe, fi l'amour partager i!.^ ^^ fuprême y  
fi l'infpirer, fi le l'uniqtiQ k ^ft P^^s le plu^ grand , n'eft pas Prête x^^ïiheur  
de la vie. ^^chantft Perdre la tête au milieu de cet Henrje^^^nt, je vois  
arriver ma coufine â'Antij^^- Elle vient me retirer du palais î^ps^^- Sa jolie  
figure, image du prinJl^ifit K\*^ïodoit ftir moi TefFet du bouclier loin d^  
Î^Ugir Renaud de fa parure , & jeter "<i^rai^v\^i fes guirlandes de fleurs.  
En congfacç^ ^ la fraîcheur d'Henriette, l'éclat, les H^ i%e donne la  
première jeunefle, je "^^Q figCi à celui d'Edouard ; jacaU F iv

**The text on this page is estimated to be only 28.55% accurate**

I : ^8 Lettres cule/ en foupiranc. Tes années , les miennes : j'en ai dix plus que lui. Quatre hivers amèneront pour moi ce nombre fatal à mon fexe, ce temps où Tamour l'avilit, le rend Tobjet de la rifée, tout au plus celui d'une humiliante compalTion. Je crois voir le poffefleur de ma peribnne & de ma fortune, prodiguer l'une, négliger l'autre; me livrer au regret, à la jalouHe , à des peines inCapportables. J'imagine entendre mes bonnes amies me plaindre & sucrier : mais auffi quelle folle! La crainte de l'avenir efface les charmes du préfent. Alarmée, frémiſſant du danger où m'expoſe l'oubli de moi-même, je repouffe les traits de l'amour. Je les repouſſe avec douleur , mais avec force ; je fuis ; je m^arrache de cette campagne qui m'attire & m'effraie. Je m'en éloigne chagrine, fatiguée, abattue comme un foible oifêau qui vient de rompre, en ſe débattant, les fils du piège où ſon imprudence l'avoit fait prendre. Seule dans ce fêjour paifible, où depuis un mois je me dérobe aux importuns, parcourant les routes de la forêt de Windfor, libre de réfléchir , vous croyez peut-être que, bien vaine de mon triomphe, bien fatiſſante de ce courageux effort, je m'applaudis de ma viâoire. Pas le moins du monde , mon ami , je pleure comme une folle. Je niau4is la raifon, l'eſprit, la prévoyance, toutes les belles qualités dont on me loue, & je me répète à chaque inſtant : ah, qu'à ma place une étourdie eût été heureuſe i

**The text on this page is estimated to be only 21.88% accurate**

de milord Rivets. lap Cette fotte aventure eft Texcure de mon  
fiience. Gardez ce fecret. Je me plais à le dépoter dans votre cœur. Adieu. Je  
retourne à Londres, vous pourrez m'y écrire. Soyez sûr que mon  
extravagance aâuelle ne porte aucune atteinte aux fentiments d'eftirae, de  
confiance & de tendreflë , que je vous con\* ferrerai toute ma vie« L  
LETTRE X. Milord Rlvers, à milady Orrery. oiN de m^appaîfer, votre  
excufè m'irrite, madame, b je ne la reçois point. Le temps où Ton s'afflige  
eft celui de fe rappelkr un véritable ami , de chercher de la con\* folation  
dans fon cœur. J'aurois moins de peine à vous pardonner ce long filence , fi  
vous aviez .perdu mon idée au milieu des fêtes & des plaifirs. Je vous al  
négligé fans cejjer de vous aimer.' Cela fe comprend-il? c'eft dire , je  
m'oceu pois de vous en n'^y fongeant point du tout. Ne me traitez plus avec  
cette froideur. Elle me feroit douter de vos bontés. Différente de l'amour,  
l'amitié ne fe nourrit point des erreurs de l'imagination. Elle a befoin d'être  
entretenuë , d'être animée ; l'aôivité lbutient fbn exiftence délicate. Douce ,  
égale « paifible , elle s^aflbupit aifément ; b quand une fois elle eft  
endormie > il eft bien difii\* cile de la réveiller. F V

**The text on this page is estimated to be only 22.85% accurate**

130 Lettres Vous allez me demander si j'ai l'audace de vous menacer, d'infirmer que mon attachement peut s'affaiblir. Non, mon aimable amie, non» Mes Sentiments tiennent à vos qualités, ils dureront toujours. Je cesse de vous gronder, je vous remercie de votre obligeante confiance, & vous félicite du noble effort qui vous rend à vos amis, à vous-même, & vous conserve dans Pheureuse position où le sort vous a placée. /{/re, me moquer de vous! Eh, bon dieu! de quoi rirais-je? Je suis homme, il est vrai» Mais un homme est une faible créature, moins capable que vous peut-être de résister à l'impulsion de ses sens, d'arrêter la fougue de ses desirs. Un esprit juste, des lumières acquises, de solides réflexions, la nécessité d'être en paix avec nous-mêmes, la louable ambition de mériter l'approbation des autres, nous donnent comme à vous la force de modérer des passions violentes, de les réprimer, de les immoler à nos devoirs, mais jamais le pouvoir de ne pas souffrir en leur imposant une sévère contrainte. Oui, sans doute c'est un stoïcisme. Mais, soyez-en sûre, un stoïcisme n'existe pas, ne saurait exister. Laissons parler, laissons écrire ces enthousiasmes, dont le cœur froid & l'esprit exalté peignent l'humanité sous des traits où l'homme se méconnaît. Vouloir faire passer à la nature les limites qu'elle ne peut franchir, ce n'est pas élever l'âme, c'est l'affaiblir. Croyez en l'expérience. & la vérité : qu'il

**The text on this page is estimated to be only 18.22% accurate**

it milùfi River s. 131 ne fait point de Tacrifice à la raifon j qui ne coûte un eſſort pénible. Sans ceſſe notre volonté ſ'oppoſe à Tes confeils. Elle ne nous guide pas, elle nous entraîne. On lui cede^ on ſe Jbumet k fon empire. Eh l fi Ton n\*éErouvoît pas une réſiſtance intérieure toutes s fois que i^on préfère la juſtice à Ton pro\* pre intérêt , ſes devoirs à Ton penchant , le beſoin de ſ'eſtimer au plaifir de ſe (atisfaire « qu'auroit-on à combattre, qu'appelleroit-on ſe vaindre, triompher de foi-même? Les noms de vertu , de gén^oficé , de grandeur d'ame, n^offriroient que des idées vagues | & feroient des mots vuidea de (èns. Ceſſez donc de vous traiter de folU. Ne TOUS reprochez point une foibleſſè pardonnable ; n^aigrîiTez pas Vos chagrins en vous reſuſtant de Tindulgence. Pleurez, ma charmante amie, pleurez. Permettez- vous de rcſſretter un bien dont vous avez eu le courage de vous priver. Pourquoi rougirjezvoos d\*être auffi ſenſible que raifonnable? En vérité^ je hais cet Américara. Il eſt venu troubler bien cruellement votre repos. Reſte-t-il en Angleterre? ne le verrez- vous point à Londres? Adieu , mon -aimable, ma chère amie. Soyez fûre de ma <i)ſcrétion & du tendre Ifitérei que je prendrai toujours à vos peines & à voſrptaifirs. ^jQy^ . F vj



**The text on this page is estimated to be only 20.88% accurate**

ij's Lcttr's L LETTRE XL Milaiy Qrrtry^ à milord Rivers. E hais  
cet jiméricain I Eh , d'oû vientf ch, pourquoi le haïffez-vous? Ce n'est pas  
lui, c'est ma propre fantaisie qui trouble mon repos. Vous avez bien de  
l'iefprit, vous êtes très-fenfible , très-fenfé, un fort bon ^mf^mais un mal-  
adroit confident «un plus mal-adroit conPolateur. Pleure^, ma charmante  
amie, pleure:^. Est-ce là ce qu'il falloit dire? En vous expoPant la fituation  
de mon cœur, je m'atcendois peut-être à vous voir combattre mes Tcrupules  
; peut-être erpérois\* je que vous me trouveriez trop févere ; que blâmant  
Tauftérité de ma conduite , vqos m^engageriez à plus de leomplaifanœ pour  
moi>même.' U s^âgiflbit bien de vanter mon, courage I Ne pouviez- vous  
relever à mes yeux les charmes de ma perfonne , me dire : formée pour  
plaire ^ pour être aimée ^ ne doutez point de fixer le cœur de votre amant ;  
marlet(-vous9 ma charmante atnie, marie^-^ VQUS. Avec de la pénétration  
« de la fineflè, voilà comme on parle. . Mais poin^. Vous avez le front de  
m'admirer [ vous ne vous appercevez feulement pas , qu'approuver le  
facrifice de ma tendrefle, c'est pofitivement convenir que j'eufle été folle de  
m'y livrer. Il est apparent quejePai penfé avant vous. Cependant , mon fage  
ami , répondez à ma

**The text on this page is estimated to be only 12.77% accurate**

\*\* mîhtrd li.ivtrs. jjj ?ourréîft/""\* °»e pareille position aoriezX?  
on ceSi«^"'^«2-vous immolé vos desirs? f^?, VA f ..""««Ben t. r>'oii vient ?  
C'est qu'il teî lenr i,^^"!""""^»^» ieg.nateurs deconfulSénaier rf?^^ 4«  
négliger le nôtre, de fe ^SilWnJV""^^ - ^^ nous réserver de» knrl^I' ^«  
Vilains hommes! comme ils ont ho<sup>TM</sup>f""«- prérogatives! comme ils Son?  
f<sup>TM</sup>« nos droits ! Que de contrainte ils 5?, °! ^""Po'èrent ! que de travers ils  
créèrent pour nous? Pg, exemple , voilà cet imbéciUe Uîrf ^""«gûi, âgé de  
cinq-ans-fixans,. Snl nf^^e"\* . voiié , ridé, qui épouse à la ÎÎPV?^ ' univers  
une Jeune & belle citadine. X • ^"" pas une anae ne blâme ce mariage.  
"Vieux foy jj.g^ fera P\*\* plus ridicule pour montrer fa „j„g flétrie à côté  
des traits enrantins (jg ^^ pauvre petite compagne. Et <sup>TM9</sup>' ' l' j'avois cédé à  
mon penchant, mille VOIX Te feroient élevées contre ma démarche ,  
wroient interprété mes intentions. Atrenteux ans, époafër un jeune homme!  
quelle jamere ouverte à la malignité I les jolies Idées que l'on auToit eu  
l'infolence de me «Ppofer! Eh pourquoi cette différence ? ""■<=« que je  
fuis femme , obligée par état d'être?« roifonnable . Se qu'un homme peut le  
«"penftrde l'être autant que moi. J'ai de l'humeur, n'est-ce pas? Plus d'une  
circonfance m'en donne, l^et Edouard qui n'intéreflè n'est point heureux.  
Avec de grandes poflèffions . ^^ "F\*""» ""«"t, «nodi«IWï. Kké fort  
jeu\*\*\*/.\*""? ? tutele d'un I>wcm peu foigneux , « négligence de cet

**The text on this page is estimated to be only 21.36% accurate**

134 Lettres homme , des économes infidèles , des déprè<sup>^</sup> dations ordinaires dans ces climats , réduifent Edouard Clifort à la nécelfité de vendre Tes héritages pour le tiers de leur valeur, ou d<sup>^</sup>employerdes fommes confidérables fur Tes habitations. Quand les lettres de lady Ox<sup>^</sup> kney , Tes preflantes invitations m<sup>^</sup>attirerent chez elle, Ton defTein étoit fans doute, de féduire mon cœur, & de s<sup>^</sup>emparer de ma fortune. Je ne foupçon ne point Edouard dV voir connu ni Tecondé Ton projet. A préfenc elle en a mille de la même efpece. On m<sup>^</sup>écrit d'Oxford qu<sup>^</sup>elle fait fa cour à toutes les héritières des environs. Elle veut marier fon neveu, n<sup>^</sup>importe comment. Il eft doux, docile , complaifant ; elle, officieufe, arden<sup>^</sup> te, prelTée , infupportable. Elle va l'unir à quelque riche monftre, le perdre, le rendre ridicule , peut-<sup>^</sup>être à jamais infortuné. Bon dieu ! cette penfée me défole. Edouard m'aimoit, je pouvois l'époufer, lui iaire un fort brillant, & la vanité m<sup>^</sup>a retenue ,& des craintes frivoles m'ont privée du bonheur inexprimable de changer le fort de cet homme aimable ! Tenez , ne me parlez jamais raifon. Je hais, je dételle la<sup>^</sup>nienne, je la maudis du fond du cœur. Ah I voilà bien le moment de me répéter :p/eiire<sup>^</sup>, ma bonne amie , fleure<sup>^</sup>\* / %>jr\_ , >

**The text on this page is estimated to be only 25.20% accurate**

de milord Rivers. 135 LETTRE XII. Milord Rivers ^ à milady  
Orrery. M<sup>lle</sup> Aïs, oui, vous avez de rhumeur, la petite querelle le prouve. A  
votre tour, ma chère milady, Ibuffrez une question. Vous devois-je des  
conseils Pour une résolution prU fe?en exigiez-vous? Votre  
confiancem'impofait (eulèment Tobligation de vous plaindre, de partager  
vos chagrins, tu de vous indiquer les moyens d'en aflbiblir le fentiment Sur  
quoi donc megrondez- vous? MaU gré vos reproches, le mal-adroit  
confolateur ne Te corrigera pas ; il peut pleurer avec vous « mais jamais  
vous exhorter à prendre un époux, fur que tout affujettiffement devien\*  
droit un poids infupportable pour vous. Penfez-y férieufement : les  
douceurs du lien le mieux aflbrti compenferoient-elles à vos yeux les biens  
dont vous rifqueriez la perte? L'eftimable vanité, que vous venez de  
fatisfaire aux dépens de vos defirs, n'eftelle pas la paiffion dominante de  
votre cœur & la bafe de votre félicité? Belle, aimable, éclairée» vous avez  
trouvé Tart difficile d'attirer le refpèet fans effaroucher les grâces &  
l'enjouement. L'amour dénué d'efpoir, voltige encore autour de vous, cache  
fes traits fous ceux de l'amitié, vous forme une cour brillante, corapolée  
d'admirateurs fecrets & fournis. Tout vous rit, tout s'emprefle à vous

l<sup>^</sup>S Lettres plaire, une fitoation fi délicienie vousparott une  
ficuation naturelle. Votre première lettre m'aflure combien l'habitude d\*ôtre  
heureufe vous rend fenfible à la plus légère contradiftion. Dans cette route,  
que vous nommez épineafo , un grain de fable fuffic pour blefler votre pied  
délicat, le plus petit chardon pour embarrafler le fentier où vous marchez.  
Comment réfifteriez-vous à des chagrins véritables? Aime-t-on fans trouble,  
fans inquiétude? Et puis, fi peu de perfonnes vous ont femblé dignes de  
votre eftime, un fi J>etit nombre eft parvenu à vous infpirer de 'amitié :  
quelles qualités n'exigeriez- vous pas dans un amant , dans un mari , dans  
un homme que vous examineriez avec intérêt, dont toutes les démarches,  
tous les principes, tous les fèntiments porteroient la joie ou la trifteffe au  
fond de votre ame? Exiftet-il une créature capable de remplir les idées que  
je vous connois fur Tamour? Laiflezmoi donc vous féliciter encore d'avoir  
confulté cette raifon , haïffabh , il eft vrai , quand elle s'oppofe à d'agréables  
fantaifies, mais qu'il faut écouter, qu'il faut croire, fi Ton veut recouvrer une  
paix interrompue par des accidents pafTagers, & conferver l'avantage d'être  
content de foi-même. Si ma pofition aâuelle vous étoit connue, . vous ne me  
demanderiez pas : ferie^-vousi capable d'un pareil facrifice? Que (avez-  
vous fi mon brufque départ pour la France n\*eft ^ pas un effort de cette  
raifon dont vous accu«

**The text on this page is estimated to be only 28.23% accurate**

de milord Riven. 137 fez mon (bxede s^afTranchir quand elle gêne fes penchants ? LaifTez penfer à ma coufine que lady Laurence m^occupe encore , & foyez certaine du contraire. Cette rupture forcée m^afRigea fans doute. Il eft dur , il efl: humiliant de Te voir féduit par Tartifice , prêt à ferrer de honteux liens, à fe préparer d'éternels regrets. Mais , vous ne ^ignorez pas , l'efpece de paflion que m'infpiroic cette fille fi baffe, fi méprifable, ne fubfifta pas un infantaprès la découverte de fes viles intrigues. Elleavoit feic plus d'impreffion fur mes fens que fur mon cœur. Sa feinte tendreffe excitoit mes defirs, m'attacboic à elle; le voile déchiré, je me fentis peu touché de fa perte , mais fort fenfible au défagrément d'un éclat inévitable, à la cruelle néceffjté de renoncer à fa main au moment ou j'allois la recevoir. Les trilles idées que me laiflbit cette fâcheufe aventure , s'effacèrent vîte , & trop vîte peut-être ! Je trouvai dans les preuves à'ane innocente amitié , une dangereufè confblation. La fiatteufe efpérance de plaire» rouvrit mon cœur aux émotions de l'amour. Les regards attendris de la plus charmante des créatures m'offroient l'image attrayante du bonheur ; je me voyois l'objet de fes foins , de fes préférences. Ah ! pourquoi , pourquoi me Aiis-je éloigné d^elle ? Mais des fircon(lances particulières, la certitude de défoler un homme honnête, des égards indifpenfables, une forte d'engagement qu'il auroit pu m'accufcr de rompre volontaire\*

**The text on this page is estimated to be only 20.64% accurate**

138 Lettré ment, ne me permettoient pas de lui ravir le bien où depuis long-temps il avait, que moi-même j'en avais obtenu. Est-il un intérêt assez puissant pour exciter l'injustice? Aflurer la félicité en détruisant celle d'un autre, n'est-ce pas violer les droits de l'humanité? Est-on heureux quand on se reproche les moyens dont on s'est servi pour le devenir? Qui peut se dire tranquillement, j'ai établi ma propre satisfaction sur le malheur d'autrui? Je ne l'ai pas voulu, parce que je n'ai pas dû le vouloir. Ma conduite répond à votre question. Elle vous prouve qu'un homme ne cède pas toujours à l'importunité de ses passions. Gardez-moi le secret sur cette petite confidence. Adieu, ma sensible, ma belle et ma chère amie. Je souhaite que lady Orkney dispose de son neveu avant de retourner à Londres. Vous êtes encore en péril. Je crois vous voir côtoyer les bords d'une mer agitée, sur un frêle bâtiment que le moindre souffle de l'air peut pousser loin de la rive, ou briser contre rochers. s, LETTRE XML Le mime » à M<sup>r</sup> Charles Cardigan. je n'écris point à M<sup>l</sup>lord Bellasis, c'est bien en vérité je n'ai rien de particulier à lui dire. Sur la foi d'une infinité d'observateurs, ou mal informés ou peu finçeres, je croyais

The text on this page is estimated to be only 1.26% accurate

g3.;e ÎLf r^ ■Tl" r r. tout fi?3i k Hi^Jir ?. rrr\* 2r vir: > ^k tt ^ les  
TWM«» Binig«Mi.a\*î K T5c:t«r: a:u> n..cette naïque czife. t\*it «fc otn:  
ifur.^ obbitoda , élic r'-sft pjic: csiu trL»T> Krrumenis. iiSaDn&-iBD' •  
parr\*: Ett civer-u^itttkms, m faonn» ^it psr une pElT jt qu. ne poiffi;  
énonvoir mac ttsur. éc cet nomme Ta a» àasBsaè^ ù ol s'amuft. a J^ar: ^

VOIR EN LES HOMMES UN HOMME UN HOMME  
COEUR UN HOMME UN HOMME UN HOMME  
LEBON UN HOMME UN HOMME UN HOMME  
LES HOMMES UN HOMME UN HOMME UN HOMME  
DES HOMMES UN HOMME UN HOMME UN HOMME  
PART, UN HOMME UN HOMME UN HOMME  
LEBON UN HOMME UN HOMME UN HOMME  
CÉLESTES UN HOMME UN HOMME UN HOMME  
VERS LES HOMMES UN HOMME UN HOMME  
LES HOMMES UN HOMME UN HOMME UN HOMME  
UNE SE HOMME UN HOMME UN HOMME  
TOURNE UN HOMME UN HOMME UN HOMME  
LES HOMMES UN HOMME UN HOMME UN HOMME  
Pendant le temps de la guerre de 1914



**The text on this page is estimated to be only 27.66% accurate**

140 Lettres Modérément, je crois. Ou la façon de vivre e(l  
prodigièusement changée dans cette fameuse capitale , ou ceux qui nous  
Tont peinte la connoifloient niai. Je cherche inutilement ici ces êtres  
composés d'haïr & de feu , toujours aSifs , que la faillie & l'enjouement  
CBVV^iérifent. Je trouve les François, s'il rîi'eft permis de le dire fans  
enfreindre les loix de rhofpiialité ; oui ma foi , Charles , je les trouve tout  
auffi ennuyeux que nous. Penfeurs, politiques, raifonneurs, l'agriculture, la  
légiflation & la philofophie font le fujet des entretiens de leurs cercles les  
plus polis. Tout le monde projette , tout le monde établit des principes , ' tout  
le monde forme des plans d'adminiftration. Les femmes mêmes s'occupent  
de ces graves objets. L'efprit de parti s'introdttit à la toilette, fiege à table, fe  
mêle à tous les jeux.' Une jeune beauté choifit & protège un fyftême  
politique, profcrit les autres, difpute, & quelquefois s'emporte. Chaque  
fociété a fes vues, fes idées, fes calculs. Et malheur au citoyen paifible qui  
demeure neutre , écoute, fe tait ! On l'étourdit partout, on ne le confidere  
nulle part. La profondeur eft devenue la folie d'une nation autrefois infpirée  
par les grâces, Se guidée par le plaifir. L'efpece de diffipation où tu  
m'invites à me livrer , que tu crois fi propre à charmer l'ennui , n'exifte plus.  
Les fpeclacles font fort triftes, je te l'aflure. On pleure à tous les théâtres.  
Enveloppée de Ibmbres voiles, Thalle a jeté loin d'ellQ ton \_ /

**The text on this page is estimated to be only 23.50% accurate**

de milord Rivers. 141 malque riant. On hait ici Téclat de la gaie\*  
té. il y est le partage du peuple & de la jeu« nelTe imbécille. La fenfibilité,  
l'extrimefenfibillté est l'univerfelle manie , & nos fujeti les plus noirs font à  
peine jugés aflez férieux pour corapofer des opéra burlefques. Adieu,  
Charles ; allure lady Mary de mon tendre attachement. Je ne dis rien à mift  
Rutland. Elle est fans doute fort occupée , & le temps n'est plus où elle  
mettoit quel\* que prix à mon amitié. LETTRE XIV. Mifs Addine Rutland, à  
milord Rivers\* V. O u s ne voulez pas vous rendre impofant^ milord. EB,  
bon dieu! que prétendez- vous donc par ces graves infinuations^ & ce ton  
boudeur? Je devois vous écrire^ dites-vous à lady Mary, vous communiquer  
mes Im^ portantes affaires. Apparemment vous m'ea fuppofez exprès pour  
vous plaindre de mon peu de confiance 7 Me feroic-il permis de trouler vifir  
ce reproche injufte? Ou ma mémoire me trompe» ou je ne depois pas vous  
écrire, mais feulement vous répondre. Vous me promîtes en partant ,  
d'entretenir une correfpondance exa&e avec moi. ij'oferois vous demander  
(î vous avez rempli cet engagement, peut-être me plaindre à mon tour de  
tant de négligence, fi vous n'étiez pas mon tuteur. Mais ce'litre oi'arrête , il  
me rappelle mes obliga«

**The text on this page is estimated to be only 24.60% accurate**

141 Lettres lions, & m<sup>^</sup>irapofe filence. Conviendroît-il à la reconnoiffance pupille de milord Rivers, de \$\*appercevoir qu'il peut avoir ton? }e me tais donc ; & l'ans douter que la mauvaire humeur où vous paroii]fez être contre moi, ne foit très-fondée, très-rai fonnable, j'attendrai, pour me défendre<sup>^</sup> une accufation pofitive. Daignez m'apprendre en quoi ma conduite a pu vous blefler; quand vous me Taurez dit, ma plus Importante affaire lëra de la juftiGer à vos yeux. Vous chargez lady Mary de m'annoncer que vous avez reçu plufieurs lettres de Lemfter. On y eft fort prévenu contre moi. Sans doute ma fœur & fon mari vous foy part de leur mécontentement. Il m'en auroit coûté trop cher pour les fatisfaire , & je ne crois devoir à perfonne le facrifice de ma liberté ni celui de mes fentiments.  
<sup>^</sup> E LETTRE XV. 3filady Orrery, à milord Rivers. H bien, mon ami, foyez content. Vos vcpux font remplis. J'ai pris terre, & le coup de vent le moins attendu m'a fait aborder. Me voilà fur la plage où vous me defiriez. Savez-vous que cette lady Orkney eft la plus odieufe des créatures ? En partant de chez elle, j'y laiTai Henriette avec miftrifs Audley, fa gouvernante. Lundi dernier, on m'annonce la bonne Âudley. Je la vols twice

**The text on this page is estimated to be only 16.40% accurate**

de mUord Riven. I43 cmbimflSe. Après une foule d^expreffions  
niyftérieufes, de foupirs, d^héfitations , elle me dit enfin , qu^Henricette , la  
fimple, la 'Me, la modeJU Henriette s'eft laijfé fur^ pnndn par une/brre  
inclination ; Taimable mncentt eft malade ; fa langueur^ (on abat\* ttmm  
peuvent fe tourner en confomption^ Le danger eft preffant , elle/è meurt !  
Et TafibinoDanie campagnarde pleure , crie , fe lăinente, & croit déjà porter  
Ton élevé au tombeau. Afiez farprife & fort émue, je m'informe de l'objet  
qui fait naître cette paffion. On m^ nomme Edouard Cliford. L\*événement  
me paroît naturel; cependant il me fâche, ic beaucoup; mais une lettre de  
lady Orkney me révolte bien davantage. J'y trouve la confirmation du  
penchant d^Henriette pour Edouard , un defir extrême de la nommer fa  
nièce j & le plus grand regret de ne pouvoir contribuer au bonheur de cette  
charmante J?//e ; dix mille livres fterling ne fuffifant point aux bejolns  
a^uels de fonneveu. Et tout de fuite, bien franchement, fans le moindre  
détour, elle me demande fi une parente Ci knne\_, fi libérale^ ne voudra pas  
fe prêter à l'étabiiflement d'une jeune perfonne qui lui eft chère , & dont le  
cœur eji ahfolument en\* Concevez vous comment cette îmb^cille, après  
m'avoir tant vanté l'amour de fon neveu, cent fois dit, cent fois répété qu'il  
m'\*a^ dorolt^ a le front , l'audace , Timpudence de me piopofèr ce loariage ,  
de recourir à ma

**The text on this page is estimated to be only 24.53% accurate**

144 ' Lettres libéralité; diteS; concevez^vons cela? Avec du fens, de la raifon, eût-on jamais o( % tenter ce moyen d^arriver à Tes 6ns. Mais les fots baiàrdent tout, & tout leur réuflit. Mon premier mouvement a été de haïr Henriette, de détefter Edouard, d'envoyer promener fa bégueule de tante. Et puis un autre mouvement m'a retenue , & puis j'ai penré, tz puis je me fuis adoucie, attendrie même. D'où s'élevoit mon dépj? Au fond , quel attrait me déterminoit en faveur d'Edouard? que fouhaitois-je vivement quand je fongeois à m'unir à lui? De rétablir fa fortune, d'aflurer fon bonheur. Pourquoi ne làifirois-je pas l'ôccafion offerte de lui faire un préfent confidérable fans l'humilier, fans lui impofer le poids de la reconnoiffance? A quel ufageplus (àtisfaifantpourrois- je employer les grands biens dont je jouis ? Après ce petit raifonnement, l'ame exaltée, toute fiere de ma réfolution , j'ai demandé mes gens d'affaires. Tout dl rangé, -tout eft terminé. Je double la fortune d'Henriette. Jelaiffe à l'impertinente lady Orkney le foin des préparatifs, du temps', des arti\* clés , de tout le tatiilonnage qui i'erM:hante« Je veux ignorer (i Edouard eft entraîné par elle, s'il m'aimoit^ s'il aime ma confine : que m'importe tout cela? Je pars. Milady Rofcomond , (a cœur , (on mari Si moi , nous allons vifiter la Hollande , une partie de l'Allemagne , la Grèce , & peut-être l'Egypte. Milofd Rofcomond , amoureux' de Pantiquité^ connoifleur en vieux monuments ^

**The text on this page is estimated to be only 26.10% accurate**

it milord Rivers. 145 meots, fera charmé de comparer les ruines de Jâ fuperbe Memphis, avec celles de Tes jardins, élevées à grands frais dans le plus beau lieu du monde pour en gâter rafpeâ» rappeler ridée de la deftruâion & mêler la triftefle au plaifir de la promenade. Mon frère crie, lady Mary pleure, mift Rodand boude , mes amis fe plaignent , veulent me retenir; je fuis fans picié. De<puis mon retour à Londres, je m^ vois excédée de fêtes & de noces. Tout le monde fe marie. Dimanche, on maria mifs Belford ; hier , Jenny Murray ; Arabelle Nelfon fe marie demain : c'eft une fureur! Je veux ab\* folument m^éloigner d^an pays où Pon ne peut s'amufer qu'à fe marier, où le mariage me perfécute, où j'ai moi-même été tentée de me marier, où je n'ai pu obliger l'objec d'une tendre préférence, qu'en le mariant» Ne croyez pourtant pas me perdre, être des années fans me revoir. Nos courfes fe borneront à moins d^étendue, & npus reviendrons après avoir contenté notre curiofité fur la Hollande. Je garderai fidèlement votre fecret ; & pour vous prouver ma difcrétion , je vous en tais un où vous êtes intéreffé. votre féjour en France inquiète, occupe deux petites têtes qui peut-être vous préparent de l'embarras, ~e ne puis m'expliquer davantage. Adieu, e vous écrirai , je me le promets au moins. Si je manque à cet engagement , accufez^ moi de parefTe^^^ jamais ^jamais d'indifférence.

Tome rJII. Q

**The text on this page is estimated to be only 24.57% accurate**

14^ Zettréf mmtr LETTRE XVI. Mllori Revers f à mifs ^deline Rutlani, S. VOUS étiez feulement engagée à me répondre , madame , vous avez raifon de me^ taxer d'injulUce. Ou je me rappelle mal no» conventions , ou vous deviez m'écrire en arrivant au château de Lemfter. Mais je ne veux pas coatefter avec vous. Il eft des occafions où l'on peut fe charger d'une &ute « fi par cette condefcendance on diminue le fombre de celles d'une perionae ^e l'on fe plaît à excufer. Le jeune Osbome partant ce Ibir pour retourner en Angleterre, je lui donne ma lettre. Vous trouverez dans ce paquet trois fbuil-\* les écrites par votre fœur. A l'exception de ce qui m'eil adreflé, leur leâure ne voua offrira rien de nouveau. Je mets le tout fous vos yeux, dans l'efpoir qu'en voyant vospropres expreffions retracées de la main de lady Lefley , vous vous étonnerez qu'elles foient échappées à votre plume. Peut-être fuis-je auffi révolté que (îr Francis de la légèreté de votre ftyl & de ce badinage inconfidéré. Sans prendre le même intérêt au fuccès des vœux du baronnet , je penfe comme vos amis , que cet amant peut Je plaindre^ non de votre indifférence , mais de cette longue irréfolution dont je ne puis imaginer la caufe. Je perdrois avec bien du r^ret ma pre-«

**The text on this page is estimated to be only 21.92% accurate**

dt mllord Rîvtrs. 147 nière opinion Tur le caraâere de mîls Rat\*  
land. L^aimable amie que ma triftefle n^é\* lojgQojt point de moi « qui dans  
la terre de lady Morton partageoit ma Tolitude 8c fouvent mes chagrins ,  
dont les douces « les complaiantes attentions en aSbibliiifoient chaque jour  
le (bovenir, eft-elle infenfible? eft-elle incapable de Tacrifier un peu de  
temps , quelques vains amusements , aa plaifir d'obliger une iœur chérie, un  
parent ellimable ? & peut-elle s^applaudir d^exercer un dur empire fur ceux  
dont elle eft aino^? Si je me Tuis trompé à vos qualitéi, ma méprife me  
fâche Tans me furprendre. JLiMtelligence bornée d'un homme s^égare  
aiiément dans Texamen d\*un fexe diftingué da nôtre par fa réfervede {( fa  
finefle. Comment la vue pénétreroit-elle au travers des voiles myftérienx  
dont il fait s'envelopper? Je Pai beaucoup étudié, tous les jours je  
m'apperçois que je ne le oonnois point. Mes recherches m\*ont feulement  
appris à n'en plus fai\* re. Aflurément de toutes les opérations que la nature^  
cache à nos yeux , la moins con-> cevable eft le reflbrt fecret qui meut  
Tefpnt & le cœur d'une jolie femme. Des motifs peuimporcants pour vous,  
me défendent de blâmer ou d'approuver vos difpoQtions à l'égard de fir  
Edmond , mais je ne puis vous taire combien je fuis bleflé du peu de  
confiance que vous m'avez montré. Êb ! pourquoi , pourauoidoncne pas  
vous expliquer avec moi iur fa recherche? Ni je ne comprends, ni je ne vous  
pardonne cec Éuange procédé. G ij



**The text on this page is estimated to be only 21.30% accurate**

14? Latres PAQUET VENU DE LEMSTER. LaJy LeJley , à  
mîlord Rivtrs. d I je oe coonoiflbis pas à ma Tœar des idées juftes, un  
naturel tendre, une ame capable de générofité; fi elle ne m'avoit pas donné ,  
quand nous vivions enfemble à Londres, mille & mille preuves d^une  
Tenfibilité donc elle afièâe à prérent de Te montrer peu fufceptible ; je la  
croirois très-légère , trà-é tourdi^, très-indircrete, & je ne me plaindrois ni  
de fon empreflément à quitter Lemfter, ni des plaifanteries que , depuis Ton  
retour dans la capitale, elle fe permet fur mon ca« jaétere & fur  
mesfentiments. Jugez-en, milord, en Urant la copie d^une de Tes lettres à fir  
Francis. Mifs jlddint Ratland f à fir Francis Lefley. ^\* Pourquoi je n'écris  
point à laây LeJ^ , hy ? C'eft que je fais apprécier mes ta« ;, lents, connoître  
l'étendue de mon efprit ; c'eft qu'en eflayant pluBeurs fois de lui écrire , j'ai  
trouvé mon ftyle très- peu digne d'attirer l'attention d'une perfonne auffi  
fublinie dans fes penfées, auffi exaltée 9, dans fes fentiments, auffi  
profondément ,, aby mée dans fes tendres méditations , que ^, votre  
charmante compagne.

**The text on this page is estimated to be only 10.42% accurate**

de niiiord Hivers. 149 „ R  ellement, fir Francis, fa   cherch   „ ma  
f  or    Lemfter , & ne l'y ai pas trou  , v  e. Votre femme in\*a pr  f  nt   (es  
traits, ^ mais point du tout fon cara  tere. Depuis ^ deux ans j^aspirois    la  
douceur de revoir ^ Tamie 4iant votre mariage me f  paroit. Je „ croyoia  
pouvoir embrasler chez vous 5, cette gaie, cette v  veLadyRut]and,rame „ des  
plus brillants cercles de Londres; ah, „ bon d  ieu quelle   trange  
m  taraorphose ont op  r   les n  uds chers & facr  s de Vhy^ men ! Une fille  
  lev  e    la cour, unef  mie de mon (  ng, ma propre r  eur,  credeve,, nue une  
dame fi pof  e, fi grave, fi p  n  n tr  e des devoirs de fon   tat ^ fi ardente   / „  
les remplir, fi roumi(e aux loix d'un   poux i 5, A vingt-deux ans, belle  
comme un an,, ge, faite comme une d  e  fl  , abandonner j, le monde , Ces  
plaifirs ftduifants ; pafier ^ fes jours au ^ond d^une fol  tude embellie y, par  
tes /oins de l\*amonr^ fe livrer toute en\* » ti  re    & douce pajlon^ toujours  
fe mon,, w^r ftnfiblen toujours le dire, ne Vivre, « ne reVpirer que pcna"  
\*^n «^ar  ! Ah, ma ^ pauvre f  eur ! /• 1. . „   t tons deux vous m  fouhauez  
un pa^ „ Jeil forr. Vous me prefTez de m'enfevelir ,%vec votre taciturne  
voifin fous les   pais , ombrages, ou il Pf,^«^7 "".«" ]^^, & fe   r  veries Moi  
, je T  pouferois! j'imiterois \*' ml iW   e   "en des c/z^zr/^e^ r  e „ Ali,queje  
lu ^^^^^ fencJmentl f, per mon c  ur w^ ^^^ .^

**The text on this page is estimated to be only 17.21% accurate**

f^o Lettres „ Le ton plaintif de Gr Edmond 8c fk lan^ gueur  
paftorale ne me toucheront paa. Je ^ ne veux ni moutons , ni beigers. Lei 9,  
champs ne me plaifent point, des amule«^ ments ruftiques & uniformes font  
fansat,, traits pour moi ; le (ileoce des bois m'aC«, foupit, &le rourmuredes  
eaux m\*endort. t9 Ramenez ma Tœur k Londres , f irai vivre if chez vous.  
Mais vos boiquets, vos cafca,, des , vos tapis verts m^infpirent tant de „  
mélancolie , que fi f avois cédé à vos inf,, tances, refté huit jours de plus ,  
vous au\* „ riez pu m^lever un maublée fous lemaf» gnifique dôme diinois,  
où fir Edmond ,y m^a tant ennuyée de mes agréments ^ de ^9 fon ardeur b  
de ma cruauté. „ Convenez-en , mon très-aimable frère » „ vous êtes un peu  
humilié. Votre petit „ plan étoit bien imaginé. En attirant le „ baronnet à  
Lemfter , en m\*exagérant t votre „ bonheur, vous penfiez m'engager à me „  
marier. L'exemple de mon heureufefœur „ devoit me &ire courir à l'autel.  
Mais j^ai „ vu le piège , 8c me fuis fort divertie & dé,, concerter vos projets.  
„ Docile à vos avis, je me fuis encore „ confultée fur la recherche de cet  
amant 9, obftiné. J'ai tout examinée tout Comparé, „ Il réfulte de cette mûre  
déiibération , que ^ je ne veux pointée fir Edmond. „ De bonne foi , mon  
frère, pourquoi ^, me marierois- je par raifon? n'ai-je pas le „ temps  
d'attendre, la facilité de choifir ? „ Serois-je excufable de donner ma main^  
4, Cure de ne pouvoir donner mon jQœur?

**The text on this page is estimated to be only 3.65% accurate**

9- -- 9 ^■— >wa^^«-OT f— ■ ^ . — — -- s: ^•' ' t —

**The text on this page is estimated to be only 26.29% accurate**

/ 15^ Lettres ,t vœu feroît imprudent, même téméraire. M Mon  
neveu n^est donc pas Tans espérance? 9, a-t-elle repris. Pardonnez moi ,  
madame. 9f Elle m^a répondu par une grimace à &ire 9» peur. Adieu :  
j^embrasse mes deux ten\*» 99 dres, mes deux cbers amis. ,9 Vous venez de  
voir, milord , fous quels traits il plaît à miPs Rutland de peindre notre  
conduite & nos ainufements. Sir Francis est fort oifenfé de lès railleries, &  
plus encore de se voir soupçonné par elle de tendre des pièges à sa liberté. Il  
n'a pas voulu lui répondre, & même a paru desirer que je prisse parti dans la  
querelle. Mais pardon\* tant de tout mon cœur à la jolie petite fille qu'il  
boudoit , j'écrivis à ma sœur. Sa réponse m'a vraiment fâchée; & comme  
personne ne peut mieux que vous juger d'un différent entre vos deux  
pupilles , je vous prie de vouloir bien lire ma lettre , pour vous avertir que  
je n'ai point mérité de m'insinuer le reproche d'attenter à (on  
indépendance , ni mon mari celui de se mêler de disposer d'elle. Lettre de  
lady Lefley^ à miss ^delmont Rutland. Est-ce une sœur, est-ce une amie, dont  
je viens de lire les expressions? Comment ma chère Adeline peut- elle allier  
des qualités opposées? comment se permet -elle de mortifier ) par des  
railleries piquantes & de

**The text on this page is estimated to be only 21.93% accurate**

de mîlorJ Rivers. 153 placées, Tes plus proches parents, Tes plus tendres amis? Serez vous toujours un enfant, ne réfléchirez-vous jamais ? L'efprit eft-il un avantage quand la raifon ne le règle pss? Sur qui tombent vos plaifanteries, & de quoi badinez- vous? De l'afiection mutuelle de deux perfonnes dont Tintérêc le plus réel cft de conferver les fentimenrs qu'elles fe font iDfpirés , de les entretenir foigneuTement, de mêler fens cefle Tattrait du plaifir aux devoirs qu'elles s'impoferent en s'unilfant, & par une continuelle attention à s'^obiiger, d'éloigner d'elles rinfpide tiédeur, trop fouvent compagne de l'habitude. Vous applaudiriez-vous de cette efpece de fatyre, fi l'on vous difoit qu'en s'amufant de votre lettre, fir Francis en a faifi l'efprir, ne voit plus en moi l'époufe prévenante qu'il chériflbit , l'indulgente amie dont la fociété le rendait heureux; mais une femme paJJlonnéCi une amoureuse folle ^ plus exaltée que îzîidre , moins fenfible que romanefque? Aflez bleflée de votre ton , je fuis encore portée à vous rendre juftice, ma fœur. En écrivant vous n'avez point du tout penfô. L'eflêt que pouvoit produire cet indifcret badinage , ne s'eft pas même offert à votre imagination. Vous ignorez comb en le moindre ridicule, jeté fur l'objet qui nous féduit , eft d'une dangereufe conféquence; combien il eft capable de dilfiper l'illufion qui détermine notre préférence , & fixe nos goûts, liiufion û nfceilaire à l'amour, charme feG V

**The text on this page is estimated to be only 19.49% accurate**

«54 Lettres .cret, émané de loi-même, répandu fut nos yeux, caché au fond de notre cœur, puit Tant & fort tant qu'il eût senti sans être aperçu, pour jamais déténué dès qu'on en découvre la trace i Vous badinez de mon bonheur. Puissiez-vous, ma chère amie, ne pas Tenir un jour, ne pas regretter, dans l'obscurité de votre cœur, l'aimant estimable dont vous trompez si cruellement l'espoir ! Nous pensons bien différemment, & je m'écrierai volontiers avec autant de surprise que vous:: une fille de mon sang ma propre sœur n'aurait point aimé ! Si mon mari vous a vanté la coté d'Edmond, s'il a pensé que tant d'établissements considérables suffisaient pour vous, le favori récent de la plus riche héritière de Londres, un ardent amour, une longue familiarité & son mérite reconnu dévoient vous toucher ; est-ce donc vous tendre un piège ? Ne former un piège contre vous ? Parmi tant d'admirateurs, dont votre vanité s'amuse peut-être, en est-il un plus propre à la flatter ? L'âge du baronnet, sa fortune. Son esprit, sa figure, ses mœurs vous laissent sans objection. Si vous étiez forcée de dire pourquoi vous ne l'aimez pas, répondriez-vous sans hésiter, trouveriez-vous aisément des motifs d'un éloignement qu'« rien en lui ne peut inspirer ? Par où l'aimable ami de M. Francis s'attire-t-il l'attention d'une fille éclairée ? Je n'en aurais l'air, peine lire 4crit 4e volume

**The text on this page is estimated to be only 22.36% accurate**

Se mîlord Rivert. ^55 4sa!n^ Je haïs^ je déttfte ceux dont je fuis  
Tuherckée. £h , depuis quand le cœur d'Adeline Te livre-t-il à des  
mouvements Q contraires à fa bonté naturelle ? Vous êtes bien changée ^  
ma cberé , fi vous pouvez voua plaire à faire des malheureux. Ma gravité  
vous fatigue & vous caufe fans doute autant de langueur que le filence de  
nos bois. Cet article de votre lettre eft bien choquant, en vérité. Une .fille  
é/evée é la cour être a(lèz peu polie pour paroître méprifer fi fort la vie  
champêtre, en parlant i un homme qui en fait fes délices. Trouveriez-vous  
fir Francis honnête , s'il traitoit de puérilités ou d^ fottifes les plaifrs  
vantés de la capitale ? plaifirs fi féduifanu pour vous, que leur privation  
momentanée mettroit vos jours en danger. Après cet aveu , je ne vous  
confeille pas de reprocher à perfonne l'ivrefse de fcs goûts. Celui de mon  
mari n'a rien de ridicule. Sans adopter la fadeur pdtorale , on peut aimer la  
campagne. Ses amufements , loin •d'être uniformes , font variés à rirrfini.  
Toute perfonne qui ne pofte point aux champs un xœur agité par de  
violentes paffions , éprouve à Tafpeâ des bois, des eaux, des plaines  
cultivées , ce mouvement doux & lenfible qui fait imperceptiblement rentrer  
en foiHiême, rappelle la première inftitution de la nature , avertit l'homme  
qu'il en a méconnu Tordre & changé le deflein , lui montre où réfide cette  
paix intérieure, ce bon;heur où tout êtrejpenfant afpire; bonh^ux -G YJ j



**The text on this page is estimated to be only 24.20% accurate**

isS Lettres toujours fouhaîté , vainement cherché au milieu du tumulte & du bruit. Les avantages produits par la fociété compenfent-ils vraiment tant de peines, de foins, dVmbar\* ras, de maux, qui ne tiennent point à Thuinanité fimple, ifolée, mais à Inhumanité raffemblée, aux loix, aux ufages, aux biens de convention, à tous les préjugés nés de Taflociation , à tous les liens dont elle nous enchaîne malgré-nous? A votre âge il eft permis , (ans doute , de ne pas/è marier par raifort. Vous êtes belle & jolie , fraîche , charmante; mais Téclat de la jeunefle difparoît comme celui des fleurs. Craignez de perdre votre indifférence, ou mal-a-propos, ou trop tard. Le temps où vous récitiez des fables n\*eft pas fi éloigné que vous ne puiffiez vous fouvenir du héron de la Fontaine. Mon amitié pour vous me rendroit inconblable , fi je vous voyois éprouver le fort de cet orgueilleux oifeau. \* Réponfe de m ifs Rutland. " Oh ! c^eft bien vous , ma chère lady ,^ Lefley , qui êtes un enfant , & mime un, ,, foible enfant, Paroître mortifiée d'une in,, nocente plaifanterie, craindre qu'elle ne ,, puifle porter atteinte à votre bonheur, ,, détruire en un infant l'inaltérable ten^ ,, dreffe du plus fenfible dès maris; c'eft me ,, garantir à jamais d'envier cette félicité ,5 que vous avouez fondée fur une illufion. ,, Mais fi yécùsfans pcnfer^ comme vous

**The text on this page is estimated to be only 20.51% accurate**

it milord Rivers. 157 „, avez Pindulgence de lé TuppoTer, des per,,  
Tonnes réfléchies devroiem-elles s\*ofFeofer „, de mes expreflTions? Mon  
badinage peut „, être Indifcret , impoli; mais dangereux! „, On riroit à  
Londres de vous voir traiter „, ce fujet fi fërieufemenr. ,l 3i j'ai pris un ton  
léger en écrivant k 5, fir Francis , c'eft moins par étourdtrie que „, par égard  
pour vous. Je vouiois éviter de „, lui faire un reproche plus grave ; &, s\*il M  
faut m'expliquer fans détour , je vous de,, manderai , ma (œur^ de quel droit  
votre „, mari prétend me guider dans une affaire „, où je fuis feule intéreflée.  
Libre , indé^ „, pendante , maîrefie de difpofer de moi,, même, excepté mon  
tuteur, quelqu'un „, peut- il gêner ma volonté? De quoi fe „, mêle donc fir  
Francis? Lui convenoit-il „, de me promettre, de vouloir difpofer de ,f ma  
main , de mon cœur , de tourmenter „, milord Rivers pour Pengager à  
féconder „, les projets de lady Morton , ceux de fon „, neveu? Savoit-il fi je  
n'en a vois point de „, contraires, s^il ne me dérangoit pas dans „, mes Vues,  
dans mes defirs , dans mes plus „, douces efpérances? „, Regretter fir  
Edmond^ avec amertume „, encore ! Ah , bon dieu ! cela peut- il (ê „, lire  
fans impatience? Il a refufé des partis „, confidéraUes! Eh , d'où vient ? Eh ,  
pour9, quoi les refufoit-il? Eft-ce à ma prière, 9, eftce de mon aveu? Pour la  
riche héri1, tiere dont vous me vantez le facrifice, fi )) vous parlez de mils  
Cambel , vous me

**The text on this page is estimated to be only 20.80% accurate**

<I58 Lenres ,, pardonneriez de ne pas tirer ▼ snité de It ,,  
préférence. Je puis, fans beaucoup de 9, préfompçion , me placer fore au  
defiua ,, d'une petite citadine, très- riche, il eft .,, vrai, mais laide, fotte,  
impertinente , af^, fez difficile à marier, malgré Tor dont on ^, latharge. ,, Je  
n'héfîte point à répondre fur la quef^ tion que vous jugez emftflrrûj(/fl/ire,  
Peut^, être a-t-on peine^ dire pourquoi Ton ai,, me : une femme a fi  
rarement Taifon d'ai^ mer! Mais Tindifférence a toujours des ^, motifs dont  
on fe rend -aifément compte. .,, L'aimable ami de flr Francis ne me plaît ^,  
pas. Je ne me fais point une étifde de le ,Y chagriner; mais il m^infpire  
depuis long^, temps le defir de l'éviter. Nous cédonc .,, tous deux à notre  
pente natiirelle. La ,, fienne le conduit à mecherohér , la mienne ,, à le fuir.  
Une paffion violente lui donne ^, de l'humeur, j'ai la bonté de n'en point ,,  
prendre. Il s'agite , je fuis calme. Il fe -,,, tourmente , je refte paifible. Il  
s'emporte^ 9, je ne fens pas la moindre émotion. Il fe .,, plaint , il a tort. Je  
ne fuis point cruelle^ ^, je ne fuis point Inhumaine^ je fuis uan\* ^, quille. ,,  
Mais comment expliquer mes dédainc ^^ pour un homme dont le mérite me  
laijps, 9^ fons objedfion? Eh ! je vous prie , lady -5, Lefley , connoiflez-  
vous un défaut plu« -i, révoltant que^ceiteinfoutenableconflancB .<., n  
fouvent alléguée en fa faveur? Ne fuflit.,) elle, pas pourjuftifiçr le dégoût^  
même

**The text on this page is estimated to be only 17.61% accurate**

«ât mVord RlverS' -159 ^, Vaverfion? Quoïl je lui faurois gré de«  
^, facriSces&its àTa propre fantaisie PII m'af,f (iege, cabale, s'appure  
contre moi du Aif^, frage de mes parents , du conienteroenc ,, de milord  
Rivers, & je lui devrois de la -5, reconnoiflance? De quoi récompenserois,,  
je cet ejllmable amant, de l'ennui qu'il ,, me caufe? Je me croirai  
aflèz^énéreufe^ ^ fi je confens jamais a lui pardonner. ,, Abandonnez-nous  
tous deux à notre ^, fort. Ses attaques & mesdéfenfes font en^, tre nous un  
combat d^obftination. Tl le yt ^atte de m'époufer , décidément je ne fy veux  
pas me marier. Il a mis fon bonheur ,, à vaincre ma réfiftance , peut-être  
aije ^y misma vanité à tromper fon attente. Cer^ taine du triomphe , je  
jouirai (ans remords -5, de ma vidoire. Je ne dois rien à l'homtne ^ qui  
prétend mWujettir à fon caprice. Ni ,, (on amour, ni fa perfévérance ne  
m'im,9 pofent l'obligation de préférer fa fatisfac^, tionà]amienne.Je ne veux  
point delui« -, Je ne veux de perfonne. Je le répète, ma ,, Jœur, je h^is tous  
ceux qui me recher,, chent, & vous aflure, dans la fincérité de ,, mon cœur,  
qu'actuellement les troia ^, royaumes ne renferment pas un feul ob^, jet  
capable de changer mes difpofitions. . ,, Le temps où l'on peut craindre  
d^imiter ^, . l'oifeau que vous rappeliez à ma mémoire^ ,9 eft encore bien  
éloigné pour moi. Le jour 5, luit h peine, & vous parlez déjà du foir^ M  
J'habite une rive poiffonneufe, où les e(^ t) .peces les j)lus recherchées fe  
présentenc ^»

**The text on this page is estimated to be only 21.17% accurate**

m i6o Lettres „, fous ma main. On me les voit repouflerv „, mais qui fait fi je n'ai p<sup>^</sup>s jeté ma ligne ,9 dans un endroit écarté, où les yeux des „, autres neTapperçoivent pas, où mes re„, gards font fixés Tur elle? Ma pêche peut „, n'être pavS heureuiè, mais j'attendrai Té„, vénement. S'il me réduit à la difette, plus ^, confiante dans ma délicatéfie, plus èere „, quetehéron,jenem'abai{rerai pas comme f, lui à faire un chécif, un vil repas. Sobre „, par orgueil & par raifon., j'irai tout dou„, cernent me coucher fans fouper. „, Malheureufement fir Francis étoit avec tn<sup>^</sup>i quand on m'apporta cette lettre de ma feur. Elle le mit fort en colère. li voulut y répondre. Souffrez encore l'ennui de lire cette réponfe, milord. Celle d'Adeline ne vous fatiguera pas, elle ne<sup>^</sup>ontient que deux lignes , ë£ nous force à ne plus prendre de part à ce qui la concerne. Sir Francis Lejley<sup>^</sup> à mifs <sup>^</sup>de{inc Rut" land. Je ne contefteraî ni vos droits , nî votre indépendance<sup>^</sup> madame; je n'infileraï point en faveur d'un amant fi pofitivement rejeté: mais comme je vous dois de la fincérité, j loferai vous dire que fans être injufte<sup>^</sup> fir Edmond peut fe plaindre de vous, s'en plaindre beaucoup , vous nommer cruelle , m/mmainc, & vous reprocher une conduite très-dure & très-blâmable. Quant à ma prière» à celle de lady Moicon» miiord Rivers

**The text on this page is estimated to be only 24.95% accurate**

de milord Rivers. • itfi vooolot bien vous présenter le baronnet comme un homme dont Palliance vous con« venoit à tous égards; pourquoi ne dîtes- vous point alors ,je ne veux pas de lui ? Pourquoi demandâtes- vous du temps? Pourquoi remîtes- vous votre répond à la fin des ffittes que Pon préparoit pour le mariage de milord Rivers? Pourquoi la rupture de ce mariage n'amena-t-elle point cette réponfe defirée avec tant d'ardeur? Pourquoi Téloignâtesvous de mois en mois fur des prétextes frivoles? Si décidée dans vos volontés , aviezvous befoin de vous confulter près d'un aa pour les connoître? Soyez impartiale, foyez vraie, mîfs Rutland , & dites>moi , il tenir un amant déclaré dans une fi longue fufpenfion , ce n'eft pas lui donner de Pefpérance , fi ce n'eft pas au moins lui en lai fier prendre. Quand il feroit poiffible d'attribuer vi^tre irréfolution à des circonftances particulières , comment juflifieriez-vous vos dédains , vos railleries , cet empire tyrannique exercé fiir mon ami î SI vous ne réprochiez pas, fi vous ne vous propofiez point de récompenserun jourfescomplaiſances & Ta douceur, falloit-il abuſer de votre pouvoir & de fa foibleſſe, le rendre le jouet de vos caprices? Vous ne ^cveç rien à l'homme qui cherche en vous fa propre fat if fanion. Je vous l'accorde. Mais ne devezvous rien à l'homme dont vous avez laiflTé naître l'eſpoir, dont vous avez prolongé l'inquiétude, & caufé volontairement les peines? Ne devez- vous pas deJa compaffioa

**The text on this page is estimated to be only 21.07% accurate**

i62 Lettrée. .«u malheur î& n'en eft-ce pas un bien grand de vous aimer? Si les emprefleiûents de Gr Edmond , fi fa recherche contrarlvit vos dejfeins ^ il falloit le dire avec la noble franchife qui convient à une femme de votre naiflance & de votre caraâere; mais vous taire, admettre (es vifites, lesrefufer, le traiter avec hauteur, ne jamais le chafler , & le défobliger fans cefle, -c'eft un procédé peu digne de mifs Rutland, JEt je fuis vraiment fâché qu'on puiffe le reprocher à la fœur de lady Lefley. Képonfc de mifs ^delîne Rutlandy à fir Francis Lefley. \*\* Sir Francis obligera la fœur de mîlady ^, 7ycJ7ey , s'il veut bien croire qu'elle jufti5, fieroit fa conduite & fes procédés, fi elle .», n'étoit certaine de n'en devoir compte 5, ni à lui,ni à perfonne. ,, LETTRE XVIIl Mîlord River s ^ à fir Charles Cardigan. E ST-1 L vrai , Charles . tu n\*efperes rien ? On ne peut engagçer fir Thomas à fe prêter aux defirs de fon frère. Ses délais mç Pont fait préfumer. Cependant fon mauvais cœur m'étonne. Eft-il poffible de donner tant à des goûts frivoles, & de ne^pas accorder mille ou douze cents guinées à l'avancement ^'un jeune homme dont les heureufiss dîP\*

**The text on this page is estimated to be only 19.73% accurate**

it milord Rîveru i6i pofitions méritent d'êteenoonngées? Refaièr de contribuer aa bonheur de Ion parent, deTonfrere yC'eft uneimpirdonnaolednreté\* £q vérité, Charles, toi qui de concert «vec fir George veux réformer tous les abus « que j'ai vu méditer lèrieulêment fur le plus foQ des (yftêmes, t'enivrer du deflr de voir régner Tégalité entre les hommes; tu devrois bien eflfayer de Téublr dans les familles^ entre les frères au moins. Si le droit du plus fort, malheureufemenc très -naturel & très • incontestable , droit qa^aucon principe , aucun raifonnement ne peut détruire , fi ce droit te paroît cruel , odieux, combien celui d'un aîné, fondé leu\* lement ftir les conventions de Porgueil, eflDil plus révoltant-, plus contraire à la juftice, à réquité, aux loix de Thùmanité? Si jamais je fuis père , le premier né de Bies enfants fera l'égal de fes cadets, & non pas leur fupérieur. Il ne les privera pas de leur partage dans ma fortune, pour étaler le fafte infolent dont fir Thomas fe glorifie ^ tandis que fon frère James , officier réformé, demi-chasseur, demi-fermier, languit loin du monde, où fa figure, fon efprit Se fes talents le rendent fi digne de parottre. Il eft allié par fa mère. Ce titre ne lui lera point inutile. Il m'autorife à l'obliger, & je me trouve heureux de pouvoir le faire. Celle de prefler fir Thomas. En prévoyant le fucces de ta négociation , j Vi pris des mefures en conféquence. j'ai traité, tout eft arrangé, l'accord éubli, l'agréoienc obtenu, Isi



**The text on this page is estimated to be only 26.20% accurate**

i54 ^ I^cttres coramiffion prête à être délivrée. James fera {>lacé  
dana le régiment des gardes. C^étoic 'unique objet de fes vœux. Sir Robert  
Afkam m'a fécondé : Ton zèle & Ta promptitude ont appiani toutes les  
difficultés. Je t'envoie un ordre pour prendre chez Bernet l'argent  
Déceflaire. Dès que le brevet Tera (Igné, fais partir un exprès , & mets dans  
le paquet ndrellë à James, un billet de banque décent livres fterling. Mais  
cache-lui (bigneufement la main qui l'oblige. Laiflons fes idées errer, & ne  
les fixons pas. Tant de perfonnes lui doivent de la proteâion & des fecours!  
Je voudrois lui épargner ce moment de trouble , d'embarras , fouvent  
d'humiliation ^ cette honte, mal entendue peut-être, qu'un bienfait reçu  
excite au fond d'un cœur hon\* rête. Mais as-tu befoin de leçon ? n'eft-ce pas  
de toi que j'appris à (èrvir noblement un ami ? Je mets fous ton enveloppe  
ma réponfe i la dernière lettre de James. Fais-la parvenir entre fes mains  
avant le brevet. Elle l'éloignera de porter fes (bupçons fur moi. Il a des  
parents fi riches ! comment aucun d'eux ne s'eft-il avifô de le placer? C'eft  
apparemment que peu de perfonnes s'occupent de l'intérêt ou du bonheur  
des autres. Je ne fais que penfer de mi(s Rutland. Plufieurs expreffions des  
lettres dont je viens de lui envoyer les copies, me caufent aflez d'inquiétude.  
Ses regards fe font arrêtés, dit-elle fur un endroit écarté; on n'apperçoit  
point Pobja de fis obfervatlons ; cet /

**The text on this page is estimated to be only 21.11% accurate**

de mllord Rlvers. 16\$ objet fixe tante fan attention. Dans un autre temps , j'aurois peut- être interprété ce Ian« gage ; Il m'embarraflè aujourd'hui. Aflurément de nouvelles circonftances ont changé Ton efprit & ion cœur. Comme elle ne quitte guère lady Mary, tu pourrois veiller fur îëa démarches , remarquer Tes mouvements « & m'en infruire. Si en efièt elle diftingue quel\* qu'un , il te fera facile de le connaître. Il m'importe beaucoup de favoir fi elle a com\* mencé à s'en occuper avant ion départ pour Lemfter, ou depuis fun retour i Londres\* Adieu. LETTRE XVIII (♦) Le même^ à M. James Morgan» V. OTB.E confiance me touche, moniienn; elle m'engage à redoubler mes inftances an\* près d'un ami de fir Thomas ; mais je n'olè vous flatter du fuccès de les foins. Votre frère a des goûts fi variés, des Ëintailies & coûteufes, il fe donne tant à lui même qu'à peine les immenfes revenus fuffilènt-ils à ÎH dépenfes journalières. Vos chagrins font fondés : vous biâmerdeles fentir, ce (ëroit être dur. Je vous exhorte feulement à vous en occuper moins. Ne contraâez pas l'habitude de vous attriiler. Une humeur ibmbre nuit aux plus aimables qualités. Il faut rire avant (^) Cette lettre, & deux. ou trois de celles <{ae Too vient de lire, ont été infi^rées dans le Mercure.

**The text on this page is estimated to be only 27.67% accurate**

j66 Lettres d'être heureux^ dit un fage, de peur de moa^ Tir fans avoir ri. Votre pofition aftuelle ne fixe pas vos regards fur une perfpei^ive bien agréable, je Tavoue. La campagne vous déplaît^ Tinaction vous ennuie, & la folitude vous livre à d^ameres réflexions. Cet état , dites-vous^eft horrible^ affreux! Hélas! peut-être un joui regretterez-vous, dans le tourbillon du monde, cet état que vous trouvez affreux ^ ces paifibles infants que vous nommez perdus, cette liberté, ce loifir, dont mille embarras vous apprendront à connoître rineftimable prix. Le bonheur ne me paroît point attaché à une Otuation, mais à LMdée qu'on fe forme de la fiennë & de celle des autres. Les befoins réels font fi. peu étend us, qu'il feroit facile d'être content fi l'on fe regardoit feul. Mais fans cefie blefiës par des objets de comparai fon, nos yeux fe ferment fur nos propres avantages, notre coeur s'ouvre au defir; le faite, l'éclat nous en impofent, & celui qui les étale à notre vue nous fait fentir la privation d'une infinité de biens dont peut-être il ne jouit pas. Au fond , l'envie qu'excitent les riches & les grands, ell Teffet d'un premier coupd'œil jeté fur eux. Si on pénètre dans l'intérieur de <:es malcons brillantes , où le bonheur habite en apparence , qu'y trouvet-on? De bas complaifants, de vilsparafites, de feints amis, d'heureux valets, & fouvent 'd'infortunés maitres.

**The text on this page is estimated to be only 6.17% accurate**

f. it milord ^ii>e A/A.^^^ que vous r^' "7 de  
reîi^fàquiToiuiöyeî^yez Ui dieux Kraodn- ""■' Jo^^^its \*8ntde moyen»  
•«"ffuen, ?""""^°«tu! acheceroJeDt à P^od^SiW' ' ""fs fèiS"" fil ""fiP"l« i la  
PeWes'v ■ \*P'3"ii'vieru ^O'n^fe amure«nvirônn ""devanf'^' P""\*  
vainement ne , d V "? \* "«c del\*""\*- Tout ce qui le. 'ieit in?,/?""^ c'eft?  
PProp"er leur fortuS^-- une , ' «»bra7""',>le^t ^ «« grands «'\*« que /-.""^ite  
(Ç^^Pais donne au voyaMûfiiiowf"" faf?/^a'che 8i délicieufe, unfo7ei7.  
'^^«ut ^ élevés dans la nue font Quand fif^ \*\*eflSclié8 par l'ardeur du e^-i  
en Pot, \*iOtw 'oujours dali\* Qj\*lasconrentiroitàvûusobli'oBs livrez ^ iiZ?  
\*P^""^ ^ "" » ^""^ ferlez^ if/^psndpi^ln^^ condition médiocre. Ne  
N'enviez rj ^ point à des idées cspabtea moins les ^ ^^égoût fur toute voire  
vie. •^oambre K^^r^\*3tre frère : enviez encore ^"slafortî^tit^tits que vous  
avez dans la î'^'onsm^ï^,^^^ - Eftimez plus vos qualités ^•î« ia[n.J^t;^ »  
foutenez votre nom par de» 1 J^PW" rt^ méritez un titres ne rou,  
PhiloRi^v^- 'ti n'en point avoir, •moor, w^^tiiv^ g(jj^es & votre amour pour  
E'^^U ^tV Ne cefTez pas d'entretenir cet rf?""^ - h t^ îiéceflaire à la  
conduite; il in"itiei^ M^^urs, & réprime la fougue des ^^t i^ craignez de  
vous tromper 8e ^s aateius que vous me citez.

**The text on this page is estimated to be only 16.77% accurate**

itfS Ltttrts Gardez- voD» d^adopter lems (hmpoGdfMis , de voir  
on monde qui n^est pas« des hommes qui ne peuvent êoe. Ne vous fannes  
point des Tertos gigan telques « des (ëntinEien ts outrés, une fenfibiuté  
fiiâioe. H eft peo d\*oc« c^onsdans la vie d^n partîcal'^r, où Phé\* roîfme, où  
la magnanimité pulflènt lui deve\* nir des venus tàmilieres; mais il a tous les  
jours celle de ie montrer honnête , Ibciable & obligeant. Étudier la nature b  
(on propre cœnr; chercher à diminuer les peines attachées à la vie, à notre  
podtion dans le monde; étendre les reflburces que la rartbn nous préiente  
pour les adoucir; craindre de blefler les autres ; (è rerpeâer Ibi-même ; avant  
de fe permettre une démarche , s^aflbrer de pouvoir s^eftimer après Tavoir  
faite ; voilà , mon jeune & cher ami , une partie des règles de la iàine  
morale, de l'utile pbiioibphie; règles dont je vous invite à ne jamaia vous  
écarter. Adieu. Soyez patient. Efpérez, mais avec aflez de modération pour  
ne pas vous afflU ger trop fi vos vœux lont déçus. Continuez à m^écrire, &  
comptez fur ma plus tendre affeâion. n«^ LETTRE

**The text on this page is estimated to be only 15.40% accurate**

de milord divers. i6^ ^ LETTRE XIX. \[%Ait\inc TLuiland 9 à  
milord Rivets. iK Edmond Ce difpofant à partir pour tofle , ou pour la  
France ; dans la crain► s'il Te rend à Paris , que Ton amour-propre enfé ne  
l'engage , même involontairement, ^epxéfentet notre rupture comtoe la fuiie  
i ^^ celte légèreté dont ma Tœur & fon mari d^^iiccufent i je me hâte,  
milord, de vous «^^u\re des particularités de cette affaire. !^vl« ^^^^ paffée  
Tous les yeux de tant de r^Hioms 5 qu'ail feroit difficile d'en changer le^  
circonitances , ou d'en altérer la vérité. -^ais je puis en expliauer les motifs,  
trèsxnal interprétés par le baronnet. Sir Charles vous aura fans doute parlé  
de I la fuperbe fête que milady Ormond a don\ née à la jeune duchelfe de  
Crafton, La veille \ de ce jour deftiné à plufieurs fortes d'araufements, fir  
Edmond & fir Richard dînèrent cliez elle. Pendant le repas, on sv'entretinc  
du bal, qui devoit prolonger les plaifirs & les terminer. Tout ae fuite les  
deux baronnets s'empreflerent à me demander l'honneur de danfer avec mou  
Vous ne connoiflèz pa^ fir Richard. Absent depuis cinq années , il arrive  
récemnxent à Londres, & feœble précifément ^W occuper du foin de  
m'ennuyer. C'eft un grand enfant indifcret , étourdi , (ans efprit • Tome riîL  
H

**The text on this page is estimated to be only 26.72% accurate**

170 Lettres à des idées , (sans jugement. -H n'a ira ^fi% les pays étrangers que la différence des bâtiments, du (service de la table & de la fa<fon de se mettre. Quelques épigrammes fraa\* çaises, deux ou trois ariettes italiennes, cinq ou six sentences espagnoles , une douzaine d'épithètes allemandes forment le fond de Tes connoissances acquises. Au reste il n'est point mal. Une taille assez haute , assez svelte, donne de l'aisance, même de la noblesse à ses mouvements. Ses yeux font voir la physionomie elle est fine, & quand il ne dit rien^ on le croiroit capable de dire quelque chose. J'ai cru devoir vous peindre exactement la personne dont lady Morton & son neveu assurent que Je suis fort éprise. Je me taisais, je ne répondais point aux instances mutuelles des deux prétendants. Mon silence bleffa Torquell de son Edmond. Il me conjura de décider entre eux ; mais avec des expressions si exigeantes, un ton si supérieur , un dédain si marqué pour son Richard , en laissant paraître tant de surprise de me voir balancer, qu'en ce moment me déclarer en faveur de l'un ou de l'autre, ce n'eût pas été faire un choix, mais me conformée à la volonté de son Edmond. Loin de m'expliquer sur mes intentions, je répondis qu'ignorant si la crainte de jouer, ou celle de danser, me viendrait le lendemain , il feroit temps de me déterminer quand le bal commenceroit. Sir Edmond (se leva furieux , alla bouder auprès de lady Mary, sortit enfui de la, courut, chez lui tout-à-

**The text on this page is estimated to be only 18.48% accurate**

de mUori River s. 171 polèr un volome de plaintes , de reproches , de menaces de n'aimer plus , de rerinents d'aimer wujours ; an aflemlage de folies ^ de cootradiâioas ; pas le fens commun ; mais d'aflèz graves, d'\*aflèz impertinentes réflexions fur mon fexe , fur ion indécfion , for (à cruauté, Tnivies du rabâchage ordinaire Tur Hnhumain abus de foa pouvoir. ^ Moi 9 milord, douce, bonne, vraiment indulgente , je léponds ; fir Edmond peut s^ épargner une vaine inquiétude. Si je danft demain^ je ne réglerai point le choix d\*un partner jur de hautaines prétentions, mais fur ce gui fera décent & convenable. Le lendemain arrive ; le jour fe pafle dans un agrément continuel. La nuit amené Pheure du bal. A peine je paroïs à Centrée du Talon où l\*on commençoit à danfer, que je me vois aflégée par une foule d'afpirdnts à Phonneur d'être mon partner. Sir Edmpnd & fir Richard accourent, pouflent , écartent ceux dont je fuis environnée. Sir Richard approche- le premier, s'incline avec grâce., étend le bras, cherche à làifir ma main. Je la retire & m'efforce d'adoucir mon refi)s par la politeflè de ma révérence. Il fe déconcerte, porte des regards irrités fur fir Edmond. Le iier Écofl^is jouit (ans pitié de la tonfufion de fon rival, Taugmente par un foaris malin^ La honte, la colère fe peignent fur le front de fir Richard; le bal s'inter«. rompt; l'attention de toute l'âflemlée eft fixée , mon choix en devient l'objet. Str Ed-<^ iQondi plein de confiance, me préfente^A Hij



**The text on this page is estimated to be only 20.39% accurate**

Tf^ Leiirs main d'un air triomphant « il ne doute point de recevoir la mienne. Je fens le danger d'accorder une préférence dont les (bices peuvent être funestes anx deux rivaux\* elle va paroître à tant de témoins Paveu d'un fentiment que fir Edmond ne mMnrpire pas. J\*apperçois à peu de diftance milord Stairs , rêvant , bâillant , dormant à Ton ordinaire. Je l'appelle , je lui demande s'il veut danrer avec moi. Ma propofition réveille , Pétonne, Penchante. Le bon vieux fou, tranfporté de joie , bénit fon heureux deftin. On lui fait place , il me joint , me remercie, reçoit ma main à genoux , & regarde en pitié tous ces jeunes prétendants trompés dans leur attente. Un éclat de rire univerfeU fuivi d'un loQg ^battement de mains, me fait connoître que ma bizarrerie apparente eft généralement approuvée. Sir Edmond pâlit , rougit , mord fki lèvres, me lance un regard terrible , fe )>erd dans la foule, & ne fe montre plus. Moi, contente de ma prudence, lâtisfaite d'avoir maintenu la paix entre les contendants ^ de voir Gr Richard confolé , & Porgueilleux confondu dans fes vains projets, je me promené ^ je caufe avec mon gracieux partner, tout charmé de mes bontés^ de la glorieufe préférence dont j'ai daigné l'honorer. \* Je penfe vous devoir ces détails, milord. Sir Edmond traite mon procédé à'\*offenfe prémédiée y à'^ affront ptf.blïc. Il ne veut pas cegarder ma conduite çonun.e PeflTet nécef

**The text on this page is estimated to be only 17.84% accurate**

1 I Je mllord River s\* 173 faire de fa préromption , de Pembarras où lui-ffiême me mettoit. La façon dont il l'encrage m'est bien indifférente. L'approbation de milady Ormond , de lady Mary , de toutes mes amies , me suffiroit, si la crainte de ne pas obtenir la vôtre ne me causoit un peu d'inquiétude. Je suis fâchée de n'avoir pas montré plus d'égards à votre protégé, tant fois j'ai désiré pouvoir surmonter mes obligations, & Térouer pour vous obliger. Mais un éloignement invincible ne m'a pas permis de vous donner cette preuve de ma condescendance. fallois fermer ma lettre, quand M. Ofoome s'est fait annoncer & m'a remis le paquet dont vous l'avez chargé pour moi. Un coup d'œil jeté sur ces papiers m'a fort étonnée. Ma sœur y fonce-t-elle? Quoi! vous, entretenir des petites-filles de son mari, vous ennuyer d'un caquet de famille ? Je ne veux. relire ni ses expressions, ni les miennes; n'ais répondre aux vôtres. Oui , l'imelli^ gence d'un homme s'égare aisément. Si cela n'étoit pas, milord Rivers douterait-il des qualités qui m'acquiescent son estime ? M'aurait-il d'avoir manqué de confiance pendant il ne m'en demandoit point, quand même même manqua d'amitié en promettant J'ai m'in sans me confuser, sans daigner s'informer des dispositions de mon âme. Je devrais m'expliquer sur la recherche de son Ed^ond. Vous ne me pardonnez point mon fi^cûce. Je vous pardonne bien moins peut-être l'aveu que vous donniez à cette imporH> • • •

**The text on this page is estimated to be only 19.41% accurate**

1^74' Lettres tante relierche ; mais je hais le reproche. Sûre de n'en point mériter; fi je me vois forcée de mécontenter les autres^ au moins con(erverai-je l'avantage d'être faite de moi-même. L E T T R E XX. Milord Rivers d m l f s Céline Rutland, L 'AVENTUREdu bal vous délivre enfin d'un amant dont j'ai jugé comme vous )a confiance mêlée d'un peu d'obstination. Sa tante & lui viennent de m'écrire. Ils ne content pas l'histoire aussi gaiement. Je ne fais fi je dois plaindre Edmond , ou le féliciter. S'il tient sa parole , s'il renonce à VOUS', fi la colère éteint l'amour, je ferai porté à dire de lui ce qu'on répète souvent en parlant d'un malade expiré après de longs tourments : il eût bien été heureux ^ il ne souffrirait plus. Inquiet de mon approbation! Affectuellement c'est une plaisanterie. Cache-t-on les défauts & les démarches à un ami dont on souhaite l'approbation? Lui reproche-t-on avec rigueur une faute commise innocemment? Sans me croire coupable à votre égard , j'ai plus d'une fois regretté ma complaisance pour les vœux du baronnet. Elle ne l'a point servi, & peut-être a-t-elle nuï aux intérêts d'un autre. Parmi la foule de Vos amants j'en connois un aussi sensible.

**The text on this page is estimated to be only 20.15% accurate**

de mllord Rivers. 175 aofli tendre qu^Edmond ; j^ai craint de vous le montrer. Je doute pourtant que fa pour\*fuite vous eût importunée Ti long-temps , (tir que le moindre de vos dédain Tauroit aflès mortifié pour Téloigner à janoais. Je trouve de la hauteur & de rinjustice dans la fin de votre lettre. Vous m^accusez d'avoir ofifenfé Pamitié en me prêtant aux vues de vos parents. Vous présenter un homme donc vous étiez maîtreflè d^admectre ou de rejeter le\$ foins, étoit-ce manquer à Tamitié ? Ne la blçflâtes-vous pas vousmême en vous taifant fur vos intentions , en ne me parlant point avec la confiance que i^avois droit d^attendre de ma pupille & de mon amie? Ne confondez- vous point les temps & les circonftances, ma cheremifs Rmland? Quand on propofa votre mariage avec le neveu d& lady Morton» n'étiez- vous pas indifférente fur tous les partis qui s'offroient ? n'étiez\* vous pas difpofée à confulter vos parents fur un choix dont vous paroiffiez vouloir les rendre arbitres? L'enJgmatique aveu que vous faites à votre fœur, prouve un changement arrivé dans vos idées & dans vos fehtiments. Cette différence me frappe, & tout m'aflure qu'elle eft récente. Quand je vous rendois de fréquentes vifi. tes chez lady Morton, vous n'Qbfervîe^ pér^ fonné; pendant notre féjour à & terre , un endroit écarté ne fixoit point vos regards. Raifonnable^ gaie, paifible, vous vous plai\*^ Hez à la can^pegae, vous goûtiez de iimH iv

**The text on this page is estimated to be only 24.76% accurate**

il6 Lettres pies amoremeots, vous yantiez les channes de cette belle retraite, fc o^ (bnbaitiez point les piaififs broyants de la ville. Que vous étiez aimable alors! Commeot avez-Toos perdu cette dooceor, cette (ènfibîlii6 qui ajootoien t des grâces fi toochantes i tos agréments perlbnnds? Ah! pourquoi, pourquoi miis Rutland ne Te reflèmble-t-dle plus? Mais votre efprit eft préoccupé , vous formez des projets, vous avez des dootes, des craintes. Foire pêche n'être pas heurenfe ! £h ! d'où vient ne le feroit-dle pas? Vons m\*alarmez Tur Tobjet de vos observations , fur (bn état, far fa fortune. Par quel art dérobez-vous ces oblèrvaûons aux yeux des autres, & pourquoi cacher une préférence que vous êtes libre d'accorder? La dépendance où vous êtes de mon contentement , vouslèmbleroit-elie un obftable infurmontable?J'ai le pouvoir de gêner vos difpofuions, il eil: vrai , mais vous me connoifiez trop pour me croire capable de m'en fervir contre votre inclination. Si j'attache un prix à l'au\* torité qu'on me donna fur vous, c'eft en la regardant comme le droit de veiller à vos intérêts, de m'en occuper, de mettre tous mes foins à faire votre bonheur. Honorezmoi donc d'une entière confiance. Parlez , exprimez- vous fans réfèrve & fans détour, & foyez fûre de trouver dans votre tuteur, un tendre, un indulgent ami f prompt à fatisfaire vos goûts, à combler vos vœux, même en les fuppoiânt contraires à fes propres defirs , à fa volonté » au choix qu'il

**The text on this page is estimated to be only 19.63% accurate**

« ? Lettres • contredire. D nîe les faits, rejette l'expérience, dément la nature, n'admet pointa vérifié. Il veut vous ôter vos idées , vous donner les siennes. Si vous les adoptez « il les abandonne , vous en pré(ente denouvele. Il dispaie contre vos sens, contre votre raison , vous refuse la faculté de voir & celle de sentir. Partant toujours d'un principe contraire aux vôtres , détruisant, édifiant\* contestant» parlant sans cesse & n'écoutant jamais , il vous réduit à la nécessité de lui céder , ou de Passommer. Une irès-nuisible politesse entretient l'espece incommode de ces tyrans de la société & les confirme dans la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Dès qu'un docteur bavard, bien aigre , bien suffisant « bien obstiné « paroît au milieu d'un cercle, il en devient la terreur & le maître. On craint de l'irriter ; on préfère le malheur de l'entendre à l'inutile fatigue de disputer avec lui. On le laisse donc s'emparer de l'entretien. Il propose , objecte, retour. Personne ne veut l'interrompre, n'ose élever la tempête qu'exciteroit un mot hasardé. On se tait, on bâille, oii s'attriste , les moins patients se dérobent à l'ennui, s'échappent furtivement, tandis que l'orateur charmé s'enivre du plaisir de parler, s'applaudit du silence de l'auditoire assoupi, admire sa respectueuse attention, & la prend pour une déférence due à la supériorité de son génie. Je reçois en ce moment ta lettre datée de Cantorbéri, & celle de milord Courteney.

**The text on this page is estimated to be only 23.15% accurate**

iSo Lettres LETTRE XXII. Lady Mary courteney^ à mllord Rivers. ^AVEZ-vous bien que vous avez mortifié ^ même chagriné mifs Rutland? Étoit-il né\* ce flaire de lui envoyer ces lettres vei^ues de Lemfter? Pourquoi prenez- vous parti dans cette querelle? ^ujfi révolté de /on badinagc que fir Francis! D'où vient, que vous im\* porte fi fon ftyle eft léger ou férieux? Vous vous croyez fort doux ^ fort induU gent^ le juge le plus équitable ! Moi , je vous trouve févere, capable de prévention, & je vous accufe d'une partialité très-prouvée. Sir Edmond peut Te plaindre de mon amie^ dites-vous. Je le me pofitivement. Que lui a-t-on fait? En vérité cet homme eft ingrat. Ne pouvant éviter Tes vifites, elle les a reçues , elle a Toufiert fes foins. En quoi ft bonté le défobligeoit-elle? lia joui du plaîfir de la voir , de lui parler, de l'entendre , d'ex\* citer l'envie de fes rivaux, de s'attirer les félicitations de fes amis fur l'efpoir de poiî%\* der une fille charmante. Éft-ce là le fujet de ces plaintes fi graves , fi fondées? On ne fait comment traiter votre fexe : il eft fi déraisonnable ! Sir Francis reproche ai\* greroent à fa belle- fœur de ne s'être pas ex« pliouée d'abord fur le fort de fon ami. Ne feœble-t-il pas qu'en difant au baronnet » je ne veux point de vousj elle l'eût rendu le

**The text on this page is estimated to be only 16.90% accurate**

de milord River s. i8i plus content des hommes? Elle s'est  
déclarée enfin , est-il fatigant ? Nm. Il regrette Ton incertitude, il voudrait  
se voir encore le jouet des caprices de l'inhumaine , il annonce Ton départ ,  
ne s'en va point,. écrit à la cruelle, implore la compassion de ma tante,  
Tappui de fir Charles, ma pitié, mes secours. Je lui ai décidément refusé ma  
protection. Un amant malheureux est ma bête d'horreur. C'est une créature si  
triste, si rampante, (si ennuyeuse ! L'ivresse de l'amour m'est aussi désagréable  
que celle de ce vilain Silène donc J'ai débarrassé le grand salon de ma tante\*  
Vous ne comprenez point la cause de l'irrésolution de miss Rutland,  
cependant vous la condamnez. Rien n'est moins juste, ni plus incongru.  
Dans le temps où tous les Hérétiques se réunissaient en faveur de fir ^l!!l.^  
neut-être miss Rutland avait-elle . -r^n d'effrayer s'il ferait en son pouvoir  
SSiS ses parents d. céder aux instances quiix»^\*^\* — fluff Q ^es  
événements imprévus Paut-^5J^-éclabir sur la complaisance exila fif^^^^^  
ira V fongeur mieux, son indécision d'""^ fg, liberté lui parurent  
préférable à J^^ \* Jtr^tids qu'elle ne souhaitait pas ^es à des ^ifpoOtions  
changèrent. Elle K^rmer. ^^^^avantageux de fuir sa propre ^^Cnfapï^^ -  
-«lie des autres. En s'attachant ^Vtitaifiaq^^ le baronnet l'embarassa. De  
^S^ bitué d'aimer, on passe aisément au



**The text on this page is estimated to be only 22.49% accurate**

i8a' Lettres dégoût d'être aimée. Cet amant preflâ<sup>fl</sup> devint importun, 8c puis fâcheux, S; puis abfolument infupportable. La froideur, les délais, Phumeurmêmele rebutant point, il fallut bien lui montrer un peu d<sup>antipai</sup>hie, & rire quelquefois de Tes lamentations, pour ne pas mourir dMmpatience ou d\*ennui de les entendre. Au re(le,jeparleauharard. JeneAisien. J' imagine, je fupporc. Il feroit prudent à vous de m<sup>imiter</sup> , de ne pas blâmer, & de chercher à deviner. J'ai pourtant une certitude, c'eft que mon amie fe conduit par de làges principes; & fi milurd Ri vers en doa\* te, il nous offenfe toutes deux. Voulez-vous bien vous charger de rae faire pafler les livres dont je vous envoie le catalop:ueP Joignez-y des nouveautés pour amufer ma tante. Confultez vos bonnes amiet fur le choix. On vous laiflè 4e maître d'employer vingt-cinq ou trente guinées. Vous devenez bien François k Paris. Plus d'attention , plus d'exaâitude. Cette hiftoire promiie, ces merveilleux détails annoncés, vous n'y fongez plus. Ces pauvres Angloifes, comme vous les oubliez ! Mifs Rutland vient d'entrer dans mon ca» binet. Je lui ai demandé fi elle vouloic vous écrire. Elle a pris un petit air moitié grave<sup>moitié</sup> boudéur ; s'eft affife , a choifi du papier , eflâyé dix plumes , taché d'encre un de Tes jolis doigts ; puis elle a rêvé , confidéré la table , l'écritoire , moi ; b puis elle s'eil levée, & d'un ton doux» amical, elle m'a

**The text on this page is estimated to be only 4.59% accurate**

t "f^V^ . r-rf T\* . \_r\_ : ^ > ^ \* «J «- ^ — — r, - /u-.r> ^ \_" S''' ■ a,  
r^L± r — ± rr ^ r\* irr s":! ^ 0

**The text on this page is estimated to be only 19.91% accurate**

xS4 Lettres jalouse de Ton élévation , cacbra^loi lëscH!\*  
currencs humiliés & cbagnns« fon bonheur n\*exifte plus. Séparons  
Phomme opulenrdo pauvre qui Tenvîe, & le plaçant au milieu de Tes ég)aux  
en ricbeiTes^ ôrons-lui tout objet d'une flatteufe comparairon ; en cefiànt de  
regarder ià fortune comme une diftinctioo, il ceflera de la prifer. Mais  
Tamour, Charles, Tamour Te Tuffit à lui-même. TmMtablit point les  
jouiflances fur les privations d^autrui : qu'un peuple entier foit heureux par  
lui , la félicité de tous n'altérera jamais le bonheur d^un feuL Ta lettre m'a  
fait une forte d'impreSion que j'aurois peine à t'expîmer. Elle m'a rappelle  
le temps de ma vie le plus agréable; temps où la contrainte impofée à mes  
fentiments ne déiruifoit paslecharme d'une douce illufion : je la perds,  
Charles , & je la regrette. Oui , je regrette l'habitude de fentir mon cœur  
occupé. Une tendre paflion rend notre exiftence plus active , plus ani\* niée;  
elle fixe un point à nos vœux , à nos projets , à ces defirs vagues ,  
inconfiants » qui , dans une entière indifférence , fatiguent notre  
imagination errante d'objets en objets. Souvent, à la vérité, cette paflion  
trop ardente trouble, inquiète > agite. £h ! quMmporte, fi die nous arrache à  
l'indolence, à Pennui ? Quand j'aimois , quand je me croyoisaimé, deux  
moments de plaifir efiâçoient de mon idée huit jours de fouffrances.  
L'infipide paix que j'ai cru devoir chercher loin de ma patrie ^ loin de mes  
amis, vaut«



**The text on this page is estimated to be only 19.84% accurate**

i85' Lettres remment depuis la difgrace du baronnet» m'écrivent & me fatiguent. Puirque niiû Rutland femble décidée dans Ton choix , elle iX)'obligeroit fort de me débarrafler de tant d'importuns , en le déclarant. Lady Cardigan ell inftruite du fecret que Ton me cache. Ne pourrois-tu le pénétrer? Jamais myftere ne fut plus déplacé ; ne faudra-t-il pas me le dévoiler un jour, me demander mon confentement? Pourquoi fe taire, m'inquiéter fur le rang, fur le mérite de la perfonne que Ton ne veut pas nommer? Prie ma coufine , prefle-la de parler. Toutes mes idées font dérangées. Il me refte des doutes. Ils font la fuite d'une prévention que j'ai peine à me pardonner. Tu me rendrois un fer vice véritable fi tu les confirmois» peutêtre un plus efTenciel fi tu les détruifois abfolument. Adieu. LETTRE XXIV. Lady Cardigan , à mllord Rlvers. Xj2, vœu d'obéiflance que j'ai prononcé avec plaifir , avec deflein de l'obferver , m'engage à vous écrire, fans faire attention fi vous avez daigné répondre à ma dernière leître. Sir Charles me prie de dijjiper vos inquiétudes , & fir Charles doit tout obtenir de moi. Vouloir me faire parler ! employer l'autorité de mon mari pour me faire parler!

**The text on this page is estimated to be only 5.33% accurate**

-e tt^ dematiA^r l^ Tecrcc de ma ç^e, de rooTi am\e? XJn  
préjogé td piat , démenti par l^ti^cpérieence , ex pat \a fouife , mère \*t  
confervacriee d^aures , uaite de pliéooaienc \2LdL irunz femme. Ai^ous  
adopter dotiQ^ reors populaires : tt ceUi n^éioic pai ^ voos à votre ami de  
me P^^f (tt^ Je devrojs vous gronder. JViawdeK^ mariage 3e (uis devenue  
fi douce, jt^^i^ Cprompte à excofer une faute, à / ^ ^ ner, que mon  
indulgence <sup>TM</sup>J^^Oi)|P^^( prefirerez de ce changeaient dTîuijj^ 'i de vous  
quereller , je veux ^^^^ r^.!^^ L Voyons quel eft le fujer de vo^^/'^ft/rt les  
dîfpofi tions de mift K^udand. /^^"^^es formés^ des répdutions prifes , ditç^  
^ ^^/ [ cAi7/.r décidé. Il n'y a rien de foi/^ ^è/ \*?' ' / traitez bien  
férieu/ement ^^ ///d^/^'^- Voi t dépendantesdu hasard. Eh /i'fteîrj::^ ^^« t  
lez votre pouvoir. Il faut vous çjj^y^ppeï înicntîons, vous confier ^« pen/^  
^^^^ ^ demander i^ytre confentement. g. ^^s vou: oui, il faut vous le  
demander \*'^3/menc bien. Cette néceffité eft très^en)L^^ !s ^^ Elle exige  
une démarche diffici/e /T^.^"^^it\\V\^e inconvenients. Dire ce gu>J ^^^"^^  
demander ce qu'on deCne, cela rs^^ P^^J^^ Ttvais û eft des ci'rconftance^  
01) il ^^^^ ^^"» le» p\us ordinaires deviennent d? '^y^^ impraticables.  
^^\* moyens. Cependant tfbyeZ tranquille, ju,,. ,. .f«,,>i XI Vft iiée par  
aucune promeiTe. ^^ J/^/en ,

**The text on this page is estimated to be only 24.26% accurate**

188 Lettres dra point d'engagement que Ion tuteur ne puifle approuver. Elle rejecera tous les partis offerts 9 tous les avantages propofés. Jamais die ne donnera fa main fans Tapprobation de ce tuteur rigide , dont elle ne difpute point les droits. En vous aflurant de Ta condefcendance Pur ce point, je vous protefte que je ferois bien trompée, bien furprife, confondue même, fi elle vous nommoit» fi elle vous défignoit feulement laperfonne qui fixe fort attention. Vous demander votre contentement? Elle, mifs Rutland ? Impoffible. Renonce-t-elle à fe marier? Non. Renonce-t-elle à fa fortune? Non. Mais, ditesvous encore , cela n'a^pas le fens commun. Oh! d'accord. Je le penfe comme vous. Adieu. Et Thiftoire? La ferez- vous toujours attendre? Et mesHvres? Y fongez\* vous?

**The text on this page is estimated to be only 23.52% accurate**

ât milord River s. 189 PARTIE IL mt^m^ I LETTRE XXV.

Milord River s f à lady Cardigan., L me Teroît difficile, ma cbere lady Cardigan, de comprendre Tobjec de vos deux dernières lettres, fi quelques mois d^âbfeoce avoienc pu me faire oublier la pente naturelle que je vous vis toujours à m'impatienter. Ma coroplaifance vous a long i- temps lailTé jouir de cet amufement, & peut-être confentirois-jeà vous le donner encore, fi je n'entrevois beaucoup de malice cachée fous vos myfl:érieufes expreflions. Vous me permettrez de ne pas entrer dans le labyrinthe où vous cherchez à m'égarer. Excufez ma prière à fir Charles; & pour reconnoître votre indulgence , je ne vous dirai point combien vos reproches font peu fondés. Vous avez voulu m'apprendre le fecret d'une femme dont vous me faifiez offrir le cœur & la main. Sans Intérêt fur fes fentiments , j'ai négligé de vous en parler , vous m'avez grondé. J'engage fir Charles- à vous demander le fecret d'une autre femme; fecrec que je veux pénétrer pour fon propre avantage ; & vous me (Querellez 9 & me voilà



**The text on this page is estimated to be only 25.74% accurate**

ïpo Lettres coupable, mal-honnôte, aocufê d^one impardonnable indifcrétion! Eh bien ^danslat:rainted'aqgmenter mes tons, je n^encreprendrai point de me juitifier. Vous aurez toujours rai fon avec moi, mon aimable couGne. Si les difpofitlons it mifs Rutland vous paroiflent fagesy je les approuve de tout mon cœur. Si (es projets vous plaifent, je l'exhorte à s'en occuper. Si je Tai mortifiée , c'eft alTurément contre mon intention. Si elle boude ^ je prendrai patience. Si ellefe/^cA6,je fiipponerai fon humeur. Si elle ne s'appaiTe point, je la plaindrai ; car c'eft un grand malheur d'être inflexiWe & de conferver un long reflèntiraent. A l'égard de l'ImpoJJibUité de me demander mon confentement , vous avez prévenu ma réponfe à cet article ,& je n'ai rien à dire de plus^. Vos livres partiront à la fin du mois. Le chevalier Monk fe charge de cette lettre & delà petite hiftoire. Elle vous paroîtra bien fade & bien infipide, (i vous croyez v trouver des détails merveilleux. Elle eft écrite de ma main. Mais vous êtes trop accoutumée à lire des ouvrages François, pour me croire l'auteur de ce cahier. Un parent de madame de Belofane l'a compofë, &c m'a permis d'en prendre une copie. Ainfi , ma chère lady Cardigan , s'il vous caufe de Tennui , ne m'en accuPez point. Le pauvre Edmond vient de quitter Londres. Il eft parti pour Lemfter. On le dit crifte , abattu » malade même. Comme je

**The text on this page is estimated to be only 23.35% accurate**

de milori Rivets. 19 1 n'di poiitc d'averTioQ pour les amants miiU  
heareux , Ton état me touche & m^inrpire une véritable pitié. Particularités  
concernant madame de Belo^ fane & madame de Chaude. Élifabeth de  
Layrac , & Claire de Partbenai , élevées dans la même abbaye ,  
s^attachèrent Tune à l'autre dès leur plus tendre enfance. Des humeurs  
différentes les carac^térisoient. Mademoifelle de Parthenai étoit vive,  
enjouée, aimoit à s'amuser. Sa compagne, férieufe, fenfiblefic réfléchie, fe  
plai\* foie à rêver. Toutes deux jolies 5 bien faites, également chérie dans le  
couvent , y trouvoient cette douce paix , dont l^enfance Jouit fans s'en  
appercevoir. Le peu de fortune de mademoifblle de Parthenai força l'unique  
parente qui lui reftoit, de làcrifier le bonheur préfent de îk pupille à des  
avantages éloignés. Le marquis de Chazele, âgé, fingulier, mais riche &  
/ibéral , acheta par des dons confidérables Id plaifir d'enlever à la fociété  
une jeune perfonne aimable, pour l'enfermer au fond d'un château ficué  
près de Nantes. Depuis long- temps il formoit le projet de s'y retirer. Son  
mariage l'y détermina. Un mois après cette tride union , madame deChazele,  
regrettant l'atyle où elle lailîbit fa compagne défolée de fa perte, fui vit (on  
mari dans fk vafte&folitaire habitation. Le temps, fa railbn la fournirent  
àfon fort» Si fa gaieté

**The text on this page is estimated to be only 25.96% accurate**

19a Lettres naturelle le lui fit fuporter avec. alTez de patience. De flatteufes apparences annonçoient uo plus heureux deftin à mademoifeile de Layrac. Héritière de (à maifon , les plus grands partis s'offroient pour elle. Mais la richefle ne donne pas toujours le bonheur qu'elle femble promettre , & fouvent elle nous éloigne de la félicité dont nos defirs nous préfentent l'image. La maiibn du comte de Grancé touchoit à celle de M. de Layrac. Les deux familles, liées par Tamitié, vi voient enfemble dans une grande intimité. Le chevalier de Grancé , depuis trois ans à Malthe, arriva chez fon père le même jour que la marquife^ de Layrac retira fa fille de Tabbaye de Montmartre. Cet effet du hafard devint l'objet d'une petite féce. Les deux maifons s'unirent pour la célébrer. Ceux qui caufoienc cettejoie la partagèrent vivement. Attendris parle plaifir de fe voir chéris» ils s'examinèrent avec un intérêt que rien encore ne leur avoit infpiré. Formés l'un Se l'autre pour plaire, tous deux fentirent en même temps cette émotion qui ouvre le cœur à l'amour, & rend fes premières agitations Q fenfibles & fi délicieufes. Le chevalier de Grancé joignoit à la plus agréable figure beaucoup d'eiprit , & des connoiffTances aflfez étendues. Sage dans ia conduite, réfervé dans tes difcours, il parloit peu , penfoit jufte , & s'exprimoit avec une noble fimplieité. Un air de candeur & de /

**The text on this page is estimated to be only 24.05% accurate**

âc mllord Rîvers. isi de bonté annonçoic la douceur de Ton caractère ; toute Ta perfonne étoic gracieuse , il poiTédoit plufieurs talents; mais loin de tiler vanité de tant d'avantages , il fembloi t les ignorer. La moindre louange L'embarraflbic , excitoit (a rougeur , & découvroit en lui cette ellimable timidité qui naît d'une modefte appréciation de Ton propre mérite. Si le chevalier de Grancé s'abandonna d'abord à la première furprife de (<;\$ fens , fi , touché des charmes de mademoifellede Lay« râr, Tes foins, Tes regards. Ton empreflemenc lui montrèrent combien elle prenoit d'ern-\* pire fur Ton ame , de trilles réflexions Tengagèrent biencôt à renfermer fon ardeur dans k fecret de lui-même. Cadet de deux fre« res, deftiné à l'ordre de Malthe, devoir- il ibuhaier de plaire, d'infpirer une pafilon pénible? Sa poficion éteignit en lui le defir d'être aimé. L'honnêteté de fon cœur ne lui permettoit. pas de troubler la tranquillité de mademoifelle de Layrac, de lui faire par\* tager l'amertume attachée à des vœux inutiles à l'amour privé de toute efpérance. Des idées bien difiërentes (ëduifoient l'i\* magination de mademoifelle de Layrac, & la li vroient à un penchant dont elle ne croyoi t pas devoir fe défendre. Prévenue qu'en la retirant de l'abbaye , on fe difpofoit à la marier , toutes fes penfées s'arrêtoient fur M. de Grancé. L'accue^ qu'il rece voit à l'hôtel de Layrac, fa nailfance, fes qualités fupérieures , l'union de leurs familles, la liberté qu'on lui laiflbit de l'entretenir, tout la jeTome riIL I -/\

**The text on this page is estimated to be only 25.24% accurate**

ip4 Lettres toit dans une dangereufe erreur. Elle îgna\* roit encore par quelles conHdérations les parents font un choix , & combien le mé\* lite influe rarement fur les motifs propres à k déterminer. Ce choix iétoit déjà fixé fur le comte de Belofane , neveu d^un miniftre puiffant & riche. Six mois après fon retour dans la maifon paternelle, mademoirelle de Layrac fut avertie de fe préparer à changer d'état. On jappella le comte d^une province où le régiment qu'il commandoit Pobligeoit alors de féjoumer. En attendant fon arrivée, on convint d^s articles , on dreflà le contrat ; & les deux perfonnes, dont cet aète intéreSbit (i particulièrement le bonheur , n'en eurent eonnoiffance qu'à l'infant où leurs (îgnatares exigées dévoient faire paroître 6et engagement volontaire, & les conduire à prononcer des vœux que peut-être leurs cœurs défavoueroient également. La furprife & le (âifrflement de mademoifelle de Layrac furent inexprimables ,. en apprenant des dirpoPuions fi contraires à Tes defirs. On ne lui laifibit ni la liberté de s'y oppofer, ni le temps de former des obiections contre un mariage fi prochain. Eh , qu'auroit-elle ofé dire? Trop modefte pour avouer une fecrete inclination i trop timide pour réfiſter à des ordres abfolus, elle iè vit dans la dure nécefiité d'obéir , d'imtnoler toutes fes efpérances de bonheur à un devoir dont rien ne pouvoit la difpenfer. , Inſtruit avant elle des projets de (k & mil« J

**The text on this page is estimated to be only 21.59% accurate**

it milord Rivers. rçg ■k, le cbevalier de Grancé s^étoit ménagé un prétexte de quitter Paris\* avant la fignature du contrat. MademoireUe de Layrac af> fiftoit à la toilette de Ta mère aa moment où il prit congé d^elle. Ce départ impréva redoubla toutes les peines de fon cœur. La marquife pafiànt pour un moment dans un Cabinet ou elle nourriflbit des oifeaux , Ih iille, pâle, interdite, oppreflée, voulut parler f èc prononça feulement , vous partez ! Le chevalier s'approcha d^elie , lui demanda Tes ordres, & lui dit adieu. Son trouble , ^altération de (à voix augmentèrent rémotion & la douleur de mademoifelle de Layrac. Leurs regards fe rencontrèrent, des lar\* mes, retenues avec effi)rt, s'échappèrent en même temps de leurs yeux 9 & ^s preuves touchantes d'un mutuel attendriffôment fu\* rent le premier aveu de leur amour, & l'u\* nique langage qu'ils oferent employer pour s'en inftruire & s'en affurer. L'éclat dont la jeune comteffe de Belofane (e vit environnée, & les faftueuxde^^ hors d'une apparente félicité n'effacerenc point de fon ame l'idée d'un bonheur moins envié , mais plus vrai. Le crédit de la mai\* fon où elle venoit d'entrer, n'éleva point en elle un mouvement d'orgueil. La juftefllô de (bn.efprît & la bonté de fon cœur lui fi. lent prifer la faveur par fes plus nobles avan» tages; elle s'en fervit feulement pour aider le mérite, trop fouvent éloigné de la fourcè des grâces , ou par fa propre modeftie , ou par l'extrême difficulté d'en approcher. T • • • I IJ

**The text on this page is estimated to be only 19.95% accurate**

tg6 Lettres Attachée à d<sup>e</sup>estimables principes > mtf: âame de Belolâne s<sup>e</sup>fibrçoic de perdre un ibuvenir trop piéfeiiit & trop cher. Elle fe reprochoit de Tentretenir, quand toutes fes affeétions dévoient fe réunir fur un autre objet. Mais plus elle vouloit oublier M. de Grancé, plus une aiSigeante comparairon lui rappelloit les qualités aimables qui IV voient touchée , & la rendoient Tenfible au regret d<sup>e</sup>être la compagne d<sup>e</sup>un homme uniquement diftingué par (on rang & fa fortune»

Les<sup>e</sup>traitsducomt&deBelofane n<sup>e</sup>offroient rien d'irrégulier<sup>e</sup> ni rien d<sup>e</sup>agréable. Magnifique dans là dépenfe , il aimoit à la faire remarquer , & prodiguoit Tor pour entendre vanter fon goût. Il poffédoit fupérieurement l'art d'ordonner une fête , d'en varier les amufements, & s<sup>e</sup>applaudiiToit fort de ce talent frivole. De petits Ibins , de petites recherches lui donnoient une fouie de petites afaires, & ne lui lailToient pas le loifir de s'occuper d'objets plus importants. Il ne connoiflbit ni les douceurs de l'amitié , ni les charmes de l'amour. Peufufcepciblede cornpalTion , il obligeoit quand on l'importanoit par des demandes réitérées ; mais (i le nnalheurattiroit quelquefois fes fecours<sup>e</sup>, il n'excitoit jamais fa pitié , ni fes réflexions. La beauté de la comteflë (ëmbra d<sup>e</sup>abord le toucher. Flatté de préfenter par-tout une femme dont la figure attrayante fixoit les regards fur fon heureux pofleifeur , il fe plut à paroître en public avec elle. Mais s'il rendit cette efpece d'hommage aux agrément»

**The text on this page is estimated to be only 23.05% accurate**

it mīhxri Rivers. 197 t7e fa perlbne , îl ne s^apperçut jamais de  
^eux de Ion efprit, encore moins des qualités de Ton ame. Madame de  
Belofane, n\*ea découvrant aucune en hii , ne put ni Taiffier^ ni le refpééter.  
Elle lui montra de la confidérati<ni en public, & beaucoup de réferveen  
particulier. Il fit auffi peu d^attention â fa froideur qu^à Ton mérite. Une  
mutuelle politéfle , peu de familiarité , une égale indifférence rendirent leur  
commerce trèsinfipide , mai^ fort paifible. Trois mois après leur union , ils  
commencèrent à fe former des fociétés dififéren tes. lis ne fe cberchoient ^  
Bi ne s'évitoient , (fe rencontroient fans peine & fans plaifir; & pendant  
plufieurs années^ deux perfonne«fi oppofées dans leur caractère, ne fe  
donnèrent pas un fujet taifonnable deife plaindre l'une de l'autre» Depuis  
fon mariage, madame de Cbazele entretenoit une exaâe correfpondance  
avec fon amie. Ce commerce intime & tendre cbarmoic Tennui de fa  
folitude. Infruiteda fecret penchant de madame de Belofane^ elle partageoit  
fes chagrins, defiroit d'affoiblir un regret toujours vif, naïvement exprimé  
dans fes lettres, & s'appercevoit avec peine qu'une aifeétion fi capable de  
détruire fon repos , devenoit le feotiment habituel de fon cœur. Madame de  
Belofane conferva plus de deux ans une extrême mélancolie. Le temps & la  
diflpatation firent enfin fur elle leur efiec ordinaire. Mais, comme un nouvel  
objet n'eSâça point fes premières impreffions^ U I iij



**The text on this page is estimated to be only 26.05% accurate**

En 1798, Lettres lui resta toujours un tendre souvenir de M. de Grancé. Si quelquefois elle perdoit Ton idée au milieu des amusements ou sa fortune & son âge la forçaient à se livrer, elle se plaisait à la retrouver dans ses heures de retraite. Elle aimait à s'occuper de lui, & jamais elle n'y pensait sans intérêt, sans émotion, sans s'abandonner à ces mouvements tristes, mais pourtant doux, que les âmes vraiment sensibles mettent au rang des plaisirs. Cinq années s'écoulèrent sans altérer les dispositions de madame de Belotane. Un accident arrivé à M. de Chazele fut le premier événement qui fixa son attention. Les suites de cet accident pouvaient lui rendre une compagne long-temps regrettée. Elle attendit impatiemment des nouvelles du marquis, & reçut celle de sa mort au moment où M. de Belofane allait joindre l'armée sur les bords du Rhin. Soit préssentiment, soit qu'en s'éloignant d'elle, il sentît combien elle méritoit d'être aimée, il parut fort touché en lui disant adieu. Sa tristesse & l'idée des dangers où le cours de la campagne l'exposerait, attendrit la comtesse. Elle le serra plusieurs fois entre ses bras, & lui demanda la permission de passer le temps de son absence à Chazele; il consentit à ses desirs, & deux jours après, madame de Belofane prit la route de Nantes. Elle se faisait un plaisir délicat de surprendre son amie, de lui donner une marque de son empressement à la revoir. Ces deux dames goûtèrent, en s'embrassant, cette joie

**The text on this page is estimated to be only 23.50% accurate**

dt milord Rlvtru ipj jmrc que Ton éprouve en recouvrant un bien dont on a douloureusement supporté la privation. Elles se trouvèrent plus grandes, plus formées , plus aimables. Chacune félicita l'autre sur les nouveaux agréments de sa personne « & toutes deux remarquèrent avec satisfaction combien le temps avait développé leur esprit en étendant leurs connaissances. Pendant que madame de Belofane jouissait des plaisirs de Pamitié , admirait les beautés de la nature , ranimées par le printemps, sentait ce charme attaché au calme, à la simplicité, dont la campagne offre partout l'image, son séjour à Chazele lui faisait éviter une surprise capable d'exciter dans son cœur des mouvements d'une espèce bien différente. A l'instant où elle partait de Paris, les plus nobles motifs y ramenaient le chevalier de Grancé. Des cinq années de son absence, il en avait employé deux à voyager , & passé trois alternativement à Malthe , où furent ses vaisseaux de la religion. Il s'était distingué par d'heureux combats & des prises considérables. L'ordre craignait de le voir quitter Malthe ; on le pressait de prononcer ses vœux, & le grand maître joignait à ses instances le don d'une commanderie actuellement à sa nomination. Rien n'éloignait M- de Grancé d'un engagement qu'il s'était toujours proposé de prendre. Il se préparait à remplir les devoirs du grand- maître, quand la déclaration I iv

**The text on this page is estimated to be only 22.77% accurate**

soo Latres de la gærre furpendit ce deflein , léveillt dans Ton  
cœar Tamour de (à patrie, ce zèle, cette ardeur dont la noblefle François  
donna toujours de fi généreufes preuves à Tes princes. Aucun avantage  
peribnnel ne pue le retenir i Maltbe au moment où il dévoie partager les  
dangers b la gloire de Tes oomrtriotés. U Te hâca de s^embarquer , prit terre  
Marfeille, d^où il Te rendit à Paris pour jouir de la fstis&âion de voir Ton  
père. H y refta dix jours, joignit Tes frères avant rouverture de la campagne  
, & (èrvit ea qualité de volontaire dans le régiment d\*in\* fanterie oue Tainé  
commandoîL Le pauâge du dievalier à Paris, & ion départ pour rAllemagne,  
Te trouvèrent dans les lettres dç madame de Belofâne parmi d^autres  
détails. Comme elle les lifoit haut, la marquife s^apperçut , au fon de là  
voix, que le nom de M. de Grancé lui caulbit ua peu d^altération. Elle s^en  
étonna; & la regardant d\*un air qui exprimoit en partie Ta penfée : eh quoi,  
lui dit-elle, un fentiment dont tout devoît efiâcer le Touvenir, a-t-il encore le  
pouvoir de vous troubler ? Oui , répondit ingénument madame de Belorane  
, & mon cœur s^émeut à la feule idée de ce retour, qui, fans un efiêt du  
baûrdi Teût offert à mes yeux. Je ne (àurois vous le taire, ajouta madame de  
Chazele , une confiance fi extraor\* dinaire eft un peu romanesque , je dirsi  
plus, elle eft bizarre : Tabfence, le temps, vos réflexions fuffifoient pour  
détruire ce

**The text on this page is estimated to be only 11.14% accurate**

ât milori Riven. aoi î'encbant Permettez- moi de le croire, vous  
furies; oublié M. de Grancé, fi vous l'aviea Je ne/âis, reprit madame de  
Belofane, s'il \*« poffible d'oubiier. Jel\*ai vainement tea^- Comment  
détourner Tes penfées d'un ob^®t digne de les fixer, devenu, |»ar l'habiJJJde  
de s\*ea occuper , le point ou fe raflcmfilent toutes nos idées? Après de  
fatigants t^^bats, d'/nfruéirueux efforts, j'ai celle de /e reprocher un  
attachement qui ne por^^it aucune atteinte à rocs principes. Peut\*^^re  
dois-je à cette coiïftance , ou foHe, oa -vl^euHft» la facilité de remplir des  
oblige~^4fqall?c2a^ere de M. de Belofane, le ^^«i dfement de Ton  
commerce , & l'exem.-W-? ?/S^^"^^i^ des femmes de mon rang ni) d\*ane  
l«««%ondre moins refpeftables, -A^ V^oietlt tne j^ ^, ^1 j-^é de cet altache/^^  
pi""^ pelantes. j^^. ^j.ggj.gjjjgp^j^jj^jjj^ ;^0W« l'a\*^5^^es ; il n»'a garantie  
des pie< 1% de la jri^fS^e defir de conferver l'ef^ ^\opre {èndbili^^ ^cé  
m'a guidée danstou<^ V»aje de M^-\*\* «a «e m'a laiffé négliger àW«\* mes  
»<5iSf a'e «n'attirer le fuffrage pci^X^^« occafio" fTiirer ju fien.-3e me  
fuis^c7^^"^^ , po\*^ J^4t»t>li" en fecret le juge de nies ^^v^tutnée à l e ^^  
conduite, à me croire h CA '^:0ients •» feS^ yeux ; j'aurois fenti de ta îiçO^  
^ ceffe ^o\*\*\*cîrois encore de me permettre «^^le., je ^^JfFaotvt il ne pÛt  
êare le témôîQ "VaPP^^\*^^\*^^\*iiu -a^ors la marquife., ^oui

**The text on this page is estimated to be only 26.55% accurate**

ao2 Lettrts avez trouvé des motifs bien fpéciênx pour allier vos principes & votre indulgence. Mais fi réloignemenr de M. de Grancé prêcoit de la décence, même de la noblesse a ces motifs, fon retour & la néceffité de le voir ne rendroient-ils p&scette indulgencedangereuTe? Je ne connois ni Tamour ni fes effets. Cependant, fi je m'en rapporte aux longs & minutieux récits dont M. de Cbazele lafla fouvent mon attention , notre sexe eft bien foible, ma chère; & fa défenfe la plus fiire eft d'écarter de fon cœur le fentiment où le vôtre fe livre avec tant de confiance. Si la foiblesse eft le partage du commun des femmes, reprit madame de Belofane, je crois me connoître aflez pour ne pas redouter la mienne. Cependant j'éviterai la préférence du chevalier de Grancé, elle m'embarrafleroit, je le fens; & fi vous paflez Thiver à Chazele , j'engagerai M. de Belofane à me lai fier partager votre folitude. La marquife approuva ce deflein ; mais au moment ou elles s'occupaient de cet arrangement, les difpofitions du fort en détruifoient la néceffité. Les armées étoient en préférence. L'attente d'une action répandoit de vives alarmes dans les familles doublement intéreffées aa fuccès de la France. On n'ouvroit point fes lettres fans craindre d'y trouver de funes nouvelles. Madame de Belofane vit arriver deux couriers, (ans recevoir les fien. nés. L'attention du marquis de Layrac caufoit ce retard apparent. Il prit le foin dTé

**The text on this page is estimated to be only 21.68% accurate**

i& milard Rlvers. se; frire à imdame de Chazele de mettre Tous  
fen enveloppe les lettres adreifées à fa fille, laifiànt à la prudence de Ton  
amie le choix du roomenc ou elle pourroit les lui rendre. Ce paquet  
renfermoit les décaills d^une journée malheureufe. Madame de Chazele  
s'attendrit fur les pertes de Ta patrie ^ partagea les regrets de tant de cœurs  
attachés à ces guerriers, dont les noms compofoient la &tale «lifte qu'ion lui  
envoyoic. Ceux du comte de Belorane & des deux aines de la maifon de  
Grancé la commiençoient. Après ravoir parcourue plufienrs fois, s'être  
aflurée que le chevalier ne s'y irouvoit points elle le fentit moins ambar  
raflée às^acquitter delà trifte commiffion dont on la chargeoic. Aucun  
fentiroent vif, aucun intérêt perfonnel ne pouvoit exciter madame de Belo\*  
Êneà pleurer la perte du comte. Mais l& mouvement d^une compaiFion  
naturelle, de cette forte d^afilâion que forme Thabitude de fe voir, & le  
refpeét d^un lien dont l'inr différence ne détruit pas toute la force au fond  
d'une ame honnête, lui firent donner des larmes à la mort d'un homme fi  
jeune, fi heureux aux yeux des autres b dans fes pro« près idées. Elle fe  
rappelia fes adieux, la trifteffè , & le plaignit d'avoir peut-être prévu fa  
cruelle deftinée. L'été pafla « l'automne s'avança fans que madame de  
Beiofane montrât le defir de re^ voir Paris. M. de Grancé y étoit. On lui  
avoit accordé le régiment d'un de fes freres« Devenu le chef de fa mai (on le  
diaa-? Ivj

**The text on this page is estimated to be only 16.45% accurate**

S04 Lettres cernent de & fortune le fizoit en France; Souvent nommé avec élo<sup>^</sup> dans les lettres <sup>^</sup>u marquis de Layrac, tacomtdfleles liroit À fbn amie , mais fans rien ajoutera cequ'oa lui marquoit , & fembloit même éviter de le rendre jamais le fujet de leur entretien. Ou vous ne me donnez pas toute votre confiance, lui dit un jour madame de Chaaele , ou vous êtes vraiment finguiiere. Depuis la mort d\*un mari que vous n<sup>^</sup>aimies f)as, je vous vois trifte. Cet événement a pu toucher votre cœur , mais il n\*a pas dû le blefler. Il ne vous fkit fentir aucune priva\* tioD. Maftreflè de concevoir de ftitteures «rpérances, cefièz-vous de Ibuhaïter un bien que vous regrettiez? En recouvrant la Irfcerté d'aimer, devenez- vous moins fenfible ? Ne conferviez- vous une paffion fi cendre, <sup>^</sup>ue par la certitude de n<sup>^</sup>tre jamais heureu\* fe? Et cette confiance «Aftioée étoit- elle plut<sup>^</sup> un caprice de votre imagination qua la fuite d'<sup>^</sup>un fort attachement? Je crois être toujours la même, répondit madame de Belofane ; mais l<sup>^</sup>vénement qui fetnble me rapprocher de M. de Grancé, ne me fait point envifàger <sup>^</sup>avenir oà vos vues fe portent. Je me fuis accoutumée à m<sup>^</sup>occuper de lui fans projet & fans defirs. Jamais<sup>^</sup> depuis mon mariage, Pefpoir n'aninaa mes fentiments; jamais Tidée du bonheur & celle de M. de Gramré ne s'offrirent enfemble à ma penfôe. je trouve au fond de eion cœur ces mouvements triftes & tendres que fou iouKDir y éleva tou|outs<sup>^</sup> Si je Ae ûupois

**The text on this page is estimated to be only 16.82% accurate**

it miiori Rivers. 205 ne perfaadet qu'ils puiflent (ê changer en <]es fenrations plus agréables. QqoII vous ne fouhaitez pas voir M. d? Grancé^ s'écria la narqajfe? vous n'avez point d'empreflément de connoître sM voua aime encore'? Eh f fuis- je fûre qu'il m'ait aimée, reprit La comteffe? J'étois bien jeune, ma chère, bien peu capable de cacher le piaifir dont là vue me pénétroit;j'ai pu flac\* ter ià vanité, (ans toucher Ton cœur. Ses re« gards m'expritnoient là tendrefle , il eft vrai ^ mais jamais fa bouche ne confirma ce qu'ils fembloient me dire, pai pu me tromper à leur langage. Mais, en le fttpofanc fenfible pour moi , le temps , rabfence ne m'auroient-iis pas efl^eée de fa mémoire? En vérité, dit en riant madame de Chazele, vous vous plaifez à contrarier vos delirs. Dans votre pofition , j'aimerois à pen\* fer que robjetdemes affeâions partage mes fentiments , & ma confiance me paroîtroit tiD garant de la fienne. Ce garant feroit peu itkr , reprit madame de Belofane. J'ai même une raifon de ne pat juger du naturel de M. de Grancé par le xnien. En parlantdesqualitéseftimablesqut lui attiroient tantd'amis,ma mère raccufoit d'un défaut. J'y faifois peu d'attention alors; Tnais depuis un peu de temps , je me rappelle fes difcouxs. Elle lui reprochoit une extrême facilitée prendre des goûts qu'il confervoit rarement. Avant (on départ pour Malthe , 'difoit-elle^ tout lui plaifoit au premier a(^ peâ; mais r^ttraic gui le féduifoit » cédoit



**The text on this page is estimated to be only 21.96% accurate**

205 Lettres bientôt au charme d'un nouvel objet, dont un autre eifaitoit fouvenc la trace. Madame de Chazele coronoençaic à badi\* nerfon amie fur les douces que luidonnolent les remarques de fa mère, quand on vint avertir ia coratelTe qu'un exprès envoyé par le marquis de Layrac, venoic d'arriver. Inquiète, elle courutau devant du courier. Il lui apportoitune fâcheufe nouvelle. La marquise fe, attaquée d'un mal dont elle craignoit les fuites, demandoit fa fille avec instance. Vivement alarmée , madame de Belolâne donna Tes ordres pour partir à l'inftant. Son smie, ayant encore des affaires à Chazele , nepouvoits'en éloigner avant un mois. EU les convinrent de Te rejoindre à Paris dans ce temps, & de loger enPemble à Tbôiel de Layrac , en attendant qu'elles euflent une maifon convenable à toutes deux. En arrivant chez elle, madame deBelofane eut la confolation de trouver fa mère hors de danger. M. de Grancé étoit à Von^ tainebléau. Son père , accablé de la perte de Tes deux fils, paflbit une partie du Jour à Thôcel de Layrac, où Ton partageoit (a dou\* leur. Ses amis compatiflantspleuroient avec lui ces enfantschériss, qu'eux\* mêmes a voient tendrement aimés. A Ton retour de Fontainebleau, le premier foin du marquis de Grancé fut d^aller féliciter madame de Layrac fur fa convalefcence. Au moment où il entra, la comteflè, occu\* pée à lire auprès de (a mère, femit aucant de furprife & d'agitation que Q elle n'eût pat

**The text on this page is estimated to be only 7.29% accurate**

leçu rcs adieux oif ^^ Çfbinet où elle avoit voit-il la mémoire  
d^cÂ^i^iT^i.^'^^ler^'p3ieTa"vTc%lffigff,|'«'^^^^^ de ces événements dont  
le fouv^""\* ^" long -temps après qu'ils ont S^^d'.^fé! M. de Grancé ,  
prévenu du re^ comteflè, ne pou voit s'étonner «5^^^^ '^ chez fa mère. Sa  
orén^nce neDarll^^? 'o voir ri fer le m^pn^ . de BeJofane^;"^^ à re. prendre  
avec madame de BeJoftne ; ^^ à re^ la confiance. Mais loin  
dejirer^y^'^^oadQ leur ancienne intimité, il n'en paw ^^e ïnais. Il étoit  
auprès de la comtefl^^^on jg^ un étranger nouvellement admis cJa^f^înie  
ciécé. Ses égards , /on refpeca nionf ^ ^o. plutôt le defir de s'attirer Con  
2ttencfo^""Qienc iefouvenirde s'^cd écre vu ^'objet.Cett \* 9Ue ûuite fit  
douter madame de BeJof^^ Oon^ «Dais M. de Grancé ravoit aimée. ^ «î j^^  
Combien notre imagination nousf^^ nous égare, écrivoit- ei/e à fon  
aini^PUg^ ^prévention m'a trompée! J'ai craîl^^e

**The text on this page is estimated to be only 22.51% accurate**

2b8 Lettres retour d'un homme dont la présence eût été moins dangereuse pour moi, que l'erreur où m'entretenoient Ton éloignement & mes idées. Jamais je ne possédai le cœur de M. de Grancé; mon mariage ne l'affligea point; ne lui fit point quitter la France. Mais d'où vient, mais pourquoi pleuroit-il en me disant adieu? Quel sentiment lui arrachait des larmes? Je ne fais; mais ce n'étoit pas le même qui faisoit couler les miennes :aaToit-il pu ne laisser aucune trace dans son cœur ? Madame de Belofane expliquoit mal le silence du marquis. Il l'aimoit véritablement ; il s'étoit trouvé malheureux de ne pouvoir s'unir à elle : il se sépara d'elle , pénétré de douleur & de regret. Mais après quelques mois d'absence, loin de se plaindre , comme elle, à nourrir un penchant inutile, il chercha les moyens de rendre le calme à son âme agitée , & d'écarter de fâcheux souvenirs. Des préjugés moins austères , des habitudes différentes , cette liberté qu'un sexe s'est réservée, dont il se permet de jouir & d'étendre l'usage, lui offraient des distractions^ il s'y livra. Des femmes - complaisantes firent à le distraire. Elles l'amusaient sans l'attendrir, lui plurent sans l'attacher , le dégagèrent sans l'intéresser. Dans ces commerces momentanés, où les hommes croient que le cœur ne prend point de part , une passion délicate diminue, languit & se perd : chaque infidélité ôte au Sentiment sa force, son empire , & par^ au

**The text on this page is estimated to be only 23.15% accurate**

de milord Rivers. 309 ^laifir paflager , des charmes qo^elie dérobe à Pamour. A Ton retour en France, M. de Grancé confervoit à peine une légère idée de fea premiers defirs. Cependant il ne put voir tous les jours madame de BeLofane, (ans les feniir renaître. Mille grâces nouvelles l\*embelliflbient ; mais une réfervede impolante avoit pris la place de cette ingénuité qui laiflroit autrefois pénétrer tous les mouvements de fon cœur. Son accueil, Tes regards, fes dif\* cours monroient le foin d'obliger; une no\* , ble fierté cachoit Tenvie de plaire^ & M. de Grancé pouvoit douter, comme elle« fi le temps où Ton cœur paroiflbit fenfible pour lui , n^étoit point entièrement effacé de fon ibuvenir. Peu à peu ce temps fe retraça fortement à fa mémoire. Il trouva de la douceur à s'en occuper , à rapprocher des circonftances éloi\* gaées, à fe rappeler cette joie naïve qui fe peignoit dans les yeux de fa jeune amie quand il entroit chez fa mère. Il Te fouvint de fes dillinaïons, de Tes préférences, de toutes les preuves de fon innocente ten« drefle. Comment fe les repréfenter, & s'accoutumer aux fimples prédileâions de Peftirae? Comment ne pas defirer de reprendre fes droits fur un cœur dont il étoit (ûr d'avoir excité les premières émotions? La vanité bleflSe infpire des mouvements qu'il eft facile de confondre avec le retour d'une affe^ion véritable. M. de Grancé s'f .trompa. Il o(a parler , & plaindre » réclamer

**The text on this page is estimated to be only 25.99% accurate**

s 10 Lettres des bontés néceflaires à (on bonheur, gémir d'en être privé, demander la récompense d'une passion qu'en ce moment il croyoit avoir toujours sentie avec la même ardeur. La surprise , l'attendrissement & le plaisir animèrent à la fois tous les traits de madame de Belopane. La noble franchise de Ton caractère ne lui permettoit pas de prolonger l'incertitude de Ton amour, ou de l'affliger par une vaine affectation. Tous deux charmés de se parler, de s'entendre , se communiquèrent des peines long-temps senties, s'exprimèrent la joie dont ces mutuels aveux pénétraient leurs cœurs. Des assurances de s'aimer toujours , une promesse de s'unir terminèrent cette douce explication. Ils convinrent d'attendre la fin du grand deuil de la comtesse avant de laisser connaître leurs desirs. Madame de Chazele fut élevée dans la confiance de ce secret. En le lui écrivant, la comtesse lui rappella les arrangements pris en Bretagne. Son mariage les facilitoit. L'hôtel de Graacé , spacieux & commode par ses divisions, pouvoir les loger toutes deux , sans causer d'embarras au comte, ni à son fils. Madame de Chazele vint elle-même la féliciter , & partager sa joie. Son arrivée combla les vœux de la comtesse. Elle desiroit impatiemment de l'entendre approuver une confiance dont elle l'a voit raillée. M. de Grancé alloit la justifier aux yeux de la marquise , & joindre le suffrage éclairé de

**The text on this page is estimated to be only 20.76% accurate**

de mtlord RîPtrs. 3ft i^amitié à la prévention toujoan reprochée à l'amour. . Son attente ne fut point trompée. Mu\* dame de Chazele trouva le marquis digne de l'attachement de fa compsgne\* li vit ett elle Taflemlage des qualités les plusaimables. Une douce familiarité s^introduifit aifémenc entre ces trois, perfonnes, & pendant fix fe« maines rien ne troubla Tagrément de leurs entretiens. Infenfiblement, madame de Cba\* Zfle y mit une forte de froideur; elle fortit fouvont, rentra tard, prit un air de réferve avec M. de Grancé , ceifa de l'admettre dans fon appartement, & (è difpenft même d'entrer chez fon amie aux heures où il s'y rendoit. Madame de Belofane remarqua le change\* sient de fà conduite, & crut en connoître la câufe. La marquife de Théligni , fœur de la mère, étoit plus fouvont chez elle que le marquis. Son mari , amba0adeur à Rome, la preflbit de s'y rendre ; mais elle s'obftinoit à vouloir être accompagnée de fa nièce dans ce voyage , & le différoit exprès pour avoir le temps de l'engager à la fuivre. Madame de Belofane , fort éloignée de céder à fes înfances, s'en défendoit ; & fa tante , attribuant fes refus à fon amitié pour madame de Chazele, s'en plaignoit hautement, en parloit avec aigreur, & ne perdoit aucune occafion de lui montrer qu'elle ne l'aimoit pas. Mortifiée du caprice & des brufqueries de (à tante , la comtefie en faifoic de continuelles excufes à fon amie. Madame de Cha^

**The text on this page is estimated to be only 20.15% accurate**

215 Lettres 2e, diannée delbo erreur, h hii laiflbit; «sais elle  
continuoic d'être (ëneafe, & (bu\* ireni elle paroiflbit inquiète & trifte. Un  
matrn que madame de Belofane avoit marqué pour ttaviûller avec fes gens  
d'affaires « la marquife lui fit demander fi elle vouloit l'accompagner à  
Tabbaye de Mont\* martre , où elle alloit revoir leurs anciennes amies. Elle  
ne le pouvoir en ce moment, & madame de Chazele forcât feule. ATbeure du  
dîner Ton carrofTe rentra, & fts gens avertirent de ne pas l'attendre\* Le foir  
, les femmes reçurent ordre d'aller la tipuver,8c de remettre une lettre à la  
comteflè. Elle lui écrivoit d'un ton badin Air Tefpece de violence qu'on lui  
faifpit au coq\* vent, en lui impofant une retraite de plufieurs jours. Elle lui  
difoit plus r^rieuleroent, qu'elle s^étoit vue dans la néç^ffité de céder aux  
prierdss de Tabbefle & de Tes religieufes» ou de montrer de l'ingratitude à  
des dames dont les anciennes bontés& lesnouvelles careffes méritoient bien  
le petit facrifice exig^ de fa reconnoiflance. Madame de Belofanene trouva  
rien d'extraordinaire dans une complaifance qu'ellemême avoit eue plufieurs  
fois , & la crainte d'un funefte événement réunit bientôt fes idées fur un  
autre objet. Deux jours après l'entrée de madame de Chazele à Montmartre,  
M. de Grancé fe plaignit d'une violente migraine; il fentit le lepdemain de  
plus grandes douleurs; la fie\* V£e s'j Joignit , & fes accès redoublés porte»

**The text on this page is estimated to be only 6.00% accurate**

$$L-\hat{1} \cdot \_ t-^{\wedge} \cdot^{\wedge}$$



**The text on this page is estimated to be only 25.55% accurate**

014 Lettres Le marquis pâlit, baïfla lés yeux, St refta Sans  
unVnorne filence. Madame de Rîloiane continuant à chercher des raifons à  
l'abfence de fon amie , & le preflant de répondre : eh quoi, madame! lui dit-  
il d'un air embartaflTé & d'un ton chagrin, ne pouvez- vous être contente  
fans la préfence d'une compagne dont vous avez éié fi long\*temps féparée?  
L'agrément de vos jours dépend-il de vivre avec madame de Chazele?  
Préfumerois-je trop de vos bontés, fi je m'attendois à une préférence que  
l'amour a droit d'obtenir fur la plus vive amitié ? Ce langage laïffoit  
entrevoir une jaloufie trop romanefque & trop éloignée du caractère de M.  
de Grancé, pour ne pas fiirprendre madame de Relofane ; elle le . pria de  
s'expliquer fur le reproche qu'il fembloit lui faire. Ne vous ofTenfez pas,  
madame, continuat-il, fi le defir d'alTiirer à jamais la douceur de notre  
union , m'engage en ce moment à vous demander une grâce néceflaire à  
mon repos, à notre commune tranquillité. J'ai fou vent héfité, j'ai craint de  
vous déplaire, même de vous révolter, en paroiflant mettre une condition à  
l'honneur que vous daignez me faire. Oferai-je le dire, madame? le don  
précieux de votre main ne peut me rendre parfaitement heureux , fans un  
facrifiCe que votre intérêt, le mien, 8i la perCpeôive d'un fâcheux avenir me  
forcent d'exiger. Madame de Belolane ^ plus étonnée en

**The text on this page is estimated to be only 19.92% accurate**

it milord Rivers, 215' core, levant Tar lui des yeax où le trouble de  
Ton cœur fe peignoit , lui demanda ave^ beaucoup d^émotioir, fi ce  
fàcrifice exigé étoit celui de Ibn actablement pour madame deChazele. Je  
ne rouhaite pas, madame, reprît le marquis , que vous ceffiez de la voir ou  
de Taimer ; mais je vous conjure de ne poinc m^obliger à vivre intimement  
avec die. La préfence de madame de Chazele m^actrifte; elle élevé en moi  
des mouvements pénibles ; elle me gêne , elle m^inquiète ; elle trouble le  
plaifir que je goûte à vous voir. Ne la preflez point de revenir ici , renoncez  
au projet de la loger. Son féjour à rhùcei de Grancé aîgriroit l^bumeur où je  
m'aban-\* donne malgré moi ; je manquerois peut-être à des égards dont  
vous me reprocheriez l'oubli , ^ votre amie deviendrait entre noua l'objet  
d'une continuelle diviRoo. <^u'entends-je ï s^écrit la comtesse; quoi I cVft  
vous, monfieur ? c'eft le marquis de Grancé qui s'abaiflè à cette feinte mal  
adroi\* te? Quel détour ! eft-il digne de vous? Madame de Chazele peut-elle  
inCpirer de Taverdon ? Si vous craignez de vivre avec elle^ vous Taimez.  
Ah ! n'interprétez point (i cruellement mes expreffions, madame, reprit M.  
de Grancé. N'approfondiflèz point le caprice d'un cœur, égaré peut-être, qui  
cherche dans vos bontés un appui contre fà propre foibleiTe. Si mes  
dirpofftions préfentes ont befbin d'une généreuse indulgence, je l'attends de  
la nobleffe de votre ame ; ac\*\*

**The text on this page is estimated to be only 25.49% accurate**

n 2i6 - Lettres cordcz-moî cette grâce demandée, & fidèle à mes engagements.... Des engagements! interrompit la comieflle, vous n'en avez plus, monfieur, & je vous déclare libre en ce moment. Non, je ne le fuis point, s'^écrit le marquis en tombant à fes genoux» je me trouverois bien malheureux de l'être. Eh quoi, madame, un feul infant me priveroit-il de votre eftime, de votre confiance.^ pou trieZ- vous d'affliger, me méprifer? Et faififfant une de fes mains, la bairant & la mouillant de (es pleurs : au nom de tout ce qui vous eft cher, madame, lui dit-il d'un ton tendre & preffant, fi je vous paroîs coupable, oféz me pardonner une erreur paflagere, ofez vous livrer à ma foi, vous repofer fur mon honneur. Je le jure à vos pieds, jamais votre époux ne trahira (es ferments. Vous ferez chérie, vous ferez heureufe; oui, madame, vous le ferez, & mon bonheur fë renouvellera (ans ceiTe par la certitude de faire le vôtre. Levez- vous, naonfieur, levez-vous, lui dit madame de Belofane, en le re^uifant doucement. Le voile que vous venez de déchirer ne peut plus fe baiffer fur mes yeuxJe ne fouhaite pas vous affliger. Je ne vous méprife pas. J'ignore quels fentiments remplaceront dans mon cœur ceux qui le remplirent fi long-temps; mais je brife à jamais des liens devenus pefants pour vous. Il n'eft plus en votre pouvoir de me rendre heureufe^ & je ne dois ni ne veux accepter l'inutile X

**The text on this page is estimated to be only 0.53% accurate**

'JL:z.rrr 1 • c- .<• \_ - ^ \* c. Z. "î^ ^" ^ Vive \z^z.frL:ic: ^ ■<;■.,,•".

—

**The text on this page is estimated to be only 28.83% accurate**

SI 8 Lettres der la caure â\*un chagrin fi apparent b fi fubit.  
Madame de Belofaoe lui reedit Tentretien qu'elle avoic eu la veille avec M.  
de Grancé. Une extrême pâleur fe répandit fur le vifige de madame de  
Chazele pendant ce récit. Le Terrement de fon cœur & Ta confufioa lui  
ôterent un moment la faculté de s'exprimer. Elle leva fur Ton amie des  
yeux baiîlés de larmes ; & lui tendant une main , prêt ant tendrement la  
fienne : vous nemefoupçonnez pas, fans doute, d'unebaflédiffimulation, lui  
dit-elle? Je n'ai pas cru devoir troubler votre heureuse (écurité, en vous  
communiquant des idées incertaines. Eh quoi ! dit la comtefle avec émotion  
, TOUS (aviez?. . Non , je vous le jure , interrompit madame de Chazele.  
J'évitai M. de Grancé fur un doute , & même allez léger. Alors elle apprit à  
fon amie, qu'ayant un matin laifléfurfa toilette une boîte enrichie de  
diamants, qui renfermoient Ton portrait, la miniature ne s'y trouva plus le  
foir. Surprife d'un larcin de cette efpece, fans parler de fa perte, elle  
s'informa fi perfonne n'étoi t entré dans fon cabinets Une de fes femmes lui  
dit, fans l'aflurer, qu'elle croyoit en avoir vu fortir M. de Grancé, à l'heure  
où l'on jouoit chez madame de Layrac ; mais au déclin du jour, cette femme  
pouvoit s'être méprife. Eh ! comment fûtes- vous fi elle ne fe tromfoit pas  
? demanda madame de Belo&ne. .e lendemain , au moment où je finiflbis  
de in'habiller ^ pourfuivk la marquife,^ M. de

**The text on this page is estimated to be only 25.24% accurate**

de miïord Rlvers. sti) Grancé vint chez moi. La boîte encore Tur  
ma toilette fixa Tes regards, yy portai la main comme pour la prendre. Je le  
vis rougir 8e fe déconcerter. Je m^Ioignai de la table , il fe remit. Depuis ce  
jour je ceifai de vivre fluffi familièrement avec lui ; & formant le d^in de  
retourner à Chazele, je vins attendre ici la rtàtbn de partir, ejpérant trouver  
des moyens de vous faire confentir à notre réparation. Eh! d'où vient  
vonliez-vous partir, voua exiler, dit madame de Belofane? M'avez\* vous cru  
capable de vous imputer mes peines? Le trait qui déchire mon cœur, ne  
l'ouvre point à de vils foupçons. Venir répandre mes douleurs dans votre  
(ein , c'elt vous prouver aflez que je ne vous accufb point de mes larmes.  
Cette aflurance toucha madame de Cha • zele. Elle voulut parler, fes foupirs  
étouffe-\* rent fa voix. La comtefle voyant fon vifage inondé de pleurs :  
ceflez, ma chère , ceflez « lui dit-elle, de vous abandonner au chagria que je  
me reproche de vous donner. Vous pouvez adoucir le mien. Ah! sMlm'eft  
poffible d^aider à le dilTiper, s\*écrit la marqui\*. fe I parlez. Rien ne fera  
difficile à mon ze^ le. Que je hais, que je méprifè celui dont la légèreté ! . . .  
Non , ô non , ma chère I ne le haïffez pas , interrompit madame de  
Belofane. Je me mépriferois moi-même « (i le defir d^une baÂe vengeance  
me portoit à fouhaiter le malheur d^un homme , (i long-\* temps Tobjetde  
m^^ t^ tendres affeâioiis. Kij

**The text on this page is estimated to be only 21.22% accurate**

330 Lettres Nos engagements ignorés me laissent la & bonté de les rompre. Quand les circonstances me forcent de renoncer à M. de Grancé, pourquoy ne pourroit-il espérer de ▼oir voir favorable & ses vœux ? ' Favorable à ses vœux ! répéta la marquise avec indignation : quoy , madame , vous penseriez ? . . . Je vous parle dans la sincérité de mon cœur ^ interrompit encore la comtesse , & ne vous fais pas l'injure de fonder le vôtre. Je ne serai jamais la femme de M. de Grancé. Capable de le fuir , de m'éloigner des lieux qu'il habite , je ne le fais point de me dire ( sans douleur , il foudroye , il gémit , il souffre ! Je lis dans vos yeux combien ma faiblesse vous étonne. Pardonnez-la-moi. Étendez même votre indulgence. Laissez mon cœur tendre implorer votre pitié pour un homme aimable , dont le sort est ^uellement entre vos mains. Si je vous connois moins , dit madame de Chazelle , cet excès de bonté me paroîtroit incroyable. Mais votre générosité vous trompe , & vous me méprisiez , si j'allois à vos desirs. Mes sentiments ne peuvent m'abuser , reprit madame de Belolane. Aucune violence n'altère ma raison. Je suis bien triste , bien affligée , ma chère ; mais mon intérêt ne m rend point injuste.^ Je le dis avec réflexion avec vérité ; Tunique adoucissement à la perte de tant de attentes iUusions , ( étoit la certitude de vous toucher en faveur du mariage de Grancé , de me dire un jour ^ dan la

**The text on this page is estimated to be only 27.28% accurate**

de milord Rivers. fi2i tme Gcuation plus paifiable , je me Toîs vue l'arbitre de Ton deſtin , & j'ai voulu qu'il fût heureux : en m'éloignant de la France & de lui, je le laiffie en poffeffion de tous les biens dont lui-même m'a privée. En vous éloignant, répéta madame de Chazele , bon dieu ! quel projet méditez\* vous? Je me fuis tracé pendant la nuit un plan de conduite , reprit la comteſſe , & viens de m'ôter la liberté de le changer. Madame de Téligni reçoit en ce moment ma promeſſe formelle de raccompagner à Rome. Quelle cruelle précipitation vous a déterminée, s'écria madame de Chazele? Avez-vous pu faire cette démarche avant de me voir? Si vous ne vouliez pas revenir à Paris » pourquoi ne pas le quitter enfembie ? Je m'en lerois trouvée heureuſe dans vos terres, dans les miennes , par-tout où j'aurois partagé vos peines « ^ (Tayé de les calmer, ou du moins mêlé mes pleurs à vos larmes. Ce n'eſt point auprès de vous, ma chère ' amie, reprit madame de Belofane, que je puis recouvrer une paix défirée. La facilité d'ouvrir mon cœur j'entretiendroit dans l'habitude de s'occuper d'un ſeul objet. Le temps n'eſt plus où cette habitude me paroiffoit un bien. J'ai beſoin de contrainte; ma diſtraâion forcée m'eſt néceſſaire pour perdre une longue erreur , & me garantir contre de honteux regrets. Pénitence l'homme ingrat , s'écria madame de Chazele toute en larmes, qui rompt ſes nœuds & les nœuds . m'enlève mon amie • Kij



**The text on this page is estimated to be only 27.91% accurate**

524 Lettres me rend l'objet de son indifférence, peut-être celui de sa haine ! Cette imprécation blefla le cœur de madame de Belofane ; mais la crainte de la marquise raffligea faiblement. Elle voulut la raflurer sur son affection , en passant quelques jours à l'abbaye. Elle entra dans le couvent, & fit dire chez elle le temps où elle croit y retourner. On étoit dans une grande surprise à l'hôtel de Layrac , quand sa voiture y rentra. Madame de Téligni venoit d'apprendre à sa fureur la complaisance inattendue de madame de Belofane. Le comte de Grancé , présent à leur entretien , crut d'abord se méprendre aux expressions de la marquise de Téligni. Sans lui avouer qu'il étoit aimé, son fils lui avoit confié l'espoir d'obtenir la main de madame de Belofane. Il sortit, le chercha, & lui répéta ce qu'il venoit d'entendre à l'hôtel de Layrac. Madame de Belofane part, répéta le marquis! elle s'éloigne! elle me fuit ! Quelle révolution mon imprudence vient d'exciter dans cette âme sensible! Elle doit bien me haïr, si elle s'arrache du sein de sa famille, des bras de l'amitié, pour m'éviter, pour ne plus me voir! Alors , ne cachant rien à son père, il l'instruisit de toutes les particularités de cet événement. Le desir de vous donner tout entier à madame de Belofane, dit le comte, vous a fait hasarder une démarche plus honnête que réfléchie. Comment n'avez-vous pas prévu IV

**The text on this page is estimated to be only 28.83% accurate**

de mihri River s. saj ven où devoie vous conduire la propofition d'éloigner madame de Chazele P & quelle étrange I^éreté vous a fait préférer cette dernière? Qu\*aîmiez-vous en eile que vous neduffiez aimer dans fbn amie? Quel charme vous attiroit, qui n'eût dû vous retenir? Je ne fais, répondit le marquis d'un air conPteroé ; mais tous mes fouvenirs aigriiTene mes peines, & de tant de regrets, le plus vif, le plus infupportable eft la certitude d^avoir porté l'amertume dans Tame de la corotefle, de ro'être préparé Tétemel remords qui fuit Pingratitude. Je ne penferai plus à madame deBelofane, fans rougir enfecret, fans me dire, pour prix de fon amour, d'une afièction fi tendre, fi fidelle : j'ai pu l'aflaiger! elle vouloit mon bonheur, & j'ai détruit inhumainement le fien. Son père s'efforçoit de le confoler , quand cette lettre apportée de Montmartre vint encore augmenter fa douleur. Lettre de madame de Behfane , à M. de Grand. Tant que mon inclination pour vous efl: reliée cachée au fond de mon cœur, j'ai pu ne pas combattre ma foiblefie , & chérir un penchant dont le fecret & l'innocence formoient le charme décevant. Vous m'en arrachâtes l'aveu dans un temps où tout fembloit m'autorifer à vous traiter avec confiance. Je pourfois me plaindre de votre ardeur à découvrir mes fentiments, vous demander d'où naiflbit ce deûr de les connoître . & Q K iv

**The text on this page is estimated to be only 25.01% accurate**

s 14 Lettres tant d'empreflemenc convenoit à la fimple enTiofité; Mais loin , loin de moi tout reproche \ Je ne vous accufe point d'une &ute préméditée. Les qualités qui vous acquirent mon eftime , vous la codfervent , & vous donnent encore des droits à mon amitié. Il ne m'eft plus poffible d'être à vous. Il me le Tera toujours de rendre joflice à votre caraâere, & de vous fouhaiter une félicité confiante. Je vous dégage à jamais de vos promeflès. Perdez le Touvenir des miennes. Madame de Chazele eft inftruite de vos difpofitions. Elle peut, fans trahir l'amitié , recevoir vos foins & combler vos vœux. Je Taffranchis comme vous, de tous les égards dont je paroicrois l'objet à fes yeux ou aux vôtres. On vous aura dit que je vais en Italie. Si vous ne pouvez vous diffimuler la caufe de mon départ» ne vous trompez point à iès motifs. Je vous fuis, il eft vrai, mais je ne vous bais pas. Ni dépit , ni colère ne me portent à vous éviter. Je vous reverrai , monfieur, vous recevrez mes adieux chez ma mère. En vous donnant ces aflurances, je ne prétends pas à la vaine gloire de me montrer indifférente fur un événement ou rien ne me préparoir. Vous avez pénétré mon cœur par un trait rapide & déchirant. Pour en fermer la bleflure douloureuse , j'emporte la confortante certitude de n'avoir pris confeil, ni d'un fol orgueil, ni de cet intérêt perfonnel capable de tout immoler àTa pro« pre fatisfaiçon. Adieu. Ne m'^écriez point , ne cherchez

**The text on this page is estimated to be only 27.15% accurate**

a2(î Lettres Lettre de madame de Belofane^ à madame de  
Chaude. Quelle distance nous sépare déjà , ma chère ! & comment Sen je me  
sens oppressé?e quand je considère l'espace que peu de jours vont mettre  
entre vous & moi ! Ce pénible éloignement me paroîtroit moins difficile à  
supporter, si cessant de vous faire d'inutiles reproches , vous adoptiez mes  
idées ^ & rempliriez ma plus consolante espérance. Vous dire que la  
préférence dont vous êtes devenue l'objet ne m'ait pas causé une extrême,  
une accablante douleur, ce feroit démentir ma conduite & des aveux plus  
honteux. Une si cruelle découverte a fait sur moi la plus vive impression.  
J'ai pleuré, j'ai gémi du fond de mon coeur profondément blessé[5. La  
légereté de M. de Grancé m'a paru le plus sensible des malheurs; mais une  
circonstance étrangère à l'événement n'a point ajouté au regret de ma perte.  
Pourquoi s'aigriroit'il parce que vous êtes aimée? Je ne pouvois^pas le  
bien que vous vous accusez de m'avoir enlevé. Non , je ne le possédois  
point. L'estime , la convenance formoient les fragiles liens qui joignoient  
M. de Grancé. Ils alloient nous unir, ces liens si foibles ! Qu'ils feroient  
devenus trilles & peignants ! Eh quoi , j'aurois été pour jamais à M. de  
Grancé? Je me ferois votre compagne? & chaque jour, chaque- instant de

**The text on this page is estimated to be only 27.16% accurate**

de, mīlord Rlvers. 127 jna vie m<sup>^</sup>eût aflbré que le don de mon cœur ne le rendoic point heureux? Loin de voos affliger, félicitez- vous, ma chère ^ d<sup>^</sup>arracher une amie au plus grand des fupplīces. Rappeliez- vous nos entretiens b mes prie\* res. Changez vosré(blutions;banniirezvos fcrupules<sup>^</sup> retournez à Pbôtel de Layrac; confolez ma mère de mon abfence. Pourquoi M. de Grancé vouséloîg;neroīt.il d'une maifon où l'on vous defire? S'il s'étoīt offert à vous, libre de tout engagement, au\* riez- vous refufé de l'écouter? Eh bien, il eft libre, il vous aime. Recevez Ton hommage, faites Ton bonheur. Ne lui laiflez pas croire qu'en me parant d'une feinte générofité, je vous ai chargée du foin de me venger. Ah! que jamais il ne me foupçonne d'un vil artifice, que jamais il ne m'impute une feule de fes peines ; qu'il .obtienna le cœur de madame de Chazele; qu'ils s'aiment, qu'ils s'uniifent, & que dans fes plus doux moments, la marquife de Grancé lè fodvienne avec attendriflement d'une amie trop foible encore peut- être pour fe rendre témoin de fa félicité, mais trop noble pour l'envier, 81 trop attachée à elle pour ne pai la partager, quand le temps aura dillipé l'illofion qui lui fut fi chère. Cette, lettre produifit un effet bien contraire à celui que la comtefle s'en promettoit. - Trifte., abattue depuis leurs adieux ^ madame de Chazele fe difoit à tous les infums du jour, j'ai perdu mon amie. Sua K V j

**The text on this page is estimated to be only 21.84% accurate**

938 ' Lettres ame, exaltée par Panioor « par la fierté » M<sup>^</sup> pendoic les reflbitiments. Bientôt elle ne verra plus en moi que l'objet des amerto\* mes de fon cœeur. Les tonchantes aflbran\* ces d\*ane amitié dont elle ne se flautoit plus, la cbanserenc Averquel attendriffement elle lut la lettre de madame de Bdofane ! Elle en pela toutes les expreffions, & reconnut à chaque ligne cette candeur, ce naturel aimable qui jamais ne s'écoit démenti. Ses yeux s'arrêtèrent fur les dernières ; elle les relut avec une vive émotion. Que dans ces plus doux moments , la maraiffe de Grancé fefouvienne d'une amie. ... La marquiflè de Grancé! répéta-t-elle; ah. Dieu! quel nom me donne-t-elle ! M\*est-il permis de le porter jamais? Un profond (bupir accompagna cette réflexion , la lettre tomba de fès mains & des larmes inondèrent fon viPage & Ion fein. Elle s'avoua Ibn penchant pour le marquis de Grancé, elle olà même examiner (i ^ fans être biâmable , elle pouvoir céder aux inflances de madame de Belofane , Te prêter à fès defirs, jouir d'un bien où elle renonçoit. Mais rejetant cette penfée, bonteufe de s'y être arrêtée, rougiffant des larmes qu'elle venoit de répandre, elle releva la lettre de la comteflè , la lut encore , & la preilant contre Tes lèvres : ô ma compagne, ma fœur, mon amie ! s'écria\* t-elle , je ne devrai point de doux moments à l'ingrat qui vous a caufé une extrême , une accablante douleur ! Des remords déchirants ne le mêleront point à votre fouvenir , une bafle complaifance pour

**The text on this page is estimated to be only 24.54% accurate**

it mĩtori Rivers. ^99 moi -même , ne me rendra point indigne de votre eftime. Pourrois-je tenir mon bonhear de l^homme qui vous aſſiBige , vous éloigne, & nousſépare? Sa réponſe ne laiſlà point de doutes à ma« dame de Betofane ſur Ta réſolution. Elle partĩt pour Chazele. L'idée de M. de Grancé Vy fui vit , & madame de Belofanela conſerva (bus le ciel étranger où elle croy oie la perdre. Le commerce de ces deux dames ſe foutint avec la même exactitude & la même confiance qu'auparavant. Trois années ſ'e- . coulèrent ; au mHieu de la quatrième , M. de Téligni , néceſſaireà la négociation d'une paix deſirée^ fut rappelle pour paſſer dans une autre cour. Madame de Belo(ane ſ'arrêta en Provence , où elle^^ffédoit des terres. Tendrement invitée par elle à l'aller joindre, madame de Chazele ſe dirporoit à partir, quand un funeſte événement les ramena toutes deux à Paris. ^ Malgré les préliminaires de la paix , la campagne ſ'ouvrit au printemps; & les di& Acuités qui retardèrent le progrès des conférences, la laiſſerent ſ'avancer. M. de Grancé, commandé pour l'attaque d'un Fort, fut dangereuſement bleſſé. Pendant pluſieurs jours on eſpéra de le rendre à la vie; raaiS/ madame de Belofane étoit deſtinée à ſentir toutes les peines que peut cauſer un attachement tendre & malheureux. La mort dû marquis ranima ſa première (enſibilité. Elle oubliſa ſes torts b pleura ſa perte. Elle voulut mêler ſes larmes à celles d'une famille /

**The text on this page is estimated to be only 22.05% accurate**

r a^o ' Lettres défolée ^ partager les dooleon do père de cec ami chéri. Elle trouvoic une forte de douceur à fe voir entourée par tous ceux qui regrettoient Taimable marquis de Gran» cé« Madame de Chazele fe montra pénétrée des mêmes fentimenu ; leur commune triftefle reflera les liens qui les unifloient. Depuis ce temps elles ne Te font plus quittées. Tout ce qui les environne ell heureux par elles ; mais un fond de mélancolie les éloigne fouvent du grand monde. Elles fe plaifent à la campagne. Toutes deux ont renoncé à Tamour, au mariage; & le fouvenir de M. de Grancé les garantit à jamais contre une paflion dont elles ont éprouvé « fenti toutes les amertumes, fans en avoir connu les plaifirs. LETTRE XXVL Mllord Rivers^ àfir Charles Cardigan\* l^ONNER le matin à l'étude^ le jour à des feins néccjjairei , le foir au plaifir , ma foi , Charles yC^eft faire du temps un emploi raifonnable, 8z j^applaudis fort à ce fàge arrangement. Lady Cardigan veut bien dîoer avec tes graves amis, .tu confens à fuuper avec les fiens? Elle s^inftruit pour te plaire\* tu t\*amufes pour l'obliger P R ien n^eft mieux entendu. Cette mutuelle condefcendance , en rapprochant vos goûts, lie plus fortement vos cœurs; vous lui devrez votre commune



**The text on this page is estimated to be only 1.12% accurate**

> -ïarj s .•~ Xi\* •

ftgî Lettres plus Ton vent je crains. L'apparence cotitrarîe mon  
efpoir. Londres m'attire, un trille préfage m'en éloigne. Mon retour dans ma  
patrie peut être l'écueil de mon bonheur , ou celui de ma liberté. Grand  
fujetd'héfiter, Charles! Mais laiflons mes folies , parlons de celles des  
autres. L'attention dé Paris eft aétuellement fixée fur un procès fort bizarre.  
Deux cîcoyensjs'accufent réciproquement d'un fait très>malhonnête. Tous  
deuxs'accablent d'injures, & chacun préfente fa partie adverfe comme, un  
monftre à rejeter de la fociété. Hier, un homme de mérite m'engagea d'aller  
au palais avec lui. Deux célèbres orateurs parloient fur cette étrange caufe,  
& mon conduéteur m'aflura que j'aurois un extrême plaifir à les entendre.  
Son attente ne fut point trompée. J'admirai lefavoir, l'éloquence , & l'art  
ingénieux des deux avocats\* Mais j'admirai plus encore l'étonnante  
intrépidité des deux plaideurs, préfents à l'audience , & le foin qu'ils  
preiioient , d'un contentement unanime, d'inflruire le public d'une foule  
d'anecdotes dont la moin\* are (bfiifoit pour les rendre à jamais ridicules &  
mépri fables. Comme nousfortions, un homme de robe nous aborda. Ses  
difcours me firent comprendre que mon compagnon alloit fouvent au palais.  
Eh quooi^lui dis- je en revenant» ,vous aimez les procès? Au contraire, me  
répondit-il, je les crains & les dételle. J'ai de bon cœur abandonné des droits  
confidéxables pour en éviter un. Si l'on me vole

**The text on this page is estimated to be only 28.94% accurate**

de milord River t.- 33\$ iuirre, avec une force de plaifir, les adirés de cette efpece, c'eft qoej\* aime à contempler en tout l'inconféquence & la Tottife de ces hommes, fi grands, fi petits, fi nobles, fi vils; capables de s'élever fi haut, de tomber (i bas; quePintérêt, la vengeance, un, léger dépit , une fimple obftination conduifent à dévoiler d'odieux fecrets , i mettre en évidence les vices des autres, & leurs propres iniquités. L'an déshonore fon fils pour le priver du droit que la nature lui donne à fon héritage; l'autre couvre d'opprobre la mère de fes enfants ; le. frère reproche à fon frère de s'être frauduleufement emparé d'une partie de leur bien commun , & pour montrer ce frère féduâeur, taxe d'injuftice ou d'imbécillité l'auteur de fes jours. Né d'un commerce illéiritime, un enfant nourri dans robfcurité, eflàie d'en fortir , en élevant fes clameurs contre fa mère imprudente. Il offre de prou\* ver qu'elle eft infâme, & veut la forcer de l'avouer , ou de lui donner le père que l'équité l'oblige de lui refufer. Une femme hardie, renonçant à la pudeur, à la modestie, par des détails indécents, expofe la foi\* bleffe d'un malheureux, l'infulte, le défie impudemment, veut que la loi l'en fépare, ou lui donne un pouvoir que Thémis ne difpenfe pas. Ces hommes, dont la longue enfance & la prompte vieilliefle femblent les avertir combien de befoins réciproques leur rendent l'amitié néceflaire, ces hommes raffemblés pour s'aider, fe fervir, fe prêter de

**The text on this page is estimated to be only 29.38% accurate**

934 Lettres mutuels (secours. Te haïflent , s'attaquent , et déchirent ! Eh, pourquoi? Par le désir de conserver ou d'acquiescer quelques avantages, dont la possession accordée ou continuée paroîtra toujours aux yeux de la raison , un bien folle dédommagement de la honte fournie en les poursuivant. J'aurais pu joindre mes réflexions à celles de ce François, ajouter des exemples à ceux dont il les appuya. Ce sujet s'étendit fort loin , et nous convînmes ensemble que Thabicide pouvoit seule nous rendre supportable rétonnante contradiction de nos mœurs & de notre raison. Je ne fais fi en nous examinant bien, un Hottentot ne feroit pas fondé à déclarer les fauvages d'Europe moins fensés que ceux du Cap. Je suis un peu fâché contre sir Robert ; il n'a pu se taire, James fait tout. Il m'écrit de Londres. Ses expressions me touchent par leur noble simplicité. Sa reconnaissance est décente, vraie, & sans affectation. Aflurément, Charles, ce jeune homme est né généreux ; il se plairoit à faire en faveur d'un autre ce que d'heureuses circonstances m'ont permis de faire pour lui. Une preuve de la bonté du cœur est d'apprécier avec justice un service reçu. Celui qui se l'exagère, est tout prêt à se sentir gêné du poids de l'obligation. Adieu.

**The text on this page is estimated to be only 23.58% accurate**

h dé milorJ Rivers. S35 LETTRE XXVII. Lady Cardigan 9 à  
milorJ Rivers. r£ chevalier Monk m^a remis votre lettre, & la petite hiftoire  
annoncée depuis Q long' temps. En vérité, mon cher coufin, elle n^a pas  
rempli mon attente. Des parti-^ cîdarités concernant deux femmes jeunes t  
jolies, riches & Fratfçoifes, me promettoient «ne foute d'agréables  
événements ; je crovois n'arouPer ou m'attendrira chaque page ae ce cahier.  
Je Tai trouvé très-long. Le marquis n'intéreflè point ; madame de Cbazele  
eft une bonne femme, caraélere aflez infipide; & votre comtefle, fî fenfible  
fî raifonnable eft, à mes yeux, la plus folle des créatures. Jamais entêtée  
Galloife fur- elle plus obftinée dans (es opinions , que madame de BeloPane  
dans fes fentiments? Cinq années de confiance; & puis au retour de M. de  
Grancé, le voir indifférent, & l'aimer toujours; découvrir Ton penchant pour  
une autre , & Taimer encore ; aimer à la fois fon amant & fa rivale ! Un  
naturel fî aimant eft infupportable. Oh, comme je m'impatientois à ce  
parloir , pendant cet éternel entretien. Prier madame de Chazele de faire le  
bonheur de cet ingrat, lui parler avec douceur, avec amitié , avec tendrefle !  
De la tendrefle dans ce moment , bon dieu l cela peut^iï Te foutenir ? %  
^^'

**The text on this page is estimated to be only 11.27% accurate**

335 Leitrts Je fuis renfible, vous le favd d'une ardente , d'une  
fidelle h Rmland m'eft bien chi-re; mais J confentîtes à combler fcs  
roiihaitsi en lui permettant: de vivre ehez^ attraits euffent afibibli mon poi  
cœur de fir Charles; s'i! eû^ mt^ elle, je ne dis pas de Van ment une  
attention marqiée, b \ Î>référence; fur mon lior.neDr, fenti plus.portéeà lui  
îirracher It )a conjurer de vouU>ir bien l Je ne prétends pas tout blâin  
Tadtere de madame de Belofanee noble ; il doit lui donner beaucoBJ Si  
jamais lui attacher un amant. de votre Texe, l'égalité, la franchi!^ font des  
qualités peu propres à cœur d'un homme, toujours t tlon avec lui-même,  
nVll point i goûter les charmes d'un commeTol Il a befoin de craindre,  
d'erpérer.4 veut s'en rendre la maîtreOe, (' fes doutes, les diflipper, les faire r  
core. L'inquiétude entretient Pa Vos palTions, elle Teule bannit la où vous  
jette la certitude de plairf dez à fir Charles combien i! Te troi reux quand je  
le tourmentoie. Ap négligé pendant deux heures, biei lé , bien boudé , bien  
impatienté » - joie je répandois dans Ton ame par petit fouris! A prélent il  
me voit t liante, toujours prête à l'écouter, à l

**The text on this page is estimated to be only 29.23% accurate**

agS Lettres ailance qne donne Tbabitude de s^atUrerdes égards fans avoir befoin d^en exiger. Sa première vifite à Londres fut chez ma tante, il lui écoit fi particulièrement recommandé , qu^en lui ouvrant fa maifbn , elle le pria de ne pas s^y regarder comme un étranger. Aflez\* de facilité à s^énoncer dans notre langue, une extrême franchife, delà douceur, de la gaieté , une bonhommie rare nous accoutumèrent tout de fuite à lui. Après deux ou trois entretiens, on croyoit, enlui parlant^ causer avec un ancien ami. Hier nous dtnions enlèmbles chez mon frère. Pendant le repas , on s^occupa fort à blâmer l'union précipitée de mifs Robert, & d'un jeune Hannoverien arrivé depuis fix Ibmaines en Angleterre. On épuifa tous les raifonnemens fur la néceffité de fe connoître avant de fe lier par des nœuds indifflubles. Le François rioit, fe taibit; écoutoit, me regardoit, levoit les épaules, & me répétoit tout bas : ils n'ont pas le fens commun. Se connoître? ijft ce que Von Je çonnott ? eft-ce qu'il eft poffible de fe connoître i Le foir , dans un cercle moins nombreux , je le priai de rae dire s'il croyoit vraiment impofllble de s'aflurer du caraâere & des fentiments d'une perfonne que l'on obfervoit avec intérêt. Si je le crois? très- fort ^ madame, me répondit-il. Qui vousleperfua^ de^ lui demandai-je? Ma propre expérience» me dit-il; & Q vous faviez la rai fou fie mon fèjour ici ) vous joie pardonneriez une opi-

**The text on this page is estimated to be only 23.98% accurate**

de milord Rivers. 239 nionqai peuNêcre vous paroît ridicule.  
J'in« Gftai pour en être inftruite , & voici ce qu'il ne dit : ^' Pétois à peine  
majeur, quand je de99 vins amoureux d'une jeune perfonne très-' )9 bien  
&ite & fort jolie. Un frère aine me 9) rendoit alors un allez mauvais parti.  
Ma u maîtrefle étoit riche. La crainte d'un re« » fus me fît héiîter à la  
.demander. Son père 9) pouvoit me croire tenté par là fortune. 9) Pendant  
que je me confultoits , ou maria 91 ma jeune amie. J'en fus fâché , elle auffi.  
9) Nous pleurâmes 9 le temps nous conibla. 9) Connu de ion mari , je ne  
perdis pas le 9) plaifir de la voir fouvent. Mon cœur lui 9) demeura toujours  
attaché; & comme au99 cane femme ne me plat autant qu'elle , je 99 n'en  
pris point. 99 Quatre ans après fon mariage » elle de99 vint libre , & me  
propofa de nous unir. Je 99 ie voulois bien. Mais la garde-noble d'un 99 fils  
lui afluroit une fortune confidérable» 99 Trop peu riche pour la  
dédommager d'un 99 fi grand facrifice , je ne crus pas devoir 99 l'accepter.  
Nous prîmes donc patience , 99 & fans beaucoup d'effort Elle tenoit une 99  
bonne maifbn , je faifoia partie de fa fo99 ciété , foupais tous les (birs chez  
elle, te 99 paiibis l'hiver à lui prouver mon amitié , 91 me& lettres l'en  
affuroient pendant l'été , ^9 & je me trouvois heureux route l'année. u Son  
fils mourut, je perdis itiôn frère 9) & devins riche. Je ne fongeois point ^ M  
changer ma façon de vivrez elle me pa-^



**The text on this page is estimated to be only 25.74% accurate**

240 Lettres „ roiflQît douce 9 commode & fttisfaifanie. ^9 Mais des idées de mariage fe réveillèrent „ dans Terprit de ma bonne amie. Elle 9, écouta de ridicules propos, des caquets ^ la troublèrent. Elles^inquiéta, me fit parc ,9 de Tes chagrins, me pria de les calmer. yi L^honnêteté ne me permettoit pas de ré,, nfter à Tes defirs. Je tenois beaucoup à „ mes habitudes; j^aimois ma liberté , mais „ je devois de la complaifance à mon an,, cienne amie. Et puis, que rirquois-Je en 9, Pépoufant? Je la connoiubis (i DienfËlle „ étoit moins belle, il eft vrai ; mais j^étois 9, moins jeune , & j'envifageois déjà le temps ,9 où Ton erprit & fa condercendance me fe,, roient plus néceflaires que Tes attraits. Je ,9 me mariaï donc. Mais dès le lendemain 9, j'appris qu'une femme , charmante depuis i^ (Ix heures du foir jufqu'à minuit , pouvoit 99 être une furie le matin, & tourmenter „ tout le long du jour les malheureux forcés 99 de l'approcher. „ A peine quittois-je le lit de ma nou99 velle compagne^ que de l'appartement 99 où l'on fe difpofoit à m'habiller , j'entends 9, un bruit fourd; il augmente, redouble, 9, m'importune , m'impatiente. Des fons 9, confus, des voix glapiifantes, de dures 9, épithetes , des menacesfrappent mes oreil9, les; j'imagine que les gens de ma femme 99 fe querellent. Mais fi près d'elle, de moi , 9, cela m'étoiine. Je veux m'infruire, fors, re9, tourne fur mes pas, & trouve dans l'anti99 chambre de la marquife pn vieux valet tranquillement

**The text on this page is estimated to be only 18.75% accurate**

de milord Rivers. 241 51 Ū^nquilement occupé à lire. Je lai de9) mande pourquoi ce bruit chez (à roâtreC» ;; Te, Se ce qui l'excite. Du bruit, mon)) Heur , répond cet homme , on n'en fait 51 point. Quoi l m'écrai-je, tu n\*entends pas 9) ces cris infupporcables? Pardonnez-moi ^ n reprend-il ; mais cela, c'eft l'ordinaire. )) Madame afiêmbles les gens le matin , ils 9) vont tous recevoir les ordres. Aôuelle,, ment elle gronde fur le fervice d'hier, de99 main elle grondera fur celui d'aujourd'hui. C'eft la règle. Elle crie autant 99 qu'il lui plaît, perfonne n'y prend garde ; 99 & quand elle nous accable d'injures, c'eit 99 comme fi elle ne parloit pas. 9, Ck)nfterné de cette découverte , iramo99 bile, appuyé fur une cheminée, preflant 99 mon front d'une de mes mains, je regar9, dois ce valet (ans m'appercevoir où je por,, tois l^ yeux. Il prit mon abattement pour ,, de l'attention ou de la curiosité. Il s'éten,, dit fur i'humeur de" fa maîtreflè , conta 9, comment elle traitoit les gens d'affaires, ,, les marchands , les ouvriers ; répétant ,, toujours , c'eft fon habitude , il faut s'y ,, faire. ,, Je rentrai dans mon appartement, pé5, nétré d'un regret douloureux. Loin de 5, fonger à m'habiller , je renvoyai mes gens, jj & me jetai fur un fiège le cœur ferré. Moa ,, oppreffion me laiflbit à peine la force de ,, penfer. Je quittois une maifon où des vifs,, gens rians m'environnoient fans cefle , ,, pour vivre dans une autre où j'allois voir Tome riIL L

**The text on this page is estimated to be only 25.23% accurate**

94^ Lettres „ autour de moi des mécontents & des maU „  
heureux. Combien je me reprochai ma fa\* „ lale complairance ! J^en  
prévoyois les plus ^9 fâcheuses Tuiies, & me dérolois quand on j, vint me  
dire, de la part de madame, de yy pafler à Tinllant chez elle. „ Cette  
invitation me fit trembler. Incer,, tain fi je m'y rendrois , j'allois & revenois  
„ fur mes pas fans pouvoir me déterminer; „ mais la porte s'ouvrant  
brufquement, je „ vis encreur ma femme à demi coëffée , fans „ poudre, fans  
rouge, & très- di fi? rente de „ la veille. Elle ne me parut ni fraîche , ni „  
jolie , & ce que je venois d'apprendre l'en,, laidiflbit fort à mes yeux: Vous  
attendrai,, je tout le jour, monfieur , me dit-elle avec ,^ aigreur? Prétendez-  
vous me laifler des „ foinsdontvousdevezvousoccuper comme 3, moi? Je  
hais l'indolence. Et me confidé,, rant d'un air furpris, quoi! s'écria- telle, „  
votre toilette n'eft pas faite , n'eft pas même „ commencée ? Seriez- vous  
dans l'habitude >, de conferver le matin cette odieufe paru^, re, de vous  
montrer avec cet abominable „ turban de toile , qui vous rend noir comme „  
un démon ? En cachant vos cheveux , „ vous êtes à faire peur, j 'a vois  
oublié com,, bien un homme efi: affreux en négligé. „ Bon dlçu ! fi je vous  
y avois vu une feule », fois , rien au monde ne m'auroit engagée „ à vous  
époufer. „ Vivement choqué decetteimpertinente ^ fortie : madame, lui dis-  
je, mon négligé „ peut m'aller mal ; le vôtre ne vous Qed

**The text on this page is estimated to be only 20.44% accurate**

de mllord Rivers. a4J 9} peut-être pas mieux ; mais je ne veux pas  
)) difpaterd^agrémentsavecvous. Vousm^a99 vèz cru plus beau , je vous ai  
cru plus fo\* )) ciable. La méprife eft grande ; elle de\* » viendroic cruelle, fi  
nousconfentions d'en 9) êcreMes viiftimes. Je n^ai jamais contrarié V le  
goût de perfonne ; mais vous voyez 91 en moi Tbomme du monde le moins  
'can pable de donner à quelqu^un le pouvoir » de faire Ton malheur. 1\* Que  
fignifie ce langage altier ^ monfieur, M me demanda- t-elle d'un ton fort  
haut? 9) Qu^il faut nous quitter, lui dis-je , & très9) promptement. Je fuis  
malade, madame « 9) j'avois oublié de vous en avertir. J'ai be9) foin de  
prendre les eaux de Bath. Ce foir 9, quatre médecins me les ordonneront , &  
, demain d^ grand matin je ferai fur la route 9) de Calais. Elle cria,  
s'emporta, pleura, ,) menaça ; j^imitai fon vieux valet , je ne 9, récoutai pas.  
On m'habilla, je fortis, ren\* 99 trai tard , couchai feul , & partis au point n  
du jour. Eh bien , madame , me dit-il en 5) finiffant, ne fuis-je pas fondé à  
foutenir 9, qu'il eft polfjble de paffer un long- temps 5, enfemble, & de ne  
pas fe connoître?,. Vous trouvez fûrement mon petit conte bien plat, bien  
peu digne d'accompagner le délicat manufcrit que je vous renvoie. Donnez-  
vous le plaifir de me le dire. Je vous permets d'être vrai , d'oublier la  
complal-fanct due à monfexe. Fade compliment qui ns fignifie rien. Sur-  
tout ne vous avifez pas de me répéter, vous aure:^^ toujours raifoa h i j

**The text on this page is estimated to be only 28.04% accurate**

S44 Lettres avec moi. De ma vie je n'entendis un homme dire à une femme, vous avez raison sans lire sur le visage de l'impertinent, qu'il n'en croyoit rien. Je cède ma plume à miss Rutland. Il est temps, n'est-ce pas? De miss Edeline Rutland. L'article où je suis nommée dans votre dernière lettre à lady Cardigan, m'étonne » en vérité. J'ignore ce qu'elle m'a fait penser ou dire; mais j'ai fort à me plaindre de ses expressions, si elles me peignent à vos yeux comme une petite fille boudeuse & dépitée. Sensible à vos bontés, milord, je vous prie de réserver votre généreuse indulgence pour le temps où mes fautes me la rendront nécessaire. Comme je ne m'en reproche aucune à présent, je ne vois point encore d'occasion où vous puissiez en faire usage à mon égard. Ma position est assez singulière. Elle m'affligeroit, si j'y pensais sérieusement. J'ai perdu beaucoup d'amis. Ma sœur ne m'écrit plus, son mari me hait, lady Morton me méprise, mon tuteur blâme ma conduite, mes sentiments, montre un secret desir d'être débarrassé de moi; chacun des mauvais amants que je refuse, augmente le nombre de mes ennemis. Eh, bon dieu ! c'est donc un crime irrémissible devant les hommes de ne pas se marier. S'il plaît à vingt extravagants d'enchaîner une personne libre, elle ne peut résister à leur fantaisie sans révolter les spectateurs. L'attentat est protégé, la défense traitée de rébellion. Quelle injustice!

**The text on this page is estimated to be only 25.31% accurate**

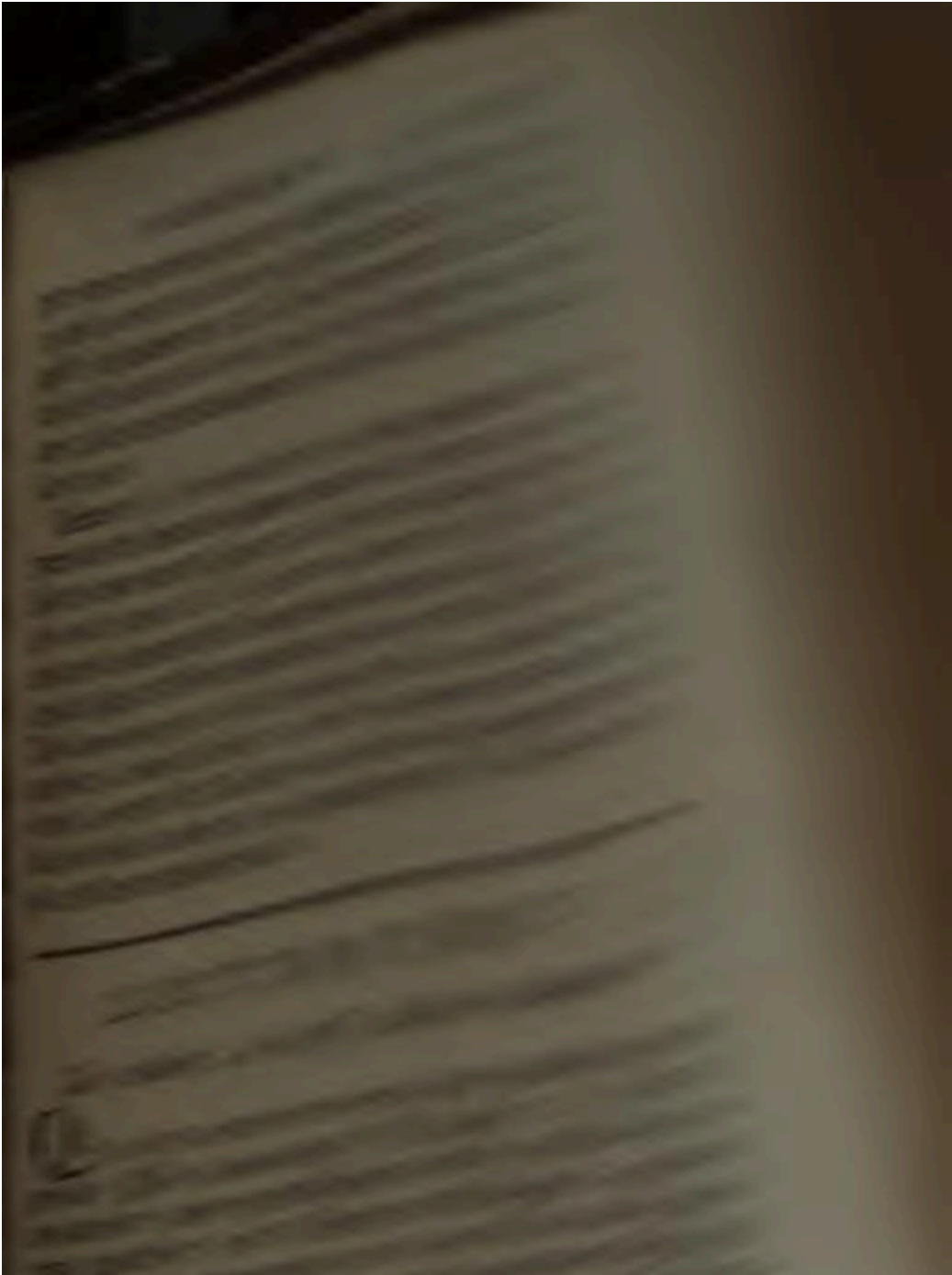
it milord Rivers. 45 Vous parler sans détours^ eh ! sur quoi  
milord ? La folie que vous traitez d'énigmatique avec, vous donne  
affrètement des idées bien étranges. J'ai peine à me persuader vos  
ingrédientes obligeantes. En supposant qu'il existe un homme plus propre à  
s'attirer mon attention que sir F4mond , que tous ses rivaux , est-ce une raison  
de me juger épris, passionné? de m'offrir vos bons offices? Vous vous  
engageriez dans des démarches; & de quelle espèce seraient-elles? Auriez-  
vous dessein d'attirer cet homme\* me sur mes pas, de l'avertir, de l'appeler, de  
lui crier, mais Rutland vous défend, vous veut? Fi donc, milord. Modérez ce  
zèle effréné; doucement, patience, rien ne pressé. Je regarde, j'observe ;  
mais je suis très-calme , très-paisible. J'ai mis un billet à la loterie, voilà tout.  
Si le hasard me favorise, j'aurai beaucoup; si je perds, j'aurai trop peu risqué  
pour regretter ma mise. LETTRE XXVIII. Milord Rivers à Lady Cardigan.  
N 1 je ne m'offense de votre critique, ma chère lady Cardigan , ni je ne  
veux vous en^ surer à mon tour. Mais sans défendre un personnage qui  
vous déplaît, j'offrirai ne pas penser comme vous sur la situation du marquis  
de Grancé. Ses craintes me paraissent L iij

**The text on this page is estimated to be only 24.65% accurate**

24^ Lettres fondées ; & quand vous nommez agréable l. position  
où son mariage alloit le mettre, j\* doute (1 vous avez jamais bien examiné  
IMm parfaite créature que vous prétendez dbm! ner par la connoissance de  
son naturel; 1 juger par vos propres sensations, c'est risquer de vous  
tromper beaucoup sur le fiennes. Dans le cœur d'une femme réservée &  
délicate, Tamourpeuc être une passion douce il peut occuper son ame sans la  
troubler Tattendrir sans l'égarer, amuser son imagination sans Técarter des  
bornes de la modération & des règles de la décence. Mais cet même  
passion agite, tourmente un sexe plilibre, plus hardi, moins accoutumé à  
maîtriser ses sens; elle se change dans son sein en une ardeur pénible; il  
souffre de l'insatisfaction de ses desirs , & leur violence lui impose la  
nécessité de les satisfaire, ou celle de les éteindre. Si la vue d'un objet aimé  
se présente à chaque instant l'image du bonheur c'est à l'amant écouté , chéri ,  
dont on calme l'impatience en animant l'espoir. Loin de rassembler autour du  
marquis de Granc tous les plaisirs que donne le sentiment , mn dame de  
Chazele lui en auroit rendu Tidit si présente, & la privation (si douloureuse  
qu'en vérité, il me seroit impossible d'en vifager un supplice plus sensible,  
plus cont! luel & plus insupportable. La petite aventure , contée  
militairement est véritable dans toutes les circonstances^ Cette brusque  
séparation a fait plus d'éclat









**The text on this page is estimated to be only 27.07% accurate**

248 Lettres fa complairance par un fi, milori; c^est bien être une petite fille très-inconfidérée, trèsaccoutumée à ne jamais faire de justes distinctions, très-capable d'écrire à son tuteur du même style qu'elle se croiroit permis d'employer avec un de (es mauffades amants , si elle l'honoroit de sa correspondance. Je veux me débarrasser de vous ; ce reproche est-il fondé? Eh! quel intérêt ai-je à décider votre choix, à le hâter? Si j'avois souhaité le diriger, vos réclamations sur votre indépendance m'auroient appris à réprimer ce vain desir. Vous supposer des sentiments passionnés moi ! Non, assurément, je ne vous en suppose point. Je ne vous crois pas même l'espece de goût que vos observations sembloient annoncer. Avez- vous le loisir de penser, de rapprocher vos idées , de les fixer? Avant de préférer , on examine , on compare , on se rend compte du sujet de la prédilection, on se met en état de la justifier à ses yeux , à ceux des autres. Un homme de mérite feroit-il flatté de se voir au rang d'un billet de loterie ? Vous fauroit-il gré d'attendre son cœur du hasard? Ne feroit-il pas en droit de vous dire, j'en me trouverois heureux d'être l'objet de votre penchant , mais je risquerois trop en me prêtant au caprice qui m'attire une attention momentanée? Je vous ai cru moins légère , ma chère miss Rutland, moins attachée à ces amusements qui vous féduisent. Peut-être même m'avez vous paru susceptible d'une tendre V.

**The text on this page is estimated to be only 26.35% accurate**

it milord Rivers. 249 pdfSon. Mais après tout^ l'amour vous est-il nécessaire? Ces nombreuses assemblées où Ton court se montrer, le jeu, les spectacles ne remplissent-ils pas tous vos instants? Sans ce fleuve de l'existence, Tentez-vous le besoin d'occuper votre âme Non, mifs Rutland, non, vous n'aimez point vous ne pouvez aimer Et je ne puis si je ne dois pas vous en féliciter. Depuis longtemps j'hésite à prononcer sur un point contesté, & je commence à douter si la félicité est un bien. Peut-être avez-vous raison de la redouter, de fuir la solitude c'est-à-dire l'isolement, de chérir le grand monde où elle se perd. Au milieu du bruit des villes, du tumulte des cours, on évite ces attachements si vifs, si forts, charme & tourment de la vie retirée. N'est-ce pas une imprudence de renfermer ses affections dans un cercle étroit, de craindre toujours les événements qui peuvent le renverser encore? En fuyant ce tourbillon dont la rapidité vous entraîne, l'esprit, amusé par un tableau changeant, où mille images se peignent, s'efface, se retracent de nouveau, conserve à peine un souvenir confus des objets qui disparaissent sans retour. Je vous renvoie une lettre de milady Fauntleroy. Elle se trompe, comme Vous le verrez, puisqu'elle me croit de votre influence sur votre cœur. Ma réponse l'afflure de sa méprise. Malgré votre indifférence sur le tirage de la loterie où vous avez mis si peu, je souhaite que vous ayez beaucoup. Si la fortune vous maltraite^ votre défintéressement me console^L v

**The text on this page is estimated to be only 20.94% accurate**

nso Lettres lers^ de ce malheur. Peut-être le (entîi plus que vous. Comme votre tuteur, Scj encore comme votre ami , je ro^afiii toujours de vos pertes. L LETTRE XXX. Le même, à fir Charles Cardigan^ ^t '•E docteur Rimers t'affure donc que Pu niformité cara&érife les François ; qu'e examiner un, c'eft les approfondir tous, C judicieux & fin obfervateur me rappel rbonnête Richard , ton ancien voifin , qî «'étant mis en tête de vifiter la France , apr< fix jours de réfidence à Paris, fit fes adieu à Tambairadeur d'Angleterre, & lui demanc fes ordres pour Londres. Quoi ! vous parte:s'écria milord furpris, auriez- vous reçu c fâcheuses nouvelles? Non, répondit grave tnent Richard , mais Pennui mechafle. Qu diable faire dans une maudite ville x}ù l'eue trouve rien à voir, rien à manger ? Ma foi , mon ami , je n'ai pas l'babiletr de ton docteur, variété dans les e crois appercevoir tant dt habitants de cette capitale que les remarques du jour élèvent mes dou tes fur celles de la veille; & loin de pouvoi: fixer mes idées, j'en reçois à chaque inftani de nouvelles. L'efprit de parti, qui nousdivife, traité d'c/pnt national par des perfonnes peu ré\* fiéchies,eft l'effet naturel & néceflaire de deux





**The text on this page is estimated to be only 21.51% accurate**

^53 Lettres Ce que j'écris de Paris, on pourroit peutêtre récrire de toutes ies capitales de l'Europe. Je ne faurois réibudre les queftions de milord Bellaiis. Je ne comprends point fes idées. Je vois ici , j'ai vu par-tout le ca— raâere de Thumanité , plus contraint foustin gouvernement, plus développé fous un ?iutre, offrant toujours le mélange des vices, des vertus , de la rage(Iè& de la folie. Si dans nos contrées, fi dans celles que j'ai parcourues, il eft vraiment un cara&ere diftlnSif, marqué par des traits fenjîbles , je ne l'ai point faifi. Si vous voulez tous deux vous ânftuire fur ce point intéreffant , faites voyager le doéleur Rimers. Ma perpétration n'égale point la fienne. Tu te trouves l'être h plus heureux qui refplre! yen fuis vraiment charmé, Charles, J'aime à t'entendre répéter les louanges de ma coufine. J'efpérois peu qu'elle changeât fi proraptement de conduite avec toi. Malheureufement elle fe montre plus conftante à mon égard , & cet ange de lumière eft toujours un lutin pour moi. LETTRE XXXL Mlfs Adeline Rutland, à milord Rlvers, D iffiPÉE, étourdie i, ftns égards , fncapable de diftinēliony d? attachement^ eft- ce bien là mpn cara<ft^ce, milordf Eh rtais, je l'aime afiez. Sl.ce .portrait me\* relTemble^



**The text on this page is estimated to be only 20.88% accurate**

de milord River s. 353 j\*en rends grâces au ciel ; il m'a doué d'un très- heureux naturel. En le conservant, je pourrai n'être pas fort utile à la Société, mais il ne me portera point à la troubler. Sûre que notre propre bonheur est le premier & le plus indispensable de nos soins » je me confirme avec plaisir dans la certitude qu'aucune affeélion étrangère ne me détournera de m'appliquer à répandre un continuel agrément sur mes jours. Je reçois de tout mon cœur vos félicitations sur l'inféribilité dont vous me bâmez dans une page , & m'applaudifiez dans l'autre. Votre morale & mes idées s'accordent parfaitement. Ah ! oui : regarder sans intérêt ce tableau changeant , fixer à peine les personnages qui le forment, ne point partager leurs passions, rire de leurs folies, c'est jouir à l'écart , d'un spectacle amusant , & se préserver avec sagesse, du danger de paroître à son tour sur la scène pour divertir la multitude. Je ne fais qui de nous deux a plus de droit de se plaindre du style de l'autre. Je ne défends pas le mien ; mais le vôtre, milord , est- il toujours fermé, toujours poil ? Vous me reprochez d'être indifférente, cela est-il raisonnable? d'être sans passion^ cela est-il philosophique ? Vous m'affirmez qu'il n'est point flatteur de me plaire , cela est-il obligeant? Eh , bon dieu ! vous étiez donc bien fortement engagé dans le plan de ma fœur, bien déterminé à diriger mon choix sur cet ennuyeux fils Edmond. Si révolté

**The text on this page is estimated to be only 22.31% accurate**

^54 Lettres contre moi depuis mes refus, je le vois, je vous di déplu. C'est un malheur, b très g'-and ; mais il m'en eue trop coûté pour éviter. Je ne comprends pas pourquoi milady Falmouth a pris la peine de vous écrire\* Ma réponse fut les intentions de Ton neveu étoit allez positive pour me débarrasser de cette nouvelle pour suite. Mais quelle perPécution! m'offrira-t-on toujours des partis ? n'entendrai-je parler que de maris? Je voudrois posséder une baguette de fée, foumettre tout à mon pouvoir, gouverner l'univers entier. J'en changerois l'ordre, & j'y mettrois la réforme. J'anéantirois l'amour, le mariage, les fuites odieuses. Le monde finiroit, m'allez-vous dire? qu'importe? Quand je ne ferai plus, mon existence me paroît assez inutile. LETTRE XXXII Milord Rivers, à miss Edeline Rutland. X ou jours des piaifanteries ; jamais sérieux(e, jamais folle ; mais piquante & prompte à saisir l'occasion d'interpréter malignement ce qui échappe à la négligence du style, peut-être à l'ingénuité du cœur. En vérité » miss Rutland, vous éloignez la confiance, vous assés l'amitié. Comment adoptez-vous des qualités que même en vous les reprochant, je ne crois pas le fond de votre caractère

**The text on this page is estimated to be only 23.62% accurate**

de milord River s. 25 j raftere, mais la fuite de cette indépendance dont vous étendez trop , & les droits , & Tufage ? Les jolies idées ! Refuser de rendre à la société une partie des avantages que vous en retirez, envifager Tonivers comme étanc foraié pour votre feul amulément , vous avouer hautaine, infenfible, perfonnelle, & chérir cet heureux naturel, c'est exciter un bien trifte Tentiment dans Tame de ceux dont vous êtes aimée ; c'est anéantir leurs plus douces erpérances. Il eft fâcheux, très-fâcheux de s'intéreffer vivement à vous , Si de ne pouvoir contribuer à votre bonheur, ni par de juftes repréfentations , ni par une entière condef\* cendance à vos volontés. Engagé dans k'plan de votre poeur^ moi ? Vous vous trompez. Je n'ai favorifé qu'un infant les vœux du baronnet. Jamais je ne fouhaitaî vivement vous voir lady Blanford ; fi vous l'étiez devenue, j'en aurois fenti du regret, peut-être même de la douleur. Cet aveu vous étonne ? N'égarez pas vos idées; je vais les fixer autant que je le puis, fans compromettre le fecret d'un ami. Dans le temps des plus fortes efpérances d'Edmond , un cœur bien touché de vos charmes s'ouvrit à moi. J'y découvris une paflion ardente. Je ne pus me défendre d'une partialité dont je me reprochai l'injuftice. Cent fois prêt à vous laiîer connoître la tendrelîe de mon ami , ma parole engagée au baronnet retint fur mes lèvres la confidence

**The text on this page is estimated to be only 28.21% accurate**

5\* Lettres que je brûlois de vous faire. Forcé de fefufer mes recours à Ton rival , je lui promis de tout tenter pour le lervir près de vous, fi révénement trompoit l'attente d'Edmond. Votre rupture avec lui m'a rendu la liberté, j'ai pu parler. Mais feroit-ce obliger l'homme qui vous aime , de le livrer au fupplice de fe voir confondu parmi vos efclaves» deiliné à grofljr le nombre de ces fujets accablés fous le poids d'un fceptredefer?Non,mifs Rutland, non , je n'expoferai point volontairement à cetip infortune le feul de vos amants dont le bonheur m'intérefle. Le détacher de vous, c'efl un ouvrage pénible. Mais j'ai entrepris de lui rendre ce ferVice eflencid; & malgré l'c^iniâtre réfiftance de fon cœur, je mériterai votre reconnoiffance en vous préfervant d'un nouvel importun. La route où vous prétendez marcher , ne vous conduira pointa répandre un continuel agrément fur vos jours. Plus vous la fuivrez, plus elle deviendra fatigante & embarraflée. Séparer fon intérêt de celui des autres créatures, eflayer de rompre la chaîne in vifible où tout être fenfible eft néceflairement attaché, c'eft fe préparer un fort particulier, il eft vrai, mais très-malheureux. Le perfonnage de fpedtateur peut fatisfaire tant que des nouveautés varient la fcene ; mais quand on a tout vu , l'uniformité de la repréCentation lafle les yeux, & plus encore l'attention. On ceffe (Je rire des foibleffes de l'humanité ; on les remarque avec humeur; les ridicules choquent 9 les travers irritent ^ la déraifea

**The text on this page is estimated to be only 15.22% accurate**

de. milord River s. 557 révolte. Tout déplaît, on devient chagrin, mîfanrhrope ; on hait, on efthaï,&Pon finie par ne trouver dans ce monde, où pour fétingulariier on a choi fi de vivre à récart, quede 8 fujets d'ennuî , de dégoût & d'amertume. Vous ne vous attendez pas à des complN ments fur votre plan de réforme. Il eft trèsdoux , St très-liuniain, en vérité. LETTRE XXXIII. Xe même ^ à. fir Charles Cardigan. jEh bon dieu ! mon ami , avec quelle véhémence tu t^ex primes fur la folie d'Arthur? d'où vient excite-t-elle ro/i //2%/iflr/o/i? Sa conduite dément fes principes^ Eh bien , tu le croyois raifonnable, tule VOIS en démence, nfaîns fon égarement, oublie la bonne opiSion que tu te formois de fes qualités; cefle de le voir, de t'étonner fans fujet, & de te fâcher fans réflexion. Pour auoi te perfuader qu'Arthur te irom«off^ Ne pouvoit-il s'en imposer à lui mêS^ La modicité de fon revenu contraignoit ?^; Ui^rKants^ les lui cachoit peut-être, lui f^?/^T???norer Tes goûts & l'étendue de fes laiflbit f ""^f^^flîbilité de les fatisfaire l'ac^^'^\*h'J à détourner fa penfée des objets coutumoit a ^^ atteinte. Il fe croyoit fim« placés l^i^^ . fe montrait ennemi du fafte, pie, ".^^f^^e rextrême aifance procure : àes plaifi^ q ^^endu brife les lieps qui te

**The text on this page is estimated to be only 20.73% accurate**

558 Lettres noient (es pafions captives; il te Krre à mus les  
travers; il devient /nr» infitlent, vicieux même ! Et toi , (ans t^appercevoir  
que la ibr« tune n^a point cbangé (on naturel, mais Ta feulement développé,  
eu t'emportes contre lefiecte , contre la rîchejfè; tu déteftes Tor , tu le  
maudis ; tu Taccufes de corrompre les mœurs, d^être un fléau pour la foible  
huma" nlié'y b dans la chaleur de cette rapide déclamation, tu oublies que tu  
es ridie, que ce vil métal eft entre ces mains un baume adouciifanx , capable  
d^appaifer les plus vives douleurs, & sVft trouvé cent fois- la (burce des  
plus délicieufes ienfations de ton aroe. Rappelle-toi-ce jour où , venant  
d^arracher à la mifere une famille honnête, mêlant des pleurs  
d'attendriflement aux larmes de joie que tes bontés faiPoient couler^ tu te  
jetai dans mes bras, en criant : à mon ami , que n'ai je tous les tréfors de la  
terre ! L'or ne corrompt point les hommes , Charles ; fa poifeilôn , il eft  
vrai , donne à des hommes corrompus les moyens de faire germer le vice  
par-tout où ils eh découvrent la femence, mais jamais le pouvoir d^écarter  
un cœur noble du fentier de Thonneur. Crois-moi , mon ami ; des biens que  
procure l'adbciation , la richeflè eft le plus réel & le plus defirable. Elle ne  
nous met point à Tabri de toutes les peines, mais elle en di\* minue le  
nombre, & fert à diffiper le fouvenir des maux dont l'indigence prolonge le  
fentiment. Le riche & le pauvre femfilenc pleurer également la mort d'un  
objet chéri »

**The text on this page is estimated to be only 11.03% accurate**

quelle différence I '\* "lème douleur; mais griflènt OD caln,, , »".\*  
\* ^flexions qui aidit , j»ai tout S^\*^\*^ '\*\*\*'^^^ i'-on <\*« »er; Vautre fe  
rÂ'^» ^«^'^ \*^'É Pour le fau. pu payer me /-« ,? ®^\*» \*\*\* fecours que je  
n'ai T» chagrine» <"\*, " P^'^.-^'re rendu. filé du fielle A» ««clamatios for  
la per«r. cette idéefla» " ^^^ rait nre. Où prends-ta foit mieux? oV^i°If \*^  
^«"/ait, on agir. ITiiftoire. Le^^ " ^^ affurément pas daos Tes  
contemof^r^\*^\*^/' ^«^'^l connu traite d'âge en âge 'îi?» ^^ "" à^i^nerée; &  
jours des ren ' 'homme exiftant efluie toutes noBTelW "" ^^ s'être formé des  
rouTes vertueux ^'«^ir perdu les traces de les annales a "/^'^res.  
Cependant parcours K? dSs f "" ""^ humanité, elles t'offifent 1m ^^^ '^\*  
temps les vices qui fuberrenrc'^!! T^'^us qu'on exerce. D'autres D«n^«» r  
«^ftingoé les fiecles pafî?s. Nos cniiZ. "cceffivement changé de loix , de  
nVa^ ?^' «^'idées, de modes , de préjugés : Z,,\ "^\arel , Charles , rhomme  
peui-il ^n changer? & le fuppofer n'eft ce pas une . Attaché au fiecle qui m'a  
vu naître, ie ne j'^\*drai/point ma voix aux clameurs de ces <,^tendus fâges  
qui le décrivent par un excès j^Déieor. j'aime à penfer qu'il acquerra o\*\*^« la  
poftérité le degré de gloire dont la )^""^efle le prive encore. Nos neveux  
vanf^'^\*%it notre modeftie , notre défintéereOèi"^\ r, notre équité, nos  
talents, notre eP. çtil», L j.^i,larité de nos mœurs, peut-ôue

**The text on this page is estimated to be only 28.92% accurate**

J 2iño Lettres l'auftérité de nos principes; & pour imiter leurs prédéceffeurs , nous repréfenteront comme de refpeSables modèles qu'on ne peut trop fe propofer pour exemples. Adieu. Confole-toi de l'impertinenced^Arthur, & ne te punis pas de fes fautes en les fentant trop vivement. c LETTRE XXXIV. Lady Cardigan, à mllord Rivers. ET ange de lumière eft toujours un lutin Îour moi ! Voilà bien le propos d'un#ngrat. 'renez garde, ne rebutez pas ma bonne volonté. Je tiens peut-être le fil propre à vous guider dans le labyrinthe où vous croyez n'être pas entré , ou je vous vois prêt à vous perdre. Vos expreffions me donnent mille idées, votre conduite en diffipe une partie. J'ai befoin d'être mieux inftruite. Soyez vrai, mon cher coufin. Répondez avec candeur, avec éxadttitude, à mes queftions. Je demande d'abord les véritables raifons de votre rupture avec lady Laurence. La fable dont on eflaya de fatisfaire la curiofité publique, ne perfuada perfonne. Des difficultés fur un point d'intérêt n'ont pu vousengager à retirer votre parole le jour de la fignature du contrat. Les articles étoient accordés long-temps avant ce prétendu débat. Et puis, vous êtes riche, généreux; vous aimiez, & vous auriez contefté une augmen



**The text on this page is estimated to be only 26.19% accurate**

de milord Rivers. ad tant de douaire? Impossible. La querelle  
fut concertée entre sa mère & vous. Elle ne montra ni dépit, ni colère,  
relégua sa fille en province, où elle éprouve encore l'indignation de (sa  
famille; elle eut donc tort, cette fille exilée, un tort connu de ses pa\*rents.  
L'histoire répandue est fautive. J'exige un récit sincère & circonstancié de  
toute cette affaire. Il faut m'apprendre au plus tôt l'histoire précise où le chagrin de  
cette aventure causa de se faire sentir; si Tirage d'une autre femme n'aida  
point à bannir de votre cœur celle de lady Laurence; pourquoi vous avez (si  
brusquement quitté l'Angleterre; si vous étiez sensible ou indifférent quand  
vous partîtes; quel bien vous attendiez de l'influence du climat; si vous  
êtes paisible ou agité; libre ou engagé; enfin, quel est actuellement l'état de  
votre âme, & la cause de ce long séjour à Paris. Vous allez me dire, mais à  
propos de quoi cette espèce d'interrogation? Chut, paix. Cela ne se dit point.  
Cela ne peut s'écrire, c'est un secret impénétrable. L LETTRE XXXV.  
Milord Rivers, à lady Cardigan. A première de vos questions m'étonne.,  
si bien, est-il bon de me demander le secret d'une femme?  
Comment vous permettez-vous une faute que vous m'avez Q

**The text on this page is estimated to be only 25.36% accurate**

25a Lettres févèrement reprochée? N'êtes- vous pas méchante de me tendre ce piège? Conserverois je votre estime, si j'avois la mal-adresse d'y tomber ? Les aveux que vous exigez, ne vous découvrieroient pas la situation actuelle de mon âme. Les mouvements dont elle fut autrefois agitée, sont bien étrangers à les émotions présentes. Laissés le passé sous le voile où il se cache. On ne doit point de sincérité sur les événements où l'on n'est pas seulement intéressé, & Ton peut se dispenser d'être vrai toutes les fois que l'indiscrétion est irréparable de la confiance. J'ai cessé d'aimer lady Laurence, quand j'ai cessé de la croire destinée à me rendre heureux. A l'instant de notre rupture, aucune image n'évoquait la sienne. Affligé de la quitter, je ne la regrettais point. Je m'éloignai de ma patrie, dans la crainte d'y prendre de nouvelles impressions. Détaché de l'objet de mon amour, je n'étais pas de l'habitude d'aimer. Toutes les femmes m'attiroient, me paroissaient sensibles, disposées à me traiter avec bonté. Vous auriez peine à croire dans combien d'erreurs me jetoient leurs moindres égards. Je voulus dissiper de vains prestiges, & voir si je ne recouvrerois point en France mon repos & ma raison. Si Je suis libre ? Vous m'embarrâchez. Plus je m'examine, plus je crains de vous tromper, même en répondant avec candeur. Détailler mes sentiments! En ai-je de très fixes? Ce que je suis, le fais-je bien?

**The text on this page is estimated to be only 24.09% accurate**

de mîord Rlvers. ^63 Une variété fi continuelle préfide aux diHpofitions des foibles humains ! Cette variété a tantd^influence Tur nos volontés, elle rend nos vœux fi changeants, nos defirs fi rao\* meotanés ! Ce qui nous eût comblés de joie bier, nous caufbra demain fi peu de plaifir, qa^en vérité chaque infant du jour noua trouve dans une pofition différente. En vous le difanc , je l'éprouve. Vous confier mon état prérenc ; fèroit-ce vous aflTurer comment je ferai quand vous lirez ma lettre? Vivant au milieu de vingt femmes char\*mantes, pas une n'efi: Tobjet de mes attentions particulières. Toutes me plaifent, aucane ne me touche. Suis-je libre .'^ je ne fais. Jugez en. Une aimable créature m'incéreffè & m'occupe. Ses traits , fon efprit , fes qualités me rendent infipide tout ce qui ne lui refiemble pas. Jeladefire& ne la cherche pas. Je voudrois l'avoir toujours, & nWe m'expofer à la voir un moment. Sans l'infruire de mon penchant, je me plains quelquefois de fon indifférence. Je ne forme pas le projet d'être à elle , mais j'ai bien celui de n'être jamais à une autre. Sur cet aveu, ne me placez point au rang de cette efpece vile & rampante, de ces amants ftial heureux ^ Indignes de votre prote&ion.]^ ne me rangerai jamais dans cette clafie. En fuppofant que ce penchant devienne une forte paffion , je faurai me garantir de l'humiliante pofition où met trop fouvent l'amour rejeté. Celle qui peut-être m'en infpi^6> ne s'amufera point de ma foibleflè; elle

**The text on this page is estimated to be only 28.10% accurate**

2^4 Lettres nes^applaudira point d^un triomphe ignoré ; elle  
D^abufera ni de ma foumiÉon , ni de mes complairances ; je ne fupporcerai  
ni Tes dédain , ni fes caprices, & j'ôterai foigneufemenc à Ton bon cœur la  
lácilicé de me rendre lieureux, comme le pauvre Charles l'étoit par votre  
attention à lui ménager de doux moments. Si cette femme eft Angloife,  
Allemande, Italienne ou Françoisfe, ne me le demandez pas. Rien au monde  
ne m'engageroit à vous le dire. Ce fecret eft mille fois plus impéné-trahie  
que le vôtre. Ma propre expérience m'a appris combien il eft imprudent de  
parler quand on n'eft pas fur d'être favorablement écouté, C'eft rifquer de  
changer une connoifTance agréable, une amufante amie, en une raaîtrefle  
impérieufe; c'eft perdre la douceur d'être bien traité, pour fe réduire au plus  
dur efclavage. Convenez-en, ma belle couGne, dire à une jolie femme, ma  
joie & mon bonheur dépendent de vous, n'eftce pas mettre un jouet délicat  
entre les raaîns d'un enfant, l'avertir qu'il eft fragile, & lui faire naître l'envie  
de lebrifer, feulement pour eflayer fa force , & jouir de fon pouvoir. Vos  
livres font partis. Le fupplément au catalogue eft le choix d'un homme dont  
oii m'a vanté le goût. Je fouhaite que milady d'Ormond en foit contente.  
Adieu , ma chère coufine. Pardonnez-moi fi je ne remplis pas entièrement  
vos defirs curieux, & comptez toujours fur ma plus tendre aSèétioo.  
LETtLE

**The text on this page is estimated to be only 22.79% accurate**

de milord Rivtrs. 265 LETTRE XXXVL Mifs Addine Rudandf à  
milord River s. L/N m'oblige , milord , de recourir à vous pour concaéter  
un engagement indiPpenfabie. Vos gens d'af&ires viennent de me dire qu'un  
aâe figné de moi feule feroit invalide. Voulez- vous bien m'autorifer pour  
aflTurer un fort à la pauvre miftrirs Atkins? Des in« firmicés, fuites d^une  
dangereufe maladie, ne lui permettent plus de relir près de moi. Elle-même  
a befoin des foins qu'elle me prodigua dans mon enfance. Reconnoiflante de  
fes fervices & de (on attachement, j'ai deS'ein de rendre fa vieilleflè moins  
fâcheufe, en lui procurant un peu d'aifaoce. Elle jouit déjà d'une petite rente  
dont j'ai pris h fonds fur la fomme deftinée à mes amufements; je Ibuhaite y  
joindre une penfioa de quarante livres fterling. Elle fe retirera dans ma terre  
en Yorckshire , où elle trouvera de la compagnie & des fecours. Je garde Ta  
nièce, &: lady Cardigan me donne une autre femme. Cette féparation forcée  
m'aftlige. Je ne puis voir fans regret cette bonne, cette attentive créature  
s'éloigner de moi; fes larmes pénètrent mon cœur, 6c font à tous moments  
couler les miennes. Ma (œur cefle enfin de me boudier. J'ai reçu d'elle une  
lettre fort tendre. Mais pour troubler la fatisfaction que ie fens du retour  
Tome riIL M

**The text on this page is estimated to be only 18.79% accurate**

^6 Lettres de (bn amitié , la fortune le plaît à détraît mes  
efpérances. Mes oblervadons n'ont pics d^objet. La loterie eft tirée, mon  
billet blanc , & ma miie perd ne. Un afre bien malin piéCde aâuellement à  
tout ce qui m\*intérdfé. Mes ièrins s'envolent , ma perruche me mord, je  
déchire mes\_denteiles, brû.e mes robes, caflêmesporcdaines, perds mon  
argent à tous les jeux, & pour comble de difgrace, j'ai fait la conquête de (ir  
George. Me voilà rivale du genre humain. «• LETTRE XXXVIL Milord  
Riven^à mî/s ^dclîne Rutland. V os oblèrvatîons n\*ontplas d'objet f  
Comment , d'où vient, depuis quand ? Votre billet eft blanc! Cette perte  
eft^elle It^re, ne vous trompeZ'Vous point? Eft-il un bcNinme au monde  
aflez inrenfiblâ pour ûxtt Tattentien de mi(s Rutland fans s'en appercevoir^  
fans fe trouver heureux d'en être remarqué ? Vous devriez bien entrer à ce  
fujet dans quelques détails. J'écris à Bumet de remplir vos defîrs en faveur  
de miftrifs Atkins. J'aime à voas voir reconnoiflante & jufte. En vérité, ma  
chère mils Rutland , vous êtes une furprename fille! plus on examine  
féparément les difi^rentes parties du joli tout que vous compofez , moins  
ifparoît pofTible de les unir. Pourquoi n'en peut-on former une créature auCe  
raifonnable que charmante?

**The text on this page is estimated to be only 14.52% accurate**

^< mllord Rlven. ^gAprès l'a ve u d'une prédile<aion aflèz forte pour vous engager à refuser de fi brillants partis , pou vez- vous parler du renverfemenc de vos projets avec tant d'indifférence ? Per mettez- moi de vous plaindre de cette or gueiileufe inffenfibilité. Où vous conduirai t-eJle ? I\_.'éclat dela jeuneflè, l'avantage de la beauté , ces grâces touchantes , cet air lèduiftnt, tant d'attraits dont la nature vous à parée, ne vous fervJront-ilsàrienîLesrendrez-voos volontairement inutiles pour vous' dangereux pour les autres, & le temps vous les ravira- 1- il fans que vous en ayez connu ni' le prix, ni l uT^e? Je n'ofe m'étendre fur ce ru jet- Je »e fens, je mettrois de l'humeur dans mes réflexions, fi jemelivroisà toutes les idées q ue m'mfpire la fin de votre lettre. Adieu. Puiffiez-vous n'éprouver jamais de peines réelles que les difgraces dont vous me faites i'énumération! L B T X R-E XXXVlii. Z^ même ^ à flr Charles Cardigan. ' Le détail de ton petit voyage dans le comté Mais ponrqu o» trauer àt^McJfe les mouvemen ts de ton cœjiryi eft bien naturel de feS!r une ^o^^^J^Tl^^^r^^' «"x oi'i nous avons reçu le jour, des objets qui oïtaS nos premiers regardsj^s n'ousîe"^^

**The text on this page is estimated to be only 0.64% accurate**

r \*■ ' tt'oc: rame. E-« >;r: îzS^s, l'^rtrt, & c^ 2-^2\$ rs^, po:rr des  
biss de ookvc:\* rs:::5 \*??^-- \* niir±a', oc ï:o3s wtûc» les ^-zzrs^ iJET oaare  
Doas. EDr:&i::â par ûe t3:::rb:ll?c da 2n:H:de,à ps:Deel&jocs-iiocs de 1:::  
r=Lîfrer. Avec le de5e:a de vîtic îhî lozz à 33^e fc::^:!\*, cdss cpnrrr^ans à  
viVre 2.:2 gré de Î2 c^ilûruie; Se pKirTaîTSîii •en bjrJieîir cbimeriqîic  
e&rTcni dass î^e\* loizt^eress: , ncas stîsirnocs la fin de csrr.ere , ^tzi avoir  
ci :ar.gf>.t n. perdu



**The text on this page is estimated to be only 18.87% accurate**

37<sup>^</sup> Letirts LETTRE XXXIX. LaJy CardigoMf à miiord Rivert.  
V. o u S vous condoifez mal. Une demi oonfidence blefle Pamicié, anime uo  
defir enneux, & change les motifs. Apiès avcHr en deflëin de s<sup>^</sup>initraître  
poor obliger<sup>^</sup> on vent ponii la défiance, & prouvera une perfonie  
ciifimolée, qu'elle peat eue bien fine, mais non pas impénétrable, Yoos  
demander où vous ahnez , moi? Je le fais. En général , les Allemandes font  
bonnes , franches ; les Italiennes vives , careflames; les Françoises civiles,  
attirantes; vous craignez des hauteurs<sup>^</sup> des railleries 7 La beauté qui vous  
captive eft donc Angloile. je loue votre goût patriotique ; mais je  
défapprouve fort Pefprit de mutinerie « de rébellion, dont vous tirez vanité.  
Vous éloigner, vous taire, dérober à une femme la connoiffance du pouvoir  
que Tamour lui donne, la priver de la facilité de l'exercer , c'eft porter  
atteinte à la prért<sup>^</sup>tive de tout Ton fexe ; c'eft une félonnie, c"\*efl un crime  
de haute trabifbn, un attentat digne d'aune punition capitale & exemplaire.  
Je ne fais fi le climat ou Tamour change votre heureux naturel , mais vous  
devenez d<sup>^</sup>aflTez mauvaife humeur. D'inutiles réflexions, une mauflade  
morale rempliffent en partie vos lettres. Mifs Rutland ne veut plus vous  
écrire , ne veut point vous donner des

**The text on this page is estimated to be only 1.63% accurate**

déts'.is fir reflet efi fci. . r. oiî'il eu i-<sup>n</sup> temiKT i vous dis, m.- c-  
-ce ctiau . c jc i<sup>-</sup> - - nèneirx Orrru-'-r: ûoniât ces ir;--'i Lr. eut v:<sup>-</sup>i: r <sup>^</sup> »• «  
1- . •• I

**The text on this page is estimated to be only 24.52% accurate**

573 Lettres refusé. n jouoit au moins , pouvoit perdre ou gagner. Votre admirable prévoyance a décidé fbn Tore. Comme le compagnon de certain Tolitaire, vous avez bonnement affommé votre ami pour le garantir de la piquure d'une mouche. Je fuis donc almakle & tourmentante. La féconde de ces qualités m'est la plus cherct parce que je Tai acquife. La première m'affure des amis, Tautre dePamusement. Toutes deux varient mon caraâere » & rendent mon commerce plus vif, plus piquant. Souvent bonne , quelquefois méchante, toujours volontaire , je vis pour moi dès le commencement de ma carrière, de peur de la terminer comme ces imbécilles imitateurs dont vous parlez ii fir Charles. A propos d'imbécille , est-ce que (on coufin Dick n'a pas penls lui renverler Tep. prit? Mon pauvre mari! il est. revenu du comté de Kent, fi dégoûté des vains plaifirs de la ville, fi charmé de la vie rurale, que j'ai vu Tinfant où, transformant notre hôtel en cabane, nos chevaux en moutons, nous allions garder nos troupeaux, jouer de la cornemufe , & danfer fur l'herbette. Heureufément mes plaifanteries , un joli bal, la mufique céleste de l'opéra nouveau ont effacé le fouvenir des concerts ruftiques, des jeux champêtres, & des innocents plaifirs de Vheurtufé famille. Adieu. Vous ai-je dit que mifs Rutland ne veut plusvouHÉcrirePElle n'est point malade, point occupée; mais elle ne veut pas vous écrire.

**The text on this page is estimated to be only 1.68% accurate**

- - j. ■ r ■ " -s. » ■ '— — - "X — • ■ '» . S. 'tîT^S- J\*i— ~:::r 71.'

**The text on this page is estimated to be only 23.96% accurate**

274 Lettres iTierce au fond peu intéreflant. Quand oa s'écrit fans confiance & fans amitié ,c'eft àpeu-près comme fi l'on ne s'écrivait pas. Celui qu'elle préfère n'a pas le fens commun! Parlez- vous férieufement? Ce ne feroit pas une raifon de rejeter vos doutes- Uii homme raifonnkble! eh! Teft-on quand on aime ? Je fuis plus mal-adroit que Tours. Cet ami , ajfommé de ma main, eft encore bien animé, bien impatientanf. Mon pouvoir fur lui chancelé, s'affFoiblit chaque jour, & je crois fon cœur tout prêt à le trahir. Vous le peignez pourtant fous des traits où i\*e ne le reconnois point. Tant d'efprit , une igure fi attrayante, en vérité cet homme ne fauroit être mon ami. Mais cette erreur de mîfs Rutland eft inconcevable. D'oùnaiflbit fa certitude? fur quoi fondez-vous la vôtre? Elle fe trompoit ; ne vous trompez- vous point auffi ? Une méprife de cette efpece efl: bien extraordinaire! Elle ^oi/re, vous êtes certaine^ rien ne \zperfuadé^ vous êtes convaincue : voilà rénigme la plus enveloppée. Je vous amuferois bien , fi je vous priois de me l'expliquer. Mais d'où s'élèverait en moi cette va'ne curiosité? Dites à votre amie que (ans m'écrîre elle peut être heureiife; mais qu'une ligne de fa main fuffira pour obtenir tout de moi. J'accorderai , fans héfiter^ mon confentement à d'heureux poflefleur de fes affeélions. Je pourrois lui rappeler cet oifeau , dontelle fe promettoit d'éviter le fore, & ne jamais fuivre

**The text on this page is estimated to be only 23.37% accurate**

de milord Rivers. 575 Texcmple. De l'cfprit^ des traits enchan^ leurs 9 pas le fcns commun ! Cela reflémble bien au fouper du héron. c LETTRE XLI. Milady Orrery , à milord Rivtrs. OMME les lettres d^ane pareflènè commencent ordinairement par une excule , vous aurez peut-être peine à me croire fi je tous dis qu\*arrivée ici avec la fièvre , j^ai gardé mon lit pendant trois femaines, ma chambre jarqu^à ce moment , b fuis feulement aiFez force pour efpérer m^embarquer avant la fin du mois. Mon frère n^a pu vous apprendre cet accident. Le même confier Ta inilruit de mon mal & de ma convalefcence. Soq inquiétude h fa tendreflè l'auroient amené ici. J\*ai voulu lui épargner un dérangement inutile , & te chagrin de fe (ëparer d^anne femme adorée, & digne affurément de Textrême pafiion quMle lui infpire. Nous jugions bien mal de fes fentiments, en la croyant capable de traiter fon mari avec aufli peu d^égard qu^elle en montrait à fon amant. Vous fou vient- il de nos projets contre cette lady Mary , fi fiere , fi exigeante , prête à tous moments à rompre avec mon frère l Nous voulions le détacher d'elle^ lui donner du goût pour mifs Dlfney. De quel bonheur nous l'aurions privé ! Il trouve dans fon aimable compagne M vj

**The text on this page is estimated to be only 1.60% accurate**

•«-< iPC « jx-fi^rs^nsie f-prr-Dr:if fi recciinDC, lo^s z-^z:s es îi  
tr^îc, to:a les ^tuisôe rrprfr, arrc ce Dstar^ £ tesjdre, h:22>e::r £ diijce, c'a  
^3 rn>Qver ctcctt birhesr C£:;s i fciii'r lîjé, czrs xiz« reiTertie\*, & o::e  
k^stcex î\* ir:ri:a &zss La Or/me croît cr Ar^.eierredes la'fcrspDaf !a  
rtaic:s::on , & rob me dîs-ffe d'ec estaoer tne ^ifrz îfrortEnte par :bn objet.  
E .e fera <:,fnci.e a xnix.^ arec la drccr.peiion & I?f merageiEeco àx:s à  
one poiSàrce deJicxte for ie po:n: d'ij^neor. Je cois cherçi^er i^ initrêu (ans  
coxoproceiire C&£sné ,

**The text on this page is estimated to be only 4.00% accurate**

(



**The text on this page is estimated to be only 7.80% accurate**

r"5 Ixara LE T T RE XLIL MHvJ RJvers , à at.: a/t Orrerj, J £  
Tesaîf d^gppKndrc par fir CbsrjS^ i:^^:t£. c d'jni toits lîiirc c£ la cocf t'oc ,  
& je 1^7?:\$ arec en fxrrèn^ pûai'lî'» ir-a chère lacy Orrery, ccte feœde  
«Sirance da reto::r de ruire acte. Voâs ne don^z pascoc^b eo cette ^té, pE?  
^e:ife à tous ▼c» am B^ m^iOtérdTc panicoliereassnt. Voire retour à  
Loodres dcvkxidioît im ir-otif preîTart de m'y rendre, fi im ohirarifr  
toujours fubû&ant, ne s'^oppoâKC à oc «fefit:n. A quelques égards ma  
palciaa cftdno^^. Un événement m'^a laifS la dangnenfe iibené de faire  
édater des monemena que p.utiecrs crconfiances m^engigent à léprimer. Je  
me crsins mc»>m£me. Un aEorfiHble« on efprit incœnain me retiemie nc id.  
IJep\*jis long- temps toot me OMitmîe, rien ne me décide. Mon ame erre an  
gré d\ine îmsgîration vi^e, tonjonrs occupée, jamais iixée. Ce que je deCre,  
je n'ofe le vouloir. Aies idées de bonbeor varient lâns o^fe. Quand je |oaJ8  
de ma laiibn, elles (e rédnifent à voir de frêles erpéranoes s'anéantir  
entièrement. J'envi^e alors la paix, une tranquillité parËdte, comme le  
fouverain bien. Dans un autre inftant, la moindre apparence de perdre  
unefiatteuîè illurion m'afiBige , me tourmente , me Uvie à des paffions  
inquiè



17. The following recommendations are made for the purpose of securing uniformity in the reporting of cases of influenza and pneumonia, and of securing the most reliable information possible for the purpose of determining the extent of the epidemic and the character of the disease.

18. The following recommendations are made for the purpose of securing uniformity in the reporting of cases of influenza and pneumonia, and of securing the most reliable information possible for the purpose of determining the extent of the epidemic and the character of the disease.

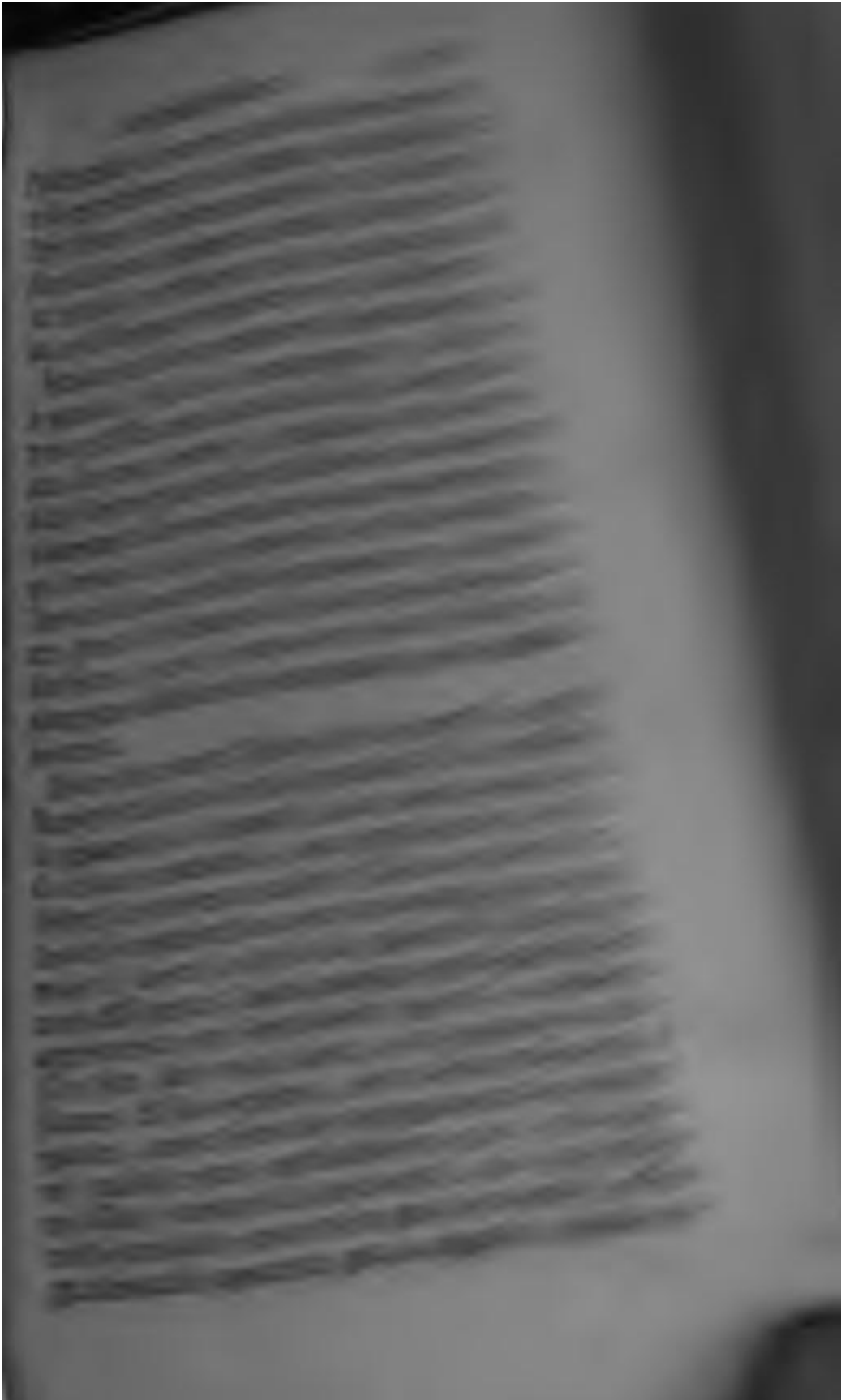
19. The following recommendations are made for the purpose of securing uniformity in the reporting of cases of influenza and pneumonia, and of securing the most reliable information possible for the purpose of determining the extent of the epidemic and the character of the disease.

20. The following recommendations are made for the purpose of securing uniformity in the reporting of cases of influenza and pneumonia, and of securing the most reliable information possible for the purpose of determining the extent of the epidemic and the character of the disease.

**The text on this page is estimated to be only 28.30% accurate**

a8o ' Lettres agité. En m'é veillant, le vuide de mon cœur m'étonna , me parut inffipporable. Un naturel tendre me fit penfèr que'l'araour pouvoit feul le remplir; mais cet amour fincere, délicat , né de l'eftime , de la confiance ; fentiment flatteur, délicieux , préférable à tous les biens, fource inépuiPable des plaifirs 8c du bonheur. Rebuté^pour jamais du commerce de ces femmes inftruites par l'intérêt à careflTer nos vices, déjà férieux, même un peu philofophe , de profondes recherches fur le caractère diftinfifd'un fexedontj'attendoisroa félicité, me parurentdevoirprécéder le choix d'un objet digne de me toucher Jamais étude ne m'appliqua tant & ne me réulTit moins. Je la commençai pendant mes voyages, & la continuai dans ma patrie. Le premier fruit que j'en recueillis fut de me tromper lourdement. Une impertinente prude m'en împofa par fon afifeétation; je lui rendis des foins, & j'allois l'aimer , quand je découvris en elle un efprit faux, de l'aufitérité fans principes, tout le fafte de la vertu, fans aucune des qualités propres à la rendre aimable. Jeceflài mes pourfuites; maisje tombai bientôt dans une erreur aufil grofitere, & qui, malheureufement, dura davantage. Après une longue réfidence à la Caroline, miftrifs Surrey, veuve riche, mère de deux filles charmantes, venoit d'arriver à Londres. La cour & la ville s'entretenoient de la fortune & de la beauté des deux mils Surrey i on couroit dans tous les lieux où





**The text on this page is estimated to be only 15.62% accurate**

r^3 Lmres droit de mépriser ccLes que la natoTe avoit moins  
âvonf^es. Dès les commencements de mesaffidités chez miflhls Suirey ,  
ma parente me combla de joie , en m^affdrant que fi j\*obienois i^avea de  
mi3 Nancy, (à mere me préferenHC à tous cen qui deiroienc fbn alliance.  
Le foin de mériter cet aveu devint mon onîqiie affaire. JMtudiai les goûts de  
miis Nancy , je m^ conformai ; Ta volonté régla la mienne. Elie me trzjtoit  
avec politeile, même avec doticeor; elle (emb.oit me dîftingner beaacon p ,  
pas aiièz ^pendant pour (atîs&îre Pardente paSîon d^an ccenr vraiment  
épris. Pattendis, j\*erpéi^ , je fooiThs, me fâchai ^m^appaiiai dans le fecret  
de moi-même; cédañt eofin à mon impatience, foGd me plaindre. Seul uD  
jour auprès d^eile, je lui miMitraî le chagrin dont Ion indiffièence on là  
réferve me pénétroit. Je la priaï , je la oonjorai de prononcer far mon fort,  
de me déclarer celui qu^eile me dtftinoit. Une farprife dédaigneniè (ê  
peignit fer Ibn vifàge. Elle me demanda, avec la plus infoltaote ironie, quel  
intérêt Peng^gecHt à fe rendre Parbitre de mon fort. Sa mere pouvoir  
protéger mes prétentions ; mais une fonune indépendante lui permettoit de  
ne pas craindre de contrainte. Sa main & (on cœur n^étoient pas des dons fi  
peu précieux pour qu^on ofât fe flatter de les acquérir fi Êicilement; on  
devoit les fouhaiter longtemps , les attendre de fes bontés, & les mériter par  
& founiffion , par des preuves de

**The text on this page is estimated to be only 1.00% accurate**

'ij-err: ave- •.-rr- i



**The text on this page is estimated to be only 22.62% accurate**

â84 Lettres îodignarïon , elle changea fubîtement la converiatiön en une aigre difpute. La haute opiniön qn^elle avoit d'elle- même s^écendic en ce moment far tout Ton fexe ; elle sVmporta , fie éclater le plus grand mépris pour le refte de rhumanîté, fontint Thomme on être très-inférieur à fa compagne, prétendit qu^elle (è dégradöit en s'uniffant à lui , en ne le tenant pas à ia plus grande diftance , en fouffrant qu^il orât régler fa conduite ou fes fentiments. Son peu de raifbn, fà colère & fon inlenfibilité portèrent dans mon ame un trait de lumière. En détruiânt ma prévention , il éteignit & mes defirs & mon amour. J^avois gardé le plus profond fiience pendant tout le foir. Au moment où Ton fonoit , roifs Nancy me demanda pourquoi je-ra'étois difpenfö de prendre parti dans la difpute, & ce que je penfois à ce fujet. Je penfe, madame^ lui dis-je,qu^un fentimenc modefte de foi-même, la condefcendance &c la bonté font les qualités les plus defirables aux deux fexes. A Pégard de la prééminence,^ je raccorde au plus indulgent. Je me retirerai fans attendre fa réponfe. Déterminé è ne jamais la revoir, jedonnai chez moi les ordres néceflaires à me mettre en état de prendre au poiht du jour la route de l'ÉcofTe. Avant de partir, j'écrivis à miftrift Surrey, & j'enfermai fous la même enveloppe ce billet adreflë à mifs Nancy. '\* Ni les grâces, ni refprit ne dédom^, magent, dans la plus belle femme, de ,1 la douceur & la fenfibilité qui peuvent

**The text on this page is estimated to be only 21.57% accurate**

de milord Rivers. 285 „ feules rendre Ta fociété agréable & fa9, tisfaifante. J'ignore fi votre fexe fut créé „ pour dominer le mien ; je ne contefte ,9 point Tes avantages, mais je me Ters de 3, ceox dont vous m'aviez fait oublier que ,9 je fuis doué. Au défaut des attraits qui 9, vous diilingaent , la nature m'a donné la ^ force. En voulant me foumettre , vous „ m'aveniirezdel'employeràroedéfendre& 9, contre vous & contre ma propre inclinait tion. J'ai combattu, madame, fai rem,, porté la viétoire , & je crois vous appren,, dre une heureufe nouvelle , en vous dé« „ clarant que je renonce pour jamais à rbon\* 9, neur d'être à vous. ^, Au moment où j'infruifois mils Nancy de ma retra!te , j'étois déjà loin de Londres, &L ne puis vous dire fi ma réfolutloa lui caufa du dépit ou de la joie. Six mois après mon départ, elle fut attaquée de cette maladie fatale à la vie, plus fatale à la beau^ té. Le pourpre s'y joignit , & mit fes jours en danger. Elle guérit {Pourtant ; mais ce mal affreux lui enleva ces charmes dont elle étoit fi vaine. Elle n'en put foutenir la per-» te ; l'excès de fa douleur la jeta dans une langueur qui, fe tournant en confomption» la conduidt enfin au tombeau. La nouvelle de fa mort m'affligea fenfible^ ment. Un deftin fi cruel réveilla dans mon cœur fa première tendrefle. Je pleurai mifs Nancy, j'oubliai les peines que m'avoitcaufé fa fierté ; je me rappelai fon efprit, fes atxraics i je me plus à m'en tracer riatéreflante

The text on this page is estimated to be only 0.67% accurate

<• - •» ; t:rt P^ «^ .X«.M«^^ €31.3. tJL ^ 2 lesO Ljr anaer  
^i^al^ao«<^ rrc j

par une bonne lettre, m'expliquant, m'expliquant  
comment on peut m'expliquer à ce à ce que j'ai  
demandé : Mais non : c'est un homme. Je n'ai  
pas pu m'expliquer m'expliquer avec lui. Je n'ai  
pas pu m'expliquer à ce que j'ai demandé et c'est  
à l'homme que j'ai demandé.

Le point de vue est, l'homme est  
votre homme. A l'homme de Dieu à l'homme  
m'expliquant m'expliquant à l'homme m'expliquant  
à l'homme m'expliquant m'expliquant, c'est l'homme  
de l'homme m'expliquant. A l'homme m'expliquant  
à l'homme m'expliquant, y l'homme m'expliquant  
à l'homme m'expliquant m'expliquant de l'homme

C'est une lettre, m'expliquant, m'expliquant de  
plus les lettres, vous en m'expliquant m'expliquant :  
non. M'expliquant en à l'homme, vous m'expliquant :  
m'expliquant de la lettre c'est l'homme que j'ai  
à l'homme. M'expliquant m'expliquant m'expliquant  
à l'homme m'expliquant : M'expliquant de les lettres  
m'expliquant m'expliquant de l'homme m'expliquant  
m'expliquant m'expliquant à l'homme. Je m'expliquant  
encore de la lettre à ce à l'homme. C'est

**The text on this page is estimated to be only 1.64% accurate**

qaiere«. ^ 'CVa 5^"® \*"<ieur de olaire Un /entimeni tente ' ' iDe  
^W^ br^^ plus je craignojs de i^jVPre^ «mute pofition , Je.P^S™'^\*^^.^^

**The text on this page is estimated to be only 5.29% accurate**

zli Laces üt -p.^s âfT a TTLJSi öïïï. Ur -î irjte âicnf ce z>sni^  
Tend:: £2 c:iim3CTi\_ïief:xia rairjs. I>^;a c:.n ièjoar ec Fr&sœ, Â\hfi?c.e  
eu; s\* ~pro c:t i zdcvccsx & od& d'exifer. j'ai ?a Krla-^nacs lic^ «Tén^  
aimé s'eâ eraa^'Lzk On ci\*a Dé^-iire , baiicé , isquieié, fiz':jt ; on m"\*!  
Cw4irié ca ch=.gni2 , de îa jaio::5e; cxi m'a iia::e &ns cocËanoë , âcsami\*  
dé ^ & pu-^s CE n2\i OKDnrié t^ni C'iiKii:â3€Ecc, de  
xrsereîe^iHinanirfclfi perîbiioeîî Pas le ooinàre esird, pas ie mou^dpe loin  
de s\*a:iirer cccc apprcoitiofi c^ jhi oie peilosder q -e l\*oa pr.:ft icon dbme.  
Ecfin , en tbl\ û bien rejeté dans la foiile, que p«as j^ perfe , plus je m^aiiare  
qn^co fêgoact de me préi^rer^, on fe propo/:>ii feaitsieot de rire un joor de  
ma credo^iié» oa de me oi^er de ka pieibinpnofi. Voila préciîemem où finit  
tkljôirc de m:m. cœut. Je n^îmagine pas qoe mes mémoires pu: iTenc fervir  
ao aaiié poliiique dont les prejcinaires toqs oocopent. l^ rozs proQTerunt  
qa'^aiicon capnce ne m'\*é3cHgce de mes amis. Je me ibnvîeos encore des  
morrfications que me fi: lëntir mifi Nançy« & ne donnerai jamais  
votontairement à une anu-e le pouvoir de me can&r les ooèmes pe:ncs. Rien  
ne fe leflbale abfojomenr, mziis lODt (ë lapiModie aflëzponrm'alaimer.  
Adien. Ne me prefiez point de lepaflèr la mer. Encouragez- moi plucôc à  
me priver d a plaifir de vous voir ,& croyez que cet efiorc eft un de ceux qui  
côûtent le plos à mon cœiir. LETTRE

**The text on this page is estimated to be only 2.83% accurate**

A ' ^ fi'- Charles Car^.

**The text on this page is estimated to be only 22.99% accurate**

spo Lettres plus longue vie , rien ne changé que nos defirs & nos  
paillons ; le monde , les hommes , les objets restent les mêmes ; mais la  
disponcioa où nous Tommes en les obCervant, met une disSérence frappante  
dans leur aspeâ, &nous les jugeons par le rapport qu'ils ont avec nos goûts  
présents , Sans nous souvenir de nos affections passées, ou prévoir celles  
dont le temps nous rendra surprenables. Comme on feroit avant de réfléchir ,  
on jouit avant d'apprécier. En sortant de l'enfance , on jette autour de soi  
des regards curieux , & l'admiration précède l'examen. Le charme de la  
nouveau rend tout aimable aux yeux déjà jeune ; la nature semble se  
développer, se ranimer & s'embellir pour elle. Tout a flatte, tout intéresse.  
L'attrait du plaisir, l'émotion des passions naissantes, l'activité des sens  
multiplient les jouissances en étendant les desirs. Une douceur goûtée lui  
permet une satisfaction plus grande ; quel monde enchanteur & offre à sa  
vue ! que de délices il prodigue à les heureux habitants ! Peu à peu des  
biens réels , biens dont la source est en nous-mêmes, cessent de remplir nos  
vœux incessants. L'illusion répand ses ombres sur la vérité, de brillantes  
chimères éblouissent, leur vain éclat s'éteint. L'image d'un bonheur entrevu  
affaiblit un bonheur senti. L'intérêt & l'ambition agitent, les joies succèdent  
aux plaisirs, les inquiétudes à de flatteuses sensations. L'avidité, l'orgueil  
ouvrent l'âme à des mouvements pénibles & la vie se ralentit. On veut, on craint  
on espère. Où aboutit-elle ?

**The text on this page is estimated to be only 17.09% accurate**

Je mtlord River s. 39 1 (ient des fijccès , on éprouve des revers. Le mélange do bien Se du mal eft alors apperçu. Le monde eft déjà changé, mais encore ftiportable. La fuite des événements , ou pro\* pice, ou contraire, fixe enfin Topinion qu^on eo prend , & Tidée qu^on s^efibrce d\*en don\* ner. CTeil ainfi que, par un calcul relatif à cous -mêmes, nous décidons du mérite des hommes tz des temps. Si la fomme de noi dégoûts remporte fur celle de nos plaifirSt ce monde, ou fut toujours méchant ^ ou sVfl: perversi fous nos yeux. Et s^il nous fâche ou fious contrarie, nous difons comme fir Mauf\* rJce, ce Jîecle eft la lie des fîccUs. J'aimerois à troi^ver dans tes lettres plut d^amitié que d'ePpric, plus de confiance\* que de philofophie. En adoptant mille ryllétnes , tu m^engages (buvent à combattre tes opinions. Si tu te paffionnois moins pour le fendment des autres, fi tu ne m^exprimois qu9 ies tiens,nos idées fe rapprocheroient. Adicnu Je crois milady Orrery à Londres, & je to félicite du retour de cette fœur chérie. LETTRE XLIV. Lady Cardigan , d milord River s. M A tante , partie pour la campagne, m'a laiflë le (bin d'examiner (es livres , & de vous remercier de votre envoi. Une des deux commifiîons me difpenfe de Paucre. J'^âi tout feuilleté» tout parcouru, & trouve N i j



**The text on this page is estimated to be only 25.81% accurate**

flpa Lettres trente guînées aflez mal employées par votre homme de goût. Êces-vous fur qu^il ait choifi ? Si ces proQuétions plaifent à Paris, les François Te font donc bien écartés de ce naturel, de cette élégante &c noble (implicite , vrai caraétere de leur langue. La clarté, la juftefle , la préciGon , une mâle éloquence diftinguent les auteurs que ma mère, élevée en France , en rapporta & m^apprit à goûter. Les vôtres ne leur reflermbent point. Ces nouveautés, /i bien choifies^ me préfentent un ftylè sffèôé , une continuelle prétention à la force, h l'énergie; de petites phrafes compofées de grands mots , ceux des arts tranfpofés fans néceffité de Pun à Tautre ; beaucoup de recherches , peu d'expreflfjon , point de vérité ; la raiibn immolée fans ceffe à l'efprit, & le fentiment à l'enthoufiafme. Depuis longtemps nos très^fenjîbles romanciers me fatiguent. Ils veulent érnou^ voir, pafijonner, exciter des cris, des gémiffements. Ils inventent de pitoyables mal\* heurs, les preiTent , les accumulent, en furchargent , en accablent un miférable héros , & parviennent à révolter, fans avoir trouvé le moyen d'intérefler. Mais ce qui me conduira , je crois , à ceffer pour jamais délire, c'eft cette manie commune aûuellement aux écrivains de tous les genres , de toutes les nations ; c^eft cette furie , cette rage de vertu qui excite eu eux des tranfports approchants de la folie. Quoi ! ne pouvoir écrire dix lignes fans

**The text on this page is estimated to be only 23.36% accurate**

de mllord Riven. 29Î s'écrier, 6 bonté! 6 bienfaifance ! 6 humant^  
té! ô vertu ! Ces noms fi répétés , fi profanés » appliqués à des objets fi peu  
propres à les rendre rerpeétables , fi éloignés de pouvoir feulement infpirer  
le defir d\*ôtre honnête , jettent du ridicule fur les meilleurs principes. On  
feroit tenté de les abandonner d'impatience & d'ennui , comme on fait  
l'auteur qui les déplace , les affi>iblit & les dégrade. En lifant hier un drame  
infoutenable « dont le principal peribnnsge , choifi dans la clafle du peuple ,  
s'efforce de reflémblér à Titus , comme le rat à l'éléphant ; il me prit un fi  
grand dégoût des êtres fenfibles ^ des êtres bienfaifants , des vertueux  
citoyens t que fi dans ce moment on fe fût avifé de vanter ma bonté , de  
louer mes vertus , j'aurois , je crois , exigé une réparation d'honneur pour  
cette in fuite. Oh ! non , non aflurément , l'amant de mifs Rutland n'eft pas  
votre ami. Il eft aifez niai dans mon efprit , mais ce n'eft pas à moi qu'il lui  
importe de plaire. Vous manquez de mémoire, & quelquefois d'intelligence ,  
mdn cher coufin. Vous donnerez votre contentement ? Eh ! vous le  
demandet-on ? Ne vousaî-je pas dit que jamais on ne vous le demanderoit ?  
Plus j'y fortge, plus il me paroît que nous Tommes un peu grands pour jouer  
à la clignemulette. Depuis long-temps vous clignez % mifs Rutland fe  
cache , moi je triche en vous fiiifant des fignes équivoques. L'amufement clt  
bien uniforme au moins, iltne laS^» 6c N iij

**The text on this page is estimated to be only 0.77% accurate**

t~aj I- E r 7 jL £ XLV. J «>, 'g 1 m jS IL 'HûifT^^t z: 2£ %" ^'-^ a  
priÇKai ISuc. a «ses tjcri?»"iBf , T ; k Dc TcLi âacr — »

**The text on this page is estimated to be only 0.25% accurate**

zr ^j ',. \*<

**The text on this page is estimated to be only 21.09% accurate**

«94 Lettres je vous avertis que je ne fuis plus du jeu. Miliady Orreiy nous est enfin rendue. Sa présence a comblé de joie Tir Charles, 8aL fai verfé de douces larmes en serrant dans mes bras ma charmante belle-Tœur. Adieu. Je lui donne ce soir une fête» & vous quitte pour m'en occuper. LETTRE XLV. Milady Orrery ^ à milord Rivers. J 'a I reçu votre lettre en arrivant à Londres» & vous remercie d'une complaisance dont je n'abuserai point. Âflurément, ipoa ami , je m'intéresse fort à vous. Je desire vous revoir , & vous revoir heureux. Mais avant de vous faire part de mes idées sur Iç^ moyens de concilier mes desirs & votre satisfaction , j'ai besoin de me débarrasser d'une espèce d'arbitrage entre deux grands enfants, mutins, obstinés, qui ont trouvé l'art de se fâcher sans sujet, de se brouiller sans se parler, de s'irriter sans avoir i>our^ quoi , & se font fait une loi d'éviter toutes sortes d'explications, de peur de s'a vouer mutuellement qu'ils se querellent à propos de rien. L'un a des soupçons , l'autre des craintes tous deux des caprices ; & me voilà tout travers. des caquets, des tracasseries , fautes interprétations; des fi , des mais feuilletant les pièces du procès ; chercha^krs

**The text on this page is estimated to be only 24.36% accurate**

de mllord River s. açS les griefs ; examinant les dits , les contredits ; admettant une plainte , rejetant l'autre; examinant, comparant, perdant la tê\* te, ne pouvant décider ; prête à chaque infant de condamner les deux parties , ou d V bandonnerl'aflàire. Pourtant je voudrais bien Tarranger! Rien d'impoſſible fi vous m'aidez. Voici les faits. Donnez- moi des moyens. Agée environ de douze ans, par je ne fais quel événement , une bien jolie petite fille fut confiée à la pfoteâion d'un lord qui en avoit à peine vingt-deux. Il étoit Thomme d'Angleterre le mieux fait , elle la plus attrayante des créatures. Ils s'aimèrent^ allez\* vous dire, s'épouferent , ne s'aiment plus^ veulent fe féparer? Point du tout , ils ne fè virent feulement pas. Le lord courut le monde ; la pupille, élevée chez une dame attachée à la cour , reſta toujours à Londres, grandit, fe forma, acquit des talents arables\* d'utiles connoſſances. On lui cnſeigna l'art de plaire , fon cœur loi apprit celui d'obliger. Chaque année l'embelliffoit, attiroit fur ſes pas une foule d'admirateurs. Sans cefle elle entendoit vanter les grâces de ſa figure & les charmes de fon eſprit. Mais dans l'âge où l'amour - propre rend fi crédule, elle fut diſtinguer la louange de Padulation , mériter l'une , dédaigner l'autre, apprécier avec juAiefTe ſes avantages réels , les dons de la nature, les &veurs de h fortune , fe défendre également des pièges de Pamour Se des féduifantes exagérations de la Qatteri& N iv

**The text on this page is estimated to be only 22.24% accurate**

29\* Lettres En l'effeint ce portrait , ma gentille héroïne vous paroît une fille par&ite. Quelques oI> fervateurs intérefllës pourroient ajouter des traits à la peinture. Elle n^eil pas^ coquette» diroient<iIs, mais afiez vaine, afiez haute ; toujours railleuse & (buvent étourdie ; n^ertimant guère le monde, ne Ten aimant pas moins, tendre pour Tes amies, cruelle pour fes amants, elle maltraite & détefte les malheureux qu'elle fait. On ne peut rapprocher fans Paimer, on ne peut Taimer ians fe préparer le fort le plus rigoureux. Ne w?tnparh[ plus , ma chère amie , dîtes\* vous , une femme infenfible eft un monftre à mes y eux. Eh mais, c'eft qu'elle ne Teft point. Ceuxqui la voient ainfi , la voient mal, ne percent pas le voile étendu entr'eux & fon cœur. Une obligeante amie vouloit en diminuer Pépaiffleur, elle a tenté d^en foulever un coin ; les cris de la belle myftérieufe ont arrêté & main\* Plus hardie ^ moins complaifante , j'ai bien envie de l'enlever , & céderai , je crois , à la tentation. Je conte longuement, n'eft-ce pas? mon papier fe remplit, l'hiftoire n'avance point. Mais on m'a préciïément recommandé de parler fansrien dire, Ainfi, mon ami, prenez patience. La charmante orpheline avoit un peu plus de dix-fept ans quand le lord chargé de fa tutele revint à Londres. Il vifita fouvent là pupille, prit de l'eftime& de l'amitié pour elle, lui montra de délicates attentions, un extrême deus de la voir beureufe ^ beaucoup

**The text on this page is estimated to be only 17.68% accurate**

de milord, Rîvers. 297 dVdeur à Tôblger , & pas le moindre deP\*  
fein de lai plaire. Son cœur , touché des attraits d^on objet moins aimable,  
vit ceux de fa pupille, les admira, & n^en reflentic point le pouvoir. La  
jeune mift n'eut pas la même indifférence pour les qualités diftinguées 81  
les agréments de la perlbnne de Ton noa?el ami. Elle préféra (on entretien à  
tous les amurenients, la vue à tous les plaifirs. Tes plus rimples égards à  
Peropreflement de l'amour, aux hommages continuellement rendus à Ta  
beauté. Pendant fa longue abfence , ce tu\* teur , occupé de bien des foins ,  
n'avoit pas négligé les intérêts de (à pupille. Sa fortune étoit  
confidérableroétit augmentée; elle le favoit, (ë plaifoit à lui devoir de la  
reconDolflance, à dépendre de lui. t^oe de charmes elle trouvôit dans  
l'amitié f que ce intiment lui paroiflbit flatteur! Hélas 1 Ton expérience lui  
prouva trop-tôt que la fenfibilité eft dans le cœur d'une femme la (burce de  
mille mouvements pénibles , ft que même une innocence amitié peut y  
exciter les plus douioureufes fenfation^ . ^ . • Un événement ft préparoit.  
Elle l'igtrd-^ roit, l'apprit, le vft certain\* Sa furprilb, (bn trouble , tes  
chagrins furent inexprimables. Elle pleura^ s'affligea, s'étonna 'de (k dcmu  
leur < fe demanda cent fois la canfb du ferre^J ment de Ibn cœur, 9e put fb'  
répondre, fe défi)la toujours. Une réflexion modéra enfin la vioFence de fes  
fekitiments. La félicité de fim tuteir^aUoit êtier'laifuite de cec ^éno^ Nv V  
i



**The text on this page is estimated to be only 12.57% accurate**

i\$S Leur €9 roeot. La gèneae fille Te reprocha (é\$ Iar« mes.  
Lajoiedemilord devoic-eilelui înfpirer de la trifteflè? Comment , d^où vient  
pleuroitelle quand il étoit content? pouvoit-elle ne pas partager la  
(atisfaâion d'un ami fi cher ? Le perdoit-elle? reroit\*eUe privée de (a vue?  
Au contraire, elle vivroit diez lui, avec lui. Certaines circonftances œêloîenc  
de Taroenum e cette idée conrolante; mais: plus elle y penibit , plus elle Té  
perruadoic qu'elle trouveroit ^n bonheur dans tout cer qui augmenteroit  
celui de fonaimable tuteur. Paix. Taiiez-vous^ Je vois d'ici votre mine  
inquiète ,tos regards impatients ; vous mourez d'envie de mlnterrompre , dé  
vooà écrire : quû ! comment / que ditet^vous 7 boa dieu I Vaimoitelle ce  
rotecrr?. L'aimer (fi donc, milord. Une 6l)e noble^.roodefte^ aime- 1- elle  
avant d'être préférée, deBrée» recherchée? Eh , qtuind elle aimeroit f la  
décence lui permettroit^eile de l'avouer,- de le laiflér . reniement  
foupçonner? Et moi, me conviendrait-il de le laifler entrevoir? Lire2;  
comme j'écris, fans deffein , fitna malice. N'ajoutez rien. VraiiDene on  
admireioic fore ma dflfrétion.^fi je to«s permettoiâi de croire tout ee qu'il  
vous plairort d'imaginer ! La charmante amie de milord, tendre»  
dé&itéreflKe-, ie promet de cacher i au fond de ion. cœur la fîncere affeâion  
dont fes (faagriba n'altér(»i^t:p(Sint la force. Elle li'sexigepit rien ,. elle  
n'attendoifc aueuSiea pr^uv^ 'de l'amitié def>n tuteur. ; Gbpen^^ dant vjiQ  
martiuQ déoidéfide fuAiiodiffîrenfie V '.

**The text on this page is estimated to be only 27.34% accurate**

de milord Rivers\* dp^ lui fat fi fenfible, quMle la rendit & toutes les agitations dont elle Te croyoit délivrée. Milord Te laifla perfaader d^appuyer les prétentions d'un amant déjà importun. Il confentit à le lui préfenter comme un ami qu^il chériflbit. Il la ppia , il la prefla de le traiter favorablement. Confufe, irritée, vi« vement blefTée de fes foUicitations, dans Ton dépit elle ibnhaïta pouvoir y céder , elle crut poffible de s'y rendre. Emportée par A colère , elle prit une forte d'engagement , promit « refufa , donna de l'efpérance , Tôta , demanda du temps, ne fut ce qu'elle di« foit, ce qu'elle faifoit, ce qu'elle penibit , ce qu'elle vouloit. Son embarras mal interprété parut un confentement , lui prépara de longues perfécutions , des reproches, & tout l'ennui qui fuit une fatigante pourfuite quand elle fâche & déplaît. Un changement inattendu en apporta beaucoup dans (on cœur & dans celui de milord. Ce qui devoit arriver n'arriva point. En dévoilant de terribles myfteres, un malin génie diflipa les charmes d'une agréable il\* lufion. Tout prit une face nouvelle. Ceux qui alloient s'unir ; fe lèparèrent. Milord con\* fondu , chagrin, honteux d'une longue mé\* prife , s'éloigna de la ville. Il fe retira dans une belle folitude, où fa pupille étoit alors. En voyant fon ami trifte, elle oublia Tes propres peines. Elle le plaigoi t , elle partagea tous les mouvements de fon cœur, mit fes foins à lecontrôler, àlediftraireau moins. La mélancolie de milord diminua. Il perdit peu à peu le fouvainir d'une f&cheufe aventure. N vj

**The text on this page is estimated to be only 23.37% accurate**

Soo Lettres . L'aimable fille croyoit appercevoir dans ses yeux une reconnaissance animée; elle y voyoit quelquefois de l'inquiétude, l'abus du plaisir , toujours de l'intérêt. Ses tendres émotions renaissent tout à coup ramenoit au fond de son âme les premières douceurs que Tamitié lui avoit fait éprouver. Elle s'y livroit. Un père de son importun amant ne doit encore faire (situation plus heureuse; elle contrevoyoit le plus grand des biens; tout lui en annonçoit la possibilité, quand son ami, cet ami cher, perdant le sens, hélas! la raison , partit comme un fou , s'éloigna de l'Angleterre , emportant avec lui les regrets , la paix, l'espoir, toute la félicité de la plus tendre , de la plus aimable des femmes. Une conduite (si étrange la révolta. Loin de pleurer, de gémir, elle s'indigna contre un père ingrat, méprisa des créatures si peu capables d'attachement , jura de les haïr toutes. Elle devint une petite furie, éloigna , maltraita, railla, défendit tous ses amants. Le protégé de son père, principal objet de son affection , paya cher l'appui qu'il avoit obtenu. On s'étonna du changement de son humeur; on lui fit des représentations, rien ne la toucha, rien n'arrêta le cours de son dépit. Tous les jours plus belle , plus vive, plus recherchée, elle continue à se venger, n'importe sur qui. Son tuteur s'est un peu mêlé de contrarier sa conduite ; ses leçons , sa morale ont aigri son esprit. Elle est actuellement connue un vrai lutin. Elle sait qu'il aime. On lui dit y on lui répète ^

**The text on this page is estimated to be only 22.79% accurate**

ât milord Rivers. 301 c'est vous. Elle n'en veut rien croire, elle s'obstine, elle foutient qu'un autre objet rengage, jure de ne jamais le voir, de ne jamais lui parler, de ne jamais lui écrire. Et fin rareor, lui^emandez-vous, que faut-il Toxxi le contraire de ce qu'il devrait faire. Chagrin, inquiet, jaloux, indécis^ il se tient à l'écart, & comme un timide écolier que son précepteur appelle après une faute grave, il crie de loin, je ne viendrai pas^j\*al peur. \* Rapprochez, examinez, pechez, jugez, venez, parlez & terminez. E LETTRE XLVL Milady Orrtry^ à milady Ormond. N GAGER mîfs Ruiland à vous aller trouver, ou vous la mener moi-même? Vraiment vous prenez bien votre temps pour l'attirer à la campagne. Elle se marie dans huit jours. Vous vous écriez, vous levez les mains, vous avez peine à me croire. Vous me demandez pourquoi, comment, à qui. Oh ! devinez. Mais je ne veux pas vous lui^ fer rêver, chercher, vous tromper cent fois ; elle épouse l'ami de votre cœur, le parent dont vous parlez si souvent avec complaisance, avec vanité ; la plus noble des créatures & le plus aimable de tous les hommes., Q^oi ! c'est?. . . Oui, ma bonne amie, c'est milord Rivers. Mais il est en France. Non.

**The text on this page is estimated to be only 24.78% accurate**

Soi Lettres de milord Rivers. Il est à Londres. Mais il n'aimait pas  
même Rutland. Pardonnez-moi. Mais elle ne songeait pas à lui. Oh que si !  
Mais conter-moi donc; je ne veux rien conter. Revenez; on vous instruira de  
tout. On vous dira comment votre nièce favorite , dont vous mettez Terpsichore  
& la fine fleur au rang des merveilles du monde , n'a pu , pendant près d'un  
an y rapprocher deux cœurs formés pour s'aimer. Je suis un peu fâchée  
d'humilier ma belle-Ursule ; mais à dépit de mon frère & de vous, elle doit  
reconnaître ma supériorité. Combien elle s'est donnée de peine pour engager  
son cousin à rejoindre la mer ! Moi , sans art, sans esprit, en parlant tout  
bonnement, tout franchement, je lui ai dit, venez. Et le voilà. La  
reconnaissance & l'amour lui ont prêté des ailes, l'ont rendu à sa patrie, à sa  
maîtresse, à mon frère, à moi , qui désirais passionnément de le revoir.  
Milord Rivers est transporté, même Rutland charmée, sir Charles enchanté ,  
lady Cardigan folle de joie ; & moi , vraiment heureuse de les voir se jeter  
tour-à-tour dans mes bras , me presser tendrement , me répéter en versant de  
douces larmes, qu'ils doivent leur bonheur. On vient de dépêcher un  
courier à lady Leffley. Je vous envoie le mien en diligence. Venez, accourez,  
ma chère amie; venez bénir mon aimable Rivers , sa jolie compagne, Se  
redoubler, par votre présence, le plaisir de tous ceux qui vous aiment &  
vous (ont chers. Adieu.

**The text on this page is estimated to be only 16.44% accurate**

s HISTOIRE D'E RNE s T I NE ^

**The text on this page is estimated to be only 22.06% accurate**

30£? ■ !■ rtS< ^'''- > \ HISTOIRE i D'E R N E S T I N E. L'ne étrangère « arrivée depuis trois mois i Paris, jeune, bien faite, mais pauvre & inconnue , habitoit deux chambres baflës au fauxbourg Saint -Antoine ; elle s^occupoit à broder, & vivoit de Ton travail. Revenant un foir de vendre fon ouvrage, elle fè trouva mal en entrant dans fa mailbn ; on s^efibrça vainement de la fecourir , de la ranimer ; elle expira fans avoir repris Tes fens, ni lai flë appercevoir aucune marque de connoiflance. Ses voisines , efii-ayées de ce terrible acci^ dent, remplirent Ta trifte demeure de cris & d^exclamations , elles s'appelloient les unes &£ les autres^ & fe répétoient : Chriftine, bēlas, la pauvre Cbdftine! Une bourgeoililè , dont le jardin fe terminoit au mur de la mai fon croû s^élevoit ce bruit 9 attirée par le defir d'être utile à celles qui gémillbient fi haut , fut elle-mt>me s\*informer de la caufe de leurs clameurs; on Ten InftruiGt : pendant qu'on parloit, fes yeux fe Bxerent fur une petite fille âgée de trois ou quatre ans ; cette innocente créature pleuroit près de la morte, Tappelloit , la ti« loit par & robe , Se lui aioit , ma mère ^

**The text on this page is estimated to be only 24.31% accurate**

to6 ffiftoîre éveillés- vous ! mt mère , éveillez- vous donc ! Le cœur de la lénfible voisine s<sup>^</sup>émua 4 ce fpeétacle : die s<sup>^</sup>avança, prit la petite dans ses bras , la carefla » efluya lès larmes. La beauté de renfant redoubla Ton attendrifiement : elle envoya chercher un homme de luftice\* donna de IVgent pour faire inhumer l'étrangère. Ayant rempli toutes les formalités nécefl&ires au deflëin de fe charger de la jeune orpheline , elle la pria par la main & la conduifit chez elle. Celle dont le bon cœur éclatoit par cet aê d<sup>^</sup>humanité , fe nommoit madame Dufrénoi. Veuve d<sup>^</sup>un mardian peu riche, elle sMtoit arrangée avec la famille de fon mari : contente de trois mille livres de rentes viagères ^ elle venoit d'abandonner à des enfants d'un premier lit , des droits allez confidérables fur leur fucceflon. Ce procédé généreux lui procura la &tisfaâion de voir établir convenablement les filles d'un honnête homme , dont elle chéri (Toit la mémoire. La petite étrangère s'appelloitErneftine; elle étoit Allemande, & ne paroiiïoit pas née dans la baffeife ; elle s'exprimoit difficilement en françois : à force de l'interroger , on comprit par Tes difcours , qu'un méchant mari avoit contraint Tinfortunée Chriitine à quitter fa mai fon & fa patrie, & jamais on n'en apprit davantage. Erneftine pleura fa mère, la demanda fouvent dans les premiers jours qui fuivirent fa mort ; elle l'oublia , grandit , fe forma , devint belle : fa taille IVêke & légère» des yeux



The text on this page is estimated to be only 0.50% accurate

=■ -^^" ^ ^•"\*- •K'U"

[illegible]

**The text on this page is estimated to be only 21.10% accurate**

So8 Hiftoire Henriette Duœéon , fœor da peintre qui moniroit à E^neftine, étoit liée d'amitié avec madame Oufrefooi ; elles logeoientprès Pane de Tautre , & le voyoient aflez lou ▼ent. Henriette avoit environ trente ans ; élevée par une de les parentes , femme riche & répandue dans le monde , elle joîgnoit à un naturel fort aimable , cet agrément que donne Thabitude de vivre au milieu d'un cercle poli : point de bien, peu de beauté, beaucoup d^fprît, Téloignoient du maria\* ge : la lx>nté de Ion caractère , rhonnéteté de fes mœurs , & fa probité connue , lui attachoient de finceres & de confiants amis. Henriette ne quitta pas madame Dufrefnoi pendant (a maladie ; & quand il en fut temps , elle arracha la défolée Emeilîne d'auprès de fon lit, la conduifit chez (à parente, 8c s^enftmia avec elle dans ion appartement : elle laiflà couler fes larmes , en répandit aufTi , & lui accorda cette douceur Déceflàie à un cœur af3igé, cette liberté de le plaindre, de gémir, que des confblateurs inlènfibles ou mal-adroits croient devoir gêner , reftreindre , nous ôter même. Ce zele approche de la dureté : une tranquille railon , de vains difcours , de froides confidérations bleflent une ame accablée du poids de fa douleur. Eh d'où vient, eh pourquoi vouloir perfuader à un malheureux que le trait dont il fe fent déchirer , doit à peine laifler des traces de fbn paffige? Henriette , nommée exécutriceteftaroen.taire par madame £}ufre(hoi, s^icquitta fidé

**The text on this page is estimated to be only 2.96% accurate**

— \* iJBjliég set cfice : or veni;: ies Tnn\*No^ p^ûir u. ^^»^ me  
ibaiBt- Ci- nu.z rr.. ic% ,;. TSsi}z\*iAS Tappcrnsfou L iL.vn: tc» c^^^r^  
ôcmn £'^£t oecm: 6: CiM^ver^.'^; , IKnîKtEe se paavoi: j£. ^rœ:; K.  
1^«:.vh .m.« poocs CQS^ gijg. Le: n )r,r\*v \ hummo iî^ tomacsL d'ans  
rre^iseritf ner. U»ri, ^ p'-onre cspaoïe ôe u iba^rin- na: û\*r. Uront. Kn  
3K&iii£ acecpc te^ urres avec reo«>nno >t«n« ce; & Qsax moii après> »£  
irit^'i àc & bon&iâTic&9 Hfinrietce ia candum: o^nn^ is. mu;fos ik: fiic  
frère. La douieiiT dTE-meftine ^tv^it pins profanée qu^on ne  
devoiiartendrc û'nno jvrfuone œ fan âge; elie plcuroii [TM^nmc  
Ouâe&ioi^ elle ia pieuroit «mercnionv ^ inns pourtant snvijiger toates ics  
oontv'qut'ncs's de la penc qu'^ciic fidroii en elio : iVs îm nv\*s ZHÔBBt  
pour objet le regret dVtro à >in?)is lèparéc d'aune âxam douce ^ Nmi no ,>  
<i( i on lîTc, d^mse rendre, d'aune indulgonioivm\* pagDc Madame Doroénil  
nViou (His <i^'ii\ caraâsre a la dédommager de (a proiv^fottt amie : légère,  
étourdie, folio m^n\o^ rlle rioit de tout, ne s'intérciïoir à rien % o>nfondoi  
la trifteflë avec Phumcuri 9i wt voyoit dans une perfonne atllig^e qv\\uie  
peribnne ennuyeufè. Cette femme, âgée de vingt- flx «m\* ôvolt un goût  
décidé pour la difllpatlun (k ramufement : très-bornée dam ik dépvnlîii elle

**The text on this page is estimated to be only 26.32% accurate**

Sio Hiftoîre ne pouvbit fe procurer les plaifirs dont elle étoit avide, ni confencir à s'en priver. Elle chercha les moyens de (àtisfaire Tes detirs malgré fon peu de fortune, & devint Tamie complaiPante de plufieurs femmes d'une conduite peu exaâe. M. Duménil, bon, fimpie , occupé de fon talent , du foin de ménager une poitrine délicate, une fanté faible & fouvent languiflante, laiflbit vivre fa femme à fa propre fantaifie; une gouvernante âgée & raifonnable conduifoit la mai fon « avoitde grandes attentions pour fon maître : madame Duménil alloit au fpeâacle, à la promenade , foupoit dehors , rentroit tard , dormoit une partie du jour; (^ comme fon mari ne le trouvoit point mauvais, rien ne l'engageoit à fe contraindre. L'élève de M, Duménil , appliquée à fon étude , la rencontroit à peine deux fois en un mois; &t quand elles fe parloient , c'étoit avec politeiTe , mais avec une mutuelle indifférence. Èrneftine pafla trois années chez ion maître , fans que rien troublftt la paifible uniformité de fa vie. Parvenue au degré de perfection où M. Duménil pouvoit la conduis re, un goût naturel lui fit palTer de bien loin fes leçons; il s'en apperçut avec plaifir. Comme il étoit fouvent malade, incapable de travailler lui-même , il penfa à faire connoître le talent de fon écoliere : il engagea plufieurs de fes amis à fe laiflër peindre par elle, & ces eflais commencèrent à lui donner de la réputation. Un jour quci feule dans le cabmet-de

**The text on this page is estimated to be only 26.49% accurate**

d'Erneftine. 31 1 M. Doménil , elle achevoit les ornements d'une miniature qu'il devoit livrer inceffamment, elle entendit ouvrir la porte, Te tourna, vit un homme dont la parure b Tait diftingué pouvoient attirer l'attention : par une fuite de Tapplication d'Erneftine à Ton ouvrage /elle fut feulement frappée de trouver en lui Toriginal du portrait où elle travailloit. Elle le falua fans lui parler ; une Ample inclination ; un figne de fa main Pinvite\* rent à s'alfeoir; il obéit en filence. Emeft^ne fixa fes regard» fur lui , les baifla enfuite fur la miniature, r& pendant aflez long-temps fes yeux fe promenèrent alternativement fur raimable cavalier & fur fon image. Cette fingularité caufa autant de plaifir que de furprife au marquis de Clémengis ; il venoit preffer M. Duménil de lui donner ce portrait, une dame l'attendoit avec impatience; il avoit cru trouver le peintre dans ce cabinet, où il travailloit ordinairement; y voir à fa place une fille charmante, occupée à confidérer fes traits ^ fi parfaitement attachée à contempler fon image , qu'elle fembloit fe plaire à la regarder, c'étoit une efpece d'aventure fimple, mais agréable: elle Pamufa, Tintéreflià, & lui fit une impreffion très-vive. Pendant qu'Erneftine continuoit à comparer l'original & la copie Y le marquis admiroit les grâces répandues fur toute (à perfonne : impatient de l'entendre parler, il (bqhaitoit que fon éducation & fon efprit répondiffent à une figure fi féduifante i & il

**The text on this page is estimated to be only 25.66% accurate**

9 jia flftoln slloit commencer rentrecien , quand M. Duménil arriva , & lui fit de longues excufes fur ce qu'il ne pouvoit encore lui livrer }e portrait. Le marquis, déjà moins preflé de le donner , interrompit le peintre ; & voulant fe procurer encore la douceur de voir les yeux d'Erneftine fe fixer fur les Cens, il teignit de n'être pas content, trouva des défauts de reflboiblance , de deflin, de coloris; & comme il biâmoit au hafard, la jeune élevé de M. Duménil ne put s'empêcher de rire de Tes obfervations. Le marquis la pria d'examiner avec attention s'il (è trompoit. Elle le voulut bien ; il fe plaça vis-à-vis d'elle ; & après y avoir mis toute fon application , Erneftine jugea la copie parfaite. M. de Clemengis s'obftina , elle ne céda point ; le fon de ia voix , la juftefle de fes expreffions, i^n peu de vi> ^^acité excitée par les fauflès remarques du marquis, achevèrent de Tenchanter : il demanda une copie de fon portrait, exigea qu'elle fût entièrement de la main d'Erneftine. Le peintre le promit. M. de Clemengis, dtanquant enfin de prétexte pour prolonger le plaifir de refter avec Erneftine, fortit à regret du cabinet ; & M. Duménil l'accompagnant jufqu'à fon carroffe, Tatisfît fa conouté en l'inftaurant du fort de fon élevé. Celui que le hafard venoit d'offrir aux yeux d'Erneftine, joignoit à mille agréments extérieurs , un caractère rare , & peutêtre un peu fin^ulier. M. de Clemengis , 4efceadu d'une maifon ancienne & diftinguée.

**The text on this page is estimated to be only 21.08% accurate**

Ernest. 31 juillet {tuée, n'était pas née riche : (es est)érances de fortune dépendoient de la révision d'un procès, follicicée depuis près d'un siècle par Tes pères. Son bonheur avoit placé dans le Qioifere un de ses proches parents : chéri de cet homme puifiant , le marquis jouiflbit de tous les avantages attachés à la faveur « mais il n'en abulbit pas : plus fenfible que vain , plus libéral que Éiftueux , Ion ame noble & délicate apprécioit la grandeur Se les richeifes par le pouvoir qu'elles donnent de faire des heureux : un naturel doux & tendre le portoit à defirer des amis ; il trouVoit des flatteurs, les fervoit, & les dédaignoit : il découvroit un fentiment intérefTé dans tous ceux dont il fè voyoit carefle ; Tamour même ne lui donnoit pas de plai^ lirs fans mélange; s'il goûcoit un instant la fatisfaâion de fe croire choiii , préféré , d'im« portunes demandes, des foUicitations preffantes & réitérées lui laiflbient bientôt appercevoir que fon crédit attiroit autant que fa peribnne : depuis long-temps il cherchoic en vain un cœur capable à Taimer pour lui-même , & s'affligeoit de ne pouvoir le trouver. Pendant qu'Ernestine s'occupoit à copier le poftait du marquis^ elle recevoit fa vifite tous les matins, & n'attribuoit fon affiduité qu'au motif dont il la couvroit. Rien n'avoit préparé fon efprit à la défiance ; elle ignoroit le danger où la vue d'un homms aimable pouvoit reexpofer, & la fimplicité de ses idées la laiflbit dans une parfaite ^ Tome rill. O



**The text on this page is estimated to be only 26.45% accurate**

5T4 jHlfloire curité. Quand on n<sup>a</sup> jamais fend le defir de plaire, on plaît long-temps iàns s<sup>en</sup> appercevoir; & ramour qui se cache, refiemble tant à Tamitiév quMl est facile de s<sup>y</sup> mé« prendre. M. de Clémengis, chaque jour plus char\* mé d'Erneftine, voyoit avec chagrin que Touvrage avançoit. Pour conferver le plaifir d'aller fouvent chez le peintre, il réfoiut d'apprendre un art qu'il commençoit à ai<sup>mer</sup>. M. Duménil, foible alors, condamné à périr bientôt d'un mal incurable, se trqu<sup>voit</sup> rarement en état de diriger les eflais du marquis : fa charmante élevé fut chargée de ce foin. Elle apprenoit à cet écolier docile, à tenir, à guider ses crayons; lui enfeignoic à imiter les traits qu'elle-même furmoit: fouvent elle rioit de & maUadrefle; quelquefois elle le grondoit, l'accufoit de peu d'intelligence, se plaignoit de ses diftraôions; & lui montrant deux petites filles qui deflinoient dans la même chambre, elle lui reprochoit de profiter moins de ses leçons que ces enfants. Jamais le marquis n<sup>avoit</sup> paflé des tno\* nients fi agréables. La douceur de s'entretenir familièrement avec une fille de feize ans, belle fans le favoir, modefte fans affeâtation, amufante, vive, enjouée, à qui fon rang, fa fortune ou fon crédit n'impoibient aucun égard, qui laiflbit paroître une joie naturelle à fon afpeét, dont l'innocence & l'ingénuité rendoient tous les fentiments ii4;>res & vrais; être affis tout près d'elle, la.

**The text on this page is estimated to be only 18.73% accurate**

J'Emefîne\* 515 nommer Ta mattreflê , lui voir prendre une  
erpece d^aotonté fur lui , s^eroprefler à la contenter , à lui plaire , fans en  
avouer le deflein , fe flatter d'y réuffir; c'étoit pour le marquis de Clémengîs  
une occupation (i intéreflante , au^nfengblement il devint incapable de  
goûter tous ces vains amurements dont l^oifiveté cherche à fe faire des  
plaiOrs. Madame Duménil , que l^état fâcheux de fon mari forçoit à refter  
chez elle^ s^apperçut de Tamour du marquis , elle lui montra une humeur  
complaifante , eut de longs en\* tretiens avec lui , gagna (à conâance, entra  
dans fes vues, & contente de fa générofité , elle commença à traiter  
Ërneftine comme une perfonne dont elle fe reprochoit d'avoir long-temps  
négligé la fociété. Elle lUt fie de tendres careffes, voulut connoître fea  
befoins , fes defirs , s'emprefla à les fatisfaire. Chaque jour rendoit la  
fituacion d'Ërneftine plus douce 61 plus agréable; (à reconnoiffance lui fit  
oublier ia longue froideur de cette femme ; fes bontés la couchèrent ; elle  
lui pardonna une légèreté d'efpht, donc après tout elle n'avoit jamais  
fouôert. Quand les défauts des autres ne nous nuifent pas , il eft rare qu^ils  
nous choquent beaucoup^ Comme madame Duménil étoit gaie ,  
complaifante , & qu'un fecret intérêt Pengageoit à fe faire aimer d'Ërneftine  
, elle infpira aifément de Tamitié à une 611e fenfible, qui croyoit tenir d'elle  
i'aifance dont elle com«< mençoit à jouir. M. Ouménil touchoit à fes  
derniers mo^ 0 ij

**The text on this page is estimated to be only 27.25% accurate**

SI 6 Hîjlolre xnents; la certitude de fa mort faifoit couler les larmes de fa tendre élevé , & fouvent le marquis la trou voie toute en pleurs. Une vive inquiétude fe méloît à fon chagrin ; Henriette , partie depuis deux mois pour la Bretagne, ceflà tout-à-coup de lui donner de Tes nouvelles; elle lui manquoit dans un temps où Tes confeils lui devenoient néceHfaires. Erneftine lui écrivit plufieurs fois, 8c ne reçut aucune répoofe. Ce (ilence Taffligea : (on amie étoit-elle malade? négligeoit\* elle de Tinduire du parti qu'elle devoie prendre après la mort de fon mattre ? EUle en parla à madame Duménil, qui la ralTura fur la fanté d^Henriette , & la gronda doucement de lui demander des avis dont elle n'avoit pas befoin. Me croyez-vous capable de vous abandonner l lui dit-elle d'un ton affGâueuxP Sonsez-vousàmequitter? Non , ma chère Erneftine ; nous ne nous (éparerons point ; vous partagerez ma fortune, elle eft peut-être aflez étendue pour vous rendre heureufe; j^ai des reflources qui vous Ibnc inconnues : gardez le filence Air ce fecret ; ceiTez de vous alarmer, & ne regrettez plus les avis d^Henriette; ils ne pourroient que déranger le plan tracé pour votre bonheur. C^s difcours, fouvent répétés « diffiperent l'inquiétude d^Erneftine ; mais fon cœur fut blefle de l'oubli d'Henriette. En panant, elle lui avoit promis de s'intérefler toujours à fon fort, de lui procurer un aQrle, (i fon frère mouroit. Elle ne pouvoit accorder ua procédé fi froid avec le caractère d^Heoriec\* -I

**The text on this page is estimated to be only 26.00% accurate**

d'Erneftine. 317 te; mais TattaclMpent quMle prenoit pour madame DuméM,- affoiblit peu à peu ce chagrin ; & , (ans le vouloir , le marquis aida lui-même à Ten diftraire. Le temps approchoic, où M. de Clémengis alloit s<sup>^</sup>éloigner; le régiment qu'il commandoit, venoit de pafler en Italie, il falloic bientôt partir pour s<sup>^</sup> rendre. Malgré Tes efforts , Erneftine s'apperçut de Ta trifteflè : rêveur, inquiet» il gardoit un morne fiience ; le changement de ion humeur la Turprit, & Tes diftraâions la fâchèrent. Il paflbit le temps de fa leçon à foupirer, à te plaindre d'une douleur intérieure, d'une peine fécète & violente. Erneftine Te Tentit touchée de l'état où elle le voyoit ; elle lu! en demanda la caule avec intérêt, le predà de la lui confier ; mais voyant que fes queftions le rendoient plus trifte encore, elle ceflfa de l'interroger, fans cefltr de s'occuper de fon chagrin. Elle y penfoit à tous moments, actendoit impatiemment l'heure où le marquis devoir venir, portoit fur lui des regards curieux & attentifs; & le trouvant toujours fombre, elle baiflbit les yeux , craignoit de rencontrer les Gens , n'ofoit lui parler , & fe demandoit tout bas, qu'a-t-il donc? je le croyois fi heureux ! Hélas , auroit-il ceiTé de l'être! Pendant qu'elle partageoit la douleur du marquis, fans en connoître le principe, il s'occupoit du foin généreux de fixer pour jamais fon fort , de le rendre heureux & indépendant. Madame Duménii, engagée par 0« • •

**The text on this page is estimated to be only 23.92% accurate**

Si8 Histoîre ^ une grande récompense ^ paroître répandre sur son amie les biens dont M<sup>e</sup> de Clémengis alloit la faire jouir , ne pouvoit comprendre Tétrange conduite d'un amant si libéral & si discret. Comment espérez vous toucher le cœur d'Ernestine, lui disoit-elle, si vous lui cachez la passion qu'elle vous inspire ? Voulez vous la rendre riche, & vous voulez lui laisser ignorer votre amour & vos bienfaits ? Ah , puisset-elle les ignorer toujours ces bienfaits, répondit-il ! Je veux lui plaire, & non pas la séduire ; la rendre libre, & jamais la contraindre ou trahir. J'aime à la voir me montrer une innocente affection , s'attacher à moi sans dessein , sans projet, sans crainte ^ sans espérance. Un tendre intérêt se peint dans ses yeux depuis qu'elle s'aperçoit de ma faiblesse : elle m'aime peut-être. Imposerois-je des loix à cette fille charmante ? En excitant sa reconnaissance , je gênerois son inclination , je m'ôtteroies la douceur de penser que je possède un cœur qui ne préfère en moi que moi-même. M. de Clémengis répéta alors à madame Dugménénil toutes les instructions qu'il lui avoit déjà données sur la façon dont elle se conduiroit après la mort de son mari. Elle promit de se conformer à ses intentions , de garder fidèlement son secret , & de lui apprendre par (es lettres ce qu'Ernestine penseroit du changement de sa situation. Peu de jours après cet entretien , M. de Clémengis fut contraint de s'éloigner. Le lendemain

**The text on this page is estimated to be only 21.85% accurate**

dErneftine. 319 nain de Ton déparc , è i^beare où il Te ren\* doit ordinairement chez Erneftine , elle reçut de Ta part une boîte fort riche; elle renfermoic le portrait que M. Duménil avoic fait du marquis, & ce billet. Le marquis de Clémengls â Erneftine. \*^ Je vous quitte , ma charmante maîtfef^ j, fe ; un devoir indirpenfable m^arrache à n la douceur de vous voir, de profiter de ,, vos foins, de vos bontés; mais je n\*ou9, blierai point vos leçons. Pendant une ,9 longue k trille abfence, ma feule confo9, lation fera de me les rappeler. Dans vos ,y moments de loifir, daignez vous occuper ,, à regarder ce portrait, à le copier; mul,, tipliez rimage d^un ami dont le cœur 9, vous eft tendrement attaché; confervez ,, fon fouvenir , Si fouhaitez quelquefois de 5, le revoir. ,, Erneftine fentit de Pémotion & de la douleur en lifant ce billet. Pourquoi M. de Cléniengis s'éloignoit- il fans prendre congé d'elle, fans lui dire qu'il pattoit? Elle lut piufieurs fois fa lettre , toujours révoltée du myftere de fa conduite : infenfiblement elle s'attendrit, lé regret fuccéda au dépit. Elle 8'étoit fait une douce habitude de voir le marquis, de lui parler, de palier des heures entières avec lui. Quelle privation ! Elle perdoit jufqu'au plaifir de l'attendre. Ses yeux mouillés de quelques larmes , s'attacherçnt fur le portrait ; elle le confidéra O iv

**The text on this page is estimated to be only 24.36% accurate**

.S20 Hîfloîre long- temps; mais ne l'examinant plit<sup>s</sup> en srtifte<sup>^</sup> elle trouva que M. de Clémengis avoic eu raifon de fe plaindre de cet ouvra<sup>^</sup> ge : voilà fes traits, difoic-elle, fa phyfionomie; mais où eft Pâme, la vivacité de cette phyfionomie ? où font ces regards fi doux , où Tamitié Te peint? Combien d'agrémens négligés! Eft- ce là ce fouris fin & tendre, cet air de bonté, de grandeur? Où font tant de grâces dont j'apperçois à peine une foible efquifse? En parlant, Erneftine pouC-. foit tous les defins qui étoient fur fa table,, cherchoit Tes crayons , & remplie de Tidée du marquis , elle fe flattoit d'en tracer de mémpire une image plus exaète. Ce travail intérefiant fut interrompu peu de jours après , par la mort du pauvre Duméni]. Erneftine tendrement attachée à cet liomme, le regretta fincéreraent. Sa veuve, préfixée d'abandonner un lieu propre à exciter la trifteffe, fentiment qu'elle craignoit, ie hâta de charger <sup>^</sup>un de fes parents du foin de, (es afaires; & dès que la bienféance le lui permit, elle fe rendit avec Erneftine à trois lieues de Paris, dans une maifon char\* mante. Plufieurs valets, prévenus de leur arrivée , fe préfenterent pour les recevoir , & s'emprefserent à les fervir. Erneftine pleuroit encore ; elle fe rappeloit fans cefse la douceur & l'amitié que fon maître lui avoit toujours montrées. Cependant l'afpeâ riant & magnifique de ce beau féjour fufpendit fon chagrin \*, les appartem<sup>^</sup> xaient Si les jardins, la vue , Témail & le pa<sup>^</sup>.

**The text on this page is estimated to be only 10.70% accurate**

fiim dei Sesis , tioc ^irpr t Ss îîsî , r:cc cbam Ss rîsrnk Er, tl- ^' uf  
% crcc amie? Ceax ça' J'sld— 12c û-».îsiji ii iroaTer bceo hrarc-ia: :  
heof^répuoiaiiwBifrjgDirzifT-,,:^ 5frcfl , ma ôac acmc « <t r:\* crLxrtx 3m  
ce le perdre. Je dli'bofe aG:atl-î=L2i.i c'uJi^ f:;r\* tone aflcz coniiûeiibe;  
csrre joce r\*rrf ea &ît partie, & tooicb ê:ts k nil j^%. Alers elle loi ooota une  
petiic h.ft j.r? ftiro.r^cfr.t préparée, poor Isi perT^ader q\*je fon ma^ îiage,  
conrxâé malgré &s parcris ravo:c privée de (b biens peccanc la Tie de iba  
mari. RièA ne portoît Emeftioe à dauter de !a lincérité de cène femme ; elle  
ne connoifToit nj les loix ni les nfages; elle la crut fans héfiter, la félicita de  
rbeoren changement de Ta (ituation , & fe fentit yivement touchée des  
aflbrances que madame Duménil lui donnoit de partager avec elle toutes les  
dou\* ceurs de (bn nouvel état. Pour contenter fon amie, Erneftine fut  
obligée d^occuper le plus bel appartement « d'accepter de riches préfents,  
de fe prêter aux foins d^une femme de chambre dellinée à la fervir feule : il  
fallut fe laifler parer. Madame Duménil dirigea remploi de fon temps, Se  
voulut obftinément que fa toilette en remplît une partie. On lui apprit à  
relever Tes charmes par tout ce qui pou volt en augmenter Téclac;  
infenfiblement cet art lui k . O V



**The text on this page is estimated to be only 22.16% accurate**

gaa Elfloire devint facile & agréable ; elle se plut , elle s'aima même , mais ce fut avec une modération dont son heureux naturel la rendoit capable en tout. Un maître à danser vint lui enseigner à développer les grâces de sa personne ; on lui donna des leçons de musique, ses mains adroites s'accoutumèrent bientôt à parcourir les touches d'un clavier ; une oreille parfaite la conduisit en peu de temps à unir les sons de sa voix légère à leur harmonie. Le desir de plaire à madame Duménil aidait beaucoup à ses progrès ; souvent aussi elle étoit animée par le plaisir de penser qu'à son retour le marquis de Clémengis la trouveroit plus instruite , plus aimable , plus digne de son amitié. ' En s'éloignant d'Ernestine , cet amant délicat s'étoit proposé de lui écrire souvent ; mais éprouvant une extrême difficulté à se faire sans se livrer à toute la tendresse de son cœur , il se contentoit de recevoir des lettres de madame Duménil : elles lui faisoient chaque semaine de la santé d'Ernestine & de ses occupations ; il apprit avec plaisir qu'elle employoit tous les moments dont elle disposoit , à commencer de nouvelles copies de son portrait , ou à retoucher celui qu'elle s'obstinoit à faire sans modèle. Deux personnes qui pensent différemment, ne se trouvent pas également heureuses en jouissant des mêmes avantages.. Madame Duménil , gênée par ses promesses , regrettoit souvent ses anciennes amies, & la vie bruyante de la ville étoit ; amusements se y

**The text on this page is estimated to be only 25.80% accurate**

d'Erntftine. J23 bomoient à de longues promenades ; une jolie voiture, un très- bel attelage, lui Ter\* voient à parcourir toutes les campagnes des environs. Quelquefois elle fe repeotoic de 8'être engagée à tenir une conduite fi peu conforme à Ton goût : mais les avantages qa^elle retiroit de fa complaifance, Sz Tefpoir de retourner à Paris au commencement de rhiver , lui aidoint à fupporter l'ennui de fa folitude. Erneftine accoutumée à la retraite, vivoic parfaitement contente ; tout dans la nature préfentoit à fes yeux un fpedacle agréable & intéreflant : le lever de Taurore , le foir d'un beau jour, les bois, les prés, le chant des oifeaux , les productions variées de la terre, ofiroient à fon erprit paifible, ou des objets de plaifir , ou le fujec d'une tendre rêverie : fon penchant pour M. de Clémén!ps animoit fon cœur fans le troubler, lui àifoit goûter une partie des douceurs que donne le fentiment, fans y mêler Tagitation violente qui s'élève des paillons ; elle fouhaitoit de revoir le marquis , mais une impatiente ardeur ne rendoit pas ce defir un mouvement pénible. Dans cette pofition tranquille , qui pouvoit engager Erneftine à porter fes vues au delà des apparences? Une fituation heureufe ne conduit pas à réfléchir; pourquoi voudroit-on approfondir la'caufe du bonheur dont on jouit? Le bienêtre nous paroît un état naturel ; fon interruption nous trouble, nous agite; le mafheur nous ii^fruit\* étend nos idées, renâ 0 vj

**The text on this page is estimated to be only 19.24% accurate**

3^4 Htftoîrt notre ame inquiète & notre efprit aftif , parce que la douleur nous fait chercher en nod^ mêmes des forces pour la fuporter, ou des\_ relfources pour nous en affranchir. Dès l'ouverture de la campagne , les préliminaires de la paix écoit avancés , les armées n'avoient ordre que de s'obferver ; verj le milieu de Pété, elles reçurent celui de fe féparer, & nos troupes repaiferent les monts. Le marquis de Clémengis, refté malade à Turin, n'arriva à Paris qu'au commencement de l'automne. Après s'ôcre acquitté de fes devoirs les plus prefTants, il céda au defir de revoir l'objet de fa tendreflè , & partit pour la riante habitation que (à générofité^ a voit rendue le domame d'Erneiline. Elle étoit feule quand on lui annonça le marquis. A fon nom , elle pouifa un cri de joie, fe leva, courut à fa rencontre, lui fit mille queftions , & lalfla paroître ingénument tout le plaifir qu'elle fentoit de le revoir. Ému , pénétré de cet aecueiU M. de Clémengis refta un peu de temps fans parler ; il confidéroit Erneftine avec autant â'étonne« ment que de fetisfaétion ; elle s'étoit toujours offerte à fes regards dans un négligé propre, mais frmple , devant fon éclat à (à fraîcheur, à la régularité dé lès traits, à fesagrémens naturels ; fes charmes relevés par mille grâces nouvelles, l'aifance de fès mouvements, la nobleffe de fa Sgure, cette dignité impofante, dont l'innocence décore la beauté, infpirerent autant de refpeâque de furpnfe à M. de Clémengis : il crut voir j

**The text on this page is estimated to be only 19.87% accurate**

d'EnuJline. 525 cette fille charmante pour la première fois; • elle lui parut née dans l'état où sa générosité l'avait placée. Parée de (es dons) environnée de ses biens elle ne lui devait point de reconnaissance, elle ignorait les obligations; Tien ne lui servait rien ne Thurnilioit aux yeux d'un homme qui, loin d'offrir lui-même (es biens, craignoit de les lui faire paroître, & s'interrogeoit (bientôt pour s'afflurer s'il ne se trompoit pas lui-même au motif qui le portoit à les prendre. Pendant plusieurs jours, le marquis con\* ferva un air timide & embarrassé auprès d'Erneline; il héfioit en la nommant sa maîtresse, il avoit peine à reprendre avec elle ce ton familier & gai de leurs premiers entretiens; peu à peu sa position devint gênante. Avant son départ, occupé seulement du desir de plaire, incertain des sentiments qu'il inspireroit, le doute lui faisoit la force de cacher ses sentimens. Mais voir Erneline si sensible, & lui-même lire dans ses yeux attendris les plus douces expressions de l'amour, & se taire; quelle contrainte! quel supplice pour un amoureux passionné, qui goûtoit enfin un bien si long-temps souhaité celui d'être aimé, véritablement aimé! Sa fortune, dépendant encore d'une contestation difficile à terminer, la nécessité de ménager la faveur d'un parent dont l'amitié méritoit sa reconnaissance, le monde, les préjugés reçus, tout élevoit une barrière insurmontable entre Erneline & lui. Il ne songeoit point à la franchir; l'honnêteté de l'Éi

**The text on this page is estimated to be only 27.42% accurate**

« Mais ton cœur, la noblesse de tes principes, ne loi permettoient pas non plus d'avilir une fille estimable, de mettre un prix honteux à des dons qu'elle n'avoit point exigés : s'arracher au plaisir de la voir, c'étoit un moyen de recouvrer (a tranquillité ; mais la dureté de ce moyen le révoltoit : si quelquefois il consentoit à s'affliger lui-même » à s'éloigner, la certitude d'être aimé l'arrêtoit. Comment se résoudre à chagriner Paimable, la fertile Ernestine ! L'éviter, la fuir, elle qui dans la simplicité de son cœur s'attachoit tous les jours plus fortement à lui ! Que penseroit-elle d'un ami bizarre & cruel ? quelles feroient ses idées ? mépriseroit-elle son inconstance ? en feroit-elle touchée ? Oui, sans doute : il ne pouvoit se dissimuler que sa présence n'excitât la joie d'Ernestine. Ah ! comment l'en priver, quand elle étoit peut-être devenue nécessaire au bonheur de sa vie ? Cette dernière considération fut si puissante sur l'esprit de M. de Cléramont, qu'elle fixa ses résolutions. Il ne changea point de conduite avec Ernestine ; elle n'aperçut en lui qu'un ami sincère, confiant, complaisant, empressé à lui préparer des amusements » & content d'être admis à les partager. Les moments qu'ils passaient ensemble s'échappoient avec rapidité. Amants secrets^ amis avoués, le désir de se plaire, de tendres soins, de délicates attentions, entretenoient le charme inexprimable de ce commerce intime & délicieux. Ernestine en goûtoit les douceurs sans crainte & sans inquiétude »

**The text on this page is estimated to be only 23.30% accurate**

d'Ernefîne, 327 mais un bonheur fi grand deroît être cruellement troublé , & le temps approeboit ou la perte de Theureufe ignorance qui le lui procuroit, alloit le détruire. Madame Duménil , peu capable de diftinguer les caractères, ne connoinbitni les feo^ timents, ni les véritables intentions de M\* de Clémengis. En s'engageant à féconder fes defleins, elle efpérôit jouir des plaifirs qu'un amant prodigue rafiembleroit autour de ik maîtreflie; une maifon ouverte, un cercle nombreux , d'amufànts foupers , des fêtes continuelles ^ offroient à fon idée la plus riante perfpeôive. Trompée dans fon attente , elle prit deThumeur; elle fe plaignit au marquis de Tennuyeufe retraite où elle vivoit , l'avertit qu'elle ne pouvoit la fopporter plus longtemps, & menaça de quitter Ērneftine , fi elle pafibit Thiver à la campagne. Le defleinde M. de Clémengis n'étoit pas de l'y laifler; il avoit fait meubler une maifon à Paris pour elle ; mais ne voulant point répandre fa jeune amie dans le monde, il 4è repentoit de s'être confié à une femme 6 peu raifonnable ; il falloir, ou la contenter , ou la féparer d'Erneftine. De nouvelles libéralités &i beaucoup de condefcendance appaiferent madame Duménil ; elle revint à Paris, & condaifit Ērneftine au fauxbourg Saint-Germain, dans, une maifon peu fpacieufe, mais fort ornée. Deux jours après leur arrivée , elle lui porta à fa toilette plufieurs bijoux à fon ufage ^ un écrin rempli de pierreries.

**The text on this page is estimated to be only 26.30% accurate**

328 Histoire Ce préPent toucha Erneftine comme une nouvelle preuve de l'ancienne amitié de madame Duménil; mais fa magnificence ne Pé« blouit point ; elle commençoit à s'accoutumer à la richesse , à Téclat ; & comme elle ne fouhaitoit pas d'exciter l'envie , elle étoit bien éloignée de mettre à la poffeffion de ces brillantes bagatelles, le prix que le commerce des femmes y attache. Madame Duménil la preffa de s'en parer ; & fe rappelant que le marquis étoit à Verfailles, elle fe hâta de profiter de fon abfence pour mener Erneftine à l'opéra. Son projet étoit de lui infpirer le goût des plaifirs qu'elle-même préféroit, & de contraindre M. de Clémengis à lui laiffer la liberté d'en jouir. La nouveauté des objets attira toute l'attention d'Erneftine ; elle ne s'apperçut point qu'elle fixoit les regards d'une foule de fpeftateurs charmés de la voir, & furpris de ne pas la connoître. Une riche parure , peu de rouge , beaucoup de modéftie , la figure décente de madame Duménil, l'air noble de fa jeune compagne, les firent pafter pour des femmes nouvellement arrivées de province. Tous les yeux s'attachèrent fur Erneftine ; en fortant de fa loge , elle fe vit entourée & prefque preffée par l'indifcrette curiofité d'un efaim de ces importuns enfans, abandonnés trop-tôt à leur propre conduite,, fouvent embarrassés d'eux-mêmes, & toujours incommodes aux autres. Parvenue au pied de l'efcalier, où plu^ X

**The text on this page is estimated to be only 0.39% accurate**

hort^f^lljirl »4gr, répéter XJ^c^r gne : I^ X^tnl>r»^%è fut l'effet -  
d'. nienc fi 5fir »\* ^^ narra ffée, loin ^ fiS- vous ' ^Â ^^"L^toieperte ^JJĬ\*/  
d't'^^el^ • /île""«'^J ^ l^ ,ef,'. vient ' ^uere ^^ez, c^ pie» \* u» \* ^l\* r^ ^\*^l  
J>



**The text on this page is estimated to be only 24.38% accurate**

g go • Hiftolre de fa belle- fœur ; en retournant chez elle, nn peu d^inquiétude lui fairoit {garder le (llence, eileattendoicqu^Ërneftine parlâc, & vouloit i\*uger par fes difcours, de ceux d'Henriette. l lui paroiflbit impoffible qu'un entretien fi court eût produit de grande éclair ci (Tements : mais Ton amie fe taifoit , foupироit ; & la confternation où elle la voyoit, lui caufoit un véritable embarras. Occupée à fe répéter lesexpréffions d'Henriette, à en pénétrer le fens, Erneftine s'abymoît dans cette rêverie pénible où la foule des idées ne permet pas cTen appercevoir une dJftinÂe & de s'y arrêter : Henriette me plaint, dit-elle, tout nous fépare! Les bienfaits dont vous m'avez comblée ont bleffé fes regards; leur éclat ne convient point à l'élévé depm frère ; malheur eufe fille , s'eft\* elle écriée l eh , d'où naît cette compaffion (î différente de celle que je lui inſpirois autrefois? Hélas! j'ai toujours excité la pitié; pourquoi ce fentiraent m'humilie-t-il aujourd'hui? Dès mes plus jeunes ans, abandonnée au foin de la Providence, recueillie par des mains bienfaifantes, j'ai dû ma fub^ liftaoce & mon éducation à la généreufe amitié de madame Dufrefnoi. Henriette, dépoſitaire de fes dernières bontés , n'a pas ceffé de m'eſtimer en me les aiiïbrant; pourquoi vos dons m'abaiffent-ils à, fes yeux? En les recevant ai-je mal fait? Oui , fans doute : le fafte & la richefle ne me conviennent point ; cet éclat emprunté peut fixer les regards fur inoi, rappeler ma première Otuation , por

**The text on this page is estimated to be only 12.52% accurate**

\*'^/e V ^^^e ll<?@i '^ reprocher ; cil V^^f; i>vft-if pas permis a  
«eeert. \* bi^ ^'''^ unique partag être «îf Ci^\*-» '^^^^ «''' " Ebr'ct/j ^e'\* <îe  
fes befoins rietce ' ^<'ft^ & méprifable. àez-vo.'^^^r»\*'''' important les i Vere  
a èiif'd't madame Dumt! ^«atû eJI^^ -^^j^g blâmer d'accepi  
wff/lfpM.^\*^ême doit toutàl'aff (.;,\*' ^iQlgnée ? Vousm'aveze Ucfonliftéft  
en courant à fa ren( Hiours haïe ; mais depuis V«»^r^e, j>ieuleDlaifirdel  
"^oo \*Jooioit fe tnêlerdemacom V fort, lâns lui confier des ai ^"Je  
Vauftérité de fes principes It ®^Vous avez fermé votre porte! ^^^^«•10  
Erneftine furprife; eh, V»ae «l'apprenez vous ? D'où vien tre^r fi fâchée ,  
repnt madame oTi'avez-vous donc à regretter? ^x^ve d'une amie, ne la  
trouvt e-»^' rnoJ ? Après ce que j'ai fait pc x^4iotinc de vous voir fl attaché

**The text on this page is estimated to be only 24.09% accurate**

33» Histoîre tre : jouilTez Tans inquiétude de cette alfance qui bltjft les reui^ards de mademoifelle Dunténil ; & fi le hafard offre encore à vos yeux une perronnefi défagréable aux miens, évitez de lui parler ; vous me devez cette légère condefcendance, & je l'exige de votre amitié. Eroeftine n\*o(a infifter Pur des explications qu^elle defiroit ; elle fut trifte, agitée tout le loir : la nuit augmenta fdn inquiétude; mille réflexions s^élevoient dans Ton efprit : pourquoi madame Duménil Tavoit-elle toujours afluréc que fabelle-fœurétoitablènte? D'où naiflbit une haine fi décidée, fi forte? Pendant la vie de M. Duménil , elles ne fe cherchoient pas, mais elles fe voy oient aflèz fouvent : comment Henriette fe feroît-elle oppofée à des arrangements avantageux pour fan amie, elle qui avoit tant de fois fouhaité d'être riche , & de partager fa fortune avec fâ chère pupille! On la traitoit de févere, de hautaine. Cesépithetesconvenoient-elles au naturel indulgent, à l^umeur douce de mademoifelle Duménil? Erneftine entrevit du myftère dans la conduite de fa compagne ; un foupçon vague éleva fa défiance & lui infpira une forte de crainte : cependant elle eflaya de fe calmer, de perdre le fou venir de cette rencontre, de donner à madame Duménil une preuve de Ton attachement & de fa reconnoiffance, en fe conformant à fa volonté. Mais comment fupporter le doute où elle refteroit? Elle avoit cru voir du mépris, de riûdignatloD, dans les yeux de mad^

**The text on this page is estimated to be only 24.90% accurate**

d'Ernestine. 333 ifioirelle Doménil ; trompée par un faux rapport. Ton amie raccufoit peut-être d'entretenir la méfintelligence entre là lœar & elle : cette dernière penfée ranima le defîr de faire expliquer Henriette; & comme Ernestine ne s'^étoic point accoutumée à réfifter aux mouvements de fon ame, elle s'y abandonna , attendit le jour avec impatience , fè leva dès qu'il parut, s'habilla fimplement; &déjà prête quand on encra chez elle, après s'être encore confultée , avoir békité un peu de remps, elle demanda des porteurs, fortit feule , & fe rendit chez Henriette. Mademoifelle Duménil venoit de s'éveiller, quand on lui annonça une vifite qu'elle étoitfon éloi(;née d'attendre. Eh, bon dieu ! cria-telle à Ernestine d'un air furpris, vous voir ici , vous, mademoifelle! Quelle affiiire Q prenante peut donc vous y attirer? La plus incéreffante de ina vie, réponditelle ; je viens favoir fi vous êtes encore cette amie autrefois fi fenfible à mon malheur» dont le cœur s'ouvroit à mes peines, dont la main efluyoit mes larmes. Si vous n'êtes point changée, pourquoi m^avez-vous affligée & pre(queoften(ëehier? Si vousceflez dem'aimer, apprenez-moi comment j'ai perdu votte ailection. Je me plaignois d'une longue négligence ,^un oubli furprenant ; me plaindrai-je à préfent de votre injuftice? Et paP. fant fes bras autour de fon amie , la preifant tendrem.ent, parlez, ma chère Henriette» dîtes-moi ce qui nous fépare , 8t pourquoi mon heureufe Qtuatioa femble vous infpirer de la pitié.

**The text on this page is estimated to be only 23.51% accurate**

•334 Hlfloïrt Votre heureufe fituation, répéta mademoifelle Duménil ! Si elle vous paroît heu<sup>^</sup>reufe , un léger reproche peut-il en troubler ia douceur? Mais quel deflein vous engage à me chercher? pourquoi me prefler de parler? ne m'avez-vous pas entendue? Non, dit Erneftine ; que me reprochezvous ? qu'ai-je fait? en quoi nos fentiments différent' Us 7 ma conduite vous paroît-elle blâmable ? Cette queftion m'étonne , reprit mademoifelle Duménil ; & la regardant fixement : ofez-vous m'interroger avec cet air painblefur un fujet fi révoltant<sup>^</sup> lui dit-elle? En vous écartant de vos devoirs, avezvous perdu le Touvenir des obligations qu'ils vous impofoient? ne vous en refte-tii aucune idée ? Vous rougiflez, ajouta - t-elle , vous baiflez les yeux : la pudeur brille encore fur le front noble & modefte d'Erneftine; ah! comment a-t-elle pu la bannir de foa cœur? Je rougis de vos expreffions , & non pas de mes fautes, dit Erneftine ; exaéte à remplir les devoirs qu'on m'apprit à fuivre, je ne me reproche rien : cependant vous m'ac<sup>^</sup>cufez : je me fuis écartée de ces devoirs, j'en, ai perdu l'idéal Qui vous l'a dit? Sur quoi le jugez-vous? Je ne vous aurois jamais foupçonnée do cette furprenante aiTurance, dit Henriette • mais ceflons cet entretien ; ne me forcez point à m'expliquer fur les fentiments qu'il peut: m'infpirer. Ah, mademoifelle, vous avez fait à la richeflè un facrifice bieu volontaire <sup>^</sup>

**The text on this page is estimated to be only 12.14% accurate**

d'Ernestine, 333, bien entier<sup>s</sup>U ne vous tefte pas même al<sup>i</sup>  
iède décence pour rougir de l'état méprisable que vous avez cibuifi 1 Eh,  
mon dieu I s'écria Ernestine toute en pieuis, e(l-ce une amie , e(t ce  
Henriette , qui me traite avec tant de dureté ? Un état méprif<sup>bie</sup> ! j'ai clioifi  
cet ài . 'j'ai renoncé à la décence ! je l'ai facrijie à la richêffe ! moi?  
comment 9 dans quel cempù? en cjodie occafion ? Quoi , mademoifelle ,  
vous olez m'inrulier fi cruellement ! voufffoyez m'imputer des crimes!  
Mademoifelle Duménil, émue des larmes d'une jeune perfonne fi long-  
temps chère à . Ion cœur , ne put exciter fa douleiir lans la partager : Ton  
indulgence naturcUe la porloit à excufer Ernestine , à rejeter lur la belle-  
ftEur l'égarement d'une fille (impie S: facile<sup>^</sup> féduire. Elle tēvauD moment;  
Si prenant la main de fon amie : fuyez vraie , lui dit-elle ; répondez fans  
héfiter à mes demandes ; quand je vous écrivis de Bretagne , pourquoi ne  
me donnâtes-vous point de vos nouvelles? comment négligeâtes vous mes  
avis pendant la maladie de mon frère? Je ious ofFrois après fa mort un afyle  
décent Si agréable , pourquoi le refufâtes-vousr EnSn , pourquoi m\*écrivjt-  
on de votre part de ne plus m'inquiéter de votre conduite F En fatisfailant à  
ces queftions , Ernestine découvrit à mademoifelle Duménil, qu'ellemême fe  
croyoil en droit de l'nccufcr de négligence. Henriette vit qu'on avoit tendu  
des pièges à fon amie j elle ne douta pinc 1

**The text on this page is estimated to be only 25.18% accurate**

335 Hlfiôire que , âMtelligence avec le marquis de Clémengis, madame Daménil n\*eût roujdraic à la connoiffaoce d^Erneistine , des lettres capables de Téclairer fur les dangers de fa tuation. Elle (bupira , sVrendrit. On nous a trompées Tune & l'autre, dit-elle; deux perfides ont rendu ma prévoyance inutile ; ils ont baifement profité des circonftances , démon éloignement, de votre crédulité. Mais où nous conduit cette triftecertitude P Vous vous trouvez heureuse ! Quelle apparence de vous ramener à vos premiers principes ? Après avoir goûté les douceurs de Topulence f e(l-il facile de s'en priver ? Pourriez- vous renoncer au marquis de Clémengis , à Tes bienfaits incérefl^és; fuir, méprifer haïr cet homme vilp. . . Renoncer à lui ! le fuir 1 le méprifer 1 s'écria Erneistine. Quels noms ofez^ vous lui donner 9 Eh ! pourquoi le fuir P qo^at-il fait? par où mérite-'- il d'exciter Phorreur qu'il vous infpire? Vous m'embarrafiez, reprit Henriette; comment mes difcours vous caufent-ils tant de furprife? ne recevez- vous pas les viCites de cet homme P ne pafië-t-il pas une partie du jour dans votre appartement P d'autres perfonnes y font-elles admifesP êtes vous déterminée à continuer ce commerce déshonorant? Si vous aimez le marquis de Clémengis , fi la feule idée de vous féparer de lui vous révolte , vous arrache un cri de douleur , que venez- vous donc faire ici ? Apprenez-moi le fujet de cette étrange démarche r prétendez-vous excufer votre conduite, me contraindre

**The text on this page is estimated to be only 13.38% accurate**

J'Erneftne. 337 oontraîndre à Tapprouver ? Que voulez- voiiis?  
que me demandez- vous? pourquoi me cherchiez-vous ? Un commerce  
deshonorant , répéta Erpartage ? Perlbnm mon appartement : eht qui  
chercheroit à me voir? Le marquis de Clémengis eft ma feule connoiflaoce,  
mon unique ami. Elevée loin du monde, accoutumée à m'occuper, je n'ai  
point encore fenti lebelbin de me diCtraire, de me fuir moi-itiême, ni le  
defir de former des liaifons. Ma^l^me Duménil , autrefois fi répandue'  
depuis l^infant où elle eft rentrée dans G^s biens, s'eft éloignée de fes amis,  
n'a plus fongé- • • •- Rentrée dans fes biens, elle I interrompit Henriette : de  
quels biens me narlez vous ? ^Erneftinecontaalorsrhiftoirequemadame  
puménil lui avoit faite à la campagne; & ftms s'appercevoir de la  
furprifed^Hennetî«' vous me reprochez mon affeétion pour le marquis de  
Clémengîs. ajouta-t-elle; s'il ,^î\"sétoit connu , vous l'approuveriez : oui ,  
'^dée de n^ r>w le voir me révolte; elle J^fle mon cœtl ine àø^^mt(^eit  
étabie entre nous- elle fait mon bonheur, J fans dôme ,e aeS. ^^ Pf ^\"=« de  
«=!= ^ome aimable iofpire je ^^Jf^W fenti«;«nt délicieux, tJ?  
ncje^S«;TM^eft inexprimable : dès qu' ^ouve heurenfe ^' content auflî , — -  
». Tome VIII. ^



**The text on this page is estimated to be only 24.65% accurate**

338 Hlftolre niême mouvement caule Tes plaifirs & les miens. Henriette joignit les mains , leva les yeux au ciel : mon dieu, s'écria-t-elle^ ai-je bien entendu ! Queile efpérance s^éleve dans mon cœur ! Cet aveu , fon ingénuité. . . • . O-jna chère Erneline, es -tu encore innocente? Dans le tranPport vif & tendre de fa joie, elle preflbit fa charmante amie contre fon fein. Non, dilbit-elle, non, Erneftine n'avoueroic point un coupable attachement avec cette liberté ; elle eft trompée, elle n'cft pas féduice ; il eft temps, il eft encore temps de la laver du danger où fa crédulité Texpofe. Des queftions fuivies, des réponfes pofitives, amenèrent enfin Téclairciflement que toutes d&ux defiroient. La conduite du marquis écnnoit mademoifelle Duménil ; elle lui paroiflbit finguliere , mais elle connoifToic trop le monde pour la juger favorablement. Que devint Erneftine, en apprenant d'elle où cette conduite pouvoît la guider! Eh quoi, des foins fi tendres, des bienfaits fi grands, répandus fur elle avec tant de profufion & de fecret, tendoient à lui ravir un bien dont la richeffe & la grandeur ne pourroient jamais réparer la perte! Mademoifelle Duménil, entrant alors dans des détails néceflairesà fes delTeins, s'étendit fur la façon de penfer libre & inconféquente des hommes, fur la contrariété fenfible de leurs principes & de leurs mœurs. O ma chere amie ! vous ne les connoiffez pas, lui

**The text on this page is estimated to be only 21.88% accurate**

d'Ernestine. 33^ difait-dle. Ils Te prétendent formés pour guider, foutenir^ protéger un fexe timide & faible ': cependant eux Teuls l'attaquent » entretiennent fa timidité, & profitent de fa foiblesse : ils oQt fait entr'eux d'injustes conventions, pour aflervir les femmes , les foumettre h un dur empire; ils leur ont imposé des devoirs; ils leur donnent des loix; & par une bizarrerie révoltante , née de Tamour d'eux-mêmes; ils les pressent de les enfreindre, & tendent continuellement des pièges àcefexe/oî6/€ , timide^ dont ils ofentfe dire leconseil & Tappui. Ahî ne comparez pas le marquis de Clémengis à ces hommes infensés, s\*écia Ernestine; ne lui supposez point de cruelles intentions ; jamais il n'a formé Phorhbîe pro» jet de me féduire , de me rendre méprisable & malheureuse : non , son asléélion est auil pure que la mienne. Ah ! d vous le voyiez, si vous lui parliez. .. . Eh bien , interrompit mademoiselle Duménil, je le verrai, je lui parlerai. Je souhaite que son amitié soit innocente & défintéressée : mais en le suppolant, comment excuser l'imprudence de sa conduite? En vous engageant à vivre dans une terre dont il venoit de faire l'acquisition, ne vous a-t-il pas exposée à paroître dépendante de lui? En vous déroband à tous les regards, ne lafluit-il pas croire que vous existiez pour lui seul? Il vous cachoit ses bienfaits ; mais pou voit-il les cacher aux autres? Madame Duménil est-elle inconnue? ignore-C' on ses facultés? Ses anciennes amies»

**The text on this page is estimated to be only 27.84% accurate**

34^ Histoîrt Turprres de ne plus la voir, ont voulu pénétrer le myftere de fa retraite ; elles l'ont découvert, ellesont parlé depuis le retour du marquis. Quelles idées fe feront élevées dans Pefprit de vos valets, des fiens ? Idées grofGeres, mais malignes, étendues, & dont la communication eft prompte. Moi-même ne vous ai-je pas cru coupable? M. de Cléroengis eft votre ami, dites- vous .^^ Non, Erneftine, non, il ne Teft pas : Phomme qui facrifie notre réputation à Ton amufement, à fes plaifirs , eft-il donc un ami P a-t-il donc une affe&ion pure? Mais vous^ pleurez, continua-t-elle, vous gémiflez, vous ne m'écoutez point. Je ne vous ai que trop entendue, dît Erneftine ; vous venez de détruire la paix de mon ame , tout le bonheur de ma vie ! Ab , pourquoi diifipez-vous une fi flatteufë illufion? Et cachant fon vifage inondé de pleurs, dans le Tein de fon amie : ô ma chère Henriette, pardonnez-moi , lui crioit-elle, pardonnez ma douleur, fouffrez qu'elle éclate : je ne puis applaudir à votre raifon , je ne puis être reconnoiffante de vos bontés. Ah , falloit-il m'éclairer ! mon erreur mè rendoit fi beureurel Que je hais le monde. Tes ufages, fes préjugés, lès malignes obfervations ! Que dois-je à ce monde où je ne vis point? Quoi , faudra>t-il immoler mon bonheur à fes faulTes opinions? Eh , que .m'important fes vains, fes téméraires jugements, quand je fuis innocente , quand mon cœur ne fe leproche rien ?

**The text on this page is estimated to be only 5.06% accurate**

. cv-nv Iemmc incaoTc oc VM pei- fns UQ j'iar de ' 'icrlaEm-fiin::  
■:HubleS! d'amer>■■ o'nînt f'iMT mul ■[ de retoorDcr chct cfla , je me  
livre à vous, ii vr» i .^,- ... .. ,. . i-',L;lcnîs.i votre amitié. Ali! l.-%4 rcgfcite  
point l'uiftocf où je ^w^i.

The text on this page is estimated to be only 0.84% accurate

3if.iii Tir '^r^ "" -T\* - ■ - .r r ^ ^s?!i vi^- '^^^ £2rir~ ▼••i — -  
■"■•X.^ ••►--. • •■^ •• ■» I ' »■• ' - — ■\* fX. \*ifc #— . TUS r : m x'i-  
iir^s. .r\*îr:ii:-^i i xerr ^:r ^■T « • -iaM .^^ -.^.\*4» ' \_ » ^^ .1^ »■ iT ^>»i I  
»A> — - ^ m -. % rtri^" iT 2"-:ir»r ^ fir:\* retire re ne; ^ i



**The text on this page is estimated to be only 14.57% accurate**

54\* Htjfolre Je confins à vous laifler confbftnT tousf mes  
fecrets, roademoifelle, reprit le marquis; je necontelle point vos droits far  
un& jeune perfonne dont vous avez pris foin pendant plufieurs années. En  
la retirant d'un érat audeflbus de la médiocrité, }^ai voulu faire pour la  
beauté modefte & fans appui, ce que mes pareils ^nt rous les jours en faveur  
de la baffeffe, du vice & de l'impudence. Votre aïoie ne jouit point d'une  
opulence pajfagere; elle eft riche, libre & ipcépendante. Ayant joué tout  
l'hiver d'u» bonheur confiant, tenté la fortune fans pouvoir la lafler, avant de  
partir pour ritalic je me trouvois une lbmme confidérable » dont rien ne  
mVmpêchoit de difpofer ; je la deftinai à changer le fort de l'aimable élevé  
de votre frère : mon defièin étoit de vous la remettre : mais votre départ me  
força à prendre d^aures mefures. Dirigé par madame Duménjl , je dépoai  
une partie de la fortune d'Erneftin.e chez Pbomme public où vousçfième,  
maderooifelle, aviez placé fes preUiiers fonds; la terre qu'elle habitoit lui  
appartient ; elle eft acqmfe fo^s fon nomjk par les foins de cethonnêce  
homme rfi j'ai caché le» miens à votre jeune amie, c'eft par vm fentiment  
dont vous ne pouvez me blâmer. Vous favez tout à préfent , jugez- moi ^  
mademoifelle, & daignez me dire fi le myftere de ma conduite vous paroît  
criminel , fi j'ai mérité qu'Erneftine me demande » iteS'Voùs an homme  
perfide? Xienrieite rêva un moment ^ La noble fran

**The text on this page is estimated to be only 2.53% accurate**

Moara tec!l:e • " ":Z^- - « pa»^ ĩ^-^\*" (à m feailnist--- f -•""^;-  
„i,i^ . ac -' t!.iùe!.e'i»-^=-'7.-r ,-445. U/= c-°, u.tteeilî««-';.'t: 5. coc?3.-. ?  
<»-■●■ : bSnouirEtmUX. " ^ „>£;..« « Hd,jmlieoreure,i«,"J:„\ \_^r^:,-, Non,  
.idtmoifeùs . "" " ' i; , - ,r.-.5 , Si it 10= '7B la main ", Kta »""l°;":r,, "ûn.bls ,  
vmre Cémensis : ■=";""='■ ' / an-elk, vous .ne j.nérenx P""""}'!.'"; ; ,n&its.  
vous n en I „ez rien a ':>""\ '=, ' :,, , ma.s ks d"ns du an,Ui6 n""l"î"j,,îi,,,  
n,é.a«. l'»»" I r;froueb:»--""™e^dr,%(na.. I ""Érwftine avoit «»<™7" „.o?  
ol. taire



**The text on this page is estimated to be only 18.56% accurate**

348^ nrfloîfc Duménîl prévient de peu de jours, lui JîtTe marquis, «ne propofition que je m'apprftois à vous faire : les plaintes continuelles de madame Duménîl , Ton obllination à vou^ loir vous répandre dans le monde , alloient me forcer à vous prier de la quitter ; voire amie m'épargne une explication dont je me ftntois embarrassTé; je redontois Pinftant où je vous parlerois, & plus encore les fuites d'un éclairciflément que je balançois à vous donner. Mars pourquoi pleufez-vous , lui demanda-t-il d'un ton tendre? auriez- vousde la répugnance pour l'afyie qu'on voua ^propofe ? Eh, monfieur, dit Erneftine, pourroîs-je ne pas aimer l'afyle que vous me choififlez? Je fui vrai les conffeil» dé mademoifeile, je me fbumettrai aux loix que vous daignerez m'impofer; elles feront à jamais la règle de ma vie. Vous impofer àts loix, moi, ma chère Erneftine, s'écria le marquis! Quel langage! Puis-je l'entendre fans douleur! Et s'adreflant à Henriette : & je vous en prie, madempî-felle, lui dit\* il d'un air touché « trille même; & je voua en prrey engagez votre amie à me traiter avec plus de bonté. Erneftine lui tendit la main, voulut parler ; mais la crainte de voir le marquis pour hi dernière fois^ ferroit fon cœur, & lioit'fa langue. Quelques motscoupés par Tes foupirs ^ découvrirent fa penfée à M. de Clémengis. Il en fut ému , attendri ; il prit fâ main , la ' prefla doucement , la bai fa : nous ne nous' i fëparerons point » lui diibit-ily je vous viGte<^ i ]

**The text on this page is estimated to be only 12.42% accurate**

d'Erneftine. j^j Tsfrouvent, voosme ferez toujocrs chère, ïous m'occuperez Tans ceflè ; f&chez vos pleurs, levez ces yeux charmants fur deux perfonnes dont vous êtes fi véritablement aimée, accordez-moi la douceur de m'applaudir, à ceux de votre amie, de n'avoir rien permis à mes defirs , qui vous oblige à les baiflèr devant die, Mademoilèlle Duménil Te joignit au marquis pour confoler Erneftine : ils prirent de concert toutes les mefures capables de rendre la nouvelle fituaion de cete aimable fille BuiTi agréableque paifible. Elle-même cho;fit i'abbaye de Montmartre. & demanda à s'y retirer. Le marquis fe changea de lui enToyer à l'inftant fa femme de chambre, le fèul domeftique qu'elle vouloit garder , & la débarrafla du foin d\*avertir madame Diiniéiil d'une fi brufque féparation. A fa prière, Henriette confentit à recevoir chez elle les eflèis les plua précieux d'Erneftine , d'où on les tranrporteroit enfuite à l'abbaye. Elleaccepta la réf:ie des biensdefon amie, 6il'olTr& que lui fit le marquis d'en remettre les titres entre fes mairts. En k prêtant à ces^ arrangements , qui aU toient lui favir la liberté de voir Erneftine à tous les moments du jour, M. de ClétncnfÇis a'effurçoit de parokre tranquille; , mais peu accoutumé à déguifer le» mouvemenis de Jbn ame, Tes regards découvroient le trouble & l'agitation d'une paffion inquiète. Il prie les mains d'Erneftine, & la regardant avec une tendrefle inexprimable : ô ma charmante

**The text on this page is estimated to be only 4.73% accurate**

t-o HlHûlre tm.r, Tuî dît il , D\vj b.îeE janaîs nn tuntmg c -ij a pc  
piller tan: d'heur: ^ auprès de votis, ^ rer^nraer une ardeur doDt Tob-et & la  
rivac::e îai cfrû:ect eue excufe û naturelle. Jr \*uUi a.ire, vous r: !rnore7.; î:  
m'rft donx C.; F. :.s le \*: .re, ûc tous îe re:>êteT, Oui , îc %fus a.ocje Vvus  
adore, Con^.bien ii m>n a C'^ù.e p. ur vols le i&ire C ionç-ternpi! Je iB\*i  
?:>!£. jd. s d? TOUS êtoIt refi'cràee. Pius îDdS defirs etoieEt grands, plus  
i"innLcence & la rer:.o\*:::e de raire cœjr me rréiertôieDt Tidre tiarteule d'ur.  
tr osnr^be affjré ^ plus la T:c: .>ire que fai remponée fur mai xnênie eft  
ri:i>fi.:jjr:ie. Si tous croyez devoir quelque retour à ira tendre, à ma Mide  
amitié , accordez ma: la recoxpemè d^un effort Q d fici.e, d^cne retenue ù  
coritanre; œffcz ôe TOUS £.£x-T « difjpez cette trifielTecniel.e cù vous  
TOUS îîTrea; que je n'en apperçoî^e plus de traces dans ces yeux cberis. Ai  
! TOUS ie lîvez, tout mon bonheur dépend d'êrre fur de celui d'Eineftlne.  
Sans attendre la réponfe, le marquis prît alors cor^é de madeinoifelle  
Dumenil : ii fonoit, quand revenant à elle, il lui demanda d^un ton timide,  
a^il lui feroit permis de la revoir. Henriette, douce , fenSble , Tertoeuie fans  
mdeffe, dédaîgnoit une ieTérité, fouvent affeétée, toujours rebutante, propre  
à rendre la fàgefle p.us incommode qœ respectable; elle ne croyoic pas  
dcToir priver le marquis de la rue d^Erneftinè : elle lui répondit d^un air  
riant, qu'elle recevrouî ibs ▼ iiiies avec plaik»





**The text on this page is estimated to be only 20.75% accurate**

55© Hifioirt amie, lui dit-H , n^oub liez jamais an bonnae qui a pu patfer tant d^heures auprès de vous, & réprimer une ardeur dont Tobjec & la vivacité lui offroient une excufe fi naturelle. Je vous aime, vous l'ignoriez ; il m'eft doux de vous le dire, de vous le répéter. Oui , je vous aime, je vous adore. Combien il m'en a caûté pour vous le taire fi longtemps! Je m'applaudis de vous avoir refpeélée. Plus mes defirs étoient grands, plus Tinnocence & la fenfibilitéde vôtre cœur me préfentoient ridée flatteufe d'un' triomphe aflaré , plus la viéloire que j'ai remportée fiir moi même eft fatifaiinte. Si vous croyez devoir quelque recours à ma tendre, à ma fulide amitié, accordez- mol la récompense d'un effort (î difficile, d'une retenue fi confiante; ceflez de vous affliger , diffipez cette triftefle auelle i)ù vous vous livrez; que je n'en apperçoive plus de traces dans ces yeux chéris. Ah! vous le Tavez, tout mon bonheur dépend d'être fur de celui d'Erneftine. Sans attendre fa réponfe , le marquis prit alors congé de mademoirelle Duménil : il fortoit, quand revenant à elle, il lui demanda d'un ton timide, s'il lui fefoit permis de la revoir. Henriette, douce , fenfibde , vertueule fans rudefie, dédaignoit une (ëvérité, fouvent affeétée, toujours rebutante, propre à rendre la fageffe plus incominode que respectable; elle ne croyoit pas devoir priver le marquis de la vue d'Erneftine : elle lui répondit d'un air riant, qu'elle recevroit fes vifites avec plaifir.

**The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate**

■^>'^'''

**The text on this page is estimated to be only 22.87% accurate**

S5\* Histoire gloire : mes yeux font ouverts , je vois tout ce qui nous fépare; œais comment, mais d'où vient éprouve-t-on une douleur fl vive en renonçant à un espoir qu'on n'a voit pas? Les carefles de raademoifeHe Ouménil , les vîntes da marquis, le temps, la raifon, difflTiperent un peu le chagrin d'Erneftine : mais une douce mélancolie devint Ton humeur habituelle. Après un mois de féjôur chez Henriette, elle entra dans le couvent : on lui avoit préparé un appartement commode & agréable, elle y découvrit par-tout les foins de fon amant : une petite bibliotheque compose de livres choifis par le marquis, lui offrit un amufement utile & la facilité d'acquérir desconnoiffânces. Eîlle continua de prendre des leçons de mufique , s'occupa de la lecture, & ne négligea point un talent deveni précieux pour elle, par le plaifir qu'il lui donnoit de multiplier l'image de M. de Clémengis. Des traits 6 chéris fe trouvoient retracés dans tous les fujets qui fe préfentoient à fon imagination, & fon cabinet fe rempliflbit des portraits de fon smant. Mademoifelle Duménil la vifffoit (buvent, te marquis l'accompagnoit quelquefois , mais il fe permettoit rarement d'aller feul à l'abbaye. Depuis l'infant où il s'étoit déterminé à remettre Erneftine fous la conduite d'Henriette , il s'attachoit à combattre fa pafiion; dans fes principes, il ne pouvoir la sendxe beureufe y faas rific^uer le ren-verfe-r



**The text on this page is estimated to be only 11.96% accurate**

d'Erneflîne. 353 ffient de fa fortune, manquer aux égards dus à Ton oncle, même à une grande famille, dint i\ lui ménageoit ^alliance. On ex^minuic aiors l'affaire ancienne Si importante d'où fesefpérances dépendoienr; le jugement en Éioit encore incertain. Si M. de Cltmengîs perdoit à la fois fon procès & la faveur de ffin oncle, réduit à un revenu méiiocre, Sbrcé de quitter le feivice , d\*aban Joimer la, cour, de vivre loin du monde, favoit-ilfi Tes delîrs, aKi blis par la polTeffion, ne sYteindrotenc pas? li la conftance de fes lentimnta rendroic fes plaillrs durables? 11 les douceurs de Ton mariage effaceroienc le Tliu venir nmer de cantdefacrificesfaitsà l'amour? Qui rafitiroit de penfer long-temps comme il penroit alors? Peut-être un jour, iniuftj dans fes regrets , cefletoit-il d'aimer l'innncenie caufe de fa ruine; peut-être oftroit il l'accufer de fa propre imprudence, rejeter fir elle l'amertume de Tes chagrins, la rendre malheureufe , lui ravir à jamais cett; paix , ce bonheur que lui-même s'étoit plu à lui aiTurer. Ces réflexions l'afiermiflbient dans la réfolutitinderéfifterà fon amour, de ne plus fe permettre des foinsqui i'entrenoient : il effayoit fes forces , fe faifoit une violence extrême pour laiflèr paffer plufieurs jours fans voir Erneftine .lànslui écrire ; mais fe reprochant bientôt cette apparente négligence , il coiïroit la chercher , s'enivroit du plaifir de la regar'der; Si lui trouvant un air trille , abattu , ils'accufoitde cruauté, fe demaodoit cum

**The text on this page is estimated to be only 22.34% accurate**

854 Hiftolre ment il avoit pu l'aflàiger, élever un mouvement de douleur dans cette ame fenGble. La tendre fille o'oruit Te plaindre de Iwi ; devenue timide, elle rougiflbit de fon trouble & s'efforçoit dé le cacher; mais fes regards languiflants, Tes Toupirs, fes queftions inquiètes, découvroient la crainte de n'ê tre plus airaée. Perdant de vue tous Tes projets, le marquis s'occupoit uniquement du loin de la raflurer; il s'abandonnoit à la douceur de lui parler de fes fentiments; & lui lappellant ces temps où, libres de s'entretenir , ils paflbient enfemble des heures fi déli^ cieufes, il fembloit lui reprocher d'avoir cherché des lumières inutiles à fon bonheur: ah ! pourquoi , pourquoi , lui difoit-il , avezvous appris à me craindre, à vous défier de vous-même? Touchée de ces difcours, attendrie par fes propres idées, Erneftine fetaifoit, pleuroit, & regcettoit peut être fa première fimplicié Trois mois s'écoulèrent fans apporter aucu changement dans fa fituation : au retour du printemps, le marquis fe difpofa à la quit ter , pour fe rendre è fon régiment. L'un l'autre fentirent vivement l'approche d xette féparation ; leurs adieux furent long & tendres , ils pleurèrent tous deux ; & loi de s'exhorter mutuellement à s'aimer moins ils fe répétèrent mille fois qu'ils s'airaeroien toujours. • Peu de temps après le départ de M. d ,Cléraengis, Erneft:ine éprouva de l'ennu 4an\$ ik retraite : die defira d'aller à la cam ; /

**The text on this page is estimated to be only 13.33% accurate**

bcoie parles îcirs. Hrrr.f e .!-: rî??^e =atoirqu^eî'e dc c?  
cTr.:ra\$yT;TTîf^jic. Cetre cfRculté chsgriccîr E-rœir-, e hsird il leva; on  
événeten: eu :cr. b.r: rœ-r TicièreFa, loi fit rroo^er en? cc-cr2£ne. Madame  
de Rsuci, àztc de irfr.te fir ans, belle encore, aiirac e & n:alh;riircu:e, renrée  
depois trois ans à l'abbaye, sVîoit «itachée à mortrerdela coîrîpla:. aiice &  
de l'amitié à la jeune Enieftine; veuve & rédnire à la p\u5 grande méùiochté  
par des accidents fâcheux, !i lui reftou leu^ment une petite rente fur un  
particulier. Ctthjmcœ^ manquant de bonheur ou de conduite, dé« îangea fes  
aiTaires; preflS par fcs créanciers^ il prit la fuite, paflii en Hollarde, & livra  
madame de Ranci à toutes les horreurs de Textrême pauvreté. Erncftine  
élevée, foutenue, enrichie par la tendre compaifiop de fes amis « fe plailbit i  
répandre (a libéralité fur tous ceux qui lui cffroient Timage de fon premier  
état ; fon cœur , toujours ouvert aux cris de l'indigent» cherchoic à rendre à  
Thumanité les fecours quVlle-roêroe en avoit reçus. Pénétrée du malheur de  
madame de Ranci, elle prit des mefures avec maderooilèlle Doménîl ^ pour  
faire paffer fur la tête de cette femme défolée , le petit héritage de madame  
Dufrèfnoi ; & ce qu\*elle y ajouta remplaça h perte & même étendit un peu  
fon revenu. La reconnoiffance fe joignant à ramicié duAi

**The text on this page is estimated to be only 23.12% accurate**

S<sup>5</sup>^ m<sup>j</sup>loîrt le cœur d<sup>^</sup>one femme honnête & lennble, elle ientit bientôt pour Èrneitine les fentiments d<sup>^</sup>une tendre mere« reçut avec joie la propofition de s<sup>^</sup>attachçr à (bc fgrt , de vivre toujours avec elle, & de raccompagner dans la terre, où elles fè rendirent un mois après le départ de M. de Ciémengis. Erneftire revit avec tranfport ces lieux chers à Ton cœur; elle ne cachoit point à madame de Ranci la caufe du plaifir qu<sup>^</sup>elle fentoit de les habiter; elle lui montrait les lettresdu marquis, fesrépon(ès,rentretenoic de fes fentiments pour cet homme aimable, lui parloit de fes obligations, de la recon\* noifTance, de fa tendrefle, de la douceur qu<sup>^</sup>elle éprouvoit en penfanc à lui ; & quand (on amie lui demandoit où devoit la conduire un amour fi vif, quand elle Tinterrogeoit fur Î&& efpérances, desfoupirs, des larmes interrompoientleS'effufions de fon cœur; elle avouoit qu<sup>^</sup>elle n'en avoit point. Sans rejeter les confeils prudents de madame de Ranci , (ànsfe révolter contre fes réflexions , elle récoutoit, convenoit delà jufteflfe de fes obfervations , & lui laiflbit voir qu'elles ne la perfuadoient point; j-ien ne pouvoit l'engager à orblier le marquis, à renoncer au piaifir de Paimer, à la certitude de lui plaire. Vers la fin de l'été, m<sup>a</sup>demoîfelle Duménil, prête à retourner en B'\*etagne, voulut, avant de pa;tir , palîer quelques jours chez Erneftine. En la quittant, elle lui} recommanda de ne pas attendre M. de Ciémengîs

**The text on this page is estimated to be only 6.91% accurate**

é-Enefiimc î-r? àî cette beCe rjlirode.&oe '!'V lûQJ quV près  
avoir obtenj d^cUe nue piomeflê de leûcrer bieaiôtau :x>nTenL Cette  
parqLe , cc::ciée à maâsmoilêlle Dar::n':] , emburaSk biectûtîVTrab>&  
tendre îmeltioc. Le mar-'jis alloit revecir ; il ia corjuroit de reftr chez clic,  
d^ paSer l'automne à la caiErrizr.e, de iai permettre dî la revoir enc.<::; arec  
duc ûb^né di^mt e.:e ne devoit psi craindre qu'il abufât. La préfence de  
madsre de Ranci rufB.bit, difoit-il , ponr la Ts'.i'jrer contre de malit^es  
obrervations; la rrêxs prière Te renouelloit dans toutes Tes le::::s; il !a  
preiToit avec ardeur, il remb'.oi: r,ue tout fon bonheur dépendît d'obtenir  
c'cKe cette grâce. La foible Erneft ne ne pu; fe défendre de )i)i accorder une  
iLi'eur fi vivement demandée : je lui dois tcur, difoit-e!ie à madame de  
Ranci , ne ferai ie rien pour lui ? En réliftant à fesdefirs , i ?  
m'accured'irf^ratititde. Eft ce à moi del'a!":];ger? Ah! dans tout ce qu:  
l'honneur ne m:: défend pas. pourquni T.ïcédereiS'je poir: à  
fesvolontésîPourqiiioi facrjfiérois-je à la crainte d'être injuftement  
Soupçonnée, la douceur véritable de lui eaufferdeiajOie? Vous me  
foutiendrez contre Bioi-mêtn, vous daignerez remplir à mun égard les  
devoirs d'une mère tendre & vigilante, vous ne me quitterez point; témoin  
de ma conduite, vous me juufbfierez auprès d'Henriette. Eh! que m'importe  
le rtfle du monde? L'eftitne de mes amis, la mienne, îufiit à ma tranquillité.  
Madame de Ranci i A

**The text on this page is estimated to be only 19.51% accurate**

358 Hîfioirt combattit en vain une réblution déterminée , & M. de Clémensis eut le plaisir de retrouver Erneftine à Ta campagne, & de fi^aflurer quMl devoit fa complairaoce à Tamour. Il en jouit pendant plufieurs jours , iâns paroître porter Tes idées au delà du bonheur qu^il s^éçoit promis : mais un amour avoaé peut- il fe contenir dans les bornes étroites que l'amitié prefcrit? Un defir Ta tifait élevé un defir plus ardent encore; les Toahaiti le multiplient, les vœux s'étendent; une grâce reçue ouvre le cœur à Tefpérance d'une grâce plus grande; l'efpace immense qui ferabloit éloigner un point à peine apperçu , difparcî: infenfibleraent , & la penfée Te fixe fur l'objet . qu'on ofoit même entrevoir. , Libre de prolonger fes vifites, de paflîr une partie du jour auprès d'Erneftine, le marquis de Clémengis montra de l'humeur. La préfence continuelle de madame deRanci le gênoit, & Ton attention à ne pas quiiier fa jeune amie la rendoit infupportable à k% yeux. Falloit-il accoutumer cette femme à vous fuivre avec tant d'afièélation , difoitii à Erneftine, à ne jamais vous perdre de, vue? Exigez- vous d'elle cette importune ûfllduité? Me craignes vous ? Avez- vous ceffé de m'eftimer? Quoi, des précautions contre moi! Eft-ce vous, eft-ce Emeftinc qui me laifle voir une défiance injurieufe? Que de froideur, de réferve! Non, votre amitié n'eft plus auffi tendre. Ah , qu'eft devenu ce temps , cetheuieux temps , où dans

**The text on this page is estimated to be only 4.58% accurate**

é'EmrjT'-ct. rcç cet m&Ki Bmx , fc-us acco-ri?2 tz â^t^ri itma pas  
arec i,sr j:»c n v,t; ! ci: To:-s bras l'appayoit fur iï nuer ! o;; r.oas  
psrci)uti<ais erCacb.e tco'.es .tt niaies \*;< ce bois «à »ons von\* plaâez isn: !  
L> icx ciier= unie, il rft donc Trai qae Tbuî S:f>cbsiigee; Ces leprochs  
lou^àjier: EttiJ:;!)? .pi^nétroient fon cœnr, lu. arrarÊa'.?nt ces lari^a, f;  
-.mais la pl'js étrert p'.a;n:e : elle i'Jppor:. : ,3 triftc iicKormire d^ ces  
cn:reiiîns.f, .-cunepËTienie T.iu.ger.ce. Leschagrinsdu marquis, û'^",eur,fon  
abaitemen, ÉleTûient des crsines dars l'm ame ; el.e trembloii; ponr des  
jours fi précieux. Je re voûj importunerai bieriôt p.tis .lui dii"iit-il , Isycux  
baîf:nés de pleurs. F.le comniença i Te repenrir d'une cumpluifance donc  
elle n'avoit point prévu les ijues. Mon irîipnilience vient d'irn ter  
iinepairionlilop{;-tcmps réprimée, répétoit-eile à madame de Ranci; Je n'en  
connoiflois encore Ljiie les douceurs,j'en éprouve à préll'nt toutes les  
amertumes. Cette fcñime, alarmée du darper du Cl jeune amie, la priflbi: an  
retourner a Montmartre. Erneline y conTeniit : mais a'ant de partir , elle  
écrivit à M. de Clémengis, & lui envoya fa lettre par un expriis, à l'intlant  
même où elle reitruit au couvent. 11 l'ouvrir avec emprelTL-ment , Si la  
lurpnlii tut extrême d'y trouver ces paroies;

**The text on this page is estimated to be only 23.83% accurate**

3^ Bijloire ^ Lettre d'Ernefine. \*\* Quelle douleur pour moi, monfieur, ^, d'exciter vos plaintes, de m'accufer de ^ toutes vos peines, de me reprocher Tétat ,, affreux où vous êtes ! Eh quoi, c'est donc ,, moi qui vous aflige! Puis-je le croire, ,, puis-je m'en affurer, quand votre bonheur ,, est l'objet, l'unique objet de tous les vœux ^ de mon cœur ? Hélas, par quelle fatalité ,, ce bonheur femble-t-il dépendre aujourd'hui de l'égarement d'une fille que vous ,, respectiez autrefois! Soyez juge dans votre propre cause, dans la fin, & pro,, noncez entre votre cœur & le mien. ,, Ma réserve vous blesse? Eh, monfieur, ,, m'est-il permis de vous traiter encore avec ,, une familiarité dont mon ignorance étoit j, l'excuse? Pendant long-temps j'ofai vous •^ »f regarder comme un frère chéri : l'extrême •^•. " p, différence de nos fortunes ne me frappoit ,, point 5 dans ce temps heureux, rien n'arrêtoit les témoignages de mon innocente ^i ,, affection. Je ne fus point changée : àh ! ,, pourquoi vous obftinez-vous à penser que ,, je le suis? Ce n'est pas vous, monfieur, ,, c'est moi-même que je crains. Je suis jeu,, ne, je vous dois tout ; je vous aime, oui, . ,, monfieur, je vous aime, je le dis, je 4e ,, répète avec plaisir, je ne rougis pas de ,, vous aimer. Le premier instant où vous ,, parûtes à mes yeux, fit naître cette tentation, drefle que le temps à rendu Q vive : fenti« ,, ment fir



**The text on this page is estimated to be only 11.27% accurate**

d'Erneftine. - : ' : •, nent cher à mon cœur, le feu] qui r-r^:; tiche i  
Isvie. Tant de bienfaits fi g^né, l'leufement répandus fur moi. m'alTuroient l  
un Ton patflble; mais l'amour quevou^ Il m'infpiriez failbic mon bonheur ,  
mon H r<iU7erain bonheur ! Penfer (ans celTj à l, Poas , m'occnper du foin  
de confer^er vq.. tre amitié, de mériter Teftime de ni;n i. refpeitable ami,  
vous voir quelquefois, l. lire dans vos yeux que ma préférence exci■ toit votre  
joie, c'étoit pour moi le bien ■. Suprême! Une féliciié fi grande eft-e;ie à ■,  
jamais détruite ? Ne me la rendrez-vous l, point ? Non , il n'eft plus en votre  
pou:. voir de me la rendre! l, f^oas aem'imponuntrexp!!! Innng-iemps ? ,.  
Quelle cruelle exprefion ! Je ne puis l'ip■, porter la certitude de faire votre  
raol■ l beur velle pénétre mon ame, die déchire ,, mon cœur.. En me  
retirant, en abandon., nant les lieux où je vous voyois fans cunl- crainte, j'ai  
fuivi des confeils prudents : -, mais je ne vous fuis point , je ne prétends ,.  
pas élever une barrière entre vous & moi. .. Prête à quitter cet afyle, fi vous  
le vouT, lez, je loumets ma conduite à votre dé,, cifion. ,, Si , pour fauver  
vos jours , il feut me ,, rendre méprifible, renoncer à mesprinci,. pes , à ma  
propre eftime, peut-fitre à la ., vôtre, je ne balance point entre un inté,, rêt fi  
cher & mon feul intérêt. Ordonnez , ', montieur, du deftin d'une fille  
difponê, .. déterminée à tout immoler à votre bunTome nu. Q

The text on this page is estimated to be only 6.95% accurate

^\*«-^^î ^^ «Hii«»tnc dans .3TIS c{^2e ▼ODS m'a^ 'oxiir , ce  
feroit laifler cnnchic po^^ >:ni voîte bon,,^,^^ da iii:co;qo'on ^ té trr= r^=  
îanaals te. baSefie d'avoir reçu ^ t^ ^x t& lEic-Q. îanocence. A ces condi\*\*  
^^Vs, tcodLîe-tr , la tendre, la loalhcu\*\* "^^e ErtS'SÊriê tieiKlra la  
conduite qcc " Vcoe tepocLfe Im pTefcrîta. ,, \*\* A^» P^\*^^ dîenî s\*écrîa le  
maTqois en f .-ifasi- <^^ lire^ aî-je pu porter cette fille ^^^^^j^j^ntff a  
m'ecrire ainfi? QueUc étrange «pçoîcX:^«i l Maî» Que de boiKé • de  
tendrelc«û» a:oi, je t'avilirois? faburerois de ton aoicKir, de ta noble  
confiance?... Ah! ta ii'2i rien à craindre de ton amant, de ton ami , de ton  
leconnHflan t amî. Périffe l'homntc îniâfte & cmel , qui oie fonder fim  
bonhear for la conde(cendanoe d'one douce t d'Heine fecCble créatore,  
capable de s'oublier eUe-même pour le rendre hearenx! M. de Clémeogis fe  
hâta de répondre à l'irçoîete Emeftine. I/agitation de tes efprits,  
rattendhifement de (on cœur, ne iai permirent pas de mettre beancoop  
d'ordre dans (a lettre. Il la remercioit d'anc preuve

*E. J. J.*  
" Mais avant d'accep  
" tation, permettez-moi de  
" vous remercier des dons qu  
" à la parier, en jouir,  
" que vous m'aviez  
" ne perdre; j'aurais au me  
" me être votre amie d

**The text on this page is estimated to be only 15.27% accurate**

mj<sup>^</sup>ntpas. Ab, comment avez tocs p<sup>^</sup>i ctoî« re, ÎTÛ difoit-il<sup>^</sup> qae  
rotre ami voulût è:rvotre tyran? n tenr.iaok ft kure par des ezprefilKffis  
trftes & vsçafs, e\*..es 'èîrb.oert annoncer (à Tiilte pour iC fuir; il promettoit  
tme confidence 9 elle exp'iqueroit ce qu\*i! n'^oibit Un dire en ce moment ,  
ce quM fe troovoît malheureux, bien malheureux, de devoir lui apprendre.  
Erneftine étoit avec madame de Ranci, qoand on lui apporta la lettre de M.  
de C:é« mengis; elle la prit en tremblant, la tint long-temps (2ns ofer  
Touvrir; une pâleur raonelle ft répandit fur fon vifege. Voilà rarrêt de mon  
deftin, dit-elle; 0 madame de Ranci ! fi vous (aviez Qa\*ai-je faicî Que me  
dit- il ! Je fiiis perdue! Cette femme ignorant le fujet de Ta terreur,  
sMtonnoit de la conftematton où elle la voyoit. Emeitine rompit enfin le  
cachet ; & portant des regards timides fur ces carac\* teres chéris, des larmes  
de joie inonderenc bientôt cette lettre confolante; elle la prefTa contre (on  
cœur , la baila mille fois\* O mon refpeftable ami , pardonne- moi ,  
répétoitelle ! Non , je ne devois pas te foupçonner<sup>^</sup> Découvrant alors à  
madame de Ranci la caufe de fon efiroi , elle fit pafler dans Pâme de fon  
amie une partie des mouvements qui afiëtoient la fiemme. Enrelilant la  
lettre du marquis , Erneftine recommença à s'inquiéter. Eh! que doit- il donc  
m'apprendre , demandoit-elle à madame de Ranci? Il veut me quitter peut-\*  
Q'J V

**The text on this page is estimated to be only 24.13% accurate**

3^4 Hîjioire êcre, renoncer à me voir; tout m'annonce une trifte réparation. Qae fî^nifienc ces expreffions : quand je vous dijbis^ je ne vous importunerai plus, j'étais bien éloigné de vouloir élever dans votre efprit ces idées fu^ nejles où je vols trop qu'il s^ abandonnait' J^ai \* cherché , /'jt fui Voccapon de vous dévoiler lefens de ces paroles. Hélas! ma chère Er^neftine, quelle trlfl^ confidence ai-je à vous ' faire! quel facrifice mon devoir exige! Il ne m'efl. plus permis de vivre pour mol-même i il ne m'eft plus permis d'efpérer d^être heu^ hcux. Ah! je vais le perdre, s'écrioit-e!le, mon cœur me le dit. £h! d'où vient ne peut-il vivre heureux, & me voir, & m'aimer? Comment un même feniiment produilit des efiêts fi différents? Mon amour eft ua bonheur fi grand pour moi ! Faut-il que le , fien trouble la douceur de la vie ! Elle attendit impatiemment Theure où elle croyoit recevoir la vifite de M. de Clémengis. Le temps s'\*écouloit lentement au gré de fes defirs; le jour finit, & Ton inquiétude augmenta. Le lendemain à Ton réveil , on lui préfenta une lettre du marquis : elle déchira Tenveloppe avec précipitation; 8c cherchant avidement la confirmation de (es craintes, elle la trouva dans ces paroles. Lettre de M. de Clémengis. •\* O ma chère Erneftine! après la preuve 3, touchante que vous venez de me donner ,, de vos fentiments, puis-je, (ans expirer ,/ de douleur I vous annoncer mon départ ^

**The text on this page is estimated to be only 3.18% accurate**

„ me cirr-j a . „ SaiBl-Anà:é r f, mua du cc'UVEr.; < :: „ l'on à  
raatreionnoîis ■, „ nous confulter. fatis s'. - „ cœuis font dirporés à <:■ ■ . .  
n ma chère ErDefline, je vûii mu ll'.r, lU« . QIIJ

« Et l'effacement que doit le futur ! Sans il  
« vous guérir, vous êtes un homme affaibli !  
« Perdez-vous tout avec les mêmes traits dont le  
« mien se fera déchiré !

« Et l'incertitude, sans pour le bonheur de  
« ma vie, depuis que tout se joue si vite, et  
« que le mien ne dépend-il de moi ! En de-  
« vant, la reconnaissance, des engagements  
« pris depuis long-temps, ne venant moter  
« mes espérances. Mais en avou-je ? Com-  
« ment me suis-je senti... Ah, falloit-il  
« vous consentir à partager une passion inu-  
« tile ! Que d'amertume, que de regrets se  
« mêlent à des peines si vives ! Me pardon-  
« nez-vous ? ne me méprisez-vous point ?  
« ne me haïrez-vous jamais ? Ma chère, ma  
« tendre amie, daignez me rassurer sur mes  
« craintes, dites-moi que vous me pardon-  
« nez ; ne me refusez pas une consolation si  
« nécessaire à mon cœur, à mon cœur  
« affligé !

« Le malheur de ma vie est enfin déter-  
« miné. Mon oncle a levé sous les obstacles  
« qui éloignoient encore mon mariage ; il me  
« contraint, il me force d'aller rendre des  
« soins à mademoiselle de Saint-André.  
« Dans une heure je pars avec son père ; il  
« me mène à une terre où la maréchale de  
« Saint-André nous attend. Sa fille sort de-  
« main du couvent ; on va nous présenter  
« l'un à l'autre ; on nous unira bientôt, sans  
« nous consulter, sans s'embarrasser si nos  
« cœurs sont disposés à se donner. Quoi,  
« ma chère Ernestine, je vais me lier, me

**The text on this page is estimated to be only 20.39% accurate**

30^ IJlftoire M lier S jamais! Ec ce n^eft point à vous f . . • , ^ Je croyois jouir plus long-temps de ^ ma liberté. On devoie attendre la décifioa 9, du parlement. L^irfcertitude de mes droits ^ fur une riche rucceffion, Tur d^immenfes ^ arrérages, retardoic le confentemenc du f, maréchal de Saint-André. La libéralité de ^, mon oncle me défole en ce moment , une ^ donation m^aflure tous Tes biens, je n^ai ^ plus d'efpoir. „ Vous prierai^je de m^oublier? Non, ^ oh , non , je ne puis fouhaiter d'être oublié yy de vous, je ne puis defirer de vous oh, ^ blier; vous ferez toujours préfente à moa ^ idée, toujours chère à mon cœur; je pen^ ^ ferai fans cède à vous, je vous écrirai ; je „ vous entretiendrai de mon eftime , de 9, mon amitié , & malgré moi peut-être , ^ de ma tendrefle; je ne vous la rappellerai „ point pour vous prefler de la partager en,, core , mais pour vous prouver que le yf temps ne peut ni l\*aSbiblir ni Têteindre. 9^ Vivez paifible,. vivez heureufe ; que le H fouvenir d'un fincere , d'un véritable , ^ d'un confiant ami , vous^ arrache quelque\* „ fois un foupir : mais que ce foupir foie „ tendre, &c non pas douloureux... Je ne „ puis retenir meS' larmes; elles s'échappent ^, de mes yeux , elles effacent ce que j'écris-: „ ô.ma g.^néreufe amie, vous en répancjrez „ fans doute. Puiffent-elles^'être pas aulTi ^ ameres que les miennes! Je vous aime, je „ vous adore , je vous fuis , je vous perds , je H. fuis le plus iufbriunédetou&Ies hommes. ^.

**The text on this page is estimated to be only 15.05% accurate**

d'ErneJiîne. ^6i De quels mouvements cette lefture agita le oœur de la renfible Erneftine ! Elle l'interrompit cent fois pour laitTer un libre cours à Tes pleurs , à Tes Toupirs , à Tes géminemei ts Il part, diroit-elle. il me luit; je ne le \;r . j'ai plus ! Il va s'unir à l'heureufe époule qu'on lui deftine. lime dit de vivre »iiiij;/'/f, heureufe. Ah , comment ferois-je paifible loin de lui , heureufe fans lui t Elle patlà tout le jour à s'affliger, à Te plaindre du marquis. Quelle dureté, s'écrioit-elle ! a-t-il pu partir fans me voir, fans me perler, fans m Ji>;r fes larmes avec les miennes! Elle pleur^ii , elle écrivoit, déchiroit fes lettres commencées, s'abymoic dans fa douleur, reprenoit la plume & la quictoît encore. Son agitation, la violence de fes tranfporcs l'accablerent enfin ; elle fut malade , abattue, ianguiffànce pendant plufieurs jours ; mais les leitres du marquis, les repréfeniationsde madame de Ranci, le retour de mademoifelle Duménil, fes foins, fon amitié ramenèrent un peu le calme dans ibn ame. Elle s'accoutuma à fe dire, à fe répéter que jamais elle n'avoit rien efpéré; elle ceflà de fe plaindre de Ibn fort; elle voulut s'y.foumettre, & chercha dans fa raifon la farce de fupporter fes peines avec régnation. Deux mois s'écoulèrent, pendant lefqtiels le marquis de Clémengis écrivoit régulièrement à fon aimable amie. Il ne lui difoit point fi fes nœuds étoient ferrés, elle n'ofuit le demander, elle cratgnoit de l'apprendre : mais elle devoit bientôt être éclaircie du Q iv



**The text on this page is estimated to be only 24.72% accurate**

368 HlJIoïre dcftin de M. de Clémengis, & (entir par une trifte expérience, combien on éprouve de douleurs peirdant le cours de ces attachements trop tendres, où le cœur fe livre avec tant de plaifir, qui lui paroillent la foorce d'un bonheur fi vif & fi conftanc. Une parente de mademoifelle Duménil fe marîoit a la campagne , environ à dix lieues de Paris- Elle époufoit un bomme fort ridie : comme il avoit long-temps defiré Theureux moment d'être à elle , cet amant comblé de joie» vouloit rendre fes noces bril\* lantes, & préparoit des fêtes pour les célébrer. Henriette, invitée à partager les plaifirs qu'on fe promettoit de goûter dans des lieux confacrés à Tamufement , exigea de la complaifance d'Erneftine qu'elle l'accompagnât dans ce court & agréable voyage. Elle s'en défendit; mais elle céda enfin aux inftances de fon amie. Avant de partir , elle chargea madame de Ranci de lui envoyer fes lettres par un exprès : mais plufieurs Jours s'écoulèrent fans qu'Erneftine reçut aucunes nouvelles ni d'elle ni du marquis. En menant fon amie à la campagne, mademoifelle Duménil n'avoit pas fongé que, de toutes les dilG-pations, la moins capable de ladiftraireétoit lefpedacle dont elle la rendoit témoin. On donne peut-être les mêmes fêtes chez le maréchal de Saint- Andrét difoit Erneftine en foupirant ^ mais une joie fi douce ne remplit pas le cœur du marquis ; il n'aime point, il ne jouit pas des plaîfirs où fe livrent ces heureux amâiztf^

**The text on this page is estimated to be only 4.62% accurate**

JEjan d;:. ms i<sup>^</sup>i:<sup>^</sup>" Al ; &i» àacic il cVa -i-.vsii! i i. ne idiÉrs p.  
et i mx, il n; {""arpjns, il HK fcric lainacs eàtrr; ma èti:> menrt î»-r ].-<sup>^</sup>  
n\cibritr.-int âi» cei&; i»Cî Ci<sup>^</sup>Bcncr.--; L: ' ; reiEps î«rsi &:rt cac es n'f ro-  
£îT J£-L.î iir,i iE-L-:ê<sup>^</sup> HiiiT<sup>^</sup>KW fil inqiiiéiaia : aiiis .1 f.f.-i:::oa d'Emi:V  
l:as \*-o:i dfveii:r l iàche;..; , ^ue jes codfe;l« & la fciinî de l'siîi;cê ce  
poorrciect plas rien fur Km ccear. M. deMaiigis.Bmiûcstiiî:res<3f  
UmstroDjaTTÎvaleni<sup>^</sup>i.r. duj:<sup>^</sup>jrouçiiut':cfnoii<J3 fe difpofoi: à rer;r;r a  
Paris, Oa lui repwcha de ne s'être p.ir.t rendu à des invitatioDS prefliiDtes,  
on '.ui lappellk fa pronisdô. Il répondit que Té vénement , dont on de wi c  
être idftruic, TexcLifoic allez. Tout le monda renviroissant alors, dix  
perlbnnes ('intcmvgèrent à la fois. Quoi! dit-il d'un air llirpiis, vous ignorez  
le maliieurdu comte de Saint-Servains, celui de mon Ircrc, Si l'exil du  
marquis de Clemengis? Erneftine entroic dans le fallon ; ces paroles la  
glacèrent, elle rdU debout prit\* de l« porte ^ . s'appuya conire un lambris, fit  
recueillit toutes les forces que lui lailluK In faififTement de fon cœur, pour  
i<sup>^</sup>cuiiicr M. deMaugis. Q v

**The text on this page is estimated to be only 18.66% accurate**

37© Hîfiovrr Oor, poorfuivit-iU le comte de Saint-Sèrirains eft étnMtemeoc guidé « Tes papiers fbnr enlevés, fes efiècs (âifis. Mon frère avoit b cor.fiacce , oa s'eft aflbré de loi : un (ècret impénétrable dérobe la connoiffance du cri«me qu'on leor roppone. Un homme , dont le génie & Papplication rendoient radroiniflxsK cion G heureuse, dont le défintéreflement eft connu , dont Pafiàbilicé gagnoit tous le» cœurs, eft noirci par Tenvie : puifle-t-il confondre la calomnie, & revoir à lès pieds fes vils accusatenrs ! Que je plain» votre ftere, dit alors le chevalier d'Élmont , que je fdains Taîmable marquis de Clémengis ! Il alloit époufer mademoiselle de Saint- André; ce mariafe ne fe fera. plus. Non , afliirément , reprit M. de Maugis , il a reçu cette accablante nouvelle Se Tordre d'aller à Clémengis , deux heures avant la fignature des articles, & s'eft bête de prévenir le maréchal, en rompant lui\* même leurs mutuels engagements. Eh mon dieu , dit encore le dievalier d'Élmont , une circonftance bien cruelle fàir que la difgrace de fbn onde devient un don» ble malheur pour lui fSon procès nefe juge\* t'il pas inceflamment? Oui , répondît M. de Maugis, & tout Paris croit qu'il le perdra.. Pendant ces difcours , Henriette s'appro\* cha infen&blement d'£meftine , & paflantL un bras autour d'elle ; Tentraînant hors du\* Talion , elle Taida à marcher, & la conduifit: dans fa chambre. Sftie , froide » inammée'^ Emeftine &m^



**The text on this page is estimated to be only 24.33% accurate**

87 î\* Hlftoire heureux; je veux partir, aller le trouver; ma vue fera peut-être un adouciflemenc à Tes peines. Si je ne puis le confoler , je partagerai Tes maux; je veux gémir, fouBrir, mourir avec lui! Ne me dites rien, non, ne me dites rien ; ne me parlez ni du monde, ni de Tes cruelles bleoféances; je les rejette il la dureté les accompagne : eft-il des lois plus Taintes que celles de Pamitié, des devoirs plus facrés que ceux de la iieconnoissance? A qui dois-je des égards? Je ne tiens à perfonne. Si ma démarche. eft une faute, j'en rougirai feule. Je veux dénaturer tout ce que je poffede, je veux rendre en fecret à M. de Cléroengis tous les biens que j'ai reçus de lui. Ah , pourrois-je en jouir à préfent! Heureufe aux yeux des autres, ingrate aux miens , comment fupponerois-je la vie! Mademoifelle Doménil penfoit trop noblement, pour ne pas approuver une partie du defsein de fon amie; & dans celle qui paroifloit mériter plus de confidération , elle la voyoit fi attachée à fes propres idées » qu'entreprendre de la détourner d'aller à Clémengis, c'étoit l'affliger beaucoup, fans pouvoir s'affliger de changer fa réfolution. Elle ne lui dit donc rien, la laiffa maîtreffe d'interpréter (bn filence , & toutes deux fe hâtèrent de revenir à Paris. Pendant la route , Erneftine le fouvint d'un honnête vieillard qui prenoit foin des affaires de M. de Clémengis & lui étoit extrêmement attaché ^ il s'appelloit Lefranc»

**The text on this page is estimated to be only 15.47% accurate**

d'Erntflne. g-jj Pendant Ton réjouï chez M. Duménïl, elle le voyoit fouvent avec lui. Le marquis avoic employé le peintre fur la parole de M. Let'ranc , (oui vancoit fans celte Ton talent. Elle fc rappella qu'il logeoic dans le voifinage; h fon premier foin en arrivant à Moncmairre, où elle s'oulut defcendre, fui d'inviter cet homme par un billet preffant, à venir lui parler le lendemain de grand matin ; une affaire importante, où il pouvoit Tubliger, Tengageoit, lui difoit-eire, à l'entretenir & aie confulter. Il fèrendit à l'abbaye à l'heure indiquée. La prèlence d'un homme qui aimoit M. de Cléraengis, qui tenoit à lui , excira la plus vive émotion dans le cœur d'Erneftine. Elle voulut s'expliquer, commença à parler; mais fes pleurs la forcèrent de s'arrêter. Le bon vieillard , charmé de revoir la belle élevé de Ton ancien ami, l'afTuroit de fuii empreffément à la fervir, & lui faifoit mille proteftations de fuivre les-ordres qu'elle alloit lui donner. Il n'ignoroit pas combien elle étoit chère au marquis, & penfbït lui devoir les mêmes égards qu'il auroit eus pour la lœur de M. de Clémengis. Erneftine accepta fes offres de fervice , elle lui ouvrit fon cœur, s'étendit fur les bontés du marquis, fur la reconnoiffance qu'elle en conferveroit toujours; & remettant entre les maïfts de M, Lefranc fes bij^ux, fes pierreries, & plufieurs effets commerçables, elle le chargea de les vendre Se d'en laïe toucher l'argent à M. de Clémca

**The text on this page is estimated to be only 23.46% accurate**

S74 Hiftoire gis\* làos jamais loi découvrir d\*où il venoit. Enfuite elle le pria de s<sup>^</sup>arraoger avec mademoifelle Duménil , pour emprunter fur (à terre, afin de groflîr la fomme, & lui recommanda la diligence & le Tecret. M. Lefranc lavoit qu<sup>^</sup>Erneftine devoit Ta fortune à M. de Clémengis, mais il ne favoit pas de quels moyens il s<sup>^</sup>étoit fervi en robli;eant. Son billet lui perfuadoit que cette fortune dépendoit du marquis; b (on premier mouvement, en la voyant fi affigée <sup>^</sup> avoit été de penfer que , dans la circonftance préfente, elle vouloit prendre des mefures avec lui far fes intérêts. • Une furprife mêlée d'admiration le rendit muet pendant quelques inftants ; il regardoit Erneftine, portoit les yeux fur le dépôt qu'elle lui confioit , la regardoit encore , fembloit douter s'il ne fe trompoit point. Héfitez vous à me fervir, lui demande-telle d'un air inquiet? Non, mademoifelle, non» lui dit-il , je remplirai vos defirs, je les furpafferai peut-être; foyez tranquille, je m'acquitterai fidèlement de l'emploi dont vous daignez me charger. M. le marquis a bien placé les afièâions de Ion cœur; je fouhaiee que le ciel lui rende le comte de Saint-Servains , fa fortune , fa famé, & lui confetve une amie auffi tendre , aufli refpétable que vous. Sa fânté l interrompit vivement Erneftine ; 9h, mon dieu! feroit-il malade? Ne vous effrayez pas<sup>^</sup>, mademoifelle, reprit M. Lefranc; il Ta été, il l'a beaucoup été<sup>^</sup> mais<sup>^</sup> il fe trouve mieux ; j'efpere le voir avant peu.

**The text on this page is estimated to be only 12.78% accurate**

d'Ernestine. j'ai Si le succès ne trompe point mon attente, je ferai à Clémengis avant la fin de la semaine. Calmez-vous, mademoiselle ; je ne parierai pas sans envoyer prendre vos orcs ; je vous écrirai peut-être ce que la crainte d'élever de fausses espérances dans votre cœur m'oblige de vous taire à présent. En achevant ces mots, il la salua respectueusement, & prit congé d'elle. Quelle nouvelle amertume pénétra l'âme d'Emeline ! Le marquis de Clément, si malheureux, le marquis de Clémengis malade, en danger peut-être. comment obtenir cette cruelle idée ! Si le silence d'Henriette m'indiquait qu'elle condamnait sa démarche. Il lui faisait craindre de déplaire à cette véritable amie, mêlait un peu d'indécision à ses desirs, l'état du marquis l'emporta sur toutes les considérations qui pouvoient l'arrêter encore. Elle écrivit à mademoiselle Duménil. Sa lettre déterminait Henriette à lui présenter une chaise, un de ses gens pour courir devant elle, & à lui envoyer des chevaux de poste, comme elle l'en permettait. A midi madame de Ranci & elle partirent. Que d'impatience pendant la route, que de soupirs, de larmes ! Ah, si je ne le voyais plus, disait-elle à madame de Ranci, (le ciel me privait de lui, si j'étais condamnée à pleurer ta mort ! Ah, pourrais-je vivre, tu me dire, & me répéter, il n'est plus ! Une nuit passée à gémir, tant de trouble, d'agitation, & la fatigue du voyage épuiseront ses forces. Dès le lendemain jour de son départ, elle fut obligée de s'arrêter dans une



**The text on this page is estimated to be only 25.92% accurate**

37\* Hlftolre petit village : elle ne pouvoir fapporter le mouvement de la chaire , elle s'évanouiflbit à tous moments. Madame de Ranci obtinc enfin de facomplaifance,de Ion amitié,qu'elle prendroit de la nourriture & du repos. Un îbmmeil long & paifible la rafraîchit, la mit en état de continuer fa route le lendemain , & d'arriver à Clémengis le foirdu fécond jour. Plufieurs des gens du marquis connoiflbient Erneftine; les premiers qui Papperçoivenc courent l'annoncer à leur maître, il ne peut les croire. Elle entre. Il la voit, doute encore fi c'eft elle. Elle avance en tremblant, tombe à genoux devant fon lit, reçoit la niain qu'il lui tend , la ferre foiblement dans les fiennes, la baife, l'inonde de fes pleurs?. Eft ce elle, eft-ce Erneftine, répétoit le marquis, en l'obligeant à fe lever , à s'afleoir près de lui ? Quoi , ma charmante amie daigne mechercher ! Chère Erneftine , quelle douce , quelle agréable furprife ! Ah , je n'attendois.point cette faveur précieufe ! Eh , pourquoi , monfieur , pourquoi ne l'attendiez-vous pas, lui demande- t-elle du ton le plus touchant? Me mettiez- vous au rang de ces amis que la dilgrace éloigne P Me croyez- vous infenfible, ingrate? Avez vous oublié que vous êtes tout pour moi dans l'univers ? Ah ! fi ma préfence , fi mes foins , fi les plus fortes preuves de ma tendrefle peuvent adoucir vos peines, parlez , monfieur, parlez, je ne vous quitte plus; tous les infants de ma vie feront heureux , s'il en eft un feul dans le jour, où ma vue , où mon empreflmeni; à vous plaire , dilTipe le fouve

**The text on this page is estimated to be only 26.00% accurate**

d'Erneftine\* 577 rir de vos pertes, porte un rayon de joie dans votre ame. Le vifage de M. de Clémengis fe couvrit de rougeur, il prit les mains d'Erneftine, il les arrofa de larmes brûlantes. Ah, comment, s'écria-t-il, ai-je immolé le plus grand bonheur à de vains égards, mes plus ardens defirs à de bizarres préjugés! Eft-ce Erneftine, eft-ce Taimable fille que je (àcrifiois à l'âvide ambition, au fol orgueil ^ qui conferve pour moi des fentiments fi tendres? Elle cherche un malheureux, un proferic peut-être! Sa généreufe compaffion l'attire (ians ce défert , elle vient me confoler. Ah ! jefens déjà moins des peines qu'elle daigne partager ; tout cède à préfent dans mon cœur, au regret de ne pouvoir reconnoître h bontés., Erneftine'alloit parler, quand des voix confufes fe firent entendre ; on ouvrit bruC(juement. M. Lefranc, plutôt porté qu'introduit par les gens du marquis, entra en criaît , votre procès eft gagné tout d'une Voix , monfieur ; on parle au comte de SaintServains, Tes accusateurs font arrêtés ; je n'ai pas voulu qu'un autre vous apportât\* ces lieureufes nouvelles. Mon oncle juftifié , mon procès gagné , s'écria le marquis! Ah, je pourrai donc fuivre les infpirations de mon coeur, payer tant d'amour, de nobleffe, de vertus! Viens, ma chère Erneftine, viens, répéta-t-il tranP» porté de plaifir; viens dans les bras de .ton Époux. Mes enfants, dit-il à fes gens qui verfoient des larmes de joie , mes chers en

**The text on this page is estimated to be only 25.85% accurate**

37» Uifioîré d'ErneJHne. fants , voilà votre maîcrefle. Ec tendant la main à M. Lefranc : & vous, mon zélé» mon . honnête ami, foyez le premier à féliciter la marquiTe de Clémengis. Des cris d'alégrefle. s'élevèrent alors dans la chambre. Èrneftine étoit aimée, elle étoit rcſpectée; elle méritoit le bonheur dont elle alloit jouir. Madame de Ranci levoit les mains au ciel , lui rendoit grâces , embraflbic Erneftine, prononçoit de tendres bénédictions fur le marquis & fur elle. M. Lefranc, trahiflant le ſecret qu'on lui avoit confié , raconcoic à M. de Clémengis Taâion gèneuſe d'&neftine. Elle feule, craignant encore pour des jours fi chers, n'ofoit ſe livrer à la joie. On la ra0ura ; le marquis étoit foible, mais il étoit convaleſcent, 2( le plaifir alloit lui rendre la fanté. . . Mais épargnons au leéteur fatigué peut«'être, des détails plus longs qu'intérefians. Il peut aifément ſe peindre le bonheur 'de deux amants fi tendres. Le comte de SaintServains, vengé de ſes ennemis, entra daps les fondions de ſon minillere ; il pardonna . à ſon neveu un mariage qui le rendoit heureux.' Henriette partagea la félicité de ſon amie. Madame de Ranci retourna dans ſa retraite, où les ſoins attentifs de madame de Clémengis prévinrent ſes defirs : & moi , qui n'ai plus rien à dire de cette douce 8c ſenfible Erneftine, je vais peut-être m'occuper des inquiétudes ik des embarras d'une autreFia du huitième & dernier Tome.

**The text on this page is estimated to be only 14.84% accurate**

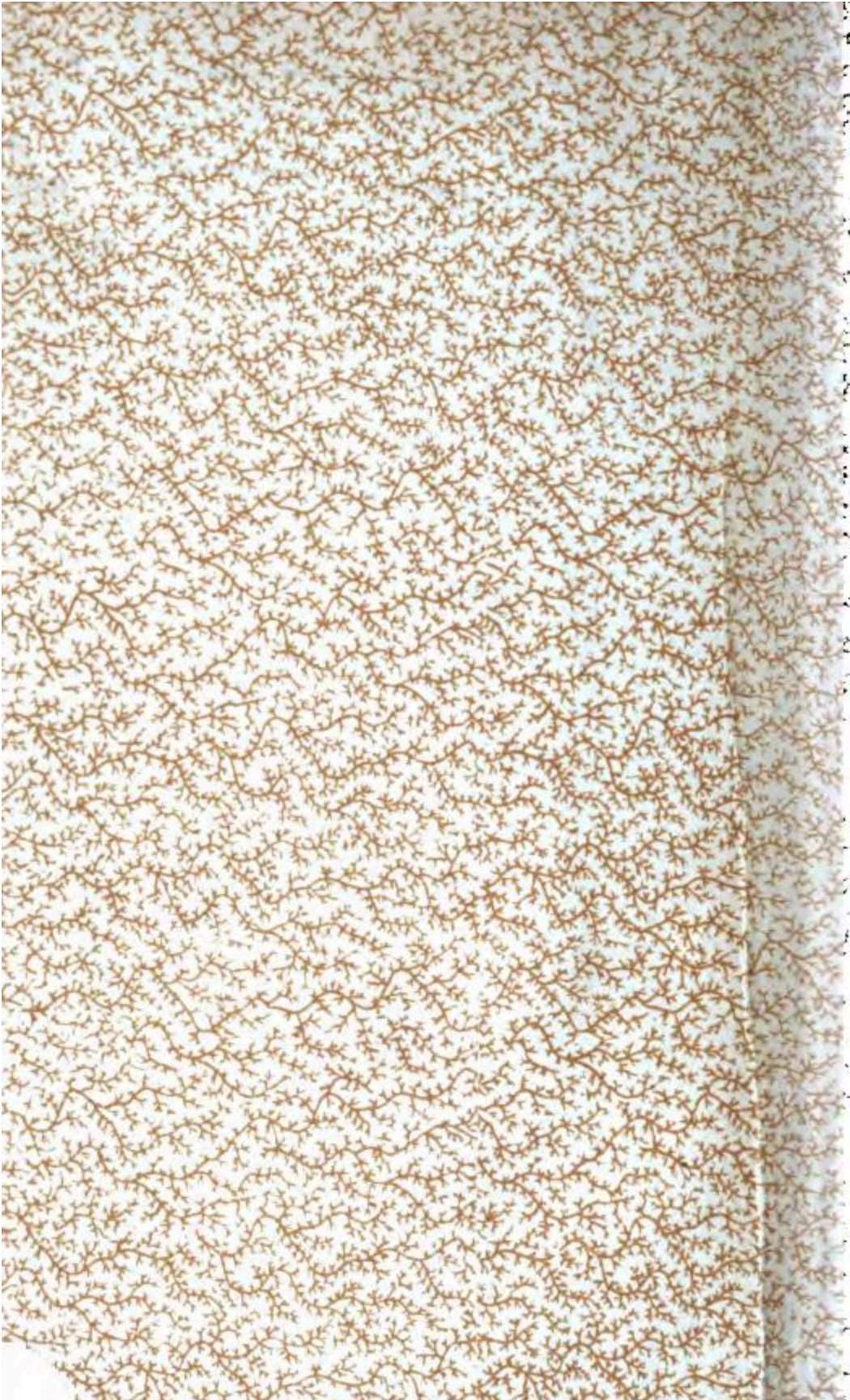
TABLE Des pièces contenues dans ce volume. IX^ENCO NTR E  
dans les ^rdennes» page g Extrait des amours de Gertrude. 45 lutres de  
mllord River s^ 10 1 Eîftoire d'Erneftine. 305

**The text on this page is estimated to be only 9.50% accurate**

\* <<

**The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate**

'^iWi



**The text on this page is estimated to be only 0.20% accurate**

$-\backslash, c > i^{\wedge\wedge\wedge} - ^i^{\wedge} z : ''^{\wedge} r^{\wedge}$





